PROSPER MÉRIMÉE

ŒUVRES

MOSAÏQUE

MATÉO FALCONE — LE FUSIL ENCHANTÉ
L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE
LE VASE ÉTRUSQUE — FÉDÉRIGO
TAMANGO, ETC...

LETTRES SUR L'ESPAGNE

INTRODUCTION ET NOTES
PAR
MAURICE LEVAILLANT

Paris
LIBRAIRIE GRÜND
60, RUE MAZARINE

PQ
2362
.A6
1880
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mosaquematof00mr

MOSAÏQUE

PROSPER MÉRIMÉE

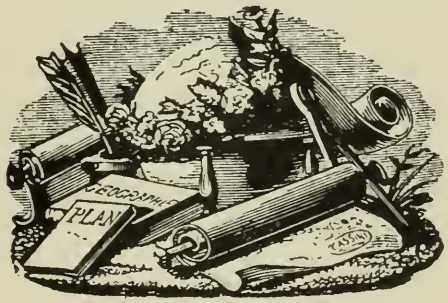
ŒUVRES

MOSAÏQUE

MATÉO FALCONE — LE FUSIL ENCHANTÉ
L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE
LE VASE ÉTRUSQUE — FÉDÉRIGO
TAMANGO, ETC...

LETTRES SUR L'ESPAGNE

INTRODUCTION ET NOTES
PAR
MAURICE LEVAILLANT



Paris
LIBRAIRIE GRÜND
60, RUE MAZARINE

INTRODUCTION

Dans *Mosaïque*, Mérimée, au printemps de 1833, réunit les morceaux que sa verve avait égrenés, depuis 1829, aux pages des revues littéraires : à vrai dire, à l'exception de deux, tous avaient été publiés par la *Revue de Paris*, et presque tous avaient paru dans un espace de deux ans, de 1829 à 1831... Morceaux disparates, d'ailleurs, au premier coup d'œil : des « romances imitées de l'illyrique », une sorte de chanson espagnole voisinent avec des nouvelles ; un « proverbe » en forme de saynète met la diversion d'un sourire au milieu du volume ; trois « lettres écrites d'Espagne » le terminent ; ces notes de voyage juxtaposent ainsi les données d'une réalité pittoresque aux inventions d'une imagination souvent âpre et farouche. Visiblement, Mérimée n'a point recherché pour son livre l'harmonie des couleurs et l'unité du ton ; c'est d'une main quelque peu indolente qu'il en assembla les morceaux ; mais en 1833, pour ce « dandy » qui passait dans la même journée d'un cabinet ministériel au café de la Rotonde, puis aux coulisses des petits théâtres, cette indolence était une coquetterie... — à moins qu'elle ne masquât la grâce d'une ironie secrète.

On s'aperçoit vite, en tout cas, que dans ce recueil aux

allures nonchalantes les nouvelles occupent la place capitale, et, à leur côté, les trois lettres sur le voyage d'Espagne ; car ces prétendues lettres sont des nouvelles encore, plus brèves, plus sobres — ou, si l'on veut, des esquisses de nouvelles. *Mateo Falcone*, la *Vision de Charles XI*, l'*Enlèvement de la Redoute*, *Tamango*, le *Vase étrusque ;* puis la peinture d'un combat de taureaux à Madrid, d'une exécution à Valence, le portrait de José-Maria, le fameux « brigand » d'Andalousie — voilà les pages originales et qui captivent le regard ; Mérimée y marque l'orientation définitive de son art ; il s'y empare de son avenir : à côté de ces œuvres maîtresses, romances et ballades ne figurent que comme un adieu à son passé. Dans *Mosaïque*, les livres qui suivront sont en germe, à commencer par *Carmen* et *Colomba ;* la destinée littéraire de Mérimée se fixe et se décide.

* * *

Jusqu'au printemps de 1829, « l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* » — c'est ainsi qu'il signe tous ses livres depuis 1825 — est apparu comme l'un des plus fougueux, mais aussi l'un des plus intelligents, parmi les disciples de la jeune école romantique. Chacun de ses ouvrages a pris la valeur d'un manifeste en action ; avec une précocité remarquable, entre vingt-deux et vingt-six ans, il s'est installé dans plusieurs domaines importants, et son intervention a compté sur tous les champs de la bataille littéraire. Dans les pièces attribuées par son caprice à la comédienne espagnole, il a réclamé pour la liberté totale au théâtre et tenté d'adapter à notre scène certaines audaces de Shakespeare, plus encore que les témérités de

Calderon ; par la *Guzla*, il a réclamé pour la fantaisie et la passion dans le lyrisme ; par la *Jaquerie*, pour la vérité de la couleur locale et pour l'évocation pittoresque du passé : il a combattu toujours à l'avant-garde.

Il ne fait point partie, cependant, des grands cénacles romantiques : derrière lui, ce ne sont pas les ombres de Nodier ou de Victor Hugo qui se dessinent, c'est le net profil de Stendhal. Sa liaison avec l'auteur de l'*Amour* remonte vraisemblablement à la fin de 1821 ; tout de suite Mérimée, débutant de dix-neuf ans, subit l'influence du gros homme grognon et passionné, du *Milanese*, qui arrivait d'Italie avec des idées bien arrêtées sur la rénovation littéraire. Ces idées différaient étrangement de celles où la *Muse française* et son cénacle caressèrent bientôt leur poétique imagination. Aux « dimanches » et aux « mercredis » d'Étienne Delécluze, le critique d'art du *Journal des Débats*, parfois aussi chez Albert Stapfer et chez Viollet-le-Duc, Mérimée rejoignait un petit groupe d'amis que l'ardeur et l'éloquence de Stendhal captivaient.

On aperçoit autour de lui, pendant ces années décisives de formation, des hommes différents par les goûts et les ambitions, mais dont les idées, au total, s'accordent et achèvent d'orienter les siennes. Ce sont Jean-Jacques Ampère, son ami de collège, qu'un malheureux et fatal amour enchaîne à la robe blanche de M^me^ Récamier ; Théodore Leclercq, auteur piquant et superficiel des *Proverbes dramatiques ;* Charles de Rémusat, qui va faire revivre la Saint-Barthélemy dans une « scène historique » ; Ludovic Vitet, qui prépare d'autres scènes historiques sur l'époque de la Ligue ; Charles Magnin, qui sera bientôt le critique du *Globe ;* enfin, le naturaliste Victor

Jacquemont, débordant de sensibilité et pourtant habile à dompter les ennuis de l'existence par la discipline d'un stoïcisme tout antique.

Entre ces novateurs, il est question de « romanticisme », comme dit Stendhal et comme l'on dit autour de lui. Tous sont des libéraux et des rationalistes ; leur petit cénacle — le cénacle de Stendhal — dédaigne l'autre — le cénacle de l'Arsenal ou de Nodier — qui rassemble des poètes et des « ultras ». Non que l'on y fasse fi de l'imagination ou du sentiment ; mais ces forces on veut les discipliner ; on prétend les soumettre au contrôle d'une raison qui leur donnera pour but de reproduire, avec une exactitude éclatante, les réalités de l'histoire ou de la vie. C'est la formule du romantisme intellectuel que, par deux fois, Stendhal s'efforce de définir et d'imposer à l'attention, en 1823 et en 1825, dans les deux éditions de son manifeste : *Racine et Shakespeare...*

On ne saurait exagérer l'influence de Stendhal sur Mérimée pendant toute cette période d'incertitude et d'essais. C'est alors que se noua leur amitié ; elle est fameuse, encore qu'assez mal connue jusqu'ici. Elle les rapproche étroitement sans jamais réussir à les unir tout à fait. Pour la définir, il faudrait tenir compte de leurs tempéraments, plus différents que leurs esprits ; mais il conviendrait aussi de distinguer entre les époques de leur intimité ; car ils ne s'aimèrent point de la même façon en 1823, en 1830 et en 1840. C'est peut-être ce qui explique les variations de Mérimée quand il parle de leurs rapports. A distance, en 1855, il affirme : « Nous n'avions peut-être pas une idée en commun, et il y avait peu de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. Nous passions notre temps à nous disputer l'un l'autre de la meilleure foi du

monde... » Mais plus tôt, dans une lettre à l'Inconnue, il avoue que « les idées de Beyle sur les hommes et sur les choses ont singulièrement déteint sur les siennes ». C'est dans cet aveu que se trouve la vérité, surtout si l'on considère la première époque de leurs relations.

En commun, quoi que Mérimée en ait dit plus tard, les deux hommes avaient plus d'un goût et plus d'une idée : l'amour, d'abord, du XVIII^e^ siècle, de son style clair et sec, de sa raison lucide ; un manque de mysticisme qui va jusqu'à l'irréligion, un parti pris de réserve intellectuelle qui va, parfois, jusqu'à la mystification ; une curiosité des passions énergiques et surtout des passions de l'amour, qui, dans l'expression, atteint parfois la licence et la gauloiserie. On y peut ajouter le dédain de la poésie et l'anglomanie. Mais tout cela constitue une attitude intellectuelle plutôt qu'un fonds de sentiments et d'idées. Stendhal possédait une fougue et un entrain qui manquaient à Mérimée : la sensibilité bouillonnait chez lui, sous l'œil impitoyable et inquisiteur de la raison. Chez Mérimée, elle frémissait, certes, et beaucoup plus ardemment qu'on ne l'a dit ; mais la violence intérieure s'arrêtait vite et se glaçait. Mérimée allait rarement jusqu'au bout de l'élan que le sentiment esquissait d'abord en lui, ou, s'il cédait à cet élan, ce n'était qu'en secret et avec une sorte de honte : n'était-ce pas précisément le reproche que voulait lui adresser Stendhal, quand il l'accusait de manquer de *lo-gi-que ?*

Mais la différence des caractères n'empêcha point la similitude des goûts. Des théories professées au « cénacle de Stendhal », la vie littéraire de Mérimée a procédé : elles sont, d'ailleurs, en harmonie avec sa formation familiale, son éducation intellectuelle et son tempérament. Là est

son point de départ ; là, dans cet ensemble de souvenirs et de doctrines, plus ou moins consciemment, il eut toujours son point d'appui et sa réserve de force secrète.

Dans le *Théâtre de Clara Gazul*, il avait entendu composer le genre de drames que Stendhal, auprès de lui, venait de définir. Il s'y reprit à deux fois pour donner un exemple démonstratif des « scènes historiques » telles que les concevaient les amis de Stendhal : après la *Jaquerie*, œuvre à demi manquée, il publiait, aux premiers jours de mars 1829, la *Chronique du temps de Charles IX*[1].

Ce roman obtint aussitôt un assez vif succès : Mérimée y avait pris, contre la fantaisie, des précautions sérieuses. Ressusciter une époque disparue, en se conformant à la méthode de Walter Scott, était son unique propos : pour le réaliser, il avait puisé dans les chroniqueurs du XVI^e^ siècle une érudition ingénieuse et solide ; il avait « pillotté » L'Estoile, Montluc, d'Aubigné ; ce qu'il entendait livrer au public, c'était un « extrait de ses lectures », une « chronique » seulement, et qui résumât quelques douzaines d'autres chroniques... Surtout, il s'était garanti contre une erreur qui venait de peser lourdement sur le *Cinq-Mars* d'A. de Vigny : il avait « évité avec quelque soin d'empiéter sur le terrain de l'histoire en donnant des rôles dans son roman à des personnages dont la vie est trop connue pour qu'il soit permis d'y changer ou d'y ajouter quelque chose... ». Il avait choisi pour protagonistes non point Charles IX ou Coligny, qu'il ne laissait entrevoir que de biais, mais des personnages incon-

1. C'est seulement en 1832, pour la deuxième édition, que Mérimée substitue, dans le titre, le mot *règne* au mot *temps*, qui, moins précis, convenait mieux, cependant, au dessein de l'ouvrage.

nus ; il avait inventé ses héros, afin de résumer en eux d'innombrables Français du XVI^e^ siècle ; la foule, derrière eux, grouille et hurle. C'était indiquer au roman historique sa vraie formule — celle que Victor Hugo adoptera dans *Notre-Dame de Paris* et Flaubert dans *Salammbô*.

Qu'importe, après cela, que l'intrigue elle-même n'ait, dans la *Chronique*, qu'un intérêt secondaire? Les amours de Bernard de Mergy, le beau gentilhomme huguenot, et de Diane de Turgis, la belle dame d'honneur catholique de la reine Catherine, ne sont pour Mérimée qu'un prétexte à retenir le lecteur et à le divertir... Avant de clore son dernier chapitre, il interroge ironiquement : « Mergy se consola-t-il? Diane prit-elle un autre amant? » Sa réponse, c'est qu'il le « laisse à décider au lecteur ». On ne saurait montrer plus d'élégante désinvolture ; ses tableaux présentés, Mérimée rentre dans la coulisse, non sans impertinence...

Il est pressé ; car la *Chronique* lui a révélé son don essentiel, qui est de conter et de peindre. Depuis quatre ans, ses démarches semblent inspirées d'une inquiétude secrète ; s'il a avancé, c'est en zigzags, pour ainsi dire, par brusques élans dont chacun semblait contredire le précédent. Mais le voilà qui vient de découvrir sa vocation : il sera « nouvelliste » ; des libertés conquises par le romantisme, il retiendra seulement celles qui lui permettront d'observer de plus près la réalité, de la peindre avec plus d'éclatante rigueur ; l'école qui va triompher augmentera pour lui le champ d'action d'un art sobre et clair qu'il doit au XVIII^e^ siècle, beaucoup plus qu'au siècle nouveau, et qui est, au fond, tout classique.

Sur sa table, Mérimée, dans les derniers jours de février 1829, écartait, d'un geste las, les dernières épreuves de la *Chronique*, pour achever de mettre au net le manuscrit de *Mateo Falcone*.

* * *

Depuis qu'il tenait une plume, on peut dire que le nouvelliste, en lui, se cherchait : dans les drames rapides de *Clara Gazul*, dans les ballades de la *Guzla*, des sujets de contes apparaissent, des anecdotes alertes, çà et là, s'esquissent. Quant à la *Jaquerie* et à la *Chronique*, pour qui regarde de près ces deux romans, ils ne sont qu'une suite de récits ; si l'on rompt le fil de la fiction, chacun de ces récits garde sa valeur propre. Mérimée le sentit.

Mais qui lui donna l'idée d'écrire sa première nouvelle? De cette initiative, le hasard pourrait bien être responsable. Au mois de juillet 1828, Mérimée lut dans la *Revue trimestrielle* une anecdote tragique, perdue au milieu d'un grave article sur la Corse ; l'auteur contait, par diversion, comment, dans l'île restée farouche, une famille entière s'était unie pour châtier la forfaiture d'un berger. L'imagination de Mérimée s'arrêta sur cet épisode : déjà, au cours des années précédentes, il avait eu l'occasion de s'intéresser aux mœurs énergiques de la grande île où les âmes conservaient un peu de la candeur et de la puissance primitives. Ces mœurs lui rappelaient celles du XVI^e^ siècle qu'il s'occupait à peindre. Il consulta des livres sur la Corse, y retrouva sous une forme plus âpre l'anecdote qui l'avait frappé : un père punissait de mort son fils coupable d'avoir trahi des déserteurs... Mérimée s'enthousiasma pour l'aventure du Brutus corse et, avec la même conscience d'érudition, avec le même scrupule

d'exactitude qu'il appliquait à ses tableaux du XVI^e siècle, il la reconstitua nettement, il la raconta froidement.

Une revue lui avait suggéré cette première nouvelle ; une revue la publia.

Au mois de mars 1829, le docteur Véron, médecin en rupture de médecine, homme d'affaires rubicond, journaliste avisé, dont la faconde étincelante paraissait toujours aux aguets derrière les plis et les replis d'une épaisse cravate blanche, — le docteur Véron fondait la *Revue de Paris* ; il avait dix associés, parmi lesquels Scribe, Sainte-Beuve, Amédée Pichot, Casimir Delavigne semblaient garantir, d'avance, le caractère littéraire de l'organe nouveau. Foin des articles trop sévères ! Dès sa première livraison, qui parut le 12 avril, la *Revue de Paris* déclarait qu'elle voulait avoir le caractère aimable d'un « magazine » à l'anglaise ; « le moment, d'ailleurs, affirmait-elle, est favorable ; les opinions en littérature semblent se passionner, la controverse s'étend et s'anime et tout semble nous faire espérer une époque littéraire après toutes nos crises politiques... ». La rubrique de la « littérature ancienne » était réservée pour la critique de toutes les œuvres antérieures au XIX^e siècle, et Sainte-Beuve l'inaugurait par une étude sur Boileau ; la rubrique de la « littérature moderne » s'ouvrait largement aux productions des nouveaux venus ; c'est là que, dans la première livraison du second volume, paraissait *Mateo Falcone, mœurs de la Corse...*

Le morceau fut tout de suite remarqué. D'après Gustave Planche, c'est lui qui rendit Mérimée « populaire ». Dès la fin du mois de mai, la *Revue française* — une rivale ! — rendant compte des « deux premiers tomes en

huit livraisons » de la *Revue de Paris*, ne craignait pas de le mettre à part : « ... La nouvelle intitulée *Mateo Falcone*, par M. Mérimée, est à nos yeux le chef-d'œuvre du recueil : on y retrouve ce talent naturel, soudain, frappant, que la critique ne donne pas, que le travail ne peut imiter. » Au reste, la revue nouvelle était accusée de frivolité : on doutait que « soit les écrivains, soit le public pussent longtemps se plaire à la légèreté circonspecte, à l'impartialité superficielle de la *Revue de Paris* ». Pour les gens graves, ce « magazine à l'anglaise » manquait vraiment de gravité. C'était constater son succès. Véron se frotta les mains, cacha malicieusement son sourire aux plis candides de sa cravate et réclama quelque nouveau chef-d'œuvre à Mérimée !

Mérimée lui donna le *Carrosse du Saint-Sacrement*, qui parut en juin, et, de la même veine, l'*Occasion*, qui parut en novembre : deux « saynètes », comme il les intitule avec une souriante modestie ; deux études de passion qui s'encadrent en deux décors de l'Amérique espagnole : l'*Occasion* à Cuba, le *Carrosse* dans la capitale du Pérou. Le *Carrosse* fit un scandale ; aux yeux des *ultras*, la Périchole apparut seulement comme une petite-cousine de Tartufe, et la duchesse de Berry pria Véron de ne plus lui envoyer désormais une revue si mal pensante !... Nous goûtons, au contraire, aujourd'hui, pleinement l'inquiétante complexité du personnage ; Mérimée, pour écrire sa « saynète », s'est souvenu de Molière et de Beaumarchais ; la Périchole tient de Rosine et de Célimène ; on ne sait quelle ardeur perverse anime cependant son cœur diabolique ; en cette astucieuse Célimène la Carmencita, déjà, s'esquisse... Par ces deux comédies, Mérimée couronnait le *Théâtre de Clara Gazul*. Mais, avec

elles, il disait adieu — un adieu magistral — au genre qui lui avait ouvert la célébrité...

Bien vite, il retournait au genre nouveau qui l'allait, désormais, captiver. Au mois de juillet, la *Revue de Paris* donnait cette *Vision de Charles XI* qui préludait aux « histoires de revenants » où l'auteur de la *Vénus d'Ille* se flatterait, plus tard, de voir ses chefs-d'œuvre. Impossible de tirer meilleur parti d'un étrange document diplomatique que l'obligeance de quelque ami avait extrait des archives conservées aux Affaires étrangères ; impossible, surtout, de laisser plus habilement dans l'esprit du lecteur cette impression de doute et d'effroi qui, selon Mérimée, était peut-être le triomphe de l'art ; la scène à laquelle, une nuit mystérieuse, le roi Charles XI de Suède assistait, plus de cent ans à l'avance, était peinte avec la même netteté de lignes et la même sobriété de couleurs qu'une scène moderne dont le conteur eût été le témoin : au fantastique d'Hoffmann, Mérimée appliquait les méthodes réalistes de Stendhal.

Le réalisme seul triomphe dans l'*Enlèvement de la Redoute*, dont la grave *Revue française* se parait en sa livraison de septembre-octobre, et dans *Tamango*, que la *Revue de Paris* publiait presque en même temps, au milieu du mois d'octobre. La première de ces nouvelles réussissait le tour de force de condenser en quelques pages l'impression d'horreur et d'effroi que le comte de Ségur, dans un livre fameux, l'*Histoire de la Grande Armée*, avait longuement développée. Il serait, d'ailleurs, difficile de n'y point reconnaître l'influence de Stendhal : court, rapide, violent, même brutal, le sujet — un récit d'une bataille par un jeune officier, frais émoulu de l'école — laisse entrevoir le cœur humain comme à la lueur d'un

éclair. La couleur locale est à peu près absente : si Mérimée ne citait, au début, le nom russe de la redoute (en le francisant, au surplus), saurait-on que la scène est en Russie plutôt qu'en Flandre et qu'il s'agit d'un épisode préalable de la bataille de la Moskowa? Le jeune sous-lieutenant qui va prendre part à l'action n'a guère le temps de regarder autour de lui ; il ne voit le combat que de son rang et à travers son cœur. Le même parti pris inspirera plus tard Stendhal lorsqu'il montrera la bataille de Waterloo aperçue en décousu par Fabrice. Quant à *Tamango*, Mérimée en avait puisé le sujet dans les histoires de négriers, alors fort à la mode, et le pittoresque dans les récits de l'explorateur Mungo-Park ; il semblait y conter, sans un frémissement de pitié ou d'effroi, l'aventure d'un troupeau de nègres abandonnés en pleine mer sur le vaisseau conquis en vain par leur révolte ; il lui suffisait de se pencher avec curiosité sur ces âmes rudimentaires. Qu'on y regarde de près, cependant ; l'ironie du narrateur aiguise plus d'un trait ; elle n'est que le masque d'une imagination qui a sa pudeur et qui répugnerait à l'éloquence ; pour l'abolition de l'esclavage, *Tamango* vaut plus que la rhétorique de cent plaidoyers.

A ces quatre nouvelles de 1829, s'ajouta, en novembre, le conte napolitain de *Federigo*, où l'irrévérence s'enveloppait d'une habile naïveté. Dans ces cinq morceaux apparaît, avec ses traits essentiels, l'art de Mérimée nouvelliste : un sujet piquant, extraordinaire ou effrayant, emprunté soit aux chroniques ou à l'observation directe, un développement net et ramassé comme celui d'un drame ; la peinture de passions violentes, toutes proches de l'explosion, étudiées dans des âmes énergiques, en des êtres primitifs ; une forme sèche et pourtant brillante ; rien

d'inutile, ni dans la forme, ni dans l'analyse ; le pittoresque subordonné au calcul de l'effet.

Les quatre premières de ces nouvelles, cependant, risquaient de paraître un peu dures et tendues ; Stendhal le faisait comprendre à Mérimée en lui écrivant vers ces jours-là : « Souvent, vous ne me semblez pas assez délicatement tendre, et il faut cela pour me toucher. » Est-ce pour obéir à ce discret conseil, ou, plus simplement, pour suivre la pente de son cœur, que Mérimée, dans les deux nouvelles suivantes — le *Vase étrusque* et la *Partie de trictrac*, qui parurent en janvier et en juin 1830 — augmenta la part de l'analyse et introduisit le sentiment de l'amour? En même temps que de sujets et de décors, il changea de personnages ; il peignit des mondains : dans le *Vase étrusque*, il mit en scène ses amis les *dandys* et lui-même, au milieu du décor qui leur était familier, celui de la « Rotonde » et du « Café de Paris »... Les premières pages de cette « chronique parisienne » ont l'agrément d'une lithographie où revit le boulevard de 1829, avec ses élégances, ses potins, ses préoccupations de politique ou d'orientalisme. Mais dans ces *dandys* raffinés une passion redoutable comme celle de l'amour peut faire surgir l'énergie de l'être primitif que la civilisation avait seulement endormie. C'est à conter cette résurrection subite que s'emploie l'ironie amère de Mérimée. Il ne s'indigne jamais ; il constate et il raconte : il exclut l'enthousiasme et la colère ; il exclut aussi les longues explications, car il excelle à faire voir l'intérieur par l'extérieur, à suggérer par un geste tout le tumulte de l'âme. Il a dit lui-même de Beyle : « Dans chaque anecdote pouvant servir à porter la lumière en quelque coin du cœur, il retenait toujours ce qu'il appelait le *trait*, c'est-à-dire le mot ou

l'action qui révèle la passion. » Son esthétique était d'accord avec celle de Stendhal.

Sa raillerie aussi. Elle se divertit, en cet hiver, à dauber sur les « ultras » alors au pouvoir ; mais, pour les atteindre plus impunément, elle usa d'une fiction. La saynète *les Mécontents*, inspirée pour la forme et pour le ton des proverbes de Théodore Leclercq, montra la sécheresse et l'avidité ambitieuse d'un groupe de nobles occupés en 1810 à organiser, au fond de la Vendée, une conspiration contre l'Empereur. Ces scènes souriantes mais faciles, qui parurent en mars 1830 dans la *Revue de Paris*, où Mérimée prenait de plus en plus figure de collaborateur important, sont loin d'avoir le mordant ou le pittoresque du *Théâtre de Clara Gazul ;* elles semblent cependant, sur l'instant, avoir été fort appréciées des salons libéraux ; on en peut juger par le billet que Mérimée adressait alors à sa spirituelle amie Sophie Duvaucel, la belle-fille du grand savant Cuvier :

« Mardi.

« J'ai couru toute la matinée pour ravoir les *Mécontents*, et je l'ai été excessivement de ne pouvoir les ressaisir. Ils courent la pretentaine. La personne à qui je les avais prêtés les a prêtés à un de ses amis intimes, lequel cependant les lui rendra bientôt. Aussitôt que je les aurai, j'irai les déposer à vos pieds[1]... »

Au reste, en ce début de 1830, les tumultes d'*Hernani* n'étouffaient pas la réputation du jeune écrivain : le *Vase étrusque* parmi les salons parisiens l'avait vraiment por-

1. *Lettres de Prosper Mérimée à Sophie Duvaucel*, publiées par M. Maurice Parturier. *Revue de Paris*, 1er-15 septembre 1932.

tée au comble. On était reconnaissant à Mérimée d'avoir consenti enfin à prendre ses contemporains pour l'objet de son observation aiguë : la méprise sentimentale — la « double méprise » déjà — qui cause le malheur d'Auguste Saint-Clair et de la « jolie comtesse Mathilde de Courcy », bouleversa les âmes sensibles ; la brutalité d'un dénouement imprévu faisait même ressortir les couleurs charmantes de la nouvelle entière, prises, eût-on dit, à quelque gravure de « keepsake ». Les femmes qui ne connaissaient pas Mérimée s'enquirent de lui avec un souriant intérêt ; celles qui, de diverses façons, lui voulaient du bien — on en rencontrait plus d'une quand on allait de la « cellule » de Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, vers le salon de Mme Cuvier, au Jardin des Plantes, en passant, à Saint-Germain-des-Prés, par celui du baron Gérard — prétendaient le reconnaître dans le portrait qu'il avait tracé de son poétique héros :

« Auguste Saint-Clair n'était point aimé dans ce qu'on appelle le monde... il était distrait et indolent. — Il était né avec un cœur tendre et aimant, mais... il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante[1]... »

L'image était-elle ressemblante? On en discutait autour de la lampe paisiblement familiale, chez l'illustre baron Cuvier. Mme Cuvier ne lisait les œuvres de son jeune ami qu'avec un ravissement mêlé d'effroi, tandis que sa fille, Mlle Sophie Duvaucel, esquissait des dessins d'après l'antique sur son album de croquis. Presque chaque semaine, Mérimée avait son couvert mis chez ces dames, à qui Beyle l'avait présenté : « Il m'a chargé

1. Voir plus loin, p. 144.

de sa mauvaise réputation, gémissait Prosper, et j'ai bien assez de la mienne. »

Mme Cuvier, dont le premier mari, le fermier général Duvaucel, avait péri sur l'échafaud en 1794, gardait sur ses « grands traits flétris et imposants, mais du reste immobiles », la double empreinte de la tristesse et de l'austérité ; elle ne se consolait point d'avoir perdu en 1827 sa fille Clémentine Cuvier, enlevée en quelques mois par la phtisie ; elle ne retrouvait parfois un sourire qu'en attardant son regard sur la beauté fine, élégante, à la fois dédaigneuse et pétulante, de sa fille aînée. Sophie Duvaucel avait refusé d'épouser l'avocat anglais Sutton Sharpe pour demeurer avec elle et l'aider à tenir le ménage de son illustre beau-père. Elle venait d'atteindre quarante ans en 1830 ; bonne, spirituelle, artiste, elle maintenait un rayon de jeunesse et de gaîté dans le salon un peu morose du grand savant que Stendhal, l'impertinent, ne craignait pas d'appeler, tout de go, « Monsieur Mammouth ». Elle exerçait au « Jardin du Roi » une autorité souriante sur le haut et le bas personnel : « On sait à Paris, lui écrivait un de ces jours-là Mérimée, que c'est vous qui gouvernez le Jardin et il ne pouvait avoir un meilleur dictateur. » Et il s'adressait à elle chaque fois qu'une de ses belles amies désirait contempler de près la grande curiosité qui faisait alors courir Paris : la girafe offerte par le sultan et amenée d'Égypte à grands frais en 1827 ; « un billet de Girafe !... » implorait-il ; ou bien une autorisation écrite d'aller voir jusqu'en sa cage cet autre monstre : le « ragoûtant » — *id est*, comme disait Beyle — l'orang-outang malade, qui attirait également les curieuses. Sophie envoyait les laissez-passer

rédigés de sa jolie main, que son correspondant appelait plaisamment les « sésames autogriffes ».

Mérimée, sans y tâcher, scandalisait M. Cuvier et sa femme, celle-ci surtout qui prétendait à le convertir : ne leur apportait-il point le libre ton du boulevard, les plaisanteries un peu guindées de ses amis dandys, les expressions à la mode et cette ostentation de scepticisme moral que, jusqu'à la fin de ses jours, il appliqua comme un masque sur la générosité instinctive de son cœur? « Vous n'êtes qu'un monstre ! lui jetait Mme Cuvier. » Sophie renchérissait : « Un monstre d'imposteur, de trompeur et de fat... » Mais, d'un regard indulgent, la jeune artiste démentait ses reproches, et, tandis qu'il les écoutait, les yeux de Mérimée pétillaient comme deux étincelles noires au-dessus de la haute cravate à la Brummel où plongeait son menton... Car il adorait d'être traité de vaurien ; mais il se vengeait en contant à deux ou trois vauriens ses pareils, à Henri Beyle, à Sutton Sharpe, que « ces dames étaient devenues terriblement susceptibles », qu'on s'assommait d'ennui à leur table, et, entrant dans la malignité de Stendhal, il surnommait Sophie « Mademoiselle Mammouth ». Il n'en continuait pas moins à venir dessiner, d'après nature, auprès d'elle, les fleurs du Jardin des Plantes et les poissons du Museum ; en bon monstre, il lui écrivait de charmants billets « autogriffes... ». Il tenait à son amitié et il lui en voulait un peu de n'avoir pas admiré le *Vase étrusque* sans réserve :

« Vous êtes bien difficile à contenter, lui écrivait-il le 3 mars 1830. — Quoi ! pas même cette fois ! Et moi qui avais eu la chose de faire cette histoire pour vous ;

même que je vous l'aurais dédiée si j'avais osé. Ne m'en voulez pas pour la mort de mon héros. J'avais une vengeance personnelle à exercer contre lui. Il m'avait tant ennuyé que je n'ai pu m'empêcher de le tuer. Mais je n'en reviens pas que mon héroïne ne vous enchante pas. Au fond, c'est une très-honnête femme, puisqu'elle avait son amant pour le bon motif. Tout son tort, c'est de n'avoir pas calculé assez exactement le temps de son veuvage, et elle avait des remords, si l'on m'a bien instruit. Voici son portrait[1].

« Don Fiéro Férocios de Corto Cabeza. »

Mlle Sophie Duvaucel, en ces jours-là, n'en lisait pas moins avec une attention amicale toutes les pages que Mérimée publiait. Le 7 mars, Stendhal l'avertissait que « l'homme aux poissons et à la cruche étrusque, son favori », avait « donné », le matin même, au *National* « un article sur Byron où il y a plus de philosophie et de véritable esprit que dans 1,830 numéros du *Globe* ». Il ajoutait en badinant : « Je suis forcé d'en convenir, malgré l'envie qu'il m'inspire depuis que vous le trouvez si beau », et puis il rappelait « l'histoire du brigand sublime *Rondino* », que Mérimée avait fait paraître dans le même *National* le 19 février précédent[2].

A travers son badinage, on entrevoit que le *Vase étrusque* « avait fort intéressé » Mlle Sophie Duvaucel, et non point seulement, sans doute, parce qu'elle était une

1. Ici Mérimée a dessiné une tête de femme.

2. Voir *Stendhal au jardin du roi*. Lettres inédites à Sophie Duvaucel, publiées avec des notes par Louis Royer. Grenoble, B. Arthaud, éditeur (éditions Rey), 1930. — L'*Histoire de Rondino* a été publiée par M. Henri Malo dans *Pages retrouvées* de P. Mérimée. Paris, Émile-Paul frères, sans date (1929).

personne de goût. Aux scrupules qu'elle manifestait contre Mathilde de Courcy, quelque sentiment de dépit ne se mêlait-il pas en secret? L'amitié dans un cœur de femme n'est pas moins ombrageuse que l'amour. Les « potins » couraient alors par la grande ville avec autant d'impudence qu'aujourd'hui. Mlle Duvaucel savait peut-être que Mathilde de Courcy, comme déjà Diane de Turgis dans la *Chronique*, reproduisait les traits d'une belle personne à qui, depuis quelque trois ans, Mérimée avait voué un tendre attachement : dans la nouvelle comme dans le roman, il avait discrètement conté ses propres amours. — Le modèle vivant de ses deux héroïnes s'appelait Mme Lacoste ; née Émilie Hémard[1], elle avait épousé en 1818 un ancien sous-lieutenant de cavalerie, qui, après avoir servi dans la Grande Armée peu de temps (il n'avait que vingt-cinq ans à la chute de l'Empire), s'était attaché à la fortune de Joseph Bonaparte, l'ex-roi d'Espagne. A peine mariés, M. et Mme Lacoste avaient accompagné leur protecteur aux États-Unis ; ils n'en revinrent qu'au mois de mai 1827. C'est probablement au cours de l'hiver suivant que Mérimée rencontra la jeune femme chez la tante de celle-ci, Mme Davillier, où son père et lui se montraient assidus. Elle semble avoir été à la fois inquiète et tendre, tourmentée comme Diane par les scrupules d'un mysticisme ardent, enivrée comme Mathilde par les suavités de la passion : sur ses lèvres, sans doute, Mérimée recueillit le mot touchant qu'il prête à cette douce Mathilde : « Tu me rends bien heu-

1. Sur le ménage Lacoste, voir les renseignements donnés par M. Lelarge dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 20 décembre 1928, et par M. Maurice Parturier dans la *Revue de Paris* du 1er septembre 1932 (*Précisions sur Mérimée*).

reuse, voici la première fois que je te vois pleurer, et je croyais que tu ne pleurais pas. » Est-ce par son esprit que Mérimée la conquit d'abord? Elle ne paraît pas lui avoir fait bien longue résistance. Mais le mari surprit un billet ; il provoqua l'amant avec une impertinente fatuité.

Devait-il montrer tant de jalouse humeur? N'avait-il point connu aux États-Unis la liaison de sa femme et du comte de Survilliers, c'est-à-dire de Joseph Bonaparte? Il exigea un duel rigoureux, non point à l'épée comme on l'a cru, mais au pistolet. Mérimée n'eut qu'à évoquer ses souvenirs et à les pousser au tragique pour peindre le dénouement du *Vase étrusque ;* comme Thémines, M. Lacoste tira le premier ; ou plutôt, au commandement, il tira seul, Mérimée, en gentilhomme, s'étant abstenu de faire feu : une lettre de son ami Victor Jacquemont éclaire cet épisode demeuré longtemps mystérieux :

« Je connais seulement pour l'avoir vue une fois dans une situation très dramatique *la donna dei suoi pensieri.* Ce fut quand je ne pus empêcher mon pauvre ami de recevoir trois balles dans le bras et dans l'épaule, bien qu'il fût lui-même un bon tireur et que l'opinion publique l'eût excusé s'il avait fait feu sur son adversaire et l'avait éventuellement tué raide. L'adversaire était, il est vrai, le mari ; mais un genre de mari qui, par sa conduite passée, avait certainement perdu tous droits sur sa femme. Par respect pour son titre de mari, Mérimée, qui avait un mépris complet pour l'homme, joua, avec une simplicité qui n'avait rien d'affecté, le rôle passif de cible. Beaucoup de gens qui écrivent des choses plus morales n'auraient pas agi de la sorte [1]. »

1. *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1904. Correspondance

Pendant quelque temps, dit-on, Mérimée promena son bras gauche en écharpe :

— Je me suis battu, expliquait-il, avec quelqu'un qui n'aimait pas ma prose.

« Mon bras va mieux », affirmait-il bientôt dans une lettre encore inédite[1]. Mais son cœur? Dès la fin de 1828, M. Lacoste était reparti seul pour les États-Unis. Mérimée fut heureux. Il était aimé et il travaillait ; cette magnifique floraison de ses œuvres en 1829 — la *Chronique*, et les premières nouvelles, et le *Carrosse*, et l'*Occasion* — n'est-ce point à l'influence délicate de Mme Lacoste qu'elle est due pour la plus grande part? Mérimée travaillait parce qu'il voulait plaire : dans le monde des *dandys*, il passait pour un libertin, d'âme sèche, d'esprit volontiers caustique et méchant ; mais ce fanfaron de perversité était mené par son cœur ; dans une lettre, ce soupir lui est, un jour, échappé : « A mon avis, il vaut mieux aimer trop que pas assez. » C'est l'un de ses secrets[2].

de V. Jacquemont avec Mlle Noizet de Saint-Paul. Lettre signalée et traduite de l'anglais par M. Parturier (*article cité*).

1. Archives Spolberch de Lovenjoul (Bibliothèque de l'Institut, à Chantilly).

2. On l'a indiqué dès 1927 (*les Secrets de Prosper Mérimée*, dans les *Nouvelles littéraires* du 12 mars 1927). Dans cet essai trop bref, on a souligné la profondeur de l'attachement voué par Mérimée à Mme Lacoste ; ailleurs (notice, en tête de la *Chronique de Charles IX*. Larousse, éditeur), on a signalé l'importance de l'amour qui l'unit pendant tout le milieu de sa vie à Mme Delessert. Parlant un peu plus tard, dans la *Vieillesse de Mérimée*, de cet amour et de sa rupture, M. Pierre Trahard écrit cependant : « M. M. Levaillant, cherchant les secrets de P. Mérimée, ne signale pas celui-là qui seul compte. » Pour essentiel, d'ailleurs, qu'il soit, ce secret-là est-il seul à compter? — M. Maurice Parturier vient de publier les *Lettres de Mérimée à la famille Delessert* et d'éclairer définitivement l'histoire de Mérimée et de celle qui fut l'Égérie de sa maturité. Le chapitre de la liaison avec Mme Lacoste est encore plein d'obscurités.

Cependant, au printemps de 1830, Mérimée commença de montrer à ses amis une mine assombrie. Beyle l'appelait alors « le jeune homme mélancolique ». Quel malentendu se développa pendant ces semaines entre lui et Mme Lacoste? Lui fut-elle infidèle, comme le bruit en a couru? Ou n'y eut-il entre eux qu'une série de « méprises » douloureuses? Un drame de conscience peut-être fit éclater leur dissentiment, recouvert jusqu'alors par d'aimables illusions ; car Mme Lacoste, bien qu'elle fût amie de Béranger, semble avoir étalé les scrupules déconcertants d'une dévotion tour à tour inquiète et tyrannique. Plus simplement encore, Mérimée s'aperçut-il que sa passion n'était au fond qu'un caprice? Et se mit-il à « cristalliser » ailleurs? Voici, en tout cas, comment, à trois ans de distance, il rendait compte — en un style assez énigmatique — de cette crise sentimentale ; encore était-ce à une autre femme, à cette Jenny Dacquin, l' « inconnue » un peu décevante auprès de qui, sans doute, il avait intérêt à désavouer passion et caprices d'autrefois :

« J'allais être amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causé mon voyage n'en a jamais rien su. Si j'étais resté, j'aurais peut-être fait une grande sottise : celle d'offrir à une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur terre, de lui offrir, dis-je, en échange de la perte de toutes les choses qui lui étaient chères, une tendresse que je sentais moi-même très inférieure au sacrifice qu'elle aurait peut-être fait. Vous vous rappelez ma morale : « L'amour fait tout excuser, mais il faut être « bien sûr qu'il y a de l'amour[1]... »

1. *Lettres à une Inconnue*, t. I, p. 20.

Il n'y avait donc pas eu de véritable amour entre lui et Mme Lacoste? Du moins, il n'y en avait plus?... Ou bien, comme il semble plus vraisemblable, cette confidence ne s'appliquait-elle point à Mme Lacoste? La femme dont Mérimée « allait être amoureux », qui « a causé son voyage » et « n'en a jamais rien su », n'est-ce point quelque consolatrice qui s'offrait après qu'il avait rompu un lien trop fatigant? A Mme Lacoste conviendrait seulement le début de la confidence ; Mérimée affecte de badiner avec Jenny : « Rassurez-vous, je ne deviendrai pas amoureux de vous. Il y a quelques années, cela aurait pu arriver ; maintenant, je suis trop vieux, et j'ai été trop malheureux. »

Reste ceci qui est sûr : quittant Mme Lacoste ou quitté d'elle, il se sentait « trop malheureux ». Il n'avait pas assez de désespoir pour imiter son jeune ami Sautelet qu'un chagrin d'amour, en ce mois de mai 1830, précipitait dans la mort — ou son nouvel ami Édouard Grasset[1], qui, après avoir enlevé « Mary », nièce du ministre Hyde de Neuville, gémissait d'avoir dû la rendre aux siens, indifférente et déçue ; il avait trop peu de fatuité, ou d'endurcissement littéraire, pour imiter son vieil ami Beyle, qui, dans le même temps, tourmenté lui aussi par de grandes tristesses de cœur, endormait son mal en composant des livres... Que faire alors? Voyager... Depuis longtemps, il rêvait de visiter l'Espagne que, dans ses saynètes, il avait décrite... En route donc pour la Castille et l'Andalousie !...

1. Voir *Prosper Mérimée. Lettres aux Grasset* (*La Connaissance*, éditeur). Édition documentaire établie par Maurice Parturier, 1929.

* * *

En 1830, voilà plus de sept ans que son imagination s'y promène à l'aise. Elle a subi l'attrait du pays où règnent les passions fortes et les couleurs éclatantes. A peine sorti du collège, Mérimée a appris l'espagnol ; il a lu Calderon, Lope de Vega, Moratin ; sous leurs auspices, il a écrit ses premières saynètes. Depuis 1827, le docteur Roulin, ami de sa famille, l'entretient avec feu du Pérou et de la Colombie, d'où il revient après un séjour de six ans : cette Espagne américaine reflète bien curieusement celle du continent... Mérimée vraiment, lorsqu'il aura franchi les Pyrénées, se trouvera chez lui.

Mais les franchira-t-il? L'Espagne, depuis que nos armes y ont rétabli l'autorité du roi Ferdinand VII, est la proie d'une redoutable « terreur blanche » : les « juntes de purification », sous l'autorité impitoyable du ministre Calomarde, arrêtent, jugent, déportent, punissent même de mort tous les gens suspects de libéralisme. Or, Prosper Mérimée possède une bien mauvaise réputation : lui permettra-t-on de traverser la frontière? Écarté d'Espagne, il se retournerait vers l'Italie. C'est le projet qu'il expose l'avant-veille de son départ à M^me^ de Cazes, l'une de ses amies :

« Je pars après-demain pour un assez long voyage. Je voudrais parcourir l'Espagne, dont j'ai parlé et que je ne connais aucunement. Plusieurs de mes amis me disent que ma réputation en ce pays est trop mauvaise pour qu'on m'y laisse entrer... Si, par aventure, on avait la cruauté de me mettre à la porte, j'irais passer en

Italie le temps que je me proposais de consacrer à mon voyage d'Espagne[1]. »

Ce temps est, au total, assez limité : Mérimée compte rentrer au début de l'automne, comme il résulte de ce billet par lequel il prit congé de Mlle Sophie Duvaucel :

« Voici l'article que vous désirez. Veuillez ne pas le perdre et le garder jusqu'à mon retour, c'est-à-dire vers le 1er ou 15 octobre.

« Si par hasard j'étais pendu, gardez-le comme un souvenir bien précieux ! ! !

« Dimanche matin[2]. »

Il quitta, décidément, Paris, le dimanche 27 juin. Ce matin-là, il écrivit en hâte à son ami Mareste :

« Je pars enfin. Mercredi je serai à Bordeaux et probablement le 5 ou 6 juillet au plus tard je passerai la Bidassoa, pourvu toutefois que M. Ugaste, M. Ravacho ou autres espèces ne me fassent rebrousser chemin. S'ils me pendent, soignez mon oraison funèbre. Je vous renvoie les livres sur l'Espagne que vous m'avez prêtés[3]... »

Ses craintes, par bonheur, n'étaient pas fondées. La douane intellectuelle qui veillait aux Pyrénées ne lui signifia pas d'interdit. Il n'eut pas à disputer l'Italie à son ami Stendhal ; sur l'Espagne, il allait exercer, pendant des années, dans l'imagination française, une sorte d'hégémonie romanesque...

Arrivé dans les premiers jours de juillet, il ne repartit que dans les tout derniers jours de novembre ; on peut,

1. 25 juin 1830. — Catalogue de la vente Ch. Delafosse, p. 41, n° 840.

2. Le 22 juin 1830 (cachet postal). Billet demeuré jusqu'ici inédit. L'original appartient à M. le comte de Suzannet.

3. *Revue de Paris*, 1er septembre 1932 (*article cité*).

en effet, dater son retour des environs du 10 décembre. Ce furent cinq mois de libre flânerie pendant lesquels il vagabonda à travers la Castille, l'Andalousie et la province de Valence. Les documents actuellement connus permettent de reconstituer au moins les grandes lignes de son itinéraire.

Entré dans la péninsule par la Navarre, le voyageur descend par Irun, Vittoria, Burgos, vers Madrid, où il arrive dans la seconde quinzaine de juillet : il avait arrêté d'y séjourner jusque vers le début d'août ; la nouvelle inopinée de la Révolution survenue à Paris l'y fit demeurer jusqu'après le milieu de ce mois ; dans une longue lettre qu'il écrivit de Séville le 4 septembre à son ami, le doux et fin Albert Stapfer, il s'explique ainsi sur l'embarras momentané où le jetèrent les jeux imprévus de la politique :

« ... J'ai passé à Madrid quinze jours de plus que je n'en avais l'intention, à cause des farces que vous avez jouées là-bas. Je voulais revenir, aux premières nouvelles ; mais les lettres de mes parents m'ont appris que tout était tranquille. Je ne me console pas d'avoir manqué un tel spectacle. Voilà deux représentations que je perds : l'une pour être né un peu trop tard ; l'autre, représentation extraordinaire à notre bénéfice, pour ce malheureux voyage d'Espagne[1]... »

Dès l'arrivée, il avait partagé son temps entre le théâtre, les courses de taureaux et le musée de peinture :

« ... J'avais commencé à écrire quelque chose sur le musée de Madrid et sur l'école espagnole en général, quand j'ai reçu la nouvelle du 25 juillet. J'ai tout laissé,

1. Voir à l'*Appendice* le texte intégral de cette lettre.

m'imaginant que vous n'en aviez que faire. Maintenant, voyageant trop rapidement, je n'ai plus le temps de mettre mes notes en ordre... »

C'est aux « plaças de toros » qu'il dépensait le plus vif de son enthousiasme :

« ... Sachez, écrit-il dans la même lettre à Stapfer, sachez qu'une course de taureaux est le plus beau spectacle que l'on puisse voir. Moi qui vous parle, qui ne peux voir saigner un malade sans éprouver une émotion désagréable, j'ai été voir les taureaux pour l'acquit de ma conscience. Eh bien ! maintenant, j'éprouve un indicible plaisir à voir piquer un taureau, éventrer un cheval, culbuter un homme. A l'une des dernières courses de Madrid, j'ai été scandaleux. On m'a dit que j'avais applaudi avec fureur — mais j'ai peine à le croire — non le matador, mais le taureau, au moment où il enlevait sur ses cornes cheval et hommes... Cela tue l'art dramatique... »

Cet « art dramatique en Espagne », il l'avait étudié, dès 1824, dans quatre articles du *Globe*[1], ses premiers essais littéraires ; il avait révélé aux Français l'œuvre de l'auteur Moratin et de l'acteur Maïquez ; celui-ci, après avoir « osé franchir le formidable espace qui sépare la Seine du Manzanarès » pour recevoir les leçons de Talma, lui était apparu comme le rénovateur du geste et de la diction : grâce à ce véritable « inventeur de la déclamation espagnole », l'art du théâtre, sans doute, allait prendre à Madrid un nouvel essor... Mérimée avait hâte de vérifier sa prophétie. Hélas ! le théâtre, à Madrid, ne

1. Publiés en tête du *Théâtre de Clara Gazul*, par M. Pierre Trahard (H. Champion, éditeur, 1927).

lui laisse que des désillusions. L'opéra seul, affirme-t-il, est passable. Partout ailleurs, un mauvais public encourage de mauvais interprètes.

« Les acteurs sont détestables ; les femmes plus naturelles et très jolies. Les directeurs, comme chez nous, font banqueroute et se plaignent du mauvais goût de leur siècle... » On adapte, maladroitement, des pièces françaises, au lieu de mettre à la scène les chefs-d'œuvre du répertoire national. Passer les Pyrénées pour voir jouer à Madrid un méchant arrangement du *Mariage de raison*, rêver de Calderon et de Moratin pour se réveiller devant l'habile sourire de Scribe — c'était vraiment subir toute l'ironie de la fatalité.

Dans les tableaux au moins, Mérimée retrouve la couleur locale qui l'enchante. Il s'attarde au musée près de Vélasquez et de Murillo ; s'il admire les riches et naturelles carnations du premier, il sait gré au second d'avoir pris ses modèles parmi la foule grouillante, d'y avoir choisi de préférence « les physionomies sauvages et farouches » et, même lorsqu'il veut représenter la grâce féminine en ses figures de madone, d'y avoir répandu cette expression « passionnée et mélancolique » qui fait le charme de tant de belles Espagnoles... Il enrichit, d'après ces deux maîtres, son album de croquis ; il recueille esquisses et notes pour l'*Histoire de la peinture à l'huile* que son père, le secrétaire de l'École des Beaux-Arts, Léonor Mérimée, prépare paisiblement à Paris ; il flâne ; il s'amuse et il muse ; il n'écrit guère ; il oublie Paris, ou il s'efforce de l'oublier. Mais il ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine tristesse à se sentir seul, si loin de ses amis et de ses habitudes : il le confessera le 4 septembre, au début de sa lettre à Albert Stapfer : « ... C'est

une terrible chose que de voir de belles choses seul, ou avec des indifférents, ce qui est pis, et de ne pouvoir parler de ces belles choses qu'en balbutiant une langue étrangère. J'ai souffert plus qu'un autre de tout cela... » Sans doute, il avait emporté de Paris plus d'une lettre de recommandation dans son portemanteau ; quelques salons de la bonne société madrilène durent au moins s'entr'ouvrir devant ce jeune Parisien qui arrivait précédé d'une réputation un peu scandaleuse d'écrivain à la mode. Il ne semble pas avoir été enchanté par ce premier contact avec la « bonne société » espagnole, tandis qu'au contraire les classes populaires le ravissaient. Il écrivait, un peu plus tard, de Séville : « ... La canaille est ici intelligente, spirituelle, remplie d'imagination, et les classes élevées me paraissent au-dessous des habitués d'estaminet et de roulette de Paris. Je ne sais si c'est à la demi-éducation qu'ils reçoivent que l'on doit attribuer les préjugés et les sottises des gens comme il faut. Il me semble qu'un savetier espagnol peut être bon pour les emplois les plus élevés, et un grand peut tout au plus devenir un bon toréador. » Se tromperait-on beaucoup en entrevoyant le souvenir encore vif de quelque désillusion personnelle sous l'amertume de ce jugement trop rapide et trop général? Pendant ce premier séjour à Madrid, en tout cas, Mérimée hante la rue et les musées beaucoup plus que les salons.

Le mois d'août, cependant, avançait. Rassuré sur les conséquences de la Révolution parisienne, Mérimée s'arracha aux délices de Madrid pour gagner Cordoue, puis l'Andalousie, au train des étouffantes et cahotantes diligences attelées de mules. A la fin d'août et au début de septembre, le voici à Séville ; là, il tente de mettre en ordre

ses premières impressions, et il satisfait, par quelques lettres, la curiosité de ses amis de Paris. Il se lie avec le poète et nouvelliste Estebanez Calderon, qui lui fait visiter les quartiers populaires de la ville, par exemple le faubourg Triana, où les bohémiens avaient leurs *ghettos* : dans ces décors pittoresques, Calderon préparait ses « Scènes andalouses » (*Escenas Andaluzas*), qui devaient paraître seulement en 1837[1]. De Séville, il gagne Cadix, où il s'attarde, puis Algésiras qui le retient cinq jours. A la Castille, âpre et sèche, comme il préfère la luxuriance ardente de l'Andalousie qui, plus proche de l'Afrique, en a conservé un plus éclatant reflet !

Il en aime la lumière dure, les soleils féroces, la population dont les veines charrient encore le sang maure, les mœurs alors plus sauvages, plus voluptueuses, plus rudes qu'aujourd'hui : sa curiosité va droit aux contrebandiers, aux bandits, aux bohémiens à la fois pittoresques et redoutables, qui se mêlent à la pègre des villes ou qui hantent les sentiers des montagnes. Il retrouve avec délices les modèles qu'il louait Murillo de n'avoir point idéalisés : *mayorals*, muletiers, *zagals*, gitanes et bohémiens, galériens en rupture de chaînes, bandits en rupture de *sierras*, moines errants, vendeurs d'oranges et de pastèques, tenanciers de louches auberges — toute cette foule ardente, aux gestes exubérants, aux passions redoutables, lui paraît débordante de vie et de pittoresque beauté. A Madrid, il a connu surtout la classe moyenne ; à Séville, à Cadix, il achève de découvrir le

1. Voir *Lettres de Mérimée à Estebanez Calderon* (*Revue bleue*, 12 novembre 1910), et Pinvert, *Un post-scriptum sur Mérimée*. Paris, Leclerc, 1911.

peuple. Dix-neuf ans plus tard, il confesse à Panizzi la surprise où le jeta cette découverte :

« Je me rappelle encore mon étonnement, la première fois que je suis allé en Espagne, de voir comment le gouvernement de ce grand prince Ferdinand VII traitait les paysans et les grands seigneurs : les paysans l'adoraient et les autres le détestaient. Chacun avait raison : la canaille était ménagée et encouragée dans ses mauvais instincts, tandis que l'homme ayant un habit noir était suspecté et embêté de toutes les manières[1]... »

Mais, en 1830, Mérimée ne portait pas lui-même l'habit noir du courtisan, ni l'habit brodé du sénateur d'Empire ; on a vu comment il plaidait pour la canaille en écrivant de Séville à son ami Stapfer.

D'Algésiras, il s'achemine vers Grenade à travers la sierra de Ronda : rude parcours ! Les diligences y manquent ! Mais l'absence de confort n'est point pour effayer Mérimée. A défaut de cheval et de mule, il enfourche un âne, il se coiffe d'une « casquette séditieuse » qui le fait prendre pour un Anglais : un « honnête Prussien » est « son compagnon d'infortune » ; « une demi-douzaine de muletiers ou, pour mieux dire, d'âniers », leur composent une escorte aussi « romantique » que les sentiers pierreux de la montagne. Bah ! Mérimée n'est point difficile ! Sans vergogne, il partage, aux haltes, la gamelle de son muletier trop bavard — mais il a tant de plaisir à le faire bavarder ! — qui est bien « le plus sale cochon de l'Andalousie ». Il descend, le soir, dans les « posadas » grossières, dans les « ventas » inquiétantes, où la poêle à frire et la bouteille d'huile rance sont les plus

1. Lettres à Panizzi, t. I, p. 58 (25 juillet 1859).

beaux ornements de la cuisine : il dort roulé dans une couverture sur un bout de banc rugueux ou sur un matelais « épais comme une brochure à dix sous », dont les punaises partagent avec lui l'hospitalité. Ce dandy parisien a tous les courages, parce qu'il est aiguillé par toutes les curiosités. Il cause avec les *toreros*, les *matadors*, les *alguazils*, les tenancières d'auberge. Il veut connaître, au naturel, sans l'intermédiaire des chroniqueurs et des livres, l'homme du peuple de cette Espagne en qui il se plaît à admirer la survivance des rudesses ingénues et des primitives passions.

Ainsi, à Grenade — où il arrive le 8 octobre après un rude voyage de huit jours à dos d'âne ou « de cheval efflanqué » — il lie connaissance dans un cabaret avec une jolie gitana « assez farouche aux chrétiens, mais qui pourtant s'apprivoisait à la vue d'un douro ». Dans la lettre spirituelle qu'il griffonne à Sophie Duvaucel[1], il note ses impressions toutes fraîches. Il admire l'Alhambra... par prétérition : « Aucun livre in-quarto, voire même in-folio, ne peut donner une idée de la tour des Lions et de la salle des Ambassadeurs. » Il admire plus explicitement la beauté des Andalouses, la petitesse légendaire et pourtant bien réellement merveilleuse de leurs pieds. Il admire les décors de la sierra qu'il vient de traverser et dont il trace en cinq lignes le plus vivant croquis... Mais il ne s'admire pas moins « de dîner avec un noble et aimable Grenadin au milieu des ruines vénérables... et de boire du bon vin de Xérès dans le palais de Boabdil. » Au reste, il connaît une désagréable aventure ; « le banquier pour lequel il avait une lettre de crédit

1. Voir le texte complet de cette lettre à l'*Appendice*.

n'est pas à Grenade » ; il lui reste « neuf francs pour tout potage... ».

Le banquier, sans doute, ne tarda pas à revenir, ou le « noble et aimable Grenadin » accepta la lettre destinée au banquier ; car Mérimée reprend bientôt le chemin du Nord, à travers la montagne, vers Campillo de Arenas, Baylen et Tolède. Toujours coiffé de sa casquette anglaise, il enfourchait mules et chevaux, dont il excitait l'ardeur par des exclamations dépourvues de toute classique réserve ; il se plaisait à effaroucher les dames qui faisaient partie du convoi et il s'en vantait encore trois ans plus tard, en écrivant à sa mystérieuse amie Jenny Dacquin, qu'il gourmandait d'être « dévote » et « même superstitieuse » :

« ... Je pense à une jolie petite Grenadine qui, en montant sur son mulet pour passer dans la montagne de Ronda (route classique des voleurs), baisait dévotement son pouce et se frappait la poitrine cinq ou six fois, bien assurée après cela que les voleurs ne se montreraient pas, pourvu que l'*Englès* (c'est-à-dire moi ; tout voyageur est Anglais...) ne jurât pas trop par la Vierge et les saints. Cette méchante manière de parler devient nécessaire dans les mauvais chemins. Voyez Tristram Shandy[1]... »

Il faut croire que, malgré l'autorité de Sterne, Mérimée modéra ses jurons ; car les voleurs ne parurent point, et il en eut bien du regret. Il leur aurait abandonné volontiers son « léger porte manteau » pour « causer avec eux et les questionner bien poliment sur leur genre de vie ». Nul doute qu'il n'eût entretenu d'aimables relations avec ces seigneurs de grands chemins.

1. *Lettres à une Inconnue*, t. I, p. 17.

Il avouait à Mlle Dacquin : « ... En Espagne, j'ai toujours eu des muletiers et des *toreros* pour amis. J'ai mangé plus d'une fois à la gamelle avec des gens qu'un Anglais ne regarderait pas, de peur de perdre le respect qu'il a pour son pauvre œil. J'ai même bu à la même outre qu'un galérien. Il faut dire aussi qu'il n'y avait que cette outre et qu'il faut boire quand on a soif[1]... »

Il faut causer aussi avec les muletiers quand la langue leur démange. La route traversait les régions rendues célèbres par les deux guerres de l'Indépendance que les Espagnols soutinrent contre les Français. Autour de Jaën, de Baylen, que de souvenirs ! Le muletier qui menait Mérimée ne tarissait pas.

« ... Mon guide me prenait pour un Anglais, parce que je ne vendais rien, que je ne saluais pas les madones, et que je m'arrêtais pour regarder les vieilles pierres. Il me montra un passage très difficile dans la sierra de Jaën et me dit qu'il avait servi de guide au général Molitor et à sa division en 1823, et qu'elle avait passé par là, infanterie, cavalerie et canons. — Si vous aviez vu ces soldats tout jeunes et sans barbe pousser aux roues des canons et les faire passer en moins de rien par des chemins impraticables, vous auriez dit comme moi, monsieur, que le proverbe ment qui dit que les Français ont des cœurs de poules... Ainsi nous avons été de Cadix à Moscou pour qu'il existe à Campillo de Arenas un pareil proverbe sur notre compte[2]... »

Depuis son départ de Madrid, il a fait, au total, deux mois de rudes et pittoresques excursions ; on peut croire

1. *Lettres à une Inconnue*, p. 6.
2. Lettre à la comtesse de Montijo (27 février 1847).

que peu à peu s'est apaisé en lui le souci qui l'avait jeté vers l'âpre et lumineuse diversion de l'Espagne ; il a presque oublié Paris ; a-t-il oublié l'amour?

C'est alors sans doute que l'amitié, avec la complicité du hasard, lui ménage une revanche. Sur la route de Baylen ou de Tolède, dans la diligence qui le ramène vers Madrid, il se lie avec un voyageur d'allures toutes françaises, mutilé par la guerre — un œil lui manquait ; il avait le bras gauche et la jambe droite paralysés — décoré de la Légion d'honneur. Ce voyageur porte l'un des plus beaux noms de l'aristocratie castillane ; il est don Cyprien Palafox y Portocarrero, comte de Teba. Son frère aîné, le comte de Montijo, a risqué, au début du siècle, une aventure qui l'a rendu légendaire : avec quelques conspirateurs résolus, il a pénétré dans le palais d'Aranjuez pour en chasser le néfaste favori Godoï ; quelques heures, il fut maître du roi, de la reine et du ministre ; mais son appel à la nation ne trouva pas d'écho ; il dut se rendre à ses captifs et, bientôt, s'enfermer dans la retraite. S'il avait réussi, quel changement dans l'histoire ! C'est le destin tout entier de Napoléon que le comte de Montijo avait tenu, un instant, prisonnier, au palais d'Aranjuez !

Audacieux comme son frère, don Cyprien courut l'aventure au service de l'Empereur. Devenu rapidement colonel français — on l'appelait chez nous le colonel Porto Carrero — il fut, dans l'Espagne du roi Joseph, l'un des chefs des « Afrancesados ». En 1814, il défendit Paris, à la tête des élèves de l'École polytechnique, tira les derniers coups de canon du haut des buttes Montmartre, se replia avec Moncey sur la barrière Clichy et

reçut la croix des mains de Napoléon. Après avoir fait la nique à la Restauration dans les rangs des « brigands de la Loire », il rentra dans son pays pour y défendre les idées libérales ; ballotté par tous les ouragans politiques, qui, en ces années troubles, agitèrent l'Espagne, il fut de ceux qu'atteignit durement l'intervention française : après 1823, Ferdinand VII, au nom du droit divin reconquis, l'exila à Grenade où, plusieurs fois, il lui infligea des emprisonnements... Situation d'autant plus cruelle pour l'ancien colonel français que son frère aîné, le comte de Montijo, rallié aux idées conservatrices et bien vu de la cour, détenait presque toute la fortune de la famille !... Don Cyprien, « proscrit à l'intérieur », subissait, en outre, la disgrâce d'une fière pauvreté.

Entre le jeune libéral de Paris et le vieux libéral de Madrid, la sympathie fut, semble-t-il, immédiate. Ils arrivèrent ensemble à Madrid, vers le 20 octobre. Le comte de Teba ouvrit à Mérimée sa maison de la « calle del Sordo » et le présenta à sa femme. Il avait épousé en 1817 la fille d'un Écossais exilé qui exerçait à Malaga les fonctions de consul général des États-Unis et qu'il avait connu peu d'années auparavant à Paris. Doña Manuela Kirpatrick tenait de sa mère, née de Grévigné, une ascendance wallonne dont les sages influences tempéraient en elle les vivacités du sang écossais. Elle était alerte et gracieuse, pétulante et raisonnable, souriante avec un fond de mélancolie : sur ce charme complexe rayonnaient les ardeurs de sa patrie d'adoption. Devina-t-elle que, sous l'étincellement d'un esprit railleur, Mérimée cachait au cœur une blessure mal cicatrisée? Elle l'accueillit avec une prévenante sympathie ; autant que par sa grâce, elle le conquit aussitôt par son érudition.

Dans le loisir où l'avait confinée à Grenade la proscription de son mari, la comtesse de Teba avait beaucoup lu ; elle savait à fond le passé de l'Espagne ; au jeune homme ébloui, elle ouvrit mille perspectives sur des époques qui ne le cédaient à notre XVI^e^ siècle ni pour le pittoresque, ni pour le goût de l'énergie ; elle lui révéla les vieilles légendes du temps des Maures, anima pour lui les récits du *Romancero*, conta l'histoire du roi don Pèdre et fit revivre le véritable mythe de Don Juan. Elle le guida dans ses observations sur les mœurs de l'Espagne, le fournit d'anecdotes expressives sur les gens du peuple, lui parla des muletiers, des bandits, des toréadors, des « cigarreras », des gitanes. Elle lui conta la brutale histoire d'amour dont Mérimée devait faire *Carmen*, et elle fut ainsi, dès 1830, la marraine de ce chef-d'œuvre, comme Mérimée lui-même l'atteste dans une lettre récemment publiée, qu'il lui adressa le 16 mai 1845 :

« Je viens de passer huit jours enfermé à écrire... une histoire que vous m'avez racontée il y a quinze ans, et que je crains d'avoir gâtée. Il s'agissait d'un jaque de Malaga qui avait tué sa maîtresse, laquelle se consacrait exclusivement au public. Après *Arsène Guillot* je n'ai rien trouvé de plus moral à offrir à nos belles dames. Comme j'étudie les bohémiens depuis quelque temps avec beaucoup de soin, j'ai fait mon héroïne bohémienne[1]... »

Mérimée passait ainsi de longues heures dans le salon

1. *Lettres de Prosper Mérimée à la comtesse de Montijo*, publiées par les soins du duc d'Albe. Préface de Gabriel Hanotaux. Paris, édition privée, 1930, t. I. — Voir dans la présente collection l'introduction de M. Auguste Dupouy à l'édition de *Carmen*.

de la comtesse de Teba : « Vous souvenez-vous, lui écrit-il plus tard[1], des belles histoires que vous me contiez, en 1830, dans la *Calle del Sordo*, sur l'Alhambra et le Généralife? » Aux « belles histoires » elle mêlait sans doute quelques confidences amicales. Comment eût-elle évité de parler à son nouvel ami de la *Cigarrera*, qui causait alors l'un de ses grands soucis? Cette fille du peuple, belle, jeune, rusée, mais surtout cupide, avait saisi dans ses griffes le vieux comte de Montijo et manœuvrait pour se faire épouser par le faible sexagénaire !... Réussirait-elle? et que deviendrait alors la fortune des Montijo? La redoutable créature avait envoûté le vieillard : elle traînait après elle une famille loqueteuse aux dents longues... Doña Manuela devrait-elle supporter de voir ses propres enfants déshérités par toute cette canaille[2]?

Car elle avait deux filles charmantes : l'aînée, Paca, comptait alors six ans ; la cadette, Eugénia, née en 1826, à Grenade, dans un bosquet de roses et de cyprès où sa mère avait fui la bourrasque d'un tremblement de terre, montrait, au fond de ses yeux d'azur, un regard pensif, plein à la fois d'orgueil et d'inquiétude secrète ; elle aimait se blottir entre les genoux de Mérimée, qui caressait ses longs cheveux d'or, en lui faisant de jolis contes... Heures d'exquise intimité que Mérimée n'avait pas attendues de l'Espagne ! Quand les petites filles retournaient à leurs jeux, il s'attardait auprès de leur mère. Il était ainsi redevable à la comtesse de la science historique et de l'expérience psychologique qui lui ont

1. *Lettres de Prosper Mérimée à la comtesse de Montijo*, lettre du 31 juillet 1847.

2. Voir l'*Enfance d'une souveraine*, par le comte Primoli, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1923, p. 757 et suivantes.

permis de pénétrer l'âme de l'Espagne et, pour la mieux connaître, de l'aimer. Lui dut-il davantage? Bien des médisants l'ont insinué ; leurs propos malins avaient couru Paris, dès 1835, lorsque la comtesse de Teba vint s'y installer avec ses deux filles ; Mérimée, dans une lettre à Stendhal, a pris soin de protester que la plus délicate amitié l'a seule uni, dès le début, à la comtesse de Teba. Pourquoi refuser de le croire? Eût-il poussé la discrétion jusqu'à cacher la vérité à Stendhal[1]?

On peut penser qu'il trouva d'ailleurs à Madrid d'autres occasions d'ébaucher quelques liaisons sentimentales ; il fit peut-être un doigt de cour à la marquise de Navarrez et à la marquise de Quintana, deux jeunes nièces, et radieuses, de Mme de Teba : les noms de ses autres belles amies, on les connaîtra sans doute quand certaines archives privées de la Castille, ou de l'Andalousie, ne demeureront plus obstinément closes. Ce second séjour à Madrid, qui ne dura peut-être pas trois semaines, eut une influence capitale sur la carrière et l'esprit de Mérimée ; il le réconcilia avec l'Espagne aristocratique et intellectuelle...

De Madrid, il repartit (autant qu'on peut le conjecturer) vers le 10 novembre pour Valence, où il était le 15 novembre. Il y goûta tout le pittoresque d'une

1. Le 5 juillet 1836, il écrivait d'Aix-la-Chapelle à Stendhal, qui s'était fait l'écho des médisances parisiennes : « Je ne voyage pas avec « une « admirable Espagnole ». — Je vous mènerai à mon retour chez une excellente femme de ce pays, qui vous plaira par son esprit et son naturel. C'est une admirable amie, mais il n'a jamais été question de chair entre nous. Elle est le type très complet et très beau de la femme d'Andalousie. C'est la comtesse de Montijo, autrefois comtesse de Teba, dont je vous ai souvent parlé. » On sait que, présenté par Mérimée à Mme de Montijo, Stendhal devint, lui aussi, l'un des familiers de la comtesse.

exécution capitale. En se promenant autour de la ville, il apprit à mieux connaître les superstitions populaires. Il s'était décidé, sans grand enthousiasme, à pousser jusqu'à Murviedro, pour visiter « ce qui reste de Sagonte » ; un paysan valencien courait aux côtés de son cheval ; « passablement fripon », ce guide était plus bavard encore que ses confrères andalous ; ses confidences sur la sorcellerie enchantèrent Mérimée ; surtout, à ce paysan crédule il dut de savoir qu'il avait approché deux sorcières. Elles tenaient « un petit cabaret isolé » sur la route ; la mère avait le pouvoir de mener une barque, en une nuit, d'Espagne jusqu'aux Amériques ; la fille, « très-jolie, point trop basanée », préparait de ses mains le « gazpacho » et tendait aux voyageurs altérés la cruche de terre poreuse « qui rafraîchit l'eau » ; elle s'appelait « Mademoiselle Carmencita... »

De Valence, Mérimée remonte vers Barcelone : au début de décembre, il tombe à Paris, comme d'une autre planète[1].

* * *

Paris, depuis un mois, est en pleine effervescence politique : on va juger en Haute Cour les ministres de Charles X ; l'émeute menace ; il faut prendre son rang dans la garde nationale, revêtir « l'habit militaire avec des épaulettes et une fourragère rouge », remplacer la

1. Il écrit à Édouard Grasset le 13 décembre ; les termes de sa lettre montrent qu'il est déjà revenu depuis plusieurs jours — une semaine peut-être : « Tous les matins je me lève avec l'intention d'aller vous voir et toujours quelque petit accident imprévu m'en empêche. Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous remercier de votre aimable souvenir... A mon arrivée à Paris, j'ai trouvé une lettre de Miss H. G. » *Lettres aux Grasset*, publiées par Maurice Parturier.

casquette anglaise par le shako surmonté d'une flamme de crin empourprée ; au moins, parmi les artilleurs de la garde, Mérimée rencontre-t-il Cavaignac, Alexandre Dumas, Bixio ; il leur conte son beau voyage.

Il le conte à chacun de ses amis ; toute mélancolie a disparu de son visage et sans doute aussi tout regret de son cœur. Il est enthousiaste, spirituel, éloquent, intarissable : quelles boutades il dut lancer, cet hiver-là, pour faire rougir « Mlle Mammouth », autour de la table trop bourgeoise des Cuvier ! Quelles bonnes histoires au café de la Rotonde ! De cet enthousiasme, Achille Deveria nous a conservé l'écho dans une lettre du 2 février 1831 :

« ... L'Espagne vient de nous rendre Mérimée, qui, l'ayant parcourue, seul et en tous sens, ne voit qu'Espagne, Alhambra, Grenade, Burgos et combats de taureaux : il est admirable à entendre conter les mœurs de ces gens-là !... »

Il ne se contentait pas de parler de l'Espagne, il en écrivait. Dès le mois de janvier 1831, la *Revue de Paris* publiait sa lettre sur les « Combats de taureaux » : suivaient, à des intervalles irréguliers et un peu décevants, trois autres lettres à son directeur et une lettre au directeur de l'*Artiste*. Toutes les cinq sont, en réalité, des lettres ouvertes au public. Mérimée y enregistre les principales acquisitions de son voyage : entre ses souvenirs, il choisit les plus pittoresques, ceux qui frapperont directement le regard ou l'imagination des lecteurs ; il y décrit tour à tour une « corrida », une pendaison à Valence, les mœurs des voleurs et celles des sorcières. Bien que de temps à autre son style affecte une tournure familière relevée par quelque pointe d'humour, les « Lettres d'Es-

pagne » sont des œuvres très soignées, où Mérimée ne perd point de vue l'élite qui vient de prendre plaisir à *Mateo Falcone*. Le tableau y alterne avec l'anecdote : chacune contient une ou deux nouvelles qui s'en laisseraient facilement extraire. Les lettres sur « les voleurs » et sur les « sorcières » sont, en particulier, bien caractéristiques : les aventures de José-Maria donnent la caution d'une indiscutable réalité au type du brigand romantique, alors si fort à la mode ; elles justifient *Hernani ;* en même temps, elles sont l'esquisse des aventures où le Navarrais José perdra, dans *Carmen*, et son âme et sa vie. La Carmencita elle-même, Mérimée, dès cet automne de 1830, ne l'a-t-il pas dessinée sur son livre de croquis, au seuil de la venta où il fit une halte d'une heure sur la route de Valence à Murviedro?

Certainement, dès son retour, il avait en tête le sujet de *Carmen ;* la jolie Carmencita de Valence, l'ardente gitana de Grenade s'unissaient dans sa mémoire pour composer le type d'une séductrice unique, aux maléfices incomparables. Et la comtesse de Teba lui avait livré l'anecdote du Navarrais meurtrier et déserteur par amour... Qu'attendait donc Mérimée? Le moment n'était-il pas opportun d'écrire quelque roman nouveau qui, peu de mois après *Hernani*, achèverait de mettre l'Espagne à la mode et, deux ans à peine après la *Chronique*, achèverait de consacrer sa jeune réputation?

Oui... mais ce dilettante se détourne soudain des voluptés littéraires pour découvrir les joies de l'action politique ; pendant les cinq mois de son voyage, grâce à la révolution de Juillet, ses amis libéraux ont conquis le pouvoir « à son bénéfice ». Mérimée devient un fonctionnaire considéré, en attendant d'être nommé inspecteur gé-

néral des monuments historiques ; les lettres ne vont plus lui apparaître que comme un divertissement à de plus graves labeurs. Pour qu'il écrive enfin *Carmen*, il faudra qu'en 1841 et en 1843 les ouvrages de l'Anglais Georges Borrow ramènent son attention vers les bohémiens d'Espagne, vers le double mystère de leur langue et de leurs origines.

En attendant, il se laisse accaparer par ses fonctions nouvelles : « Voilà ses occupations littéraires interrompues, constate son père Léonor Mérimée[1], mais il acquerra dans l'administration des idées nouvelles que plus tard il mettra en œuvre... » La prophétie ne fut qu'à moitié juste. Mérimée fait son métier avec conscience. Pendant trois ans, en effet, il suit le comte d'Argout dans ses différents ministères ; dès le 5 février 1831, il est secrétaire du ministre au département de la Marine, puis chef de bureau au département du Commerce et des Travaux publics ; le 13 mars 1832, il est nommé chef de cabinet au même ministère ; en janvier 1833, il remplit les mêmes fonctions au ministère de l'Intérieur et des Cultes, après être entré, en novembre 1832, comme maître des requêtes au Conseil d'État ; la « division des Beaux-Arts », alors rattachée à l'Intérieur, justifie les divertissements qu'il aime à prendre dans les coulisses des théâtres officiels. Il est ponctuel, décoratif, caustique et irrévérencieux : ne va-t-il pas jusqu'à railler son chef dans ses lettres intimes et à écrire de lui à Stendhal en le désignant par un sobriquet : « Apollinaire devient tous les jours plus cruche...? »

1. Le 6 avril 1831, dans une lettre au baron Favre. Voir la *Jeunesse de Prosper Mérimée*, par Pierre Trahard, t. II, p. 232 et suivantes.

Après des journées de dur labeur administratif, Mérimée se détend le soir en de pétulantes dissipations. En compagnie d'Édouard Grasset, il sourit aux jolies comédiennes, amorce une liaison avec Anaïs Aubert, en noue une autre, mais légère, avec Céline Cayot, jeune actrice du théâtre des Variétés, « personne très-singulière, qui avait de la vertu à sa façon. » Il fait figure parmi la jeunesse dorée, dîne et soupe au café de la Rotonde, dans le jardin du Palais-Royal, avec un certain nombre de *dandys* affranchis de scrupules. Huit d'entre eux aiment à s'y rencontrer au moins chaque semaine. Ce sont, avec lui, Eugène Delacroix ; le médecin Koreff, étrange Prussien qui venait jouer à Paris les Méphistophélès ; le baron de Mareste, haut fonctionnaire à la Préfecture de police et lettré délicat ; Sutton Sharpe, particulier ami de Mérimée, avocat anglais de grand talent, empressé de courir perdre à Paris l'argent qu'il gagnait à Londres ; Horace de Viel-Castel ; Stendhal, lorsqu'il peut quitter pour de longs congés son consulat italien ; Alfred de Musset, alors dans l'épanouissement de ses gamines ardeurs. Politique, arts, lettres, le monde et le demi-monde, toute la vie de Paris était jugée, en ces libres entretiens, sur un ton d'impertinente fatuité ; on en retrouve l'écho dans les lettres de Mérimée à Sutton Sharpe[1].

Le cœur eut-il sa part secrète dans cette existence agi-

1. Ces lettres ont été offertes en 1932 à la Bibliothèque nationale par Miss Doris Gunnel, à qui la nièce du destinataire les avait léguées après avoir permis à M. Paupe d'en publier un texte incomplet dans le *Mercure de France* (16 février 1908, 16 septembre 1910, 1er avril 1911). M. Paul Arbelet a donné dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1932 le texte des passages supprimés. — D'autres lettres de Mérimée, de la même époque et du même ton, dorment encore à Chantilly dans la bibliothèque de l'Institut (archives de Lovenjoul).

tée? Après son retour d'Espagne Mérimée revit-il celle dont les rigueurs l'avaient poussé au voyage[1]? Au début de 1833, le destin lui apporta la surprise d'une amitié amoureuse qui allait rayonner sur le reste de sa vie ; il vit pour la première fois l'admiratrice inconnue qui lui écrivait depuis quinze mois sous le nom de « Lady Algernon Seymour ». Sous ce masque, il découvrit Jenny Dacquin. Au printemps, il fit avec George Sand, toute pleine encore des illusions de Lélia, une brève expérience qu'on n'ose appeler vraiment sentimentale et qui, à tous les deux, fut âprement douloureuse.

Et les travaux littéraires cependant? Mérimée, d'abord, eut pour eux peu de goût et fort peu de loisir. En 1831 et 1832, il publia tout juste, dans la *Revue de Paris* et dans l'*Artiste*, quatre des lettres prétendument rédigées en Espagne. La cinquième — la lettre sur les « Sorcières » — à peine ébauchée sans doute, demeura dans son tiroir ; en 1832, il donna ses soins à une nouvelle édition de la *Chronique du règne de Charles IX*. Maigre bilan ! L'année 1833 allait réveiller son activité.

Elle était pour lui ce que les augures anciens appelaient « une année climatérique » ; le 28 septembre 1833, il aurait trente ans. Trois sorcières, à l'en croire, lui avaient prédit que sa trentième année lui serait très funeste[2], et, peut-être, la « dernière qu'il verrait[3] ». S'il échappait à la prise du mauvais sort, un avenir heureux

1. C'est l'opinion de M. Parturier : il pense, d'après certains indices, que la rupture définitive avec Mme Lacoste n'eut peut-être lieu qu'en 1833. *Lettres aux Grasset*, p. 19.

2. Lettre à Sutton Sharpe du 26 juillet 1833 (*Mercure de France*, septembre 1910).

3. *Lettres aux Grasset*, p. 84.

l'attendait. Franchirait-il le défilé des semaines fatales? Depuis le début de cette année maléfique, il avait « perdu un oncle et une tante » ; bientôt lui arrivait la nouvelle que son ami intime Victor Jacquemont, le savant naturaliste, était mort aux Indes avec la fermeté d'un stoïcien. Autre malheur qu'il confie à Édouard Grasset : « Une femme que j'aimais m'a planté là, et une autre que j'aimais encore plus m'a congédié. » Ces avertissements du destin n'ont pas assombri Mérimée ; peut-être l'ont-ils aidé à revenir au travail. En même temps qu'il conçoit la *Double méprise* et qu'il commence de l'écrire, il décide de rassembler, en un volume, les nouvelles qu'il a publiées dans les revues en 1829 et en 1830. Elles n'empliront pas un grand nombre de pages ; il y ajoutera donc les trois lettres adressées d'Espagne au directeur de la *Revue de Paris*, et puis, pour grossir le livre, la saynète des *Mécontents ;* voici encore « trois romances imitées de l'illyrique », qui ont paru en 1829 et qui renouvellent le tour de force de la *Guzla*, et une romance imitée de l'espagnol. Ainsi l'éditeur et le lecteur auront leur compte. Le livre manquera peut-être d'harmonie, et l'unité du ton sera sa moindre qualité. Bah ! de cette discordance l'auteur se targuera : il écrit sur la première page ce titre où étincelle une gentille ironie : *Mosaïque*, et au-dessous : « Par l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul.* » Qui ne comprendrait son intention[1]?

1. Le titre du livre était arrêté sans doute dès la fin de l'année 1832 ; et dès cette époque les amis de Mérimée devaient être au courant de ses projets, car à l'un d'eux, Sutton Sharpe, il écrit, le 29 janvier 1833, en revenant de Londres où il a passé auprès de lui quelques semaines : « ... Quand on imprimera la *Mosaïque*, j'en enverrai un exemplaire à la Bibliothèque. »

Annoncé dans la *Bibliographie de la France* à la date du 8 juin 1833, sous le n° 3012, le livre fut mis en vente quelques jours plus tôt, dès le 5 juin, par le libraire Fournier. Le 19 juin, Mérimée écrivait à Édouard Grasset : « Je n'ai pas encore reçu de mon libraire un seul exemplaire de la *Mosaïque*. Quand j'en aurai, je pourrai peut-être bien *vous* en donner un, mais aux belles dames que je ne connais point, c'est différent. » Il badinait, heureux, au contraire, de la curiosité que provoquait son œuvre.

Mosaïque, cependant, ne suscita que peu de commentaires imprimés : les morceaux que Mérimée y avait assemblés étaient pour la plupart bien connus et pour ainsi dire classés. Si l'on parla du livre, ce fut surtout dans quelques salons. La première édition s'écoula lentement. C'est seulement en 1842 que *Mosaïque* fut réimprimée, à la suite de la seconde édition de *Colomba* et dans le même volume que ce roman qui venait de rendre Mérimée décidément célèbre.

Il revit avec soin le texte de ce second tirage. Il enleva du livre les « romances illyriques » pour les rendre à la *Guzla*, l'enrichit de quelques notes et d'un long post-scriptum à deux des lettres espagnoles. On peut s'étonner qu'il n'ait pas alors introduit auprès de celles-ci la lettre sur les sorcières, publiée en décembre 1833 par la *Revue de Paris*. Mais, sans doute, était-il nécessaire d'alléger *Mosaïque* pour que le recueil pût former un seul volume avec *Colomba*. On ne voit pas d'autre raison à la suppression de *Féderigo*.

Entre temps, à l'automne de 1840, Mérimée avait revu l'Espagne. Quelques années auparavant, déjà, il avait conçu l'espoir de repasser les Pyrénées. Le 30 juillet 1834, il avait écrit à son amie Sophie Duvaucel, en lui annonçant

qu'il allait partir pour une tournée de quatre mois où il serait « victimé par les provinciaux ». — « ... Si je puis être assez diligent pour arriver à Perpignan vers le 1er octobre, j'irai faire une tournée à Barcelone et à Saragosse, où j'espère trouver la fête de Notre-Dame-du-Pilier et trois jours de combats de taureaux. Quelle que chose qu'il arrive, j'aurai aussi le spectacle de plusieurs *pendements bien jolis ;* carlistes ou libéraux, on pend toujours dans ce bon pays... » Il eut mieux encore en 1840 : il passa tout le mois de septembre et presque tout le mois d'octobre chez la comtesse de Montijo, à Madrid, ou sous les beaux arbres du château de Carabanchel. Marie-Christine avait remplacé Ferdinand VII sur le trône : le pouvoir vacillait entre les mains des libéraux et des progressistes. Mérimée tomba en pleine révolution. « Le palais de Liria, sur la place del Angel, où résidait la comtesse de Montijo, était une position stratégique très forte : en cas de troubles, c'était la première à laquelle songeassent les émeutiers et le gouvernement. Mérimée ajoutait que sa chambre était la clef de la position : d'où il suivait que l'ordre ou la révolution avait cause gagnée dès que l'un ou l'autre tenait la chambre de Mérimée[1]. » Séjour charmant, au total, qu'il évoquait ainsi, deux ans plus tard, dans une lettre à Jenny Dacquin :

« ... J'ai revu ma chère Espagne pendant l'automne de 1840. J'ai passé deux mois à Madrid où j'ai vu une révolution très bouffonne, de très belles courses de taureaux et l'entrée triomphale d'Espartero, qui était la parade la plus comique du monde. Je demeurais chez une amie intime qui est pour moi une sœur dévouée : j'allais le matin

1. A. Filon, *Mérimée et ses amis.*

à Madrid, et je revenais dîner à la campagne avec six femmes, dont la plus âgée avait trente-six ans. Par suite de la révolution, j'étais le seul homme qui pût aller et venir librement, en sorte que ces six infortunées n'avaient pas d'autre *cortejo*. Elles m'ont prodigieusement gâté. Je n'étais amoureux d'aucune et j'ai peut-être eu tort. Bien que je ne fusse pas dupe des avantages que me donnait la révolution, j'ai trouvé qu'il était très-doux d'être ainsi sultan, même *ad honores*[1]... »

On peut regretter que de ce deuxième voyage au delà des Pyrénées, Mérimée n'ait pas rapporté une nouvelle « lettre » à quelque directeur de revue, qui se fût intitulée : « Une révolution en Espagne. » Au moins en a-t-il tiré, pour *Mosaïque*, des corrections et des additions intéressantes.

Après 1842, il n'imposa plus de changement à la composition de son livre ; faut-il croire que, peu à peu, il s'en était désintéressé?

* * *

Certes, dans l'esprit des contemporains de Mérimée, l'éclat de *Colomba* et de *Carmen* offusqua celui de *Mosaïque ;* deux nouvelles seulement de ce recueil, *Mateo Falcone* et l'*Enlèvement de la Redoute*, conservèrent le prestige dont elles avaient joui dès leur publication. La réputation des autres, vers la fin du dernier siècle, s'était un peu effacée[2]. On est revenu aujourd'hui de cette injustice ou de cette indifférence. On sait que la plupart des

1. *Lettres à une Inconnue*, t. I, p. 49.

2. Voir, au chapitre des *Comptes-rendus*, le jugement de G. Planche, qui, en 1853, est un bon interprète de l'opinion moyenne des lettrés.

morceaux qui composent *Mosaïque* enseignèrent aux écrivains du XIX^e^ siècle un art de conter où l'élégance s'unit à la sobriété, la vigueur à la finesse, où triomphe cette netteté presque cruelle que Ximénès Doudan appelait « une simplicité chirurgicale ». Les *Lettres d'Espagne*, modèle de la relation pittoresque et animée, ouvrirent aux romantiques — à Théophile Gautier d'abord, à Alexandre Dumas — le chemin d'un pays dont leur imagination, à la suite de Victor Hugo, avait miraculeusement rêvé.

Mosaïque, mieux peut-être qu'aucun de ses autres livres, montre comment, dans tous les domaines où il lui plut de poser le pied, Mérimée fut un précurseur. A travers son art, en outre, son âme s'y laisse entrevoir : les personnages dont il conte les aventures, qui sont toutes des mésaventures, apparaissent victimes de leurs passions, mais aussi d'un destin ironique et cruel ; un hasard imprévisible mène le monde — un hasard qui, parfois, pour mieux tourmenter les pauvres hommes, prend le masque décevant du mystère. Devant ses victimes, Mérimée, conteur scrupuleux, s'abstient de plaintes et de larmes ; mais, derrière les phrases exactes, on sent le cœur qui frissonne. Mérimée sec et froid, quel contresens ! Et pourquoi donc a-t-on mis tant d'années à comprendre que son silence était une forme de la pitié?...

Maurice Levaillant.

AVERTISSEMENT

Conformément au principe suivi dans cette collection des Œuvres *de Mérimée, on a restitué ici, pour le texte et pour la disposition des morceaux, l'édition originale de* Mosaïque. *On y a, toutefois, ajouté les fragments dont, sous forme de notes et de « post-scriptum » aux « lettres adressées d'Espagne » et de note encore au « Heiduque mourant », Mérimée a enrichi la seconde édition ; chacune de ces additions porte ici la date de 1842, que Mérimée avait omis d'inscrire à la dernière ligne de deux d'entre elles. On a ajouté également, sous les numéros IV et V, deux « lettres adressées d'Espagne », l'une sur les* Sorcières espagnoles, *l'autre sur le* Musée de Madrid ; *en tête de chacune des trois premières lettres, on a inscrit leur titre, que l'édition originale et les éditions suivantes mentionnaient seulement à la table des matières. Enfin, on a réuni, dans un* Appendice, *trois textes peu connus, qui apparaîtront comme un complément logique des derniers chapitres de* Mosaïque : *deux lettres d'Espagne adressées l'une de Séville à Albert Stapfer, l'autre de Grenade à M*lle *Sophie Duvaucel et un article important sur la* Peinture espagnole. — *C'est un plaisir pour moi, autant qu'un devoir, en achevant cet ouvrage, d'exprimer de particuliers remerciements à M. Gabriel*

Rouchès, conservateur au Musée du Louvre, et à M. Maurice Parturier. M. Gabriel Rouchès a bien voulu me fournir les notes techniques qui étaient indispensables à la pleine intelligence de la lettre sur le Musée de Madrid ; *M. Maurice Parturier m'a permis d'emprunter à sa bibliothèque trois rares documents qui ont enrichi l'illustration de ce volume ; il a, en outre, relu presque toutes mes épreuves et je dois plus d'un renseignement à son érudition et à son obligeante amitié.*

17 avril 1933.

M. L.

MATEO FALCONE

En sortant de Porto-Vecchio*, et se dirigeant vers l'intérieur* de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et, après trois heures de marche par des sentiers tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs, et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un *mâquis* très étendu; c'est la patrie des bergers corses, et de quiconque s'est brouillé avec la justice. Il faut savoir que le laboureur corse, pour s'épargner la peine de fumer son champ, met le feu à une certaine étendue de bois : tant pis si la flamme se répand plus loin que besoin n'est; arrive que pourra, on est sûr d'avoir une bonne récolte en semant sur cette terre fertilisée par les cendres des arbres qu'elle portait. Les épis enlevés, car on laisse la paille, qui donnerait de la peine à recueillir, les racines qui sont restées en terre sans se consumer poussent, au printemps suivant, des cépées très épaisses qui, en peu d'années, parviennent à une hauteur de sept ou huit pieds. C'est cette manière de taillis fourré que l'on nomme *mâquis*. Différentes espèces d'arbres et d'arbrisseaux le composent, mêlés et confondus comme il plaît à Dieu. Ce n'est que la hache à la main que l'homme s'y ouvrirait un passage, et l'on voit des *mâquis* si épais et si touffus que les moufflons eux-mêmes* ne peuvent y pénétrer.

Si vous avez tué un homme, allez dans le mâquis de Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil, de la poudre et des balles; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon*[1], qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous vendront du lait* et du fromage, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse en 18—, avait sa maison à une demi-lieue de ce mâquis. C'était un homme assez riche pour le pays; vivant noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux, que des bergers, espèces de nomades, menaient paître çà et là sur les montagnes. Lorsque je le vis, deux années après l'événement que je vais raconter, il me parut âgé de cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme petit mais robuste, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les yeux grands et vifs, et un teint couleur de revers de botte. Son habileté au tir du fusil* passait pour extraordinaire, même dans son pays, où il y a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un moufflon avec des chevrotines; mais à cent vingt pas, il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule, à son choix. La nuit, il se servait de ses armes aussi faci-

1. *Ruppa*.

lement que le jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse, qui paraîtra peut-être incroyable à qui n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle, et, au bout d'une minute, dans l'obscurité la plus complète, il tirait et perçait le transparent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation. On le disait aussi bon ami que dangereux ennemi : d'ailleurs serviable et faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio. Mais on contait de lui qu'à Corte, où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour : du moins on attribuait à Mateo certain coup de fusil qui surprit ce rival comme il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles* (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien mariées : leur père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme, pour aller visiter un de ses trou-

peaux dans une clairière du maquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clairière était trop loin ; d'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison ; le père refusa donc : on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis plusieurs heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que, le dimanche prochain, il irait dîner à la ville, chez son oncle le caporale*[1], quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés ; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo, parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu* comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons*, et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un proscrit*, qui, étant parti de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs

1. On appelle ainsi un homme qui, par ses propriétés, ses alliances ou sa clientèle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective sur une *pieva* ou un canton. Les Corses se divisent, par une ancienne habitude, en cinq castes, savoir : les *gentilshommes* (dont les uns sont *magnifiques*, les autres *signori*), les *caporali*, les *citoyens*, les *plébéiens* et les *étrangers*.

corses[1]. Après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le maquis avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato et lui dit :

— Tu es le fils de Mateo Falcone?

— Oui.

— Moi, je suis Gianetto Sanpierro. Je suis poursuivi par les collets jaunes[2]. Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

— Et que dira mon père, si je te cache sans sa permission?

— Il dira que tu as bien fait.

— Qui sait?

— Cache-moi vite; ils viennent.

— Attends que mon père soit revenu.

— Que j'attende? malédiction! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons! Cache-moi, ou je te tue.

Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta giberne*.

— J'ai mon stylet.

1. C'est un corps levé depuis peu d'années par le gouvernement, et qui sert concurremment avec la gendarmerie au maintien de la police.

2. L'uniforme des voltigeurs est* un habit brun avec un collet jaune.

— Mais courras-tu aussi vite que moi?

Il fit un saut et se mit hors d'atteinte.

— Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison!

L'enfant parut touché.

— Que me donneras-tu si je te cache? dit-il en se rapprochant.

Le proscrit fouilla dans une poche de cuir* qui pendait à sa ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs, qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent, il s'en saisit, et dit à Gianetto :

— Ne crains rien.

Aussitôt, il fit un grand trou dans un tas de foin* placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin, pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collets jaunes, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était

La tentation était trop forte !

Lithographie de Madou

tirée de l'*Almanach dédié aux dames belges*, Bruxelles, 1830

Collection de M. Maurice Parturier

quelque peu parent de Falcone. (On sait qu'en Corse on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs.) Il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort redouté des proscrits dont il avait déjà traqué plusieurs.

— Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant; comme te voilà grandi! As-tu vu passer un homme tout à l'heure?

— Oh! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi?

— Si j'ai vu passer un homme?

— Oui, un homme avec un bonnet pointu de peau de chèvre, et une veste brodée de rouge et de jaune?

— Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée de rouge et de jaune?

— Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

— Ce matin, Monsieur le curé est passé devant notre porte, sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu...

— Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.

— Qui sait?

— Qui sait? C'est moi qui sais que tu l'as vu.

— Est-ce qu'on voit les passants quand on dort?

— Tu ne dormais pas, vaurien ; les coups de fusil t'ont réveillé.

— Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit ? L'escopette de mon père en fait bien davantage.

— Que le diable te confonde ! maudit garnement ! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le maquis en clopinant. D'ailleurs, les traces de sang s'arrêtent ici.

— Et que dira papa ? demanda Fortunato en ricanant ; que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti ?

— Vaurien ! dit l'adjudant Gamba, en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note ? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre, tu parleras enfin.

Et Fortunato ricanait toujours.

— Mon père est Mateo Falcone ! dit-il avec emphase.

— Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner, si tu ne dis où est Gianetto Sanpiero.

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta :

— Mon père est Mateo Falcone !

— Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo.

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse* ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table qui sert de lit, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette* dans le foin avec négligence, et haussant les épaules comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable; déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents.

— Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu avec moi; et, si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable m'emporte si je ne t'emmenais pas avec moi*.

— Bah!

— Mais quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et, pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang.

— Savoir?

— Tu verras... Mais, tiens... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.

—Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le mâquis; et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour aller l'y chercher.

L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien six écus; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier :

— Fripon! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-là suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon; et les gens te demanderaient : « Quelle heure est-il? » et tu leur dirais : « Regardez à ma montre. »

— Quand je serai grand, mon oncle le caporale me donnera une montre.

— Oui, mais le fils de ton oncle en a déjà une... pas aussi belle que celle-ci, à la vérité... Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

— Hé bien, la veux-tu cette montre, petit cousin?

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux, pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation; mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître : « Que votre plaisanterie est cruelle! »

Cependant l'adjudant Gamba semblait de bonne foi en présentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main; mais il lui dit avec un sourire amer :

— Pourquoi vous moquez-vous de moi[1]?

— Par Dieu! je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité; et fixant ses yeux noirs sur ceux de l'adjudant, il s'efforçait d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

— Que je perde mon épaulette! s'écria l'adjudant, si je ne te donne pas la montre à cette condition! Les camarades sont témoins; et je ne puis m'en dédire.

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre,

1. *Perchè me c...?*

tant, qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force; et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui heurtait le bout du nez. Enfin, peu à peu sa main droite s'éleva vers la montre : le bout de ses doigts la toucha; et elle pesait toute entière dans sa main sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne... Le cadran était azuré... la boîte nouvellement fourbie... au soleil, elle paraissait toute de feu... La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit; mais, comme il essayait de se lever en pieds, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant se jeta sur lui, et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre, et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato, qui s'était rapproché.

— Fils de...! lui dit-il avec plus de mépris que de colère.

L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, sentant qu'il avait cessé de la mériter; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit avec beaucoup de sang-froid à l'adjudant :

— Mon cher Gamba, je ne puis marcher; vous allez être obligé de me porter à la ville.

— Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil, repartit le cruel vainqueur; mais sois tranquille : je suis si content de te tenir que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une litière avec des branches et ta capote; et à la ferme de Crespoli*, nous trouverons des chevaux.

— Bien, dit le prisonnier; vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément.

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaigniers, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour du sentier qui conduisait au mâquis. La femme s'avançait courbée péniblement* sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre* en bandoulière; car il est indigne d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était, comme on dit, *un particulier bien famé*;* mais il était Corse et montagnard, et il n'y a point de Corse* montagnard qui, en scrutant bien sa mémoire, n'y trouve quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups de stylet et autres bagatelles. Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme : mais toutefois il était prudent; et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

— Femme, dit-il à Giuseppa, mets bas ton sac, et tiens-toi prête.

Elle obéit sur-le-champ. Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière, et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère*, en cas de combat, est de charger les armes de son mari.

D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant, et le doigt sur la détente. Si par hasard,

Tes prières !

Lithographie de Madou

tirée de l'*Almanach dédié aux dames belges*, Bruxelles, 1830

Collection de M. Maurice Parturier

pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et s'il voulait le défendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste, et s'il me visait, nonobstant la parenté!...

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo, pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

— Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin.

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

— Bonjour, frère[1], dit l'adjudant en lui tendant la main. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

— Bonjour, frère.

— J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui; mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sampiero.

— Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée.

1. *Buon giorno, fratello,* salut ordinaire des Corses.

Ces mots réjouirent Gamba.

— Pauvre diable! dit Mateo, il avait faim.

Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié ; il m'a tué un de mes voltigeurs, et, non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français*... Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver.

— Fortunato! s'écria Mateo.

— Fortunato! répéta Giuseppa.

— Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporale, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat général.

— Malédiction! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange ; puis se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil, en disant :

— Maison d'un traître!

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu be-

soin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto.

— Loin de moi! lui cria le proscrit, d'une voix foudroyante.

Puis, se tournant vers un des voltigeurs :

— Camarade, donne-moi à boire, dit-il.

Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir liées derrière le dos.

— J'aime, disait-il, à être couché à mon aise.

On s'empressa de le satisfaire, puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo qui ne lui répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

— Tu commences bien! dit enfin Mateo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

— Mon père! s'écria l'enfant en s'avançant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux.

Mais Mateo lui cria :

— Arrière de moi!

Et l'enfant s'arrêta et sanglota, immobile, à quelques pas de son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

— Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Mon cousin l'adjudant.

Falcone saisit la montre, et la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

— Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi?

Les joues brunes de Giuseppa devinrent d'un rouge de brique.

— Que dis-tu, Mateo? et sais-tu bien à qui tu parles?

— Eh bien! cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin, il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du mâquis, en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo, et lui saisit le bras :

— C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante,

en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

— Laisse-moi, répondit Mateo : je suis son père.

Giuseppa embrassa son fils et rentra en pleurant dans sa cabane : elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le sentier, et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil, et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

— Fortunato, va auprès de cette grosse pierre.

L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

— Dis tes prières.

— Mon père, mon père, ne me tuez pas.

— Dis tes prières, répéta Mateo d'une voix terrible.

L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte, répondait *Amen!* à la fin de chaque prière.

— Sont-ce là toutes les prières que tu sais?

— Mon père, je sais encore l'*Ave Maria*, et la litanie que ma tante m'a apprise.

— Elle est bien longue; n'importe.

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

— As-tu fini?

— Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi : je ne le

ferai plus! Je prierai tant mon cousin le caporale qu'on fera grâce au Gianetto!

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue, en lui disant :

— Que Dieu te pardonne!

L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père, mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba raide mort.

Sans jeter un coup d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de sa maison pour aller chercher une bêche, afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas, qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

— Qu'as-tu fait? s'écria-t-elle.

— Justice.

— Où est-il?

— Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien. Je lui ferai chanter une messe. — Que l'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi qu'il vienne demeurer avec nous.

VISION DE CHARLES XI

There are more things* in heav'n and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.

SHAKSPEARE, *Hamlet.*

On se moque des visions et des apparitions surnaturelles; quelques-unes cependant sont si bien attestées, que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, pour être conséquent, de rejeter en masse toutes les preuves historiques.

Un procès-verbal en bonne forme, revêtu des signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter. J'ajouterai que la prédiction contenue dans ce procès-verbal était connue et citée bien longtemps avant que des événements arrivés de nos jours aient paru l'accomplir.

Charles XI, père du fameux Charles XII*, était l'un des monarques les plus despotiques, mais l'un des plus sages* qu'ait eus la Suède. Il restreignit les privilèges monstrueux de la noblesse, abolit la puissance du Sénat, et fit des lois de sa propre autorité; en un mot, il changea la constitution du pays, qui était oligarchique avant lui, et força les États à lui confier l'autorité absolue. C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, fort attaché à la religion luthérienne, d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu d'imagination.

Il venait de perdre sa femme Ulrique Éléonore. Quoique sa dureté pour cette princesse eût, dit-on, hâté sa fin, il l'estimait, et parut plus touché de sa mort qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet événement, il devint encore plus sombre et taciturne qu'auparavant, et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne, il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet, au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan, le comte Brahé, qu'il honorait de ses bonnes grâces, et le médecin Baumgarten, qui, soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort, et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine. Ce soir-là, il l'avait fait venir pour le consulter sur je ne sais quelle indisposition.

La soirée se prolongeait, et le roi, contre sa coutume, ne leur faisait pas sentir, en leur donnant le bonsoir, qu'il était temps de se retirer. La tête baissée et les yeux fixés sur les tisons, il gardait un profond silence, ennuyé de sa compagnie, mais craignant, sans savoir pourquoi, de rester seul. Le comte Brahé s'apercevait bien que sa présence n'était pas fort agréable, et déjà plusieurs fois il avait exprimé la crainte que Sa Majesté n'eût besoin de repos : un geste du roi l'avait retenu à sa place. A son tour, le médecin parla du tort que les veilles font à la santé; mais Charles lui répondit entre ses dents :

— Restez, je n'ai pas encore envie de dormir.

Alors on essaya différents sujets de conversation, qui s'épuisaient tous à la seconde ou troisième phrase. Il paraissait évident que Sa Majesté était dans une de ses humeurs noires, et, en pareille circonstance, la position d'un courtisan est bien délicate. Le comte Brahé, soupçonnant que la tristesse du roi provenait de ses regrets pour la perte de son épouse, regarda quelque temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet, puis il s'écria avec un grand soupir :

— Que ce portrait est ressemblant! Voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce!...

— Bah! répondit brusquement le roi, qui croyait entendre un reproche toutes les fois qu'on prononçait devant lui le nom de la reine. — Ce portrait est trop flatté! La reine était laide.

Puis, fâché intérieurement de sa dureté, il se leva et fit un tour dans la chambre pour cacher une émotion dont il rougissait. Il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour. La nuit était sombre, et la lune à son premier quartier.

Le palais où résident aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI, qui l'avait commencé, habitait alors l'ancien palais situé à la pointe du Ritterholm, qui regarde le lac Mœler*. C'est un grand bâtiment en forme de fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrémités, et à peu près en face se trouvait la grande salle où s'assemblaient les États, quand ils devaient recevoir quelque communication de la couronne.

Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière. Cela parut étrange au roi. Il supposa d'abord que cette lueur était produite par le flambeau de quelque valet. Mais qu'allait-on faire à cette heure dans une salle qui depuis longtemps n'avait pas été ouverte? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour provenir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie, mais on ne voyait point de fumée, les vitres n'étaient pas brisées, nul bruit ne se faisait entendre; tout annonçait plutôt une illumination d'apparat.

Charles regarda ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte Brahé, étendant la main vers le cordon d'une sonnette, se disposait à sonner un page pour l'envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté; mais le roi l'arrêta.

— Je veux aller moi-même dans cette salle, dit-il.

En achevant ces mots, on le vit pâlir, et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme; le chambellan et le médecin le suivirent, tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge qui avait la charge des clefs était déjà couché. Baumgarten alla le réveiller, et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des États. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu; il s'habilla à la hâte et joignit le roi avec son trousseau de clefs. D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de dégagement à la salle des États. Le

roi entra, mais quel fut son étonnement en voyant les murs entièrement tendus de noir!

— Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle? demanda-t-il d'un ton colère.

— Sire, personne que je sache, répondit le concierge tout troublé. Et la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie, elle était lambrissée de chêne comme elle l'a toujours été... Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté.

Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie. Le comte et le concierge le suivaient de près; le médecin Baumgarten était un peu en arrière, partagé entre la crainte de rester seul et celle de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon assez étrange.

— N'allez pas plus loin, Sire! s'écria le concierge. Sur mon âme, il y a de la sorcellerie là-dedans. A cette heure... et depuis la mort de la reine, votre gracieuse épouse..., on dit qu'elle se promène dans cette galerie... Que Dieu nous protège!

— Arrêtez, Sire! s'écriait le comte de son côté. N'entendez-vous pas ce bruit étrange, qui part de la salle des États? Qui sait à quels dangers Votre Majesté s'expose?

— Sire, disait Baumgarten, dont une bouffée de vent venait d'éteindre la bougie, permettez du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans*.

— Entrons, dit le roi d'une voix ferme, en s'arrê-

tant devant la porte de la grande salle; et toi, concierge, ouvre vite cette porte.

Il la poussa du pied, et le bruit, répété par l'écho des voûtes, retentit dans la galerie comme un coup de canon.

Le concierge tremblait tellement, que sa clef battait la serrure sans qu'il pût parvenir à la faire entrer.

— Un vieux soldat qui tremble! dit Charles en haussant les épaules. Allons, comte, ouvrez-nous cette porte.

— Sire, répondit le comte en reculant d'un pas, que Votre Majesté me commande de marcher à la bouche d'un canon danois ou allemand, j'obéirai sans hésiter; mais c'est l'enfer que vous voulez que je défie.

Le roi arracha la clef des mains du concierge.

— Je vois bien, dit-il d'un ton de mépris, que ceci me regarde seul; et, avant que sa suite eût pu l'en empêcher, il avait ouvert l'épaisse porte de chêne, et était entré dans la grande salle, en prononçant ces mots : « Avec l'aide de Dieu*. » Ses trois acolytes, poussés par la curiosité, plus forte que la peur, et peut-être honteux d'abandonner leur roi, entrèrent avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Le long des murailles, paraissaient disposés en ordre, comme à l'ordinaire, des drapeaux allemands, danois ou mos-

covites, trophées des soldats de Gustave-Adolphe*. On distinguait au milieu des bannières suédoises, couvertes de crêpes funèbres.

Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres de l'État[1] siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient tellement les yeux, que des quatre témoins de cette scène extraordinaire, aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue. Ainsi un acteur vis-à-vis d'un public nombreux ne voit qu'une masse confuse, où ses yeux ne peuvent distinguer un seul individu.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant, revêtu des insignes de la royauté. A sa droite, un enfant, debout et la couronne en tête, tenait un sceptre à la main; à sa gauche, un homme âgé, ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône. Il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa n'en eût fait un royaume*. En face du trône, plusieurs personnages d'un maintien grave et austère, revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table couverte de grands in-folios et de parchemins. Entre le trône et les bancs de l'assemblée, il y avait un billot couvert d'un crêpe noir, et une hache reposait auprès.

1. La noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans.

Personne, dans cette assemblée surhumaine, n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée, ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus, au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir de mots articulés; puis le plus âgé des juges en robes noires, celui qui paraissait remplir les fonctions de président, se leva, et frappa trois fois de la main sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement, et les mains liées derrière le dos, entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme robuste, revêtu d'un justaucorps de cuir brun, tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier, et qui semblait être le plus important des prisonniers, s'arrêta au milieu de la salle, devant le billot, qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps, le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et un sang frais et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête; la hache brilla dans l'air, et retomba aussitôt avec bruit. Un ruisseau de sang jaillit sur l'estrade, et se confondit avec celui du cadavre; et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit de sang.

Jusqu'à ce moment, la surprise l'avait rendu muet;

mais, à ce spectacle horrible, « sa langue se délia ; » il fit quelques pas vers l'estrade, et, s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue :

— *Si tu es de Dieu, parle; si tu es de l'Autre, laisse-nous en paix.*

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel :

— Charles roi! ce sang ne coulera pas sous ton règne... (Ici la voix devint moins distincte.) mais cinq règnes après. Malheur, malheur, malheur au sang de Wasa!

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes, et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées, bientôt elles disparurent tout à fait; les flambeaux fantastiques s'éteignirent et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries, légèrement agitées par le vent. On entendit encore, pendant quelque temps, un bruit assez mélodieux, que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles, et un autre, au son que rendent des cordes de harpe en cassant au moment où l'on accorde l'instrument. Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu avec les fantômes ; seulement la pantoufle de Charles

conserva une tache rouge, qui seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit, si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons, et la signa lui-même. Quelques précautions que l'on prit pour cacher le contenu de cette pièce au public, elle ne laissa pas d'être bientôt connue, même du vivant de Charles XI; elle existe encore, et, jusqu'à présent, personne ne s'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable :

« Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et surtout par mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple, et à soutenir les intérêts de la religion de mes ancêtres. »

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III*, et le jugement d'Ankarstroem, son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie.

Le jeune homme décapité en présence des États aurait désigné Ankarstroem.

Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur, Gustave-Adolphe IV.

Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi, après la déposition de son neveu.

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE

Un militaire de mes amis*, qui est mort de la fièvre en Grèce, il y a quelques années*, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici :

— Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais, après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau*, il fit la grimace, et dit :

— Mon lieutenant est mort hier...

Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui de-

vez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune.

— Elle est bien rouge, dit-il; c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!

J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité

sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force, et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers trois heures un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et, au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence

sur nos canonniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache, d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter* la prise de la redoute de Cheverino dans le salon de madame de B***, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole : « Eh bien, vous allez en voir de grises, pour votre début. »

Je souris d'un air tout à fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets; car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon schako, et tua un homme auprès de moi.

— Je vous fais mon compliment, me dit le capi-

taine, comme je venais de ramasser mon schako, vous en voilà quitte pour la journée.

Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome *non bis in idem** trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon schako.

— C'est faire saluer les gens sans cérémonie, dis-je aussi gaiement que je pus.

Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente.

— Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir : car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé*, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, leurs noms commençaient toujours par un P.

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge*; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit.

— A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs : tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer.

— Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine, cela ne nous présage rien de bon.

Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute ; les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *Vive l'Empereur !* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levais les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée, et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet

à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je vois encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu* était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue.

— Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine. Bonsoir!

Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant : *Vive l'Empereur!* Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment.

On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire*! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés par des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel* était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai.

— Où est le plus ancien capitaine? demandait-il à un sergent.

Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive.

— Et le plus ancien lieutenant?

— Voici monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout à fait calme.

Le colonel sourit amèrement.

— Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C*** va nous faire soutenir.

— Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé?

— *F...*, mon cher, mais la redoute est prise!

TAMANGO

Le capitaine Ledoux était un bon marin. Il avait commencé par être simple matelot, puis il devint aide-timonier. Au combat de Trafalgar*, il eut la main gauche fracassée par un éclat de bois ; il fut amputé, et congédié ensuite avec de bons certificats. Le repos ne lui convenait guères, et l'occasion de se rembarquer se présentant, il servit en qualité de second lieutenant à bord d'un corsaire. L'argent qu'il retira de quelques prises lui permit d'acheter des livres et d'étudier la théorie de la navigation, dont il connaissait déjà parfaitement la pratique. Avec le temps, il devint capitaine d'un lougre* corsaire de trois canons et de soixante hommes d'équipage, et les caboteurs de Jersey conservent encore le souvenir de ses exploits. La paix* le désola : il avait amassé pendant la guerre une petite fortune, qu'il espérait augmenter aux dépens des Anglais. Force lui fut d'offrir ses services à de pacifiques négociants ; et, comme il était connu pour un homme de résolution et d'expérience, on lui confia facilement un navire. Quand la traite des nègres fut défendue, et que, pour s'y livrer, il fallut non seulement tromper la vigilance des douaniers français, ce qui n'était pas très difficile, mais encore, et c'était le plus hasardeux, échapper aux

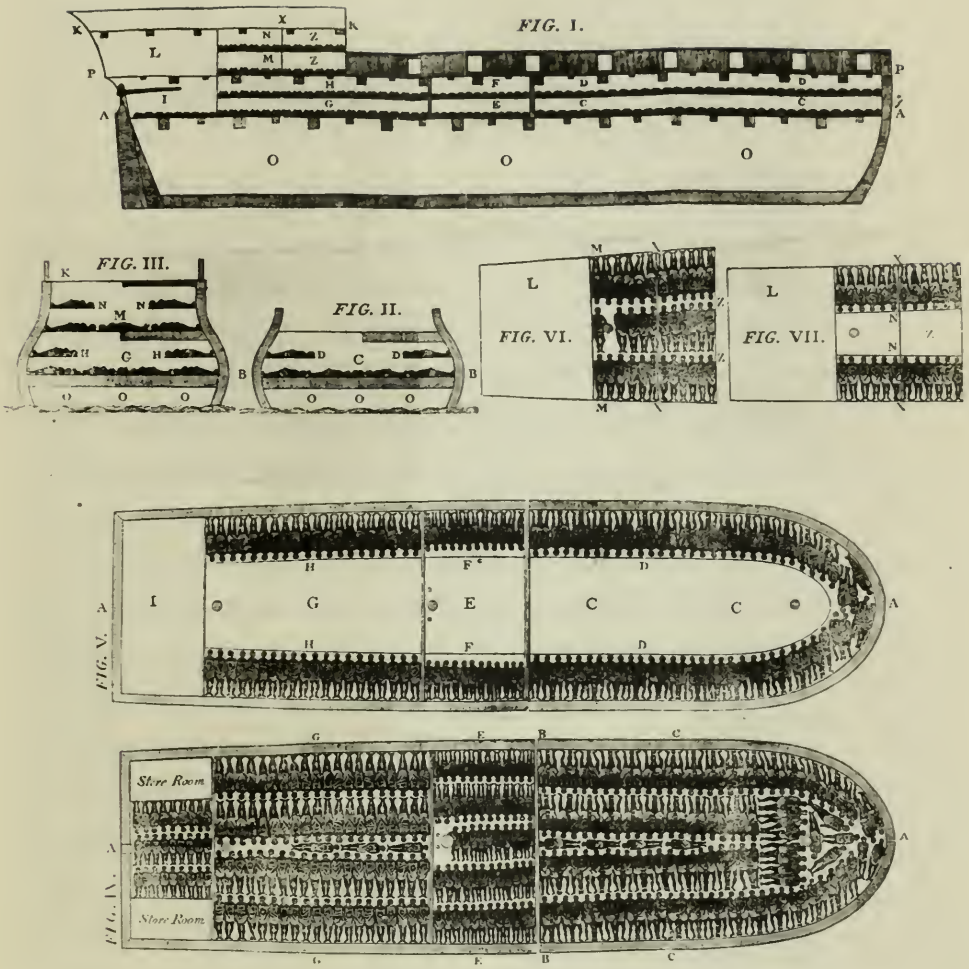
croiseurs anglais, le capitaine Ledoux devint un homme précieux pour les trafiquants de bois d'ébène[1].

Bien différent de la plupart des marins qui ont langui longtemps comme lui dans des postes subalternes, il n'avait point cette horreur profonde des innovations, et cet esprit de routine qu'ils apportent trop souvent dans les grades supérieurs. Le capitaine Ledoux, au contraire, avait été le premier à recommander à son armateur l'usage des caisses en fer, destinées à contenir et conserver l'eau. A son bord, les menottes et les chaînes, dont les bâtiments négriers ont provision, étaient fabriquées d'après un système nouveau, et soigneusement vernies pour les préserver de la rouille. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur parmi les marchands d'esclaves, ce fut la construction, qu'il dirigea lui-même, d'un brick* destiné à la traite, fin voilier, long, étroit comme un bâtiment de guerre, et cependant capable de contenir un très grand nombre de noirs. Il le nomma *l'Espérance*. Il voulut que les entreponts*, étroits et rentrés, n'eussent que trois pieds quatre pouces* de haut, prétendant que cette dimension permettait aux esclaves de taille raisonnable d'être commodément assis ; et quel besoin ont-ils de se lever?

— Arrivés aux colonies, disait Ledoux, ils ne resteront que trop sur leurs pieds !

Les noirs, le dos appuyé aux bordages du navire,

1. Nom que se donnent eux-mêmes les gens qui font la traite.



Coupe et plan d'un navire négrier

D'après Clarkson, *Le cri des Africains contre leurs oppresseurs*

et disposés sur deux lignes parallèles, laissaient entre leurs pieds un espace vide, qui, dans tous les autres négriers, ne sert qu'à la circulation. Ledoux imagina de placer dans cet intervalle d'autres nègres, couchés perpendiculairement aux premiers. De la sorte, son navire contenait une dizaine de nègres de plus qu'un autre du même port. A la rigueur, on aurait pu en placer davantage; mais il faut avoir de l'humanité, et laisser à un nègre au moins cinq pieds en longueur* et deux en largeur* pour s'ébattre, pendant une traversée de six semaines et plus : « Car enfin, disait Ledoux à son armateur pour justifier cette mesure libérale, les nègres, après tout, sont des hommes comme les blancs*. »

L'Espérance partit de Nantes un vendredi, comme le remarquèrent depuis des gens superstitieux. Les inspecteurs* qui visitèrent scrupuleusement le brick ne découvrirent pas six grandes caisses remplies de chaînes, de menottes, et de ces fers que l'on nomme, je ne sais pourquoi, *barres de justice*. Ils ne furent point étonnés, non plus, de l'énorme provision d'eau que devait porter *l'Espérance*, qui, d'après ses papiers, n'allait qu'au Sénégal pour y faire le commerce de bois et d'ivoire. La traversée n'est pas longue, il est vrai ; mais enfin le trop de précautions ne peut nuire. Si l'on était surpris par un calme, que deviendrait-on sans eau?

L'Espérance partit donc un vendredi, bien gréée et bien équipée de tout. Ledoux aurait voulu peut-être

des mâts un peu plus solides ; cependant, tant qu'il commanda le bâtiment, il n'eut point à s'en plaindre. Sa traversée fut heureuse et rapide jusqu'à la côte d'Afrique. Il mouilla dans la rivière de Joale* (je crois), dans un moment où les croiseurs anglais ne surveillaient point cette partie de la côte. Des courtiers du pays vinrent aussitôt à bord. Le moment était on ne peut plus favorable ; Tamango, guerrier fameux et vendeur d'hommes, venait de conduire à la côte une grande quantité d'esclaves, et il s'en défaisait à bon marché, en homme qui se sent la force et les moyens d'approvisionner la place, aussitôt que les objets de son commerce y deviennent rares.

Le capitaine Ledoux se fit descendre sur le rivage, et fit sa visite à Tamango. Il le trouva dans une case en paille qu'on lui avait élevée à la hâte, accompagné de ses deux femmes et de quelques sous-marchands et conducteurs d'esclaves. Tamango s'était paré pour recevoir le capitaine blanc. Il était revêtu* d'un vieil habit d'uniforme bleu, ayant encore les galons de caporal ; mais sur chaque épaule pendaient deux épaulettes d'or attachées au même bouton, et ballottant, l'une par devant, l'autre par derrière. Comme il n'avait pas de chemise, et que l'habit était un peu court pour un homme de sa taille, on remarquait entre les revers blancs de l'habit et son caleçon de toile de Guinée une bande considérable de peau noire, qui ressemblait à une large ceinture. Un grand sabre de cavalerie était suspendu à son côté au moyen d'une

corde, et il tenait à la main un beau fusil à deux coups, de fabrique anglaise. Ainsi équipé, le guerrier africain croyait surpasser en élégance le petit-maître le plus accompli de Paris ou de Londres.

Le capitaine Ledoux le considéra quelque temps en silence, tandis que Tamango, se redressant à la manière d'un grenadier qui passe la revue d'un général* étranger, jouissait de l'impression qu'il croyait produire sur le blanc. Ledoux, après l'avoir examiné en connaisseur, se tourna vers son second, et lui dit :

— Voilà un gaillard que je vendrais au moins mille écus, rendu sain et sans avaries à la Martinique.

On s'assit, et un matelot, qui savait un peu la langue wolofe*, servit d'interprète. Les premiers compliments de politesse échangés, un mousse apporta un panier de bouteilles d'eau-de-vie; on but, et le capitaine, pour mettre Tamango en belle humeur, lui fit présent d'une jolie poire à poudre en cuivre, ornée du portrait de Napoléon en relief. Le présent accepté avec la reconnaissance convenable, on sortit de la case, on s'assit à l'ombre en face des bouteilles d'eau-de-vie, et Tamango donna le signal de faire venir les esclaves qu'il avait à vendre.

Ils parurent sur une longue file*, le corps courbé par la fatigue et la frayeur, chacun ayant le cou pris dans une fourche longue de plus de six pieds, dont les deux pointes étaient réunies vers la nuque par une barre de bois. Quant il faut se mettre en marche, un des conducteurs prend sur son épaule le manche

de la fourche du premier esclave ; celui-ci se charge de la fourche de l'homme qui le suit immédiatement ; le second porte la fourche du troisième esclave, et ainsi des autres. S'agit-il de faire halte, le chef de file enfonce en terre le bout pointu du manche de sa fourche, et toute la colonne s'arrête. On juge facilement qu'il ne faut pas penser à s'échapper à la course, quand on porte attaché au cou un gros bâton de six pieds de longueur.

A chaque esclave mâle ou femelle qui passait devant lui, le capitaine haussait les épaules, trouvait les hommes chétifs, les femmes trop vieilles ou trop jeunes, et se plaignant de l'abâtardissement de la race noire :

— Tout dégénère, disait-il ; autrefois c'était bien différent. Les femmes avaient cinq pieds six pouces de haut, et quatre hommes auraient tourné seuls le cabestan d'une frégate, pour lever la maîtresse-ancre.

Cependant, tout en critiquant, il faisait un premier choix des noirs les plus robustes et les plus beaux. Ceux-là, il pouvait les payer au prix ordinaire ; mais, pour le reste, il demandait une forte diminution. Tamango, de son côté, défendait ses intérêts, vantait sa marchandise, parlait de la rareté des hommes et des périls de la traite. Il conclut en demandant un prix, je ne sais lequel, pour les esclaves que le capitaine blanc voulait charger à son bord.

Aussitôt que l'interprète eut traduit en français la proposition de Tamango, Ledoux manqua tomber à

la renverse, de surprise et d'indignation ; puis, murmurant quelques jurements affreux, il se leva comme pour rompre tout marché avec un homme aussi déraisonnable. Alors Tamango le retint; il parvint avec peine à le faire rasseoir. Une nouvelle bouteille fut débouchée, et la discussion recommença. Ce fut le tour du noir à trouver folles et extravagantes les propositions du blanc. On cria, on disputa longtemps, on but prodigieusement d'eau-de-vie ; mais l'eau-de-vie produisait un effet bien différent sur les deux parties contractantes. Plus le Français buvait, plus il réduisait ses offres; plus l'Africain buvait, plus il cédait de ses prétentions. De la sorte, à la fin du panier, on tomba d'accord. De mauvaises cotonnades, de la poudre, des pierres à feu, trois barriques d'eau-de-vie, cinquante fusils mal raccommodés furent donnés en échange de cent soixante esclaves. Le capitaine, pour ratifier le traité, frappa dans la main du noir, plus qu'à moitié ivre, et aussitôt les esclaves furent remis aux matelots français, qui se hâtèrent de leur ôter leurs fourches de bois pour leur donner des carcans et des menottes en fer; ce qui montre bien la supériorité de la civilisation européenne.

Restait encore une trentaine d'esclaves : c'étaient des enfants, des vieillards, des femmes infirmes. Le navire était plein.

Tamango, qui ne savait que faire de ce rebut, offrit au capitaine de les lui vendre pour une bouteille d'eau-de-vie la pièce. L'offre était séduisante. Ledoux

se souvint qu'à la représentation des *Vêpres Siciliennes** à Nantes, il avait vu nombre de gens gros et gras entrer dans un parterre déjà plein, et parvenir cependant à s'y asseoir, en vertu de la compressibilité des corps humains. Il prit les vingt plus sveltes des trente esclaves.

Alors Tamango ne demanda plus qu'un verre d'eau-de-vie pour chacun des dix restants. Ledoux réfléchit que les enfants ne payent et n'occupent que demi-place dans les voitures publiques. Il prit donc trois enfants; mais il déclara qu'il ne voulait plus se charger d'un seul noir. Tamango, voyant qu'il lui restait encore sept esclaves sur les bras, saisit son fusil, et coucha en joue une femme qui venait la première : c'était la mère des trois enfants.

— Achète, dit-il au blanc, ou je la tue; un petit verre d'eau-de-vie, ou je tire.

— Que diable veux-tu que j'en fasse? répondit Ledoux.

Tamango fit feu, et l'esclave tomba morte à terre.

— Allons, à un autre! s'écria Tamango en visant un vieillard tout cassé : un verre d'eau-de-vie, ou bien...

Une de ses femmes lui détourna le bras, et le coup partit au hasard. Elle venait de reconnaître dans ce vieillard que son mari allait tuer un *guiriot* ou magicien, qui lui avait prédit qu'elle serait reine.

Tamango, que l'eau-de-vie avait rendu furieux, ne se posséda plus, en voyant qu'on s'opposait à ses vo-

lontés. Il frappa rudement sa femme de la crosse de son fusil; puis se tournant vers Ledoux :

— Tiens, dit-il, je te donne cette femme.

Elle était jolie. Ledoux la regarda en souriant, puis il la prit par la main :

— Je trouverai bien où la mettre, dit-il.

L'interprète était un homme humain. Il donna une tabatière de carton à Tamango, et lui demanda les six esclaves restants. Il les délivra de leurs fourches, et leur permit de s'en aller où bon leur semblerait. Aussitôt ils se sauvèrent, qui de çà, qui de là, fort embarrassés de retourner dans leur pays, à deux cents lieues de la côte.

Cependant le capitaine dit adieu à Tamango, et s'occupa de faire au plus vite embarquer sa cargaison. Il n'était pas prudent de rester longtemps en rivière; les croiseurs* pouvaient reparaître, et il voulait appareiller le lendemain. Pour Tamango il se coucha sur l'herbe, à l'ombre, et dormit pour cuver son eau-de-vie.

Quand il se réveilla, le vaisseau était déjà sous voiles et descendait la rivière. Tamango, la tête encore embarrassée de la débauche de la veille, demanda sa femme Ayché. On lui répondit qu'elle avait eu le malheur de lui déplaire, et qu'il l'avait donnée en présent au capitaine blanc, lequel l'avait emmenée à son bord. A cette nouvelle, Tamango stupéfait se frappa la tête, puis il prit son fusil, et comme la rivière faisait plusieurs détours avant de se déchar-

ger dans la mer, il courut, par le chemin le plus direct, à une petite anse, éloignée de l'embouchure d'une demi-lieue. Là il espérait trouver un canot avec lequel il pourrait joindre le brick, dont les sinuosités de la rivière devaient retarder la marche. Il ne se trompait pas : en effet, il eut le temps de se jeter dans un canot, et de joindre le négrier.

Ledoux fut surpris de le voir, mais encore plus de l'entendre redemander sa femme.

— Bien donne ne se reprend plus, répondit-il.

Et il lui tourna le dos. Le noir insista, offrit de rendre une partie des objets qu'il avait reçus en échange des esclaves. Le capitaine se mit à rire, dit qu'Ayché était une très bonne femme, et qu'il voulait la garder. Alors le pauvre Tamango versa un torrent de larmes, et poussa des cris de douleur aussi aigus que ceux d'un malheureux qui subit une opération chirurgicale. Tantôt il se roulait sur le pont, en appelant sa chère Ayché; tantôt il se frappait la tête contre les planches, comme pour se tuer. Toujours impassible, le capitaine, en lui montrant le rivage, lui faisait signe qu'il était temps pour lui de s'en aller; mais Tamango persistait. Il offrit jusqu'à ses épaulettes d'or, son fusil et son sabre. Tout fut inutile.

Pendant ce débat, le lieutenant de *l'Espérance* dit au capitaine :

— Il nous est mort cette nuit trois esclaves; nous avons de la place. Pourquoi ne prendrions-nous pas

ce vigoureux coquin, qui vaut mieux à lui seul que les trois morts?

Ledoux fit réflexion que Tamango se vendrait bien mille écus; que ce voyage, qui s'annonçait comme très profitable pour lui, serait probablement son dernier; qu'enfin sa fortune étant faite, et lui renonçant au commerce d'esclaves, peu lui importait de laisser à la côte de Guinée une bonne ou une mauvaise réputation. D'ailleurs le rivage était désert, et le guerrier africain entièrement à sa merci. Il ne s'agissait plus que de lui enlever ses armes; car il eût été dangereux de mettre la main sur lui pendant qu'il les avait encore en sa possession. Ledoux lui demanda donc son fusil, comme pour l'examiner et s'assurer s'il valait bien autant que la belle Ayché. En faisant jouer les ressorts, il eut soin de laisser tomber la poudre de l'amorce. Le lieutenant de son côté maniait le sabre; et Tamango se trouvant désarmé, deux vigoureux matelots se jetèrent sur lui, le renversèrent sur le dos, et se mirent en devoir de le garrotter. La résistance du noir fut héroïque. Revenu de sa première surprise, et malgré le désavantage de sa position, il lutta longtemps contre les deux matelots. Grâce à sa force prodigieuse, il parvint à se relever. D'un coup de poing, il terrassa l'homme qui le tenait au collet; il laissa un morceau de son habit entre les mains de l'autre matelot, et s'élança comme un furieux sur le lieutenant, pour lui arracher son sabre. Celui-ci l'en frappa à la tête,

et lui fit une blessure large, mais peu profonde. Tamango tomba une seconde fois. Aussitôt on lui lia fortement les pieds et les mains. Tandis qu'il se défendait, il poussait des cris de rage, et s'agitait comme un sanglier pris dans des toiles; mais, lorsqu'il vit que toute résistance était inutile, il ferma les yeux, et ne fit plus aucun mouvement. Sa respiration forte et précipitée prouvait seule qu'il était encore vivant.

— Parbleu! s'écria le capitaine Ledoux, les noirs qu'il a vendus vont rire de bon cœur en le voyant esclave à son tour. C'est pour le coup qu'ils verront bien qu'il y a une Providence.

Cependant le pauvre Tamango perdait tout son sang. Le charitable interprète, qui la veille avait sauvé la vie à six esclaves, s'approcha de lui, banda sa blessure, et lui adressa quelques paroles de consolation. Ce qu'il put lui dire, je l'ignore. Le noir restait immobile, ainsi qu'un cadavre. Il fallut que deux matelots le portassent comme un paquet dans l'entrepont, à la place qui lui était destinée. Pendant deux jours, il ne voulut ni boire ni manger; à peine lui vit-on ouvrir les yeux. Ses compagnons de captivité, autrefois ses prisonniers, le virent paraître au milieu d'eux avec un étonnement stupide. Telle était la crainte qu'il leur inspirait encore, que pas un seul n'osa insulter la misère de celui qui avait causé la leur.

Favorisé par un bon vent de terre, le vaisseau

s'éloignait rapidement de la côte d'Afrique. Déjà sans inquiétude au sujet de la croisière anglaise, le capitaine ne pensait plus qu'aux énormes bénéfices qui l'attendaient dans les colonies vers lesquelles il se dirigeait. Son bois d'ébène se maintenait sans avaries. Point de maladies contagieuses*. Douze nègres seulement, et des plus faibles, étaient morts de chaleur : c'était bagatelle. Afin que sa cargaison humaine souffrît le moins possible des fatigues de la traversée, il avait l'attention de faire monter tous les jours ses esclaves sur le pont. Tour à tour un tiers de ces malheureux avait une heure pour faire sa provision d'air de toute la journée. Une partie de l'équipage les surveillait armés jusqu'aux dents, de peur de révolte : d'ailleurs on avait soin de ne jamais leur ôter entièrement leurs fers. Quelquefois un matelot qui savait jouer du violon les régalait d'un concert. Il était alors curieux de voir toutes ces figures noires se tourner vers le musicien, perdre par degré leur expression de désespoir stupide, rire d'un gros rire et battre des mains, quand leurs chaînes le leur permettaient. — L'exercice est nécessaire à la santé ; aussi l'une des salutaires pratiques du capitaine Ledoux, c'était de faire souvent danser ses esclaves, comme on fait piaffer des chevaux embarqués pour une longue traversée.

— Allons, mes enfants, dansez, amusez-vous, disait le capitaine d'une voix de tonnerre, en faisant claquer un énorme fouet de poste.

Et aussitôt les pauvres noirs sautaient et dansaient

Quelque temps la blessure de Tamango le retint sous les écoutilles. Il parut enfin sur le pont ; et d'abord, relevant la tête avec fierté au milieu de la foule craintive des esclaves, il jeta un coup d'œil triste, mais calme, sur l'immense étendue d'eau qui environnait le navire, puis il se coucha, ou plutôt se laissa tomber sur les planches du tillac, sans prendre même le soin d'arranger ses fers de manière à ce qu'ils lui fussent moins incommodes. Ledoux, assis au gaillard d'arrière, fumait tranquillement sa pipe. Près de lui, Ayché, sans fers, vêtue d'une robe élégante de cotonnade bleue, les pieds chaussés de jolies pantoufles de maroquin, portant à la main un plateau chargé de liqueurs, se tenait prête à lui verser à boire. Il était évident qu'elle remplissait de hautes fonctions auprès du capitaine. Un noir, qui détestait Tamango, lui fit signe de regarder de ce côté. Tamango tourna la tête, l'aperçut, poussa un cri ; et, se levant avec impétuosité, courut vers le gaillard d'arrière avant que les matelots de garde eussent pu s'opposer à une infraction aussi énorme de toute discipline navale :

— Ayché ! cria-t-il d'une voix foudroyante, et Ayché poussa un cri de terreur ; crois-tu que dans le pays des blancs, il n'y ait point de Mama-Jumbo* ?

Déjà des matelots accouraient le bâton levé ; mais Tamango, les bras croisés, et comme insensible, re-

tournait tranquillement à sa place, tandis qu'Ayché, fondant en larmes, semblait pétrifiée par ces mystérieuses paroles.

L'interprète expliqua ce qu'était ce terrible Mama-Jumbo, dont le nom seul produisait tant d'horreur.

— C'est le Croquemitaine des nègres, dit-il. Quand un mari a peur que sa femme ne fasse ce que font bien des femmes en France, comme en Afrique, il la menace du Mama-Jumbo. Moi, qui vous parle, j'ai vu le Mama-Jumbo, et j'ai compris la ruse; mais les noirs..., comme c'est simple, cela ne comprend rien. — Figurez-vous qu'un soir, pendant que les femmes s'amusaient à danser, à faire un *folgar*, comme ils disent dans leur jargon *, voilà que, d'un petit bois bien touffu et bien sombre, on entend une musique étrange, sans que l'on vît personne pour la faire; tous les musiciens étaient cachés dans le bois. Il y avait des flûtes de roseau *, des tambourins de bois, des *balafos*, et des guitares faites avec des moitiés de calebasses. Tout cela jouait un air à porter le diable en terre. Les femmes n'ont pas plus tôt entendu cet air-là, qu'elles se mettent à trembler; elles veulent se sauver, mais les maris les retiennent : elles savaient bien ce qui leur pendait à l'oreille. Tout à coup sort du bois une grande figure blanche, haute comme notre mât de perroquet, avec une tête grosse comme un boisseau, des yeux larges comme des écubiers, et une gueule comme celle du diable,

avec du feu dedans. Cela marchait lentement, lentement; et cela n'alla pas plus loin qu'à demi-encablure* du bois. Les femmes criaient :

— Voilà Mama-Jumbo !

Elles braillaient comme des vendeuses d'huîtres. Alors les maris leur disaient :

— Allons, coquines, dites-nous si vous avez été sages ; si vous mentez, Mama-Jumbo est là pour vous manger toutes crues. Il y en avait qui étaient assez simples pour avouer, et alors les maris les battaient comme plâtre.

— Et qu'est-ce que c'était donc que cette figure blanche, ce Mama-Jumbo? demanda le capitaine.

— Eh bien ! c'était un farceur affublé d'un grand drap blanc, portant, au lieu de tête, une citrouille creusée et garnie d'une chandelle allumée au bout d'un grand bâton. Cela n'est pas plus malin, et il ne faut pas de grands frais d'esprit pour attraper les noirs. Avec tout cela, c'est une bonne invention que le Mama-Jumbo, et je voudrais que ma femme y crût.

— Pour la mienne, dit Ledoux, si elle n'a pas peur de Mama-Jumbo, elle a peur de Martin-Bâton ; et elle sait de reste comment je l'arrangerais, si elle me jouait quelque tour. Nous ne sommes pas endurants dans la famille des Ledoux, et, quoique je n'aie qu'un poignet, il manie encore assez bien une garcette. Quant à votre drôle là-bas, qui parle du Mama-Jumbo, dites-lui qu'il se tienne bien, et qu'il ne fasse pas peur à la petite mère que voici, ou je lui ferai si

bien ratisser l'échine, que son cuir, de noir, deviendra rouge comme un rosbif cru.

A ces mots, le capitaine descendit dans sa chambre, fit venir Ayché, et tâcha de la consoler : mais ni les caresses, ni les coups mêmes, car on perd patience à la fin, ne purent rendre traitable la belle négresse ; des flots de larmes coulaient de ses yeux. Le capitaine remonta sur le pont, de mauvaise humeur, et querella l'officier de quart sur la manœuvre qu'il commandait dans le moment.

La nuit, lorsque presque tout l'équipage dormait d'un profond sommeil, les hommes de garde entendirent d'abord un chant grave, solennel, lugubre, qui partait de l'entrepont, puis un cri de femme horriblement aigu. Aussitôt après, la grosse voix de Ledoux jurant et menaçant, et le bruit de son terrible fouet, retentirent dans tout le bâtiment. Un instant après, tout rentra dans le silence. Le lendemain, Tamango parut sur le pont la figure meurtrie, mais l'air aussi fier, aussi résolu qu'auparavant.

A peine Ayché l'eut-elle aperçu, que, quittant le gaillard d'arrière où elle était assise à côté du capitaine, elle courut avec rapidité vers Tamango, s'agenouilla devant lui, et lui dit avec un accent de désespoir concentré :

— Pardonne-moi, Tamango, pardonne-moi !

Tamango la regarda fixement pendant une minute ; puis, remarquant que l'interprète était éloigné :

— Une lime ! dit-il.

Et il se coucha sur le tillac en tournant le dos à

Ayché. Le capitaine la réprimanda vertement, il lui donna même quelques soufflets, et lui défendit de parler à son ex-mari; mais il était loin de soupçonner le sens des courtes paroles qu'ils avaient échangées, et il ne fit aucune question à ce sujet.

Cependant Tamango, renfermé avec les autres esclaves, les exhortait jour et nuit à tenter un effort généreux pour recouvrer leur liberté. Il leur parlait du petit nombre des blancs, et leur faisait remarquer la négligence toujours croissante de leurs gardiens; puis, sans s'expliquer nettement, il disait qu'il saurait les ramener dans leur pays, vantait son savoir dans les sciences occultes, dont les noirs sont fort entichés, et menaçait de la vengeance du diable ceux qui se refuseraient de l'aider dans son entreprise. Dans ses harangues, il ne se servait que du dialecte des Peules, qu'entendaient la plupart des esclaves, mais que l'interprète ne comprenait pas. La réputation de l'orateur, l'habitude qu'avaient les esclaves de le craindre et de lui obéir, vinrent merveilleusement au secours de son éloquence, et les noirs le pressèrent de fixer un jour pour leur délivrance, bien avant que lui-même se crût en état de l'effectuer. Il répondait vaguement aux conjurés que le temps n'était pas venu, et que le diable, qui lui apparaissait en songe, ne l'avait pas encore averti, mais qu'ils eussent à se tenir prêts au premier signal. Cependant il ne négligeait aucune occasion de faire des expériences sur la vigilance de ses gardiens. Une

fois, un matelot, laissant son fusil appuyé contre les plats-bords, s'amusait à regarder une troupe de poissons volants qui suivaient le vaisseau ; Tamango prit le fusil, et se mit à le manier, imitant avec des gestes grotesques les mouvements qu'il avait vu faire à des matelots qui faisaient l'exercice. On lui retira le fusil au bout d'un instant, mais il avait appris qu'il pourrait toucher une arme sans éveiller immédiatement le soupçon ; et quand le temps viendrait de s'en servir, bien hardi celui qui voudrait la lui arracher des mains.

Un jour, Ayché lui jeta un biscuit en lui faisant un signe que lui seul comprit. Le biscuit contenait une petite lime : c'était de cet instrument que dépendait la réussite du complot. D'abord Tamango se garda bien de montrer la lime à ses compagnons ; mais lorsque la nuit fut venue, il se mit à murmurer des paroles inintelligibles qu'il accompagnait de gestes bizarres. Par degrés, il s'anima jusqu'à pousser des cris. A entendre les intonations variées de sa voix, on eût dit qu'il était engagé dans une conversation animée avec une personne invisible. Tous les esclaves tremblaient, ne doutant pas que le diable ne fût en ce moment même auprès d'eux. Tamango mit fin à cette scène en poussant un cri de joie.

— Camarades, s'écria-t-il, l'esprit que j'ai conjuré vient enfin de m'accorder ce qu'il m'avait promis, et je tiens dans mes mains l'instrument de notre dé-

livrance. Maintenant il ne vous faut plus qu'un peu de courage pour vous faire libres.

Il fit toucher la lime à ses voisins, et la fourbe, toute grossière qu'elle était, trouva créance auprès d'hommes encore plus grossiers.

Après une longue attente vint le grand jour de vengeance et de liberté. Les conjurés, liés entre eux par un serment solennel, avaient arrêté leur plan après une même délibération. Les plus déterminés, ayant Tamango à leur tête, lorsqu'ils monteraient à leur tour sur le pont, devaient s'emparer des armes de leurs gardiens ; quelques autres iraient à la chambre du capitaine pour y prendre les fusils qui s'y trouvaient. Ceux qui seraient parvenus à limer leurs fers devaient commencer l'attaque ; mais malgré le travail opiniâtre de plusieurs nuits, le plus grand nombre des esclaves était encore incapable de prendre une part énergique à l'action. Aussi trois noirs robustes avaient la charge de tuer l'homme qui portait dans sa poche la clef des fers, et d'aller aussitôt délivrer leurs compagnons enchaînés.

Ce jour-là, le capitaine Ledoux était d'une humeur charmante ; contre sa coutume, il fit grâce à un mousse qui avait mérité le fouet. Il complimenta l'officier de quart sur sa manœuvre, déclara à l'équipage qu'il était content, et lui annonça qu'à la Martinique, où ils arriveraient dans peu, chaque homme recevrait une gratification. Tous les matelots, entretenant de si agréables idées, faisaient déjà dans leur

tête l'emploi de cette gratification ; ils pensaient à l'eau-de-vie et aux femmes de couleur de la Martinique, lorsqu'on fit monter sur le pont Tamango et les autres conjurés.

Ils avaient eu soin de limer leurs fers de manière à ce qu'ils ne parussent pas être coupés, et que le moindre effort suffît cependant pour les rompre. D'ailleurs ils les faisaient si bien résonner, qu'à les entendre on eût dit qu'ils en portaient un double poids. Après avoir humé l'air quelque temps, ils se prirent tous par la main, et se mirent à danser, pendant que Tamango entonnait le chant guerrier de sa famille[1], qu'il chantait autrefois avant d'aller au combat. Quand la danse eut duré quelque temps, Tamango, comme épuisé de fatigue, se coucha tout de son long aux pieds d'un matelot qui s'appuyait nonchalamment contre les plats-bords du navire : tous les conjurés en firent autant. De la sorte, chaque matelot était entouré de plusieurs noirs.

Tout à coup Tamango, qui venait doucement de rompre ses fers, pousse un grand cri, qui devait servir de signal, tire violemment par les jambes le matelot qui se trouvait près de lui, le culbute, et, lui mettant le pied sur le ventre, lui arrache son fusil, et s'en sert pour tuer l'officier de quart. En même temps, chaque matelot de garde est assailli, désarmé et aussitôt égorgé. De toutes parts, un cri de

1. Chaque capitaine nègre a le sien.

guerre s'élève. Le contre-maître, qui avait la clef des fers, succombe un des premiers. Alors une foule de noirs inonde le tillac. Ceux qui ne peuvent trouver d'armes saisissent les barres du cabestan ou les rames de la chaloupe. Dès ce moment, l'équipage européen fut perdu. Cependant quelques matelots firent tête sur le gaillard d'arrière; mais ils manquaient d'armes et de résolution. Ledoux était encore vivant, et n'avait rien perdu de son courage. S'apercevant que Tamango était l'âme de la conjuration, il espéra que, s'il pouvait le tuer, il aurait bon marché de ses complices. Il s'élança donc à sa rencontre le sabre à la main, en l'appelant à grands cris. Aussitôt Tamango se précipita sur lui. Il tenait un fusil par le bout du canon, et s'en servait comme d'une massue. Les deux chefs se joignirent sur un des passavants, ce passage étroit qui communique du gaillard d'avant à l'arrière. Tamango frappa le premier. Par un léger mouvement de corps, le blanc évita le coup; la crosse, tombant avec force sur les planches, se brisa, et le contre-coup fut si violent, que le fusil échappa des mains de Tamango. Il était sans défense et Ledoux, avec un sourire de joie diabolique, levait le bras et allait le percer. Mais Tamango était aussi agile que les panthères de son pays. Il s'élança dans les bras de son adversaire, et lui saisit la main dont il tenait son sabre. L'un s'efforce de retenir son arme, l'autre de l'arracher. Dans cette lutte furieuse, ils tombent tous les deux; mais l'Africain avait le

dessous. Alors, sans se décourager, Tamango, étreignant son adversaire de toute sa force, le mordit à la gorge avec tant de violence, que le sang jaillit comme sous la dent d'un lion. Le sabre échappa de la main défaillante du capitaine. Tamango s'en saisit, puis se relevant, la bouche sanglante, et poussant un cri de triomphe, il perça de coups redoublés son ennemi déjà demi-mort.

La victoire n'était plus douteuse. Le peu de matelots qui restaient essayèrent d'implorer la pitié des révoltés; mais tous, jusqu'à l'interprète, qui ne leur avait jamais fait de mal, furent impitoyablement massacrés. Le lieutenant mourut avec gloire. Il s'était retiré à l'arrière, auprès d'un de ces petits canons qui tournent sur un pivot, et que l'on charge de mitraille. De la main gauche il dirigea la pièce, et de la droite, armé d'un sabre, il se défendit si bien, qu'il attira autour de lui une foule de noirs. Alors, pressant la détente du canon, il fit, au milieu de cette masse serrée, une large rue pavée de morts et de mourants. Un instant après, il fut mis en pièces.

Lorsque le cadavre du dernier blanc, déchiqueté et coupé par morceaux, eut été jeté à la mer, les noirs, rassasiés de vengeance, levèrent les yeux vers les voiles du navire, qui, toujours enflées par un vent frais, semblaient obéir encore à leurs oppresseurs, et mener les vainqueurs, malgré leur triomphe, dans la terre de l'esclavage.

— Rien n'est donc fait, pensèrent-ils avec tris-

tesse ; et ce grand fétiche des blancs voudra-t-il nous ramener dans notre pays, nous qui avons versé le sang de ses maîtres?

Quelques-uns dirent que Tamango saurait le faire obéir. Aussitôt on appelle Tamango à grands cris.

Il ne se pressait pas de se montrer. On le trouva dans la chambre de poupe, debout, une main appuyée sur le sabre sanglant du capitaine ; l'autre, il la tendait d'un air distrait à sa femme Ayché, qui la baisait, à genoux devant lui. La joie d'avoir vaincu ne diminuait pas une sombre inquiétude qui se trahissait dans toute sa contenance. Moins grossier que les autres, il sentait mieux les difficultés de sa position.

Il parut ensuite sur le tillac, affectant un calme qu'il n'éprouvait pas. Pressé, par cent voix confuses, de diriger la course du vaisseau, il s'approcha du gouvernail à pas lents, comme pour retarder un peu le moment qui allait, pour lui-même et pour les autres, décider de l'étendue de son pouvoir.

Dans tout le vaisseau il n'y avait pas un noir, si stupide qu'il fût, qui n'eût remarqué l'influence qu'une certaine roue et la boîte placée en face exerçaient sur les mouvements du navire; mais dans ce mécanisme, il y avait toujours pour eux un grand mystère. Tamango examina la boussole pendant longtemps, en remuant les lèvres, comme s'il lisait les caractères qu'il voyait tracés; puis il portait la main à son front, et prenait l'attitude pensive d'un homme qui fait un calcul de tête. Tous les noirs l'entouraient,

la bouche béante, les yeux démesurément ouverts, suivant avec anxiété le moindre de ses gestes. Enfin, avec ce mélange de crainte et de confiance que l'ignorance donne, il imprima un violent mouvement à la roue du gouvernail.

Comme un généreux coursier qui se cabre sous l'éperon d'un cavalier imprudent, le beau brick *l'Espérance* bondit sur la vague, à cette manœuvre inouïe. On eût dit qu'indigné, il voulait s'engloutir avec son pilote ignorant. Le rapport nécessaire entre la direction des voiles et celle du gouvernail étant brusquement rompu, le vaisseau s'inclina avec tant de violence, qu'on eût dit qu'il allait s'abîmer. Ses longues vergues plongèrent dans la mer. Plusieurs hommes furent renversés ; quelques-uns tombèrent par-dessus le bord. Bientôt le vaisseau se releva fièrement contre la lame, comme pour lutter encore une fois avec la destruction. Le vent redoubla d'efforts, et tout d'un coup, avec un bruit horrible, tombèrent les deux mâts, cassés à quelques pieds du pont, couvrant le tillac de débris et comme d'un lourd filet de cordages.

Les nègres épouvantés fuyaient sous les écoutilles, en poussant des cris de terreur ; mais comme le vent ne trouvait plus de prise, le vaisseau se releva, et se laissa doucement ballotter par les flots. Alors les plus hardis des noirs remontèrent sur le tillac, et le débarrassèrent des débris qui l'obstruaient. Tamango restait immobile, le coude appuyé sur l'habitacle, et se

cachant le visage sur son bras replié. Ayché était auprès de lui, mais n'osait lui adresser la parole. Peu à peu, les noirs s'approchèrent; un murmure s'éleva, qui bientôt se changea en un orage de reproches et d'injures.

— Perfide! imposteur! s'écriaient-ils, c'est toi qui as causé tous nos maux; c'est toi qui nous as vendu aux blancs, c'est toi qui nous as contraint de nous révolter contre eux. Tu nous avais vanté ton savoir; tu nous avais promis de nous ramener dans notre pays. Nous t'avons cru, insensés que nous étions! et voilà que nous avons manqué de périr tous, parce que tu as offensé le fétiche des blancs.

Tamango releva fièrement la tête, et les noirs qui l'entouraient reculèrent intimidés. Il ramassa deux fusils, fit signe à sa femme de le suivre, traversa la foule, qui s'ouvrit devant lui, et se dirigea vers l'avant du vaisseau. Là il se fit comme un rempart avec des tonneaux vides et des planches; puis il s'assit au milieu de cette espèce de retranchement, d'où sortaient menaçantes les baïonnettes de ses deux fusils. On le laissa tranquille. Parmi les révoltés, les uns pleuraient; d'autres, levant les mains au ciel, invoquaient leurs fétiches et ceux des blancs. Ceux-ci, à genoux devant la boussole, dont ils admiraient le mouvement continuel, la suppliaient de les ramener dans leur pays; ceux-là se couchaient sur le tillac, dans un morne abattement. Au milieu de ces désespérés, qu'on se représente des femmes et des en-

fants hurlant d'effroi, et une vingtaine de blessés implorant des secours que personne ne pensait à leur donner.

Tout à coup un nègre paraît sur le tillac; son visage est radieux; il annonce qu'il vient de découvrir l'endroit où les blancs gardent leur eau-de-vie, et sa joie et sa contenance prouvent assez qu'il vient d'en faire l'essai. Cette nouvelle suspend un instant les cris de ces malheureux. Ils courent à la cambuse, et se gorgent de liqueur. Une heure après, on les eût vus sauter et rire sur le pont, se livrant à toutes les extravagances de l'ivresse la plus brutale. Leurs danses et leurs chants étaient accompagnés des gémissements et des sanglots des blessés. Ainsi se passa le reste du jour et toute la nuit.

Le matin, au réveil, nouveau désespoir. Pendant la nuit, un grand nombre de blessés étaient morts. Le vaisseau flottait entouré de cadavres. La mer était grosse et le ciel brumeux. On tint conseil. Quelques apprentis dans l'art magique, qui n'avaient point osé parler de leur savoir-faire devant Tamango, offrirent tour à tour leurs services. On essaya plusieurs conjurations puissantes. A chaque tentative inutile, le découragement augmentait. Enfin on reparla de Tamango, qui n'était pas encore sorti de son retranchement. Après tout, c'était le plus savant d'entre eux, et lui seul pouvait les tirer de la situation horrible où il les avait placés. Un vieillard s'approcha de lui, porteur de propositions de paix. Il le pria de

venir donner son avis; mais Tamango, inflexible comme Coriolan*, fut sourd à ses prières. La nuit, au milieu du désordre, il avait fait sa provision de biscuit et de chair salée. Il paraissait déterminé à vivre seul dans sa retraite.

L'eau-de-vie restait : au moins elle fait oublier et la mer, et l'esclavage, et la mort prochaine. On dort, on rêve de l'Afrique, on voit des forêts de gommiers, des cases couvertes en paille, des baobabs, dont l'ombre couvre tout un village. L'orgie de la veille recommença. De la sorte se passèrent plusieurs jours. Crier, pleurer, s'arracher les cheveux, puis s'enivrer et dormir, telle était leur vie. Plusieurs moururent à force de boire; quelques-uns se jetèrent à la mer ou se poignardèrent.

Un matin, Tamango sortit de son fort, et s'avança jusqu'auprès du tronçon du grand mât.

— Esclaves, dit-il, l'Esprit m'est apparu en songe, et m'a révélé les moyens de vous tirer d'ici, pour vous ramener dans votre pays. Votre ingratitude mériterait que je vous abandonnasse; mais j'ai pitié de ces femmes et de ces enfants qui crient. Je vous pardonne : écoutez-moi.

Tous les noirs baissèrent la tête avec respect et se serrèrent autour de lui.

— Les blancs, poursuivit Tamango, connaissent seuls les paroles puissantes qui font remuer ces grandes maisons de bois; mais nous pouvons diriger

à notre gré ces barques légères qui ressemblent à celles de notre pays.

Il montrait la chaloupe et les autres embarcations du brick.

— Remplissons-les de vivres, montons dedans, et ramons dans la direction du vent; mon maître et le vôtre le fera souffler vers notre pays.

On le crut. Jamais projet ne fut plus insensé. Ignorant l'usage de la boussole, et sous un ciel inconnu, il ne pouvait qu'errer à l'aventure. D'après ses idées, il s'imaginait qu'en ramant tout droit devant lui, il trouverait à la fin quelque terre habitée par les noirs, car les noirs possèdent la terre, et les blancs vivent sur leurs vaisseaux. C'est ce qu'il avait entendu dire à sa mère.

Tout fut bientôt prêt pour l'embarquement; mais la chaloupe avec un canot seulement se trouvèrent en état de servir. C'était trop peu pour contenir environ quatre-vingts nègres encore vivants. Il fallut abandonner tous les blessés et les malades. La plupart demandèrent qu'on les tuât avant de se séparer d'eux.

Les deux embarcations, mises à flot avec des peines infinies, et chargées outre mesure, quittèrent le vaisseau par une mer clapoteuse, qui menaçait à chaque instant de les engloutir. Le canot s'éloigna le premier. Tamango, avec Ayché, avait pris place dans la chaloupe, qui, beaucoup plus lourde et plus char-

gée, demeurait considérablement en arrière. On entendait encore les cris plaintifs de quelques malheureux abandonnés à bord du brick, quand une vague assez forte prit la chaloupe en travers, et l'emplit d'eau. En moins d'une minute, elle coula. Le canot vit leur désastre, et ses rameurs redoublèrent d'efforts, de peur d'avoir à recueillir quelques naufragés. Presque tous ceux qui montaient la chaloupe furent noyés. Une douzaine seulement put regagner le vaisseau. De ce nombre étaient Tamango et Ayché. Quand le soleil se coucha, ils virent disparaître le canot derrière l'horizon ; mais ce qu'il devint, on l'ignore.

Pourquoi fatiguerais-je le lecteur par la description dégoûtante des tortures de la faim? Vingt personnes environ sur un espace étroit, tantôt ballottées par une mer orageuse, tantôt brûlées par un soleil ardent, se disputent tous les jours les faibles restes de leurs provisions. Chaque morceau de biscuit coûte un combat, et le faible meurt, non parce que le fort le tue, mais parce qu'il le laisse mourir. Au bout de quelques jours, il ne resta plus de vivant à bord du brick *l'Espérance* que Tamango et Ayché.

. . . . . .

Une nuit, la mer était agitée, le vent soufflait avec violence, et l'obscurité était si grande, que de la poupe on ne pouvait voir la proue du navire. Ayché était couchée sur un matelas, dans la chambre du capitaine, et Tamango était assis à ses pieds. Tous les deux gardaient le silence depuis longtemps.

— Tamango, s'écria enfin Ayché, tout ce que tu souffres, tu le souffres à cause de moi...

— Je ne souffre pas, répondit-il brusquement. Et il jeta sur le matelas, à côté de sa femme, la moitié d'un biscuit qui lui restait.

— Garde-le pour toi, dit-elle, en repoussant doucement le biscuit; je n'ai plus faim. D'ailleurs pourquoi manger? Mon heure n'est-elle pas venue?

Tamango se leva sans répondre, monta en chancelant sur le tillac, et s'assit au pied d'un mât rompu. La tête penchée sur sa poitrine, il sifflait l'air de sa famille. Tout à coup un grand cri se fit entendre au-dessus du bruit du vent et de la mer; une lumière parut. Il entendit d'autres cris, et un gros vaisseau noir glissa rapidement auprès du sien; si près, que les vergues passèrent au-dessus de sa tête. Il ne vit que deux figures éclairées par une lanterne suspendue à un mât. Ces gens poussèrent encore un cri, et aussitôt leur navire, emporté par le vent, disparut dans l'obscurité. Sans doute les hommes de garde avaient aperçu le vaisseau naufragé; mais le gros temps les empêchait de virer de bord. Un instant après, Tamango vit la flamme d'un canon, et entendit le bruit de l'explosion; puis il vit la flamme d'un autre canon, mais il n'entendit aucun bruit; puis il ne vit plus rien. Le lendemain, pas une voile ne paraissait à l'horizon. Tamango se recoucha sur son matelas, et ferma les yeux. Sa femme Ayché était morte cette nuit-là.

. . . . . .

Je ne sais combien de temps après une frégate anglaise, *la Bellone*, aperçut un bâtiment démâté, et en apparence abandonné de son équipage. Une chaloupe, l'ayant abordé, y trouva une négresse morte et un nègre si décharné et si maigre, qu'il ressemblait à une momie. Il était sans connaissance, mais avait encore un souffle de vie. Le chirurgien s'en empara, lui donna des soins, et quand *la Bellone* aborda à Kingston*, Tamango était en parfaite santé. On lui demanda son histoire. Il dit ce qu'il en savait. Les planteurs de l'île voulaient qu'on le pendît comme nègre rebelle; mais le gouverneur, qui était un homme humain, s'intéressa à lui, trouvant son cas justifiable, puisqu'après tout, il n'avait fait qu'user du droit de légitime défense; et puis ceux qu'il avait tués n'étaient que des Français. On le traita comme on traite les nègres pris à bord d'un vaisseau négrier que l'on confisque. On lui donna la liberté, c'est-à-dire qu'on le fit travailler pour le gouvernement; mais il avait six sous par jour et la nourriture. C'était un fort bel homme. Le colonel du soixante-quinzième le vit, et le prit pour en faire un cymbalier dans la musique de son régiment. Il apprit un peu d'anglais ; mais il ne parlait guère. En revanche, il buvait avec excès du rhum et du tafia. — Il mourut à l'hôpital, d'une inflammation de poitrine.

LE FUSIL ENCHANTÉ

(Imité de l'Illyrique).

Oh! qui verrait le fusil du grand bey Sawa, verrait une merveille. Il a douze capucines d'or et douze capucines d'argent, et la crosse est incrustée de nacre, et de la poignée pendent trois houppes de soie rouge.

D'autres fusils ont des capucines d'or et des houppes de soie rouge; à Banialouka, les armuriers savent incruster la nacre; mais où est l'ouvrier qui saurait chanter le charme qui rend mortelles toutes les balles du fusil de Sawa?

Et il a combattu le Delhi avec sa cotte de mailles à triples chaînons, et il a combattu l'Arnaute avec sa casaque de feutre garnie de sept doubles de soie. La cotte de mailles a été rompue comme une toile d'araignée, la casaque a été percée comme une feuille de platane.

Dawoûd, le plus beau des Bosniaques, attache sur son dos le plus riche de ses fusils; il emplit sa ceinture de sequins; de ses douze guzlas[1], il prend la plus sonore. Il partit de Banialouka le vendredi, il arriva le dimanche au pays du bey Sawa.

Il s'est assis, il a préludé sur sa guzla, et toutes les filles l'ont entouré. Il a chanté des chansons

1. Espèce de guitare à une seule corde.

plaintives, et toutes ont soupiré; et il a chanté des chansons d'amour et Nastasie, la fille du bey, lui a jeté son bouquet, et, toute rouge de honte, elle s'est enfuie dans sa maison.

Et la nuit, elle ouvrit sa fenêtre et vit en bas Dawoûd, assis sur un banc de pierre à la porte de sa maison; et, comme elle se penchait pour le regarder, son bonnet rouge[1] est tombé de sa tête, et Dawoûd l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasie.

— Vois ce gros nuage qui descend de la montagne chargé de grêle et de pluie; me laisseras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux.

Elle, détachant sa ceinture de soie, l'a liée par un bout à son balcon; aussitôt le beau Dawoûd fut auprès d'elle.

— Parle bas, tout bas! Si mon père t'entendait, il nous tuerait tous les deux.

Et ils se parlèrent bas, tout bas; bientôt ils ne se parlèrent plus. Le beau Dawoûd descendit du balcon plus vite que n'aurait voulu Nastasie; l'aurore paraissait, et il courut se cacher dans la montagne.

Et toutes les nuits il revenait au village, et toutes les nuits la ceinture de soie pendait attachée au balcon. Jusqu'au chant du coq, il restait avec son amie; au chant du coq il allait se cacher dans la montagne. La cinquième nuit il est venu pâle et sanglant.

1. Coiffure des jeunes filles illyriennes.

— Des heyduques[1] m'ont attaqué, ils m'attendent au défilé de la montagne; quand le jour viendra, quand il faudra te quitter, ils me tueront. Je t'embrasse pour la dernière fois. Mais si j'avais le fusil magique de ton père, qui oserait m'attendre? qui pourrait me résister?

— Le fusil de mon père, comment pourrais-je te le donner? Le jour, il est attaché sur son dos; la nuit, il le tient sur son lit. Le matin, s'il ne le trouvait plus, il me couperait la tête assurément.

Et elle pleurait, et elle regardait le ciel du côté de l'orient.

— Apporte-moi le fusil de ton père, et mets le mien à sa place; il ne s'apercevra pas de l'échange. Mon fusil a douze capucines d'or et douze capucines d'argent; la crosse est incrustée de nacre, et de la poignée pendent trois houppes de soie rouge.

Sur la pointe du pied, retenant son haleine, elle est entrée dans la chambre de son père; elle a pris son fusil et mis celui de Dawoûd à sa place. Le bey a soupiré en dormant, et il s'est écrié : « Jésus! » Mais il ne s'est pas éveillé, et sa fille a donné le fusil magique au beau Dawoûd.

Et Dawoûd examinait le fusil depuis la crosse jusqu'au guidon, et il regardait tour à tour la détente, la pierre et le rouet[2]. Il embrassa tendrement Nastasie et lui jura de revenir le lendemain.

1. Voleurs. *Hayduck* signifie littéralement un chef de parti.
2. C'est une roue dentelée sur laquelle s'appuie la pierre : en

Il la quitta le vendredi, et il arriva le dimanche à Banialouka.

Et le bey Sawa maniait le fusil de Dawoûd.

— Je deviens vieux, disait-il, mon fusil me semble lourd. Cependant il tuera encore bien des infidèles.

Or, toutes les nuits, la ceinture de Nastasie pendait attachée à son balcon, mais le perfide Dawoûd ne reparaissait pas.

Les chiens circoncis sont entrés dans notre pays, et nul ne peut résister à leur chef Dawoûd Aga. Il porte en croupe un sac de cuir, et des esclaves l'emplissent des oreilles de ceux qu'il tue. — Tous les hommes de Vostina se sont rassemblés autour du vieux bey Sawa.

Et Nastasie monta sur le toit de sa maison pour voir cette cruelle bataille, et elle reconnut Dawoûd, comme il piquait son cheval contre son vieux père. Le bey, sûr de vaincre, a tiré le premier; mais l'amorce seule a pris feu, et le bey tressaillit d'effroi.

Et la balle de Dawoûd a frappé Sawa au travers de sa cuirasse. Elle entra dans sa poitrine et sortit par son dos. Le bey soupira et tomba mort. Aussitôt un noir lui coupa la tête, et la pendit, par sa moustache blanche[1], à l'arçon de la selle de Dawoûd.

Quand Nastasie voit la tête de son père, elle ne pleure pas, elle ne soupire pas; mais elle prend l'ha-

pressant la détente, la roue tourne rapidement et produit beaucoup d'étincelles.

1. La plupart des Illyriens ont la tête rasée.

bit de son jeune frère, le cheval noir de son jeune frère, et, dans la mêlée, elle cherche Dawoûd pour le tuer. Et quand Dawoûd vit ce jeune cavalier, il dirigea contre lui son fusil enchanté.

Et mortelle, mortelle fut la balle qu'il lança. La belle Nastasie soupira et tomba morte. Aussitôt un noir lui coupa la tête, et comme elle n'avait pas de moustaches, il lui ôta son bonnet et la prit par ses longs cheveux; et Dawoûd reconnut les longs cheveux de la belle Nastasie !

Et il mit pied à terre et baisa cette tête sanglante.

— Je donnerais un sequin pour chaque goutte de sang de la belle Nastasie ! je donnerais un bras pour la ramener vivante à Banialouka !

Et il a jeté le fusil magique dans le puits de Vostina.

FEDERIGO

Il y avait une fois[1] un jeune seigneur nommé Federigo, beau, bien fait, courtois et débonnaire, mais de mœurs fort dissolues ; car il aimait avec excès le jeu, le vin et les femmes, surtout le jeu ; n'allait jamais à confesse et ne hantait les églises que pour y chercher des occasions de péché. Or il avint que Federigo, après avoir ruiné au jeu douze fils de famille, (qui se firent ensuite malandrins, et périrent sans confession dans un combat acharné avec les condottieri du roi,) perdit lui-même, en moins de rien, tout ce qu'il avait gagné, et de plus tout son patrimoine, sauf un petit manoir, où il alla cacher sa misère derrière les collines de Cava*.

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'il vivait dans la solitude, chassant le jour, et faisant, le soir, sa partie d'hombre* avec le métayer. Un jour qu'il venait de rentrer au logis après une chasse, la plus heureuse qu'il eût encore faite, Jésus-Christ, suivi des saints apôtres, vint frapper à sa porte et lui demanda l'hospitalité. Federigo, qui avait l'âme généreuse, fut charmé de voir arriver des convives en un jour

1. Ce conte est populaire dans le royaume de Naples. On y remarque, ainsi que dans beaucoup d'autres nouvelles originaires de la même contrée, un mélange bizarre de la mythologie grecque avec les croyances du christianisme ; il paraît avoir été composé vers la fin du moyen-âge.

où il avait amplement de quoi les régaler. Il fit donc entrer les pèlerins dans sa case*, leur offrit de la meilleure grâce du monde la table et le couvert, et les pria de l'excuser s'il ne les traitait pas selon leur mérite, se trouvant pris au dépourvu. Notre-Seigneur, qui savait à quoi s'en tenir sur l'opportunité de sa visite, pardonna à Federigo ce petit trait de vanité en faveur de ses dispositions hospitalières.

— Nous nous contenterons de ce que vous avez, lui dit-il; mais faites apprêter votre souper le plus promptement possible, vu qu'il est tard, et que celui-ci a grand faim, ajouta-t-il en montrant saint Pierre.

Federigo ne se le fit pas répéter, et voulant offrir à ses hôtes quelque chose de plus que le produit de sa chasse, il ordonna au métayer de faire main basse sur son dernier chevreau, qui fut incontinent mis à la broche.

Lorsque le souper fut prêt et la compagnie à table, Federigo n'avait qu'un regret, c'était que son vin ne fût pas meilleur.

— Sire, dit-il à Jésus-Christ,

Sire, je voudrais bien que mon vin fût meilleur;
Néanmoins, tel qu'il est, je l'offre de grand cœur.

Sur quoi, Notre-Seigneur ayant goûté le vin :

— De quoi vous plaignez-vous? dit-il à Federigo; votre vin est parfait; je m'en rapporte à cet homme (désignant du doigt l'apôtre saint Pierre).

Saint Pierre, l'ayant savouré, le déclara excellent (*proprio stupendo**), et pria son hôte de boire avec lui.

Federigo, qui prenait tout cela pour de la politesse, fit néanmoins raison à l'apôtre; mais quelle fut sa surprise en trouvant ce vin plus délicieux qu'aucun de ceux qu'il eût jamais goûtés au temps de sa plus grande fortune! Reconnaissant à ce miracle la présence du Sauveur, il se leva aussitôt comme indigne de manger en si sainte compagnie : mais Notre-Seigneur lui ordonna de se rasseoir; ce qu'il fit sans trop de façons. Après le souper, durant lequel ils furent servis par le métayer et sa femme, Jésus-Christ se retira avec les apôtres dans l'appartement qui leur avait été préparé. Pour Federigo, demeuré seul avec le métayer, il fit sa partie d'hombre comme à l'ordinaire, en buvant ce qui restait du vin miraculeux.

Le jour suivant, les saints voyageurs étant réunis dans la salle basse avec le maître du logis, Jésus-Christ dit à Federigo :

— Nous sommes très contents de l'accueil que tu nous as fait, et voulons t'en récompenser. Demande-nous trois grâces* à ton choix, et elles te seront accordées; car toute puissance nous a été donnée au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Lors Federigo tirant de sa poche le jeu de cartes qu'il portait toujours sur lui :

— Maître, dit-il, faites que je gagne infailliblement toutes les fois que je jouerai avec ces cartes.

— Ainsi soit-il ! dit Jésus-Christ. (*Ti sia concesso**.)

Mais saint Pierre, qui était auprès de Federigo, lui disait à voix basse :

— A quoi penses-tu, malheureux pécheur ? Tu devais demander au maître le salut de ton âme.

— Je m'en inquiète peu, répondit Federigo.

— Tu as encore deux grâces à obtenir, dit Jésus-Christ.

— Maître, poursuivit l'hôte, puisque vous avez tant de bonté, faites, s'il vous plaît, que quiconque montera dans l'oranger qui ombrage ma porte n'en puisse descendre sans ma permission.

— Ainsi soit-il ! dit Jésus-Christ.

A ces mots, l'apôtre saint Pierre, donnant un grand coup de coude à son voisin :

— Malheureux pécheur, lui dit-il, ne crains-tu pas l'enfer réservé à tes méfaits ? Demande donc au maître une place dans son saint paradis ; il en est temps encore...

— Rien ne presse, repartit Federigo en s'éloignant de l'apôtre ; et Notre-Seigneur ayant dit :

— Que souhaites-tu pour troisième grâce ?

— Je souhaite, répondit-il, que quiconque s'assiéra sur cet escabeau, au coin de ma cheminée, ne puisse s'en relever qu'avec mon congé.

Notre-Seigneur, ayant exaucé ce vœu comme les deux premiers, partit avec ses disciples.

Le dernier apôtre ne fut pas plus tôt hors du lo-

gis, que Federigo, voulant éprouver la vertu de ses cartes, appela son métayer, et fit une partie d'hombre avec lui, sans regarder son jeu. Il la gagna d'emblée, ainsi qu'une seconde et une troisième. Sûr alors de son fait, il partit pour la ville, et descendit dans la meilleure hôtellerie, dont il loua le plus bel appartement. Le bruit de son arrivée s'étant aussitôt répandu, ses anciens compagnons de débauche vinrent en foule lui rendre visite.

— Nous te croyions perdu pour jamais, s'écria don Giuseppe; on assurait que tu t'étais fait ermite.

— Et l'on avait raison, répondit Federigo.

— A quoi diable as-tu passé ton temps depuis trois ans qu'on ne te voit plus? demandèrent à la fois tous les autres.

— En prières, mes chers frères, repartit Federigo d'un ton dévot; et voici mes *Heures*, ajouta-t-il en tirant de sa poche le paquet de cartes qu'il avait précieusement conservé.

Cette réponse excita un rire général, et chacun demeura convaincu que Federigo avait réparé sa fortune en pays étranger aux dépens de joueurs moins habiles que ceux avec lesquels il se retrouvait alors, et qui brûlaient de le ruiner pour la seconde fois. Quelques-uns voulaient, sans plus attendre, l'entraîner à une table de jeu; mais Federigo, les ayant priés de remettre la partie au soir, fit passer la compagnie dans une salle où l'on avait servi, par son

ordre, un repas délicat, qui fut parfaitement accueilli.

Ce dîner fut plus gai que le souper des apôtres : il est vrai qu'on n'y but que du malvoisie* et du lacryma* ; mais les convives, excepté un, ne connaissaient pas de meilleur vin.

Avant l'arrivée de ses hôtes, Federigo s'était muni d'un jeu de cartes parfaitement semblable au premier, afin de pouvoir, au besoin, le substituer à l'autre, et, en perdant une partie sur trois ou quatre, écarter tout soupçon de l'esprit de ses adversaires. Il avait mis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Lorsqu'on eut dîné, la noble bande étant assise autour d'un tapis vert, Federigo mit d'abord sur table les cartes profanes, et fixa les enjeux à une somme raisonnable pour toute la durée de la séance. Voulant alors se donner l'intérêt du jeu, et connaître la mesure de sa force, il joua de son mieux les deux premières parties, et les perdit l'une et l'autre, non sans un dépit secret. Il fit ensuite apporter du vin, et profita du moment où les gagnants buvaient à leurs succès passés et futurs, pour reprendre d'une main les cartes profanes, et les remplacer de l'autre par les bénites.

Quand la troisième partie fut commencée, Federigo, ne donnant plus attention à son jeu, eut le loisir d'observer celui des autres, et le trouva déloyal. Cette découverte lui fit grand plaisir. Il pouvait dès lors vider en conscience les bourses de ses adver-

saires. Sa ruine avait été l'ouvrage de leur fraude, non de leur bien-jouer ou de leur fortune : il pouvait donc concevoir une meilleure opinion de sa force relative, opinion justifiée par des succès antérieurs.

L'estime de soi (car à quoi ne s'accroche-t-elle pas ?), la certitude de la vengeance et celle du gain sont trois sentiments bien doux au cœur de l'homme. Federigo les éprouva tous à la fois ; mais, songeant à sa fortune passée, il se rappela les douze fils de famille aux dépens desquels il s'était enrichi : et, persuadé que ces jeunes gens étaient les seuls honnêtes joueurs auxquels il eût jamais eu affaire, il se repentit, pour la première fois, des victoires remportées sur eux. Un nuage sombre succéda sur son visage aux rayons de la joie qui perçait, et il poussa un profond soupir en gagnant la troisième partie.

Elle fut suivie de plusieurs autres, dont Federigo s'arrangea pour gagner le plus grand nombre, en sorte qu'il recueillit dans cette première soirée de quoi payer son dîner et un mois du loyer de son appartement. C'était tout ce qu'il voulait pour ce jour-là. Ses compagnons, désappointés, promirent, en le quittant, de revenir le lendemain.

Le lendemain et les jours suivants, Federigo sut gagner et perdre si à propos, qu'il acquit en peu de temps une fortune considérable, sans que personne en soupçonnât la véritable cause. Alors il quitta son hôtel pour aller habiter un grand palais où il donnait de temps à autre des fêtes magnifiques. Les plus

belles femmes se disputaient un de ses regards; les vins les plus exquis couvraient tous les jours sa table, et le palais de Federigo était réputé le centre des plaisirs.

Au bout d'un an de jeu discret, il résolut de rendre sa vengeance complète, en mettant à sec les principaux seigneurs du pays. A cet effet, ayant converti en pierreries la plus grande partie de son or, il les invita huit jours d'avance à une fête extraordinaire pour laquelle il mit en réquisition les meilleurs musiciens, baladins, etc., et qui devait se terminer par un jeu des mieux nourris. Ceux qui manquaient d'argent en extorquèrent aux juifs; les autres apportèrent ce qu'ils avaient, et tout fut raflé. Federigo partit dans la nuit avec son or et ses diamants.

De ce moment, il se fit une règle de ne jouer à coup sûr qu'avec les joueurs de mauvaise foi, se trouvant assez fort pour se tirer d'affaire avec les autres. Il parcourut ainsi toutes les villes de la terre, jouant partout, gagnant toujours, et consommant en chaque lieu ce que le pays produisait de plus excellent.

Cependant le souvenir de ses douze victimes se présentait sans cesse à son esprit et empoisonnait toutes ses joies. Enfin, il résolut un beau jour de les délivrer ou de se perdre avec elles.

Cette résolution prise, il partit pour les enfers un bâton à la main, et un sac sur le dos, sans autre escorte que sa levrette favorite, qui s'appelait Marchesella. Arrivé en Sicile, il gravit le mont Gibel*, et

descendit ensuite dans le volcan, autant au-dessous* du pied de la montagne, que la montagne elle-même s'élève au-dessus de Piamonte. De là, pour aller chez Pluton, il faut traverser une cour gardée par Cerbère. Federigo la franchit sans difficulté, pendant que Cerbère faisait fête à sa levrette, et vint frapper à la porte de Pluton.

Lorsqu'on l'eut conduit en sa présence :

— Qui es-tu? lui demanda le roi de l'abîme.

— Je suis le joueur Federigo.

— Que diable viens-tu faire ici?

— Pluton, répondit Federigo, si tu estimes que le premier joueur de la terre soit digne de faire ta partie d'hombre, voici ce que je te propose : nous jouerons autant de parties que tu voudras; que j'en perde une seule, et mon âme te sera légitimement acquise, avec toutes celles qui peuplent tes états; mais si je gagne, j'aurai le droit d'en choisir une parmi tes sujettes, pour chaque partie que j'aurai gagnée, et de l'emporter avec moi.

— Soit, dit Pluton.

Et il demanda un paquet de cartes.

— En voici un, dit aussitôt Federigo en tirant de sa poche le jeu miraculeux.

Et ils commencèrent à jouer.

Federigo gagna une première partie, et demanda à Pluton l'âme de Stefano Pagani, l'un des douze qu'il voulait sauver. Elle lui fut aussitôt livrée; et l'ayant reçue, il la mit dans son sac. Il gagna de

même une seconde partie, puis une troisième, et jusqu'à douze, se faisant livrer chaque fois, et mettant dans son sac, une des âmes auxquelles il s'intéressait. Lorsqu'il eut complété la douzaine, il offrit à Pluton de continuer.

— Volontiers, dit Pluton (qui pourtant s'ennuyait de perdre) ; mais sortons un instant ; je ne sais quelle odeur fétide vient de se répandre ici.

Or il cherchait un prétexte pour se débarrasser de Federigo ; car à peine celui-ci était-il dehors avec son sac et ses âmes, que Pluton cria de toute sa force qu'on fermât la porte sur lui.

Federigo, ayant de nouveau traversé la cour des enfers, sans que Cerbère y prît garde, tant il était charmé de sa levrette, regagna péniblement la cime du mont Gibel. Il appela ensuite Marchesella*, qui ne tarda pas à le rejoindre, et redescendit vers Messine, plus joyeux de sa conquête spirituelle qu'il ne l'avait jamais été d'aucun succès mondain. Arrivé à Messine, il s'y embarqua pour retourner en terre ferme, et terminer sa carrière dans son antique manoir.

. . . . . .

(A quelques mois de là, Marchesella mit bas une portée de petits monstres, dont quelques-uns avaient jusqu'à trois têtes*. On les jeta tous à l'eau.)

. . . . . .

Au bout de trente ans (Federigo en avait alors soixante-dix), la Mort entra chez lui, et l'avertit de

mettre sa conscience en règle, parce que son heure était venue.

— Je suis prêt, dit le moribond; mais avant de m'enlever, ô Mort, donne-moi, je te prie, un fruit de l'arbre qui ombrage ma porte. Encore ce petit plaisir, et je mourrai content.

— S'il ne te faut que cela, dit la Mort, je veux bien te satisfaire.

Et elle monta dans l'oranger pour cueillir une orange. Mais, lorsqu'elle voulut descendre, elle ne le put pas; Federigo s'y opposait.

— Ah! Federigo, tu m'as trompée, s'écria-t-elle; je suis maintenant en ta puissance; mais rends-moi la liberté, et je te promets dix ans de vie.

— Dix ans! voilà grand'chose! dit Federigo. Si tu veux descendre, ma mie, il faut être plus libérale.

— Je t'en donnerai vingt.

— Tu te moques!

— Je t'en donnerai trente.

— Tu n'es pas tout à fait au tiers.

— Tu veux donc vivre un siècle?

— Tout autant, ma chère.

— Federigo, tu n'es pas raisonnable.

— Que veux-tu! j'aime à vivre.

— Allons, va pour cent ans, dit la Mort, il faut bien en passer par là.

Et elle put aussitôt descendre.

Dès qu'elle fut partie, Federigo se leva dans un état de santé parfaite, et commença une nouvelle vie

avec la force d'un jeune homme et l'expérience d'un vieillard. Tout ce que l'on sait de cette nouvelle existence est qu'il continua à satisfaire curieusement toutes ses passions, et particulièrement ses appétits charnels, faisant un peu de bien quand l'occasion s'en présentait, mais sans plus songer à son salut que pendant sa première vie.

Les cent ans révolus, la Mort vint de nouveau frapper à sa porte, et le trouva dans son lit.

— Es-tu prêt? lui dit-elle.

— J'ai envoyé chercher mon confesseur, répondit Federigo; assieds-toi près du feu jusqu'à ce qu'il vienne. Je n'attends que l'absolution pour m'élancer avec toi dans l'éternité.

La Mort, qui était bonne personne, alla s'asseoir sur l'escabeau, et attendit une heure entière, sans voir arriver le prêtre. Commençant enfin à s'ennuyer, elle dit à son hôte :

— Vieillard, pour la seconde fois, n'as-tu pas eu le temps de te mettre en règle, depuis un siècle que nous ne nous sommes vus?

— J'avais, par ma foi, bien autre chose à faire, dit le vieillard avec un sourire moqueur.

— Eh bien! reprit la Mort indignée de son impiété, tu n'as plus une minute à vivre.

— Bah! dit Federigo, tandis qu'elle cherchait en vain à se lever, je sais par expérience que tu es trop accommodante pour ne pas m'accorder encore quelques années de répit.

— Quelques années, misérable! (et elle faisait d'inutiles efforts pour sortir de la cheminée*.)

— Oui, sans doute; mais, cette fois-ci, je ne serai point exigeant, et, comme je ne tiens plus à la vieillesse, je me contenterai de quarante ans pour ma troisième course.

La Mort vit bien qu'elle était retenue sur l'escabeau, comme autrefois sur l'oranger, par une puissance surnaturelle; mais, dans sa fureur, elle ne voulait rien accorder.

— Je sais un moyen de te rendre raisonnable, dit Federigo.

Et il fit jeter trois fagots sur le feu. La flamme eut, en un moment, rempli la cheminée, en sorte que la Mort était au supplice.

— Grâce! grâce! s'écria-t-elle en sentant brûler ses vieux os; je te promets quarante ans de santé.

A ces mots, Federigo dénoua le charme, et la Mort s'enfuit, à demi rôtie.

Au bout du terme, elle revint chercher son homme, qui l'attendait de pied ferme, un sac sur le dos.

— Pour le coup, ton heure est venue, lui dit-elle en entrant brusquement; il n'y a plus à reculer; mais que veux-tu faire de ce sac?

— Il contient les âmes de douze joueurs de mes amis, que j'ai autrefois délivrés de l'enfer.

— Qu'ils y rentrent avec toi! dit la Mort.

Et, saisissant Federigo par les cheveux, elle s'élança dans les airs, vola vers le midi, et s'enfonça

avec sa proie dans les gouffres du mont Gibel. Arrivée aux portes de l'enfer, elle frappa trois coups.

— Qui est là? dit Pluton.

— Federigo le joueur, répondit la Mort.

— N'ouvrez pas, s'écria Pluton, qui se rappela aussitôt les douze parties qu'il avait perdues; ce coquin-là dépeuplerait mon empire.

Pluton refusant d'ouvrir, la Mort transporta son prisonnier aux portes du purgatoire; mais l'ange de garde lui en interdit l'entrée, ayant reconnu qu'il se trouvait en état de péché mortel. Il fallut donc à toute force, et au grand regret de la Mort, qui en voulait à Federigo, diriger le convoi vers les régions célestes.

— Qui es-tu? dit saint Pierre à Federigo, quand la Mort l'eut déposé à l'entrée du paradis.

— Votre ancien hôte, répondit-il, celui qui vous régala jadis du produit de sa chasse.

— Oses-tu bien te présenter ici dans l'état où je te vois? s'écria saint Pierre. Ne sais-tu pas que le ciel est fermé à tes pareils? Quoi! tu n'es pas même digne du purgatoire, et tu veux une place dans le paradis!

— Saint Pierre, dit Federigo, est-ce ainsi que je vous reçus quand vous vîntes avec votre divin maître, il y a environ cent quatre-vingts ans, me demander l'hospitalité?

— Tout cela est bel et bon, repartit saint Pierre d'un ton grondeur, quoique attendri; mais je ne puis pas prendre sur moi de te laisser entrer. Je vais in-

former Jésus-Christ de ton arrivée; nous verrons ce qu'il dira.

Notre-Seigneur, étant averti, vint à la porte du paradis, où il trouva Federigo à genoux sur le seuil, avec ses douze âmes, six de chaque côté. Lors, se laissant toucher de compassion :

— Passe encore pour toi, dit-il à Federigo; mais ces douze âmes que l'enfer réclame, je ne saurais en conscience les laisser entrer.

— Eh quoi! Seigneur, dit Federigo, lorsque j'eus l'honneur de vous recevoir dans ma maison, n'étiez-vous pas accompagné de douze voyageurs que j'accueillis, ainsi que vous, du mieux qu'il me fut possible?

— Il n'y a pas moyen de résister à cet homme, dit Jésus-Christ. Entrez donc, puisque vous voilà; mais ne vous vantez pas de la grâce que je vous fais; elle serait de mauvais exemple.

BALLADES

LE BAN DE CROATIE

(Imité de l'Illyrique)

Il y avait un ban de Croatie qui était borgne de l'œil droit et sourd de l'oreille gauche. De son œil droit il regardait la misère du peuple; de son oreille gauche il écoutait les plaintes des voïvodes. Et qui avait de grandes richesses était accusé, et qui était accusé mourait. De cette manière il fit décapiter Humanay-Bey et le voïvode Zambolich, et il s'empara de leurs trésors. A la fin, Dieu fut irrité de ses crimes, et il permit à des spectres de tourmenter son sommeil. Et toutes les nuits, au pied de son lit, se tenaient debout Humanay et Zambolich, le regardant de leurs yeux ternes et mornes. A l'heure où les étoiles pâlissent, quand le ciel devient rose à l'Orient, alors, ce qui est épouvantable à raconter, les deux spectres s'inclinaient comme pour le saluer par dérision; et leurs têtes, sans appui, tombaient et roulaient sur les tapis, et alors le ban pouvait dormir. Une nuit, une froide nuit d'hiver, Humanay parla et dit :

— Depuis assez longtemps nous te saluons; pourquoi ne nous rends-tu pas notre salut?

Alors le ban se leva tout tremblant; et, comme il s'inclinait pour les saluer, sa tête tomba d'elle-même et roula sur le tapis.

LE HEYDUQUE MOURANT

(Imité de l'Illyrique)

— A moi! vieux aigle blanc, je suis Gabriel Zapol, qui t'ai souvent repu de la chair des Pandours, mes ennemis. Je suis blessé, je vais mourir; mais, avant de donner à tes aiglons mon cœur, mon grand cœur, je te prie de me rendre un service. Prends dans tes serres ma giberne vide et la porte à mon frère George pour qu'il me venge. Dans ma giberne il y avait douze cartouches, et tu verras douze Pandours morts autour de moi. Mais ils sont venus treize, et le treizième, Botzaï, le lâche, m'a frappé dans le dos. Prends aussi dans tes serres ce mouchoir brodé, et le porte à la belle Khava pour qu'elle me pleure.

Et l'aigle porta sa giberne vide à son frère George, et il le trouva qui s'enivrait d'eau-de-vie. Et il porta son mouchoir brodé à la belle Khava, et il la trouva qui se mariait à Botzaï[1].

1. J'ai lu, l'année dernière, à Athènes, une chanson grecque dont la fin a quelque analogie avec celle de cette ballade. Les beaux génies se rencontrent. En voici une traduction.

LA JEUNE FILLE EN ENFER

Qu'elles sont heureuses, les montagnes! qu'ils sont bien partagés, les champs — qui ne connaissent pas Charon, qui n'attendent pas Charon! — L'été, des moutons; l'hiver, des neiges. — Trois

braves veulent sortir de l'enfer : — l'un dit qu'il sortira au mois de mai, l'autre en été, — le troisième en automne, lorsque les raisins sont mûrs. — Une fille blonde leur parla ainsi au séjour souterrain : — « Emmenez-moi, mes braves : menez-moi à l'air, à la lumière. » — « Fillette, tes habits font froufrou, le vent siffle dans tes cheveux, tes pantoufles craquent; Charon serait averti. » — « Eh bien! mes habits, je les ôte; mes cheveux, je les coupe; — mes petites pantoufles, je les laisse au bas de l'escalier. — Emmenez-moi, mes braves; menez-moi dans le monde d'en haut, — que je voie ma mère qui se désole à cause de moi, — que je voie mes frères qui pleurent à cause de moi. » — « Fillette, tes frères, à toi, sont au bal à danser; — fillette, ta mère, à toi, est dans la rue à babiller. »

Ἡ ΚΟΡΗ ΕΙΣ ΤΟΝ ΑΔΗΝ

Καλα το 'χουνε τὰ βουνὰ, καλάμοιρ' εἶν οἱ κάμποι
Ποῦ Χάρον δὲν παντέχουνε, Χάρον δὲν καρτεροῦνε.
Τὸ καλοκαίρι πρόβατα, καὶ τὸν χειμόνα χιόνια.
Τρεῖς ἀνδρειομένοι βούλονται τὸν Ἅδην νὰ τζακίσουν,
Ὁ 'νάς λέγει τὸν Μάη νᾶ βγῆ κι' ἄλλος τὸ καλοκαίρί
Κι' ὁ τρίτος τὸ χυνὸπωρον ὅποῦ 'ναι τὰ σταφύλια.
Κόρη ξανθὴ τοὺς 'μίλησε ἀπὸ τὸν κάτω κόσμον·
— Πάρτε μ' ἀνδρειομενοίμου κ' ἐμὲ 'ς ἀγεράκοσμον
— Κόρη, βροντοῦν τὰ ρούχασου, φυσοῦν καὶ τὰ μαλλία σου,
Κτυπάει τὸ καλίγισου καὶ μᾶς νογάει ὁ Χάρος.
— Ἐγῶ τὰ ροῦχα βγανώτα καὶ τὰ μαλλία τὰ κόβω,
Καὶ τὰ καλιγοπαπούτζια 'ς τὴν σκάλαν τὰ ἀπιθώνω.
Παρτε μ' ἄνδρειομενοίμου κ' ἐμε 'ς τὸν 'πάνω κοσμον,
Νὰ πάω νὰ ἰδῶ τὴν μάννανμου, που θλιβεται γι' ἐμένα
Νά πάω νὰ ἰδῶ τ' ἀδέρφιαμου, πῶς κλαίουνε γι' ἐμένα
— Κόρη 'σένα τ' αδερφίασου εἰς τὸν χορὸν χορεύουν
Κόρη 'σὲνα ἡ μάννασου 'ς τὴν ρούγαν κουφεντίαζει.

(Note de 1842.)

LA PERLE DE TOLÈDE

(Imité de l'espagnol)

Qui me dira si le soleil est plus beau à son lever qu'à son coucher? Qui me dira de l'olivier ou de l'amandier lequel est le plus beau des arbres? Qui me dira qui du Valencien ou de l'Andaloux est le plus brave? Qui me dira quelle est la plus belle des femmes? — Je vous dirai quelle est la plus belle des femmes : c'est Aurore de Vargas, la perle de Tolède.

Le noir Tuzani a demandé sa lance, il a demandé son bouclier : sa lance, il la tient à sa main droite; son bouclier pend à son cou. Il descend dans son écurie, et considère ses quarante juments l'une après l'autre. Il dit :

— Berja est la plus vigoureuse; sur sa large croupe j'emporterai la perle de Tolède, ou, par Allah! Cordoue ne me reverra jamais.

Il part, il chevauche, il arrive à Tolède, et il rencontre un vieillard près du Zacatin.

— Vieillard à la barbe blanche, porte cette lettre à don Guttiere, à don Guttiere de Saldaña. S'il est homme, il viendra combattre contre moi près de la

fontaine d'Almami. La perle de Tolède doit appartenir à l'un de nous.

Et le vieillard a pris la lettre, il l'a prise et l'a portée au comte de Saldaña, comme il jouait aux échecs avec la perle de Tolède. Le comte a lu la lettre, il a lu le cartel, et de sa main il a frappé la table si fort que toutes les pièces sont tombées. Et il se lève et demande sa lance et son bon cheval; et la perle s'est levée aussi toute tremblante, car elle a compris qu'il allait à un duel.

— Seigneur Guttiere, don Guttiere de Saldaña, restez, je vous en prie, et jouez encore avec moi.

— Je ne jouerai pas davantage aux échecs; je veux jouer au jeu des lances à la fontaine d'Almami.

Et les pleurs d'Aurore ne purent l'arrêter; car rien n'arrête un cavalier qui se rend à un duel. Alors la perle de Tolède a pris son manteau, et, montée sur sa mule, s'en est allée à la fontaine d'Almami.

Autour de la fontaine le gazon est rouge. L'eau de la fontaine est rouge aussi; mais ce n'est point le sang d'un chrétien qui rougit le gazon, qui rougit l'eau de la fontaine. Le noir Tuzani est couché sur le dos; la lance de don Guttiere s'est brisée dans sa poitrine; tout son sang se perd peu à peu. Sa jument Berja le regarde en pleurant, car elle ne peut guérir la blessure de son maître.

La perle descend de sa mule :

— Cavalier, ayez bon courage ; vous vivrez encore pour épouser une belle Moresque ; ma main sait guérir les blessures que fait mon chevalier.

— O perle si blanche, ô perle si belle, arrache de mon sein ce tronçon de lance qui le déchire : le froid de l'acier me glace et me transit.

Elle s'est approchée sans défiance ; mais il a ranimé ses forces, et du tranchant de son sabre il balafre ce visage si beau.

LA PARTIE DE TRICTRAC

Les voiles sans mouvement pendaient collées contre les mâts; la mer était unie comme une glace; la chaleur était étouffante, le calme désespérant.

Dans un voyage sur mer, les ressources d'amusement que peuvent offrir les habitants d'un vaisseau seront bientôt épuisées. On se connaît trop bien, hélas! lorsqu'on a passé quatre mois ensemble dans une maison de bois longue de cent vingt pieds. Quand vous voyez venir le premier lieutenant, vous savez qu'il vous parlera d'abord de Rio-de-Janiero, dont il vient, puis du fameux pont d'Essling*, qu'il a vu faire par les marins de la garde, dont il faisait partie. Au bout de quinze jours, vous connaissez jusqu'aux expressions qu'il affectionne, jusqu'à la ponctuation de ses phrases, aux différentes intonations de sa voix. Quand jamais a-t-il manqué de s'arrêter tristement après avoir prononcé pour la première fois dans son récit ce mot, *l'Empereur*... « Si vous l'aviez vu alors!!! » (trois points d'admiration), ajoute-t-il invariablement. Et l'épisode du cheval du trompette, et le boulet qui ricoche et qui emporte une giberne où il y avait pour sept mille cinq cents francs en or et en bijoux, etc., etc.! — Le second lieutenant est un grand politique; il disserte tous les jours sur le dernier numéro du *Constitutionnel**,

qu'il a emporté de Brest; ou, s'il quitte les sublimités de la politique pour descendre à la littérature, il vous régalera de l'analyse du dernier vaudeville qu'il a vu jouer. Grand Dieu!... Le commissaire de marine possédait une histoire bien intéressante. Comme il nous enchanta la première fois qu'il nous raconta son évasion du ponton de Cadix*! mais à la vingtième répétition ma foi, l'on n'y peut plus tenir... — Et les enseignes, et les aspirants!... Le souvenir de leurs conversations me fait dresser les cheveux à la tête. Quant au capitaine, généralement c'est le moins ennuyeux du bord. En sa qualité de commandant despotique, il se trouve en état d'hostilité secrète contre tout l'état-major; il vexe, il opprime quelquefois, mais il y a un certain plaisir à pester contre lui. S'il a quelque manie fâcheuse pour ses subordonnés, on a le plaisir de voir son supérieur ridicule, et cela console un peu.

A bord du vaisseau sur lequel j'étais embarqué, les officiers étaient les meilleures gens du monde, tous bons diables, s'aimant comme des frères, mais s'ennuyant à qui mieux mieux. Le capitaine était le plus doux des hommes, point tracassier (ce qui est une rareté). C'était toujours à regret qu'il faisait sentir son autorité dictatoriale. Pourtant, que ce voyage me parut long! surtout ce calme qui nous prit quelques jours seulement avant de voir la terre!...

Un jour, après le dîner que le désœuvrement nous avait fait prolonger aussi longtemps qu'il était hu-

mainement possible, nous étions tous rassemblés sur le pont, attendant le spectacle monotone mais toujours majestueux d'un coucher de soleil en mer. Les uns fumaient, d'autres relisaient pour la vingtième fois un des trente volumes de notre triste bibliothèque; tous bâillaient à pleurer. Un enseigne assis à côté de moi s'amusait, avec toute la gravité digne d'une occupation sérieuse, à laisser tomber, la pointe en bas, sur les planches du tillac, le poignard que les officiers de marine portent ordinairement en petite tenue. C'est un amusement comme un autre, et qui exige de l'adresse pour que la pointe se pique bien perpendiculairement dans le bois. — Désirant faire comme l'enseigne, et n'ayant point de poignard à moi, je voulus emprunter celui du capitaine; mais il me refusa. Il tenait singulièrement à cette arme, et même il aurait été fâché de la voir servir à un amusement aussi futile. Autrefois ce poignard avait appartenu à un brave officier mort malheureusement dans la dernière guerre... Je devinai qu'une histoire allait suivre, je ne me trompais pas. Le capitaine commença sans se faire prier; quant aux officiers qui nous entouraient, comme chacun d'eux connaissait par cœur les infortunes du lieutenant Roger, ils firent aussitôt une retraite prudente. Voici à peu près quel fut le récit du capitaine :

Roger, quand je le connus, était plus âgé que moi de trois ans; il était lieutenant; moi, j'étais en-

seigne. Je vous assure que c'était un des meilleurs officiers de notre corps, d'ailleurs, un cœur excellent, de l'esprit, de l'instruction, des talents, en un mot un jeune homme charmant. Il était malheureusement un peu fier et susceptible, ce qui tenait, je crois, à ce qu'il était enfant naturel, et qu'il craignait que sa naissance ne lui fît perdre de la considération dans le monde; mais, pour dire la vérité, de tous ses défauts le plus grand c'était un désir violent et continuel de primer partout où il se trouvait. Son père, qu'il n'avait jamais vu, lui faisait une pension qui aurait été bien plus que suffisante pour ses besoins, si Roger n'avait pas été la générosité même. Tout ce qu'il avait était à ses amis. Quand il venait de toucher son trimestre, c'était à qui irait le voir avec une figure triste et soucieuse :

— Eh bien! camarade, qu'as-tu? demandait-il; tu m'as l'air de ne pouvoir pas faire grand bruit en frappant sur tes poches; allons, voici ma bourse, prends ce qu'il te faut, et viens-t'en dîner avec moi.

Il vint à Brest une jeune actrice fort jolie, nommée Gabrielle, qui ne tarda pas à faire des conquêtes parmi les marins et les officiers de la garnison. Ce n'était pas une beauté régulière, mais elle avait de la taille, de beaux yeux, le pied petit, l'air passablement effronté : tout cela plaît fort quand on est dans les parages de vingt à vingt-cinq ans. On la disait par-dessus le marché la plus capricieuse créature de son sexe, et sa manière de jouer ne démen-

tait pas cette réputation. Tantôt elle jouait à ravir, on eût dit une comédienne du premier ordre; le lendemain, dans la même pièce, elle était froide, insensible; elle débitait son rôle comme un enfant récite son catéchisme. Ce qui intéressa surtout nos jeunes gens, ce fut l'histoire suivante que l'on racontait d'elle. Il paraît qu'elle avait été entretenue très richement à Paris par un sénateur* qui faisait, comme l'on dit, des folies pour elle. Un jour cet homme, se trouvant chez elle, mit son chapeau sur sa tête; elle le pria de l'ôter, et se plaignit même qu'il lui manquait de respect. Le sénateur se mit à rire, leva les épaules, et dit en se carrant dans un fauteuil : « C'est bien le moins que je me mette à mon aise chez une fille que je paie. » Un bon soufflet de crocheteur, détaché par la blanche main de la Gabrielle, le paya aussitôt de sa réponse et jeta son chapeau à l'autre bout de la chambre. De là, rupture complète. Des banquiers, des généraux avaient fait des offres considérables à la dame; mais elle les avait toutes refusées, et s'était faite actrice afin, disait-elle, de vivre indépendante.

Lorsque Roger la vit et qu'il apprit cette histoire, il jugea que cette personne était son fait, et avec la franchise un peu brutale qu'on nous reproche à nous autres marins, voici comment il s'y prit pour lui montrer combien il était touché de ses charmes. Il acheta les plus belles fleurs et les plus rares qu'il put trouver à Brest, en fit un bouquet qu'il attacha avec

un beau ruban rose, et dans le nœud arrangea très proprement un rouleau de vingt-cinq napoléons; c'était tout ce qu'il possédait pour le moment. Je me souviens que je l'accompagnai dans les coulisses pendant un entr'acte. Il fit à la Gabrielle un compliment fort court sur la grâce qu'elle avait à porter son costume, lui offrit le bouquet, et lui demanda la permission d'aller la voir chez elle. Tout cela fut dit en trois mots.

Tant que Gabrielle ne vit que les fleurs et le beau jeune homme qui les lui présentait, elle lui souriait, accompagnant son sourire d'une révérence des plus gracieuses; mais quand elle eut le bouquet entre les mains et qu'elle sentit le poids de l'or, sa physionomie changea plus rapidement que la surface de la mer que soulève un ouragan des tropiques; et certes elle ne fut guère moins méchante, car elle lança de toute sa force le bouquet et les napoléons à la tête de mon pauvre ami, qui en porta les marques sur la figure pendant plus de huit jours. La sonnette du régisseur se fit entendre, Gabrielle entra en scène, et joua tout de travers.

Roger, ayant ramassé son bouquet et son rouleau d'or d'un air bien confus, s'en alla au café, offrit le bouquet (sans l'argent) à la demoiselle du comptoir, et essaya, en buvant du punch, d'oublier la cruelle. Il n'y réussit pas; et, malgré le dépit qu'il éprouvait de ne pouvoir se montrer avec son œil poché, il devint amoureux fou de la colérique Gabrielle. Il lui

écrivait vingt lettres par jour, et quelles lettres ! soumises, tendres, respectueuses, telles qu'on pourrait les adresser à une princesse. Les premières lui furent renvoyées sans avoir été décachetées; les autres n'obtinrent pas de réponse. Roger cependant conservait quelque espoir, quand nous lui montrâmes que la marchande d'oranges du théâtre enveloppait ses oranges avec ces lettres d'amour, que Gabrielle lui donnait par un raffinement de méchanceté. Ce fut un coup terrible pour la fierté de notre ami. Pourtant sa passion ne diminua pas. Il parlait de demander l'actrice en mariage; et comme on lui disait que le ministre de la marine n'y donnerait jamais son consentement, il s'écriait qu'il se brûlerait la cervelle.

Sur ces entrefaites, il arriva que les officiers d'un régiment de ligne en garnison à Brest voulurent faire répéter un couplet de vaudeville à la Gabrielle, qui s'y refusa par pur caprice. Les officiers et l'actrice s'opiniâtrèrent si bien, que les uns firent baisser la toile par leurs sifflets, et que l'autre s'évanouit. Vous savez ce que c'est que le parterre d'une ville de garnison. Il fut convenu entre les officiers que le lendemain et les jours suivants la coupable serait sifflée sans rémission; qu'on ne lui permettrait pas de jouer un seul rôle avant qu'elle n'eût fait amende honorable avec l'humilité nécessaire pour expier son crime. Roger n'avait point assisté à cette représentation; mais il apprit le soir même le

scandale qui avait mis tout le théâtre en confusion, ainsi que les projets de vengeance qui se tramaient pour le lendemain. Sur-le-champ son parti fut pris.

Le lendemain, lorsque Gabrielle parut, du banc des officiers partirent des huées et des sifflets à fendre les oreilles. Roger, qui s'était placé à dessein tout auprès des tapageurs, se leva, et interpella les plus bruyants en termes si outrageants, que toute leur fureur se tourna aussitôt contre lui. Alors, avec un grand sang-froid, il tira son carnet de sa poche, et inscrivait les noms qu'on lui criait de toutes parts ; il aurait pris rendez-vous pour se battre avec tout le régiment, si, par esprit de corps, un grand nombre d'officiers de marine ne fussent survenus, et n'eussent provoqué la plupart de ses adversaires. La bagarre fut vraiment effroyable.

Toute la garnison fut consignée pour plusieurs jours ; mais quand on nous rendit la liberté, il y eut un terrible compte à régler. Nous nous trouvâmes une soixantaine sur le terrain. Roger, seul, se battit contre trois officiers ; il en tua un, et blessa grièvement les deux autres sans recevoir une égratignure. Je fus moins heureux pour ma part : un maudit lieutenant, qui avait été maître d'armes, me donna dans la poitrine un grand coup d'épée, dont je manquai mourir. Ce fut, je vous assure, un beau spectacle que ce duel, ou plutôt cette bataille. La marine eut tout l'avantage ; et le régiment fut obligé de quitter Brest.

Vous pensez bien que nos officiers supérieurs n'oublièrent pas l'auteur de la querelle. Il eut pendant quinze jours une sentinelle à sa porte.

Quand ses arrêts furent levés, je sortis de l'hôpital, et j'allai le voir. Quelle fut ma surprise, en entrant chez lui, de le voir assis à déjeuner tête à tête avec Gabrielle! Ils avaient l'air d'être depuis longtemps en parfaite intelligence. Déjà ils se tutoyaient et se servaient du même verre. Roger me présenta à sa maîtresse comme son meilleur ami, et lui dit que j'avais été blessé dans l'espèce d'escarmouche dont elle avait été la première cause. Cela me valut un baiser de cette belle personne. Cette fille avait les inclinations toutes martiales.

Ils passèrent trois mois ensemble parfaitement heureux, ne se quittant pas d'un instant. Gabrielle paraissait l'aimer jusqu'à la fureur, et Roger avouait qu'avant de connaître Gabrielle il n'avait pas connu l'amour.

Une frégate hollandaise entra dans le port. Les officiers nous donnèrent à dîner. On but largement de toutes sortes de vins; et la nappe ôtée, ne sachant que faire, car ces messieurs parlaient très mal français, on se mit à jouer. Les Hollandais paraissaient avoir beaucoup d'argent; et leur premier lieutenant surtout voulait jouer si gros jeu, que pas un de nous ne se souciait de faire sa partie. Roger, qui ne jouait pas d'ordinaire, crut qu'il s'agissait dans cette occasion de soutenir l'honneur de son pays. Il joua

donc, et tint tout ce que voulut le lieutenant hollandais. Il gagna d'abord, puis perdit. Après quelques alternatives de gain et de perte, ils se séparèrent sans avoir rien fait. Nous rendîmes le dîner aux officiers hollandais. On joua encore. Roger et le lieutenant furent remis aux prises. Bref, pendant plusieurs jours, ils se donnèrent rendez-vous, soit au café, soit à bord, essayant toutes sortes de jeux, surtout le trictrac, et augmentant toujours leurs paris, si bien qu'ils en vinrent à jouer vingt-cinq napoléons la partie. C'était une somme énorme pour de pauvres officiers comme nous : plus de deux mois de solde ! Au bout d'une semaine, Roger avait perdu tout l'argent qu'il possédait, plus trois ou quatre mille francs empruntés à droite et à gauche.

Vous vous doutez bien que Roger et Gabrielle avaient fini par faire ménage commun et bourse commune, c'est-à-dire que Roger, qui venait de toucher une forte part de prises, avait mis à la masse dix ou vingt fois plus que l'actrice. Cependant il considérait toujours que cette masse appartenait principalement à sa maîtresse, et il n'avait gardé pour ses dépenses particulières qu'une cinquantaine de napoléons. Il fut cependant obligé de recourir à cette réserve pour continuer à jouer. Gabrielle ne lui fit pas la moindre observation.

L'argent du ménage prit le même chemin que son argent de poche. Bientôt Roger fut réduit à jouer ses derniers vingt-cinq napoléons. Il s'appliquait

horriblement; aussi la partie fut-elle longue et disputée. Il vint un moment où Roger, tenant le cornet, n'avait plus qu'une chance pour gagner : je crois qu'il lui fallait six quatre*. La nuit était avancée. Un officier qui les avait longtemps regardés jouer avait fini par s'endormir sur un fauteuil. Le Hollandais était fatigué et assoupi; en outre, il avait beaucoup bu de punch. Roger seul était bien éveillé, et en proie au plus violent désespoir. Ce fut en frémissant qu'il jeta les dés. Il les jeta si rudement sur le damier, que de la secousse une bougie tomba sur le plancher. Le Hollandais tourna la tête d'abord vers la bougie, qui venait de couvrir de cire son pantalon neuf, puis il regarda les dés. — Ils marquaient six et quatre. Roger, pâle comme la mort, reçut les vingt-cinq napoléons. Ils continuèrent à jouer. La chance devint favorable à mon malheureux ami, qui pourtant faisait écoles sur écoles*, et qui casait* comme s'il avait voulu perdre. Le lieutenant hollandais s'entêta, doubla, décupla les enjeux : il perdit toujours. Je crois le voir encore; c'était un grand blond, flegmatique, dont la figure semblait être de cire. Il se leva enfin, ayant perdu quatre-vingt mille francs, qu'il paya sans que sa physionomie décelât la moindre émotion.

Roger lui dit :

— Ce que nous avons fait ce soir ne signifie rien, vous dormiez à moitié; je ne veux pas de votre argent.

— Vous plaisantez, répondit le flegmatique Hol-

landais ; j'ai très bien joué, mais les dés ont été contre moi. Je suis sûr de pouvoir toujours vous gagner en vous rendant quatre trous*. Bonsoir!

Et il le quitta.

Le lendemain nous apprîmes que, désespéré de sa perte, il s'était brûlé la cervelle dans sa chambre après avoir bu un bol de punch.

Les quatre-vingt mille francs gagnés par Roger étaient étalés sur une table, et Gabrielle les contemplait avec un sourire de satisfaction.

— Nous voilà bien riches, dit-elle; que ferons-nous de tout cet argent?

Roger ne répondit rien; il paraissait comme hébété depuis la mort du Hollandais.

— Il faut faire mille folies, continua la Gabrielle : argent gagné aussi facilement doit se dépenser de même. Achetons une calèche, et narguons le préfet maritime et sa femme. Je veux avoir des diamants, des cachemires. Demande un congé et allons à Paris; ici nous ne viendrons jamais à bout de tant d'argent!

Elle s'arrêta pour observer Roger, qui, les yeux fixés sur le plancher, la tête appuyée sur sa main, ne l'avait pas entendue, et semblait rouler dans sa tête les plus sinistres pensées.

— Que diable as-tu? Roger, s'écria-t-elle en appuyant une main sur son épaule. Tu me fais la moue, je crois; je ne puis t'arracher une parole.

— Je suis bien malheureux, dit-il enfin avec un soupir étouffé.

— Malheureux! Dieu me pardonne, n'aurais-tu pas des remords pour avoir plumé ce gros mynheer?

Il releva la tête, et la regarda d'un œil hagard.

— Qu'importe, poursuivit-elle, qu'importe qu'il ait pris la chose au tragique et qu'il se soit brûlé ce qu'il avait de cervelle? Je ne plains pas les joueurs qui perdent; et certes son argent est mieux entre nos mains que dans les siennes : il l'aurait dépensé à boire et à fumer, au lieu que nous, nous allons faire mille extravagances toutes plus élégantes les unes que les autres.

Roger se promenait par la chambre, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux à demi fermés et remplis de larmes. Il vous aurait fait pitié si vous l'aviez vu.

— Sais-tu, lui dit Gabrielle, que des gens qui ne connaîtraient pas ta sensibilité romanesque pourraient bien croire que tu as triché?

— Et si cela était vrai? s'écria-t-il d'une voix sourde en s'arrêtant devant elle.

— Bah! répondit-elle en souriant, tu n'as pas assez d'esprit pour tricher au jeu.

— Oui, j'ai triché, Gabrielle; j'ai triché comme un misérable que je suis.

Elle comprit à son émotion qu'il ne disait que trop vrai; elle s'assit sur un canapé, et demeura quelque temps sans parler.

— J'aimerais mieux, dit-elle enfin d'une voix très émue, j'aimerais mieux que tu eusses tué dix hommes que d'avoir triché au jeu.

Il y eut un mortel silence d'une demi-heure. Ils étaient assis tous les deux sur le même sofa, et ne se regardèrent pas une seule fois. Roger se leva le premier, et lui dit bonsoir d'une voix assez calme.

— Bonsoir! lui répondit-elle d'un ton sec et froid.

Roger m'a dit depuis qu'il se serait tué ce jour-là même s'il n'avait craint que nos camarades ne devinassent la cause de son suicide. Il ne voulait pas que sa mémoire fût infâme.

Le lendemain Gabrielle fut aussi gaie qu'à l'ordinaire; on eût dit qu'elle avait déjà oublié la confidence de la veille. Pour Roger, il était devenu sombre, fantasque, bourru; il sortait à peine de sa chambre, évitait ses amis, et passait souvent des journées entières sans adresser une parole à sa maîtresse. J'attribuais sa tristesse à une sensibilité honorable, mais excessive, et j'essayai plusieurs fois de le consoler; mais il me renvoyait bien loin en affectant une grande indifférence pour son partner malheureux*. Un jour même il fit une sortie violente contre la nation hollandaise, et voulut me soutenir qu'il ne pouvait pas y avoir en Hollande un seul honnête homme. Cependant il s'informait en secret de la famille du lieutenant hollandais; mais personne ne pouvait lui en donner des nouvelles.

Six semaines après cette malheureuse partie de trictrac, Roger trouva chez Gabrielle un billet écrit par un aspirant, qui paraissait la remercier de bon-

tés qu'elle avait eues pour lui. Gabrielle était le désordre en personne, et le billet en question avait été laissé par elle sur sa cheminée. Je ne sais si elle avait été infidèle, mais Roger le crut, et sa colère fut épouvantable. Son amour et un reste d'orgueil étaient les seuls sentiments qui pussent encore l'attacher à la vie, et le plus fort de ces sentiments allait être ainsi soudainement détruit! Il accabla d'injures l'orgueilleuse comédienne, et, violent comme il était, je ne sais comment il se fit qu'il ne la battit pas.

— Sans doute, lui dit-il, ce freluquet vous a donné beaucoup d'argent? C'est la seule chose que vous aimiez, et vous accorderiez vos faveurs au plus sale de nos matelots s'il avait de quoi les payer.

— Pourquoi pas? répondit froidement l'actrice. Oui, je me ferais payer par un matelot, mais... *je ne le volerais pas.*

Roger poussa un cri de rage. Il tira en tremblant son poignard, et un instant regarda Gabrielle avec des yeux égarés, puis rassemblant toutes ses forces, il jeta l'arme à ses pieds et s'échappa de l'appartement pour ne pas céder à l'horrible tentation qui l'obsédait.

Ce soir-là même je passai fort tard devant son logement, et, voyant de la lumière chez lui, j'entrai pour lui emprunter un livre. Je le trouvai fort occupé à écrire. Il ne se dérangea point, et parut à peine s'apercevoir de ma présence dans sa chambre.

Je m'assis près de son bureau et je contemplai ses traits; ils étaient tellement altérés, qu'un autre que moi aurait eu de la peine à le reconnaître. Tout d'un coup j'aperçus sur le bureau une lettre déjà cachetée, et qui m'était adressée. Je l'ouvris aussitôt. Roger m'annonçait qu'il allait mettre fin à ses jours, et me chargeait de différentes commissions. Pendant que je lisais, il écrivait toujours sans prendre garde à moi : c'était à Gabrielle qu'il faisait ses adieux... Vous pensez quel fut mon étonnement, et ce que je dus lui dire, confondu comme je l'étais de sa résolution :

— Comment, tu veux te tuer, toi qui es si heureux?

— Mon ami, me dit-il en cachetant sa lettre, tu ne sais rien. Tu ne me connais pas. Je suis un fripon. Je suis si méprisable, qu'une fille de joie m'insulte, et je sens si bien ma bassesse que je n'ai pas la force de la battre.

Alors il me raconta l'histoire de la partie de trictrac, et tout ce que vous savez déjà. En l'écoutant, j'étais pour le moins aussi ému que lui; je ne savais que lui dire; je lui serrais les mains; j'avais les larmes aux yeux, mais je ne pouvais parler. Enfin l'idée me vint de lui représenter qu'il n'avait pas à se reprocher d'avoir causé volontairement la ruine du Hollandais, et qu'après tout, il ne lui avait fait perdre, par sa... tricherie,... que vingt-cinq napoléons.

— Donc! s'écria-t-il avec une ironie amère, je suis un petit voleur et non un grand. Moi qui avais tant d'ambition! N'être qu'un friponneau!

Et il éclata de rire. Je fondis en larmes.

Tout à coup la porte s'ouvrit; une femme entra et se précipita dans ses bras : c'était Gabrielle.

— Pardonne-moi, s'écria-t-elle en l'étreignant avec force, pardonne-moi. Je le sens bien, je n'aime que toi. Je t'aime mieux maintenant que si tu n'avais pas fait ce que tu te reproches. Si tu veux, je volerai..., j'ai déjà volé... Oui, j'ai volé..., j'ai volé une montre d'or... Que peut-on faire de pis?

Roger secoua la tête d'un air d'incrédulité; mais son front parut s'éclaircir.

— Non, ma pauvre enfant, dit-il en la repoussant avec douceur, il faut absolument que je me tue. Je souffre trop. Je ne puis résister à la douleur que je sens là.

— Eh bien! si tu veux mourir, Roger, je mourrai avec toi! Sans toi, que m'importe la vie! J'ai du courage; j'ai tiré des fusils; je me tuerai tout comme un autre. D'abord, moi qui ai joué la tragédie, j'en ai l'habitude.

Elle avait les larmes aux yeux en commençant, cette dernière idée la fit rire; et Roger lui-même laissa échapper un sourire.

— Tu ris, mon officier, s'écria-t-elle en battant des mains et en l'embrassant; tu ne te tueras pas!

Et elle l'embrassait toujours, tantôt pleurant,

tantôt riant, tantôt jurant comme un matelot; car elle n'était pas de ces femmes qu'un gros mot effraie.

Cependant je m'étais emparé des pistolets et du poignard de Roger, et je lui dis :

— Mon cher Roger, tu as une maîtresse et un ami qui t'aiment. Crois-moi, tu peux encore avoir quelque bonheur en ce monde.

Je sortis après l'avoir embrassé, et je le laissai seul avec Gabrielle.

Je crois que nous ne serions parvenus qu'à retarder seulement son funeste dessein, s'il n'avait reçu du ministre l'ordre de partir, comme premier lieutenant, à bord d'une frégate qui devait aller croiser dans les mers de l'Inde après avoir passé au travers de l'escadre anglaise qui bloquait le port. L'affaire était hasardeuse. Je lui fis entendre qu'il valait mieux mourir noblement d'un boulet anglais que de mettre fin lui-même à ses jours, sans gloire et sans utilité pour son pays. Il promit de vivre. Des quatre-vingt mille francs, il en distribua la moitié à des matelots estropiés ou à des veuves et des enfants de marins. Il donna le reste à Gabrielle, qui d'abord jura de n'employer cet argent qu'en bonnes œuvres. Elle avait bien l'intention de tenir parole, la pauvre fille; mais l'enthousiasme était chez elle de courte durée. J'ai su depuis qu'elle donna quelques milliers de francs aux pauvres. Elle s'acheta des chiffons avec le reste.

Nous montâmes, Roger et moi, sur une belle frégate, *la Galatée :* nos hommes étaient braves, bien exercés, bien disciplinés; mais notre commandant était un ignorant, qui se croyait un Jean Bart parce qu'il jurait mieux qu'un capitaine d'armes, parce qu'il écorchait le français, et qu'il n'avait jamais étudié la théorie de sa profession, dont il entendait assez médiocrement la pratique. Pourtant le sort le favorisa d'abord. Nous sortîmes heureusement de la rade, grâce à un coup de vent qui força l'escadre de blocus de gagner le large; et nous commençâmes notre croisière par brûler une corvette anglaise et un vaisseau de la compagnie*, sur les côtes de Portugal.

Nous voguions lentement vers les mers de l'Inde, contrariés par les vents et par les fausses manœuvres de notre capitaine, dont la madresse augmentait le danger de notre croisière. Tantôt chassés par des forces supérieures, tantôt poursuivant des vaisseaux marchands, nous ne passions pas un seul jour sans quelque aventure nouvelle. Mais ni la vie hasardeuse que nous menions, ni les fatigues que lui donnait le détail de la frégate, dont il était chargé, ne pouvaient distraire Roger des tristes pensées qui le poursuivaient sans relâche. Lui qui passait autrefois pour l'officier le plus actif et le plus brillant de notre port, maintenant il se bornait à faire seulement son devoir. Aussitôt que son service était fini, il se renfermait dans sa chambre, sans livres, sans papier;

il passait des heures entières couché dans son cadre ; et le malheureux ne pouvait dormir.

Un jour, voyant son abattement, je m'avisai de lui dire :

— Parbleu ! mon cher, tu t'affliges pour peu de chose. Tu as escamoté vingt-cinq napoléons à un gros Hollandais, bien ! — et tu as des remords pour plus d'un million. Or, dis-moi, quand tu étais l'amant de la femme du préfet de..., n'en avais-tu point ? Pourtant elle valait mieux que vingt-cinq napoléons ?

Il se retourna sur son matelas sans me répondre.

Je poursuivis :

— Après tout, ton crime, puisque tu dis que c'est un crime, avait un motif honorable, et venait d'une âme élevée.

Il tourna la tête et me regarda d'un air furieux.

— Oui, car enfin, si tu avais perdu, que devenait Gabrielle ? Pauvre fille, elle aurait vendu sa dernière chemise pour toi... Si tu perdais, elle était réduite à la misère... C'est pour elle, c'est par amour pour elle que tu as triché. Il y a des gens qui tuent par amour... qui se tuent... Toi, mon cher Roger, tu as fait plus. Pour un homme comme nous, il y a plus de courage à... voler, pour parler net, qu'à se tuer.

Peut-être maintenant, me dit le capitaine en interrompant son récit, vous semblé-je ridicule. Je

vous assure que mon amitié pour Roger me donnait dans ce moment une éloquence que je ne retrouve plus aujourd'hui; et le diable m'emporte! en lui parlant de la sorte j'étais de bonne foi, et je croyais tout ce que je disais. Ah! j'étais jeune alors!

Roger fut quelque temps sans répondre; il me tendit la main :

— Mon ami, dit-il en paraissant faire un grand effort sur lui-même, tu me crois meilleur que je ne suis. Je suis un lâche coquin. Quand j'ai triché ce Hollandais, je ne pensais qu'à gagner vingt-cinq napoléons; voilà tout. Je ne pensais pas à Gabrielle, et voilà pourquoi je me méprise... Moi, estimer mon honneur moins que vingt-cinq napoléons!... Quelle bassesse!... Oui, je serais heureux de pouvoir me dire : J'ai volé pour tirer Gabrielle de la misère... Non!... non! je ne pensais pas à elle... Je n'étais pas amoureux dans ce moment... J'étais un joueur... J'étais un voleur... J'ai volé de l'argent pour l'avoir à moi... et cette action m'a tellement abruti, avili, que je n'ai plus aujourd'hui de courage ni d'amour... je vis, et je ne pense plus à Gabrielle... je suis un homme fini.

Il paraissait si malheureux que, s'il m'avait demandé mes pistolets pour se tuer, je crois que je les lui aurais donnés.

Un certain vendredi, jour de mauvais augure, nous découvrîmes une grosse frégate anglaise, *l'Al-*

ceste, qui prit chasse sur nous. Elle portait cinquante-huit canons, nous n'en avions que trente-huit. Nous fîmes force de voiles pour lui échapper, mais sa marche était supérieure; elle gagnait sur nous à chaque instant; il était évident qu'avant la nuit nous serions contraints de livrer un combat inégal. Notre capitaine appela Roger dans sa chambre, où ils furent un grand quart d'heure à consulter ensemble. Roger remonta sur le tillac, me prit par le bras, et me tira à l'écart.

— D'ici à deux heures, me dit-il, l'affaire va s'engager; ce brave homme là-bas qui se démène sur le gaillard d'arrière a perdu la tête. Il y avait deux partis à prendre : le premier, le plus honorable, était de laisser l'ennemi arriver sur nous, puis de l'aborder vigoureusement en jetant à son bord une centaine de gaillards déterminés; l'autre parti, qui n'est pas mauvais, mais qui est assez lâche, serait de nous alléger en jetant à la mer une partie de nos canons. Alors nous pourrions serrer de très près la côte d'Afrique que nous découvrons là-bas à bâbord. L'Anglais, de peur de s'échouer, serait bien obligé de nous laisser échapper; mais notre brave capitaine n'est ni un lâche ni un héros : il va se laisser démolir de loin à coups de canon, et après une heure de combat il amènera honorablement son pavillon. Tant pis pour vous : les pontons de Portsmouth vous attendent. Quant à moi, je ne veux pas les voir.

— Peut-être, lui dis-je, nos premiers coups de ca-

non feront-ils à l'ennemi des avaries assez fortes pour l'obliger à cesser la chasse.

— Écoute, je ne veux pas être prisonnier, je veux me faire tuer; il est temps que j'en finisse. Si par malheur je ne suis que blessé, donne-moi ta parole que tu me jetteras à la mer. C'est le lit où doit mourir un bon marin comme moi.

— Quelle folie! m'écriai-je, et quelle commission me donnes-tu là!

— Tu rempliras le devoir d'un bon ami. Tu sais qu'il faut que je meure. Je n'ai consenti à ne pas me tuer que dans l'espoir d'être tué, tu dois t'en souvenir. Allons, fais-moi cette promesse; si tu me refuses, je vais demander ce service à ce contre-maître qui ne me refusera pas.

Après avoir réfléchi quelque temps, je lui dis :

— Je te donne ma parole de faire ce que tu désires, pourvu que tu sois blessé à mort, sans espoir de guérison. Dans ce cas, je consens à t'épargner des souffrances.

— Je serai blessé à mort ou bien je serai tué.

Il me tendit la main, je la serrai fortement. Dès lors il fut plus calme, et même une certaine gaieté martiale brilla sur son visage.

Vers trois heures de l'après-midi, les canons de chasse de l'ennemi commencèrent à porter dans nos agrès. Nous carguâmes alors une partie de nos voiles; nous présentâmes le travers à *l'Alceste*, et nous fîmes un feu roulant auquel les Anglais répondirent avec

vigueur. Après environ une heure de combat, notre capitaine, qui ne faisait rien à propos, voulut essayer l'abordage. Mais nous avions déjà beaucoup de morts et de blessés, et le reste de notre équipage avait perdu de son ardeur; enfin nous avions beaucoup souffert dans nos agrès, et nos mâts étaient fortement endommagés. Au moment où nous déployâmes nos voiles pour nous rapprocher de l'Anglais, notre grand mât, qui ne tenait plus à rien, tomba avec un fracas horrible. *L'Alceste* profita de la confusion où nous jeta d'abord cet accident. Elle vint passer à notre poupe en nous lâchant à demi-portée de pistolet toute sa bordée; elle traversa de l'avant à l'arrière notre malheureuse frégate, qui ne pouvait lui opposer sur ce point que deux petits canons. Dans ce moment j'étais auprès de Roger, qui s'occupait à faire couper les haubans qui retenaient encore le mât abattu. Je le sens qui me serrait le bras avec force; je me retourne, et je le vois renversé sur le tillac et tout couvert de sang. Il venait de recevoir un coup de mitraille dans le ventre.

Le capitaine courut à lui :

— Que faire, lieutenant? s'écria-t-il.

— Il faut clouer notre pavillon à ce tronçon de mât et nous faire couler.

Le capitaine le quitta aussitôt, goûtant fort peu ce conseil.

— Allons, me dit Roger, souviens-toi de ta promesse.

— Ce n'est rien, lui dis-je, tu peux en revenir.

— Jette-moi par-dessus le bord, s'écria-t-il en jurant horriblement et me saisissant par la basque de mon habit; tu vois bien que je n'en puis réchapper; jette-moi à la mer, je ne veux pas voir amener notre pavillon.

Deux matelots s'approchèrent de lui pour le porter à fond de cale.

— A vos canons, coquins, s'écria-t-il avec force; tirez à mitraille et pointez au tillac. Et toi, si tu manques à ta parole, je te maudis, et je te tiens pour le plus lâche et le plus vil de tous les hommes!

Sa blessure était certainement mortelle. Je vis le capitaine appeler un aspirant et lui donner l'ordre d'amener notre pavillon.

— Donne-moi une poignée de main, dis-je à Roger.

Au moment même où notre pavillon fut amené...

. . . . . .

— Capitaine, une baleine à bâbord! interrompit un enseigne accourant à nous.

— Une baleine! s'écria le capitaine transporté de joie et laissant là son récit; vite, la chaloupe à la mer! la yole à la mer! toutes les chaloupes à la mer! — Des harpons, des cordes! etc., etc.

Je ne pus savoir comment mourut le pauvre lieutenant Roger.

LE VASE ÉTRUSQUE

Auguste Saint-Clair n'était point aimé dans ce qu'on appelle le monde ; la principale raison c'était qu'il ne cherchait à plaire qu'aux personnes qui lui plaisaient à lui-même. Il recherchait les uns et fuyait les autres. D'ailleurs il était distrait et indolent. — Un soir, comme il sortait du Théâtre Italien, la marquise A*** lui demanda comment avait chanté mademoiselle Sontag*. « Oui, madame », répondit Saint-Clair en souriant agréablement, et pensant à tout autre chose. On ne pouvait attribuer cette réponse ridicule à la timidité, car il parlait à un grand seigneur, à un grand homme, et même à une femme à la mode, avec autant d'aplomb que s'il eût entretenu son égal. — La marquise décida que Saint-Clair était un prodige d'impertinence et de fatuité.

Madame B*** l'invita un lundi à dîner. Elle lui parla souvent ; et, en sortant de chez elle, il déclara que jamais il n'avait rencontré de femme plus aimable. Madame B*** amassait de l'esprit chez les autres pendant un mois, et le dépensait chez elle en une soirée. Saint-Clair la voit le jeudi de la même semaine. Cette fois, il s'ennuya quelque peu. Une autre visite le détermina à ne plus reparaître dans son salon. Madame B*** publia que Saint-Clair était

un jeune homme sans manières et du plus mauvais ton.

Il était né avec un cœur tendre et aimant*; mais à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades*. Il était fier, ambitieux; il tenait à l'opinion comme y tiennent les enfants. Dès lors, il se fit une étude de supprimer tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante. Il atteignit son but, mais sa victoire lui coûta cher. Il put cacher aux autres les émotions de son âme trop tendre; mais en les renfermant en lui-même, il se les rendit cent fois plus cruelles. Dans le monde il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant; et, dans la solitude, son imagination inquiète lui créait des tourments d'autant plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne.

Il est vrai qu'il est difficile de trouver un ami!

— Difficile! Est-ce possible? Deux hommes ont-ils existé qui n'eussent pas de secret l'un pour l'autre? — Saint-Clair ne croyait guère à l'amitié, et l'on s'en apercevait. On le trouvait froid et réservé avec les jeunes gens de sa société. Jamais il ne les questionnait sur leurs secrets; mais toutes ses pensées et la plupart de ses actions étaient des mystères pour eux. Les Français aiment à parler d'eux-mêmes; aussi Saint-Clair était-il, malgré lui, le dépositaire de bien des confidences. Ses amis, et ce mot désigne

Le boulevard des Italiens et le Café Anglais vers 1830

Lithographie d'Arnout

les personnes que nous voyons deux fois par semaine, se plaignaient de sa méfiance à leur égard; en effet, celui qui sans qu'on l'interroge nous fait part de son secret s'offense ordinairement de ne pas apprendre le nôtre. On s'imagine qu'il doit y avoir réciprocité dans l'indiscrétion.

— Il est boutonné jusqu'au menton, disait un jour le beau chef d'escadron Alphonse de Thémines; jamais je ne pourrai avoir la moindre confiance dans ce diable de Saint-Clair.

— Je le crois un peu jésuite, reprit Jules Lambert; quelqu'un m'a juré sa parole qu'il l'avait rencontré deux fois sortant de Saint-Sulpice. Personne ne sait ce qu'il pense. Pour moi, je ne pourrai jamais être à mon aise avec lui.

Ils se séparèrent. Alphonse rencontra Saint-Clair sur le boulevard Italien, marchant la tête baissée, et sans voir personne. Alphonse l'arrêta, lui prit le bras, et avant qu'ils fussent arrivés à la rue de la Paix, il lui avait raconté toute l'histoire de ses amours avec madame ***, dont le mari est si jaloux et si brutal.

Le soir, Jules Lambert perdit son argent à l'écarté. Il se mit à danser. En dansant, il coudoya un homme qui, ayant aussi perdu tout son argent, était de fort mauvaise humeur. De là quelques mots piquants : rendez-vous pris. Jules pria Saint-Clair de lui servir de second, et par la même occasion lui em-

prunta de l'argent, qu'il a toujours oublié de lui rendre.

Après tout, Saint-Clair était un homme assez facile à vivre. Ses défauts ne nuisaient qu'à lui seul. Il était obligeant, souvent aimable, rarement ennuyeux. Il avait beaucoup voyagé*, beaucoup lu, et ne parlait de ses voyages et de ses lectures que lorsqu'on l'exigeait. D'ailleurs il était grand, bien fait; sa physionomie était noble et spirituelle, presque toujours trop grave; mais son sourire était plein de grâce.

J'oubliais un point important. Saint-Clair était attentif avec toutes les femmes, et recherchait leur conversation plus que celle des hommes. Aimait-il? C'est ce qu'il était difficile de décider. Seulement si cet être si froid ressentait de l'amour, on savait que la jolie comtesse Mathilde de Coursy devait être l'objet de sa préférence. C'était une jeune veuve, chez laquelle on le voyait assidu. Pour conclure leur intimité, on avait les présomptions suivantes. D'abord la politesse presque cérémonieuse de Saint-Clair pour la comtesse, et *vice versa*; puis son affectation de ne jamais prononcer son nom dans le monde, ou, s'il était obligé de parler d'elle, jamais le moindre éloge; puis, avant que Saint-Clair ne lui fût présenté, il aimait passionnément la musique, et la comtesse avait autant de goût pour la peinture. Depuis qu'ils s'étaient vus, leurs goûts avaient changé. En-

fin, la comtesse ayant été aux eaux l'année passée, Saint-Clair était parti six jours après elle.

. . . . . .

. . . . . .

Mon devoir d'historien m'oblige à déclarer qu'une nuit du mois de juillet, peu de moments avant le lever du soleil, la porte du parc d'une maison de campagne s'ouvrit, et qu'il en sortit un homme avec toutes les précautions d'un voleur qui craint d'être surpris. Cette maison de campagne appartenait à madame de Coursy, et cet homme était Saint-Clair. Une femme, enveloppée dans une pelisse, l'accompagna jusqu'à la porte, et passa la tête en dehors, pour le voir encore plus longtemps, tandis qu'il s'éloignait en descendant le sentier qui longeait le mur du parc. Saint-Clair s'arrêta, jeta autour de lui un coup d'œil circonspect, et de la main fit signe à cette femme de rentrer. La clarté d'une nuit d'été lui permettait de distinguer sa figure pâle, toujours immobile à la même place. Il revint sur ses pas, s'approcha d'elle, et la serra tendrement dans ses bras. Il voulait l'engager à rentrer; mais il avait encore cent choses à lui dire. Leur conversation durait depuis dix minutes, quand on entendit la voix d'un paysan qui sortait pour aller travailler aux champs. Un baiser est pris et rendu, la porte est fermée, et Saint-Clair, d'un saut, est au bout du sentier.

Il suivait un chemin qui lui semblait bien connu.

— Tantôt il sautait presque de joie, et courait en frappant les buissons de sa canne; tantôt il s'arrêtait ou marchait lentement, regardant le ciel qui se colorait de pourpre du côté de l'orient. Bref, à le voir, on eût dit un fou enchanté d'avoir brisé sa cage. Après une demi-heure de marche, il était à la porte d'une petite maison isolée, qu'il avait louée pour la saison. Il avait une clef : il entra; puis il se jeta sur un grand canapé, et là, les yeux fixes, la bouche courbée par un doux sourire, il pensait, il rêvait tout éveillé. Son imagination ne lui présentait alors que des pensées de bonheur. « Que je suis heureux! se disait-il à chaque instant. Enfin je l'ai rencontré, ce cœur qui comprend le mien!... — Oui, c'est mon idéal que j'ai trouvé... J'ai tout à la fois un *ami* et une maîtresse*... Quel caractère!... quelle âme passionnée!... Non, elle n'a jamais aimé avant moi et elle n'aimera jamais que moi... » Bientôt, comme la vanité se glisse toujours dans les affaires de ce monde : « C'est la plus belle femme de Paris, pensait-il » ; et son imagination lui retraçait à la fois tous ses charmes. — « Elle m'a choisi entre tous. Elle avait pour admirateurs l'élite de la société. Ce colonel de hussards, si beau, si brave, — et pas trop fat; — ce jeune auteur qui fait de si jolies aquarelles*, et qui joue si bien les proverbes; — ce Lovelace russe, qui a vu le Balkan, et qui a servi sous Diébitch* : — surtout Camille T***, qui a de l'esprit certainement, de belles manières, un beau coup de

sabre sur le front*... elle les a tous éconduits. Et moi!... » Alors venait son refrain : « Que je suis heureux! que je suis heureux! » Et il se levait, ouvrait la fenêtre, car il ne pouvait respirer; puis il se promenait, puis il se roulait sur son canapé.

Un amant heureux est presque aussi ennuyeux qu'un amant malheureux. Un de mes amis, qui se trouvait souvent dans l'une ou l'autre de ces deux positions*, n'avait trouvé d'autre moyen de se faire écouter que de me donner un excellent déjeuner, pendant lequel il avait la liberté de parler de ses amours; le café pris, il fallait absolument changer de conversation.

Comme je ne puis donner à déjeuner à tous mes lecteurs, je leur ferai grâce des pensées d'amour de Saint-Clair. D'ailleurs on ne peut pas toujours rester dans la région des nuages. Saint-Clair était fatigué, il bâilla, étendit les bras, vit qu'il était grand jour; il fallait enfin penser à dormir. Lorsqu'il se réveilla, il vit à sa montre qu'il avait à peine le temps de s'habiller et de courir à Paris, où il était invité à un déjeuner-dîner* avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance. . . . . .

. . . . . .

On venait de déboucher une autre bouteille de vin de Champagne; je laisse au lecteur à en déterminer le numéro. Qu'il lui suffise de savoir qu'on en était venu à ce moment, qui arrive assez vite dans un déjeuner de garçons, où tout le monde veut parler à la

fois, où les bonnes têtes commencent à concevoir des inquiétudes pour les mauvaises.

— « Je voudrais », dit Alphonse de Thémines, qui ne perdait jamais une occasion de parler de l'Angleterre, « je voudrais que ce fût la mode à Paris comme à Londres de porter chacun un toast à sa maîtresse. De la sorte, nous saurions au juste pour qui soupire notre ami Saint-Clair » ; et, en parlant ainsi, il remplit son verre et ceux de ses voisins.

Saint-Clair un peu embarrassé se préparait à répondre, mais Jules Lambert le prévint :

— « J'approuve fort cet usage », dit-il, « et je l'adopte » ; et, levant son verre : « A toutes les modistes de Paris! J'en excepte celles qui ont trente ans, les borgnes et les boiteuses, etc. »

— Hurra! hurra! crièrent les jeunes anglomanes.

Saint-Clair se leva, son verre à la main :

— Messieurs, dit-il, je n'ai point un cœur aussi vaste que notre ami Jules, mais il est plus constant. Or, ma constance est d'autant plus méritoire, que depuis longtemps je suis séparé de la dame de mes pensées. Je suis sûr cependant que vous approuverez mon choix, si toutefois vous n'êtes pas déjà mes rivaux. — A Judith Pasta*! messieurs! Puissions-nous revoir bientôt la première tragédienne de l'Europe!

Thémines voulait critiquer le toast, mais les acclamations l'interrompirent. Saint-Clair ayant paré cette botte, se croyait hors d'affaire pour la journée.

La conversation tomba d'abord sur les théâtres. La censure dramatique servit de transition pour passer à la politique. De lord Wellington on passa aux chevaux anglais, et des chevaux anglais aux femmes, par une liaison d'idées facile à saisir; car, pour des jeunes gens, un beau cheval d'abord et une jolie maîtresse ensuite sont les deux objets les plus désirables.

Alors on discuta les moyens d'acquérir ces objets si désirables. Les chevaux s'achètent, on achète aussi des femmes; mais de celles-là n'en parlons point. Saint-Clair, après avoir modestement allégué son peu d'expérience sur ce sujet délicat, conclut que la première condition pour plaire à une femme, c'est de se singulariser, d'être différent des autres. Mais y a-t-il une formule générale de singularité? Il ne le croyait pas.

— Si bien, qu'à votre sentiment, dit Jules, un boiteux ou un bossu sont plus en passe de plaire qu'un homme droit et fait comme tout le monde?

— Vous poussez les choses bien loin, répondit Saint-Clair; mais j'accepte, s'il le faut, toutes les conséquences de ma proposition. Par exemple, si j'étais bossu, je ne me brûlerais pas la cervelle, et voudrais faire des conquêtes. D'abord, je ne m'adresserais qu'à deux sortes de femmes, soit à celles qui ont une véritable sensibilité, soit aux femmes, et le nombre en est grand, qui ont la prétention d'avoir un caractère original, *eccentric*, comme on dit en

Angleterre. Aux premières, je peindrais l'horreur de ma position, la cruauté de la nature à mon égard. Je tâcherais de les apitoyer sur mon sort; je saurais leur faire soupçonner que je suis capable d'un amour passionné. Je tuerais en duel un de mes rivaux, et je m'empoisonnerais avec une faible dose de laudanum. Au bout de quelques mois on ne verrait plus ma bosse, et alors ce serait mon affaire d'épier le premier accès de sensibilité. — Quant aux femmes qui prétendent à l'originalité, la conquête en est facile. Persuadez-leur seulement que c'est une règle bien et dûment établie, qu'un bossu ne peut avoir de bonne fortune. Elles voudront aussitôt donner le démenti à la règle générale.

— Quel don Juan! s'écria Jules.

— Cassons-nous les jambes, messieurs, dit le colonel Beaujeu, puisque nous avons le malheur de n'être pas nés bossus.

— Je suis tout à fait de l'avis de Saint-Clair, dit Hector Roquantin, qui n'avait pas plus de trois pieds et demi de haut; on voit tous les jours les plus belles femmes et les plus à la mode se rendre à des gens, dont vous autres beaux garçons vous ne vous méfieriez jamais...

— Hector, levez-vous, je vous en prie, et sonnez pour qu'on nous apporte du vin, dit Thémines de l'air du monde le plus naturel.

Le nain se leva, et chacun se rappela en souriant la fable du renard qui a la queue coupée*.

— Pour moi, dit Thémines reprenant la conversation, plus je vis, et plus je vois qu'une figure passable, — et en même temps il jetait un coup d'œil complaisant sur la glace qui lui était opposée, — une figure passable et du goût dans la toilette sont la grande singularité qui séduit les plus cruelles; et, d'une chiquenaude, il fit sauter une petite miette de pain qui s'était attachée au revers de son habit.

— Bah! s'écria le nain, avec une jolie figure et un habit de Staub* on a des femmes que l'on garde huit jours, et qui vous ennuient au second rendez-vous. Il faut autre chose pour se faire aimer, ce qui s'appelle aimer... Il faut...

— Tenez, interrompit Thémines, voulez-vous un exemple concluant? Vous avez tous connu Massigny, et vous savez quel homme c'était. Des manières comme un groom anglais, de la conversation comme son cheval... Mais il était beau comme Adonis et mettait sa cravate comme Brummel*. Au total c'était l'être le plus ennuyeux que j'aie connu.

— Il a pensé me tuer d'ennui, dit le colonel Beaujeu. Figurez-vous que j'ai été obligé de faire deux cents lieues avec lui.

— Savez-vous, demanda Saint-Clair, qu'il a causé la mort de ce pauvre Richard Thornton, que vous avez tous connu?

— Mais, répondit Jules, ne savez-vous donc pas qu'il a été assassiné par les brigands auprès de Fondi*?

— D'accord; mais vous allez voir que Massigny a été au moins complice du crime. Plusieurs voyageurs, parmi lesquels se trouvait Thornton, avaient arrangé d'aller à Naples tous ensemble de peur des brigands. Massigny voulut se joindre à la caravane. Aussitôt que Thornton le sut, il prit les devants, d'effroi, je pense, d'avoir à passer quelques jours avec lui. Il partit seul, et vous savez le reste.

— Thornton avait raison, dit Thémines; et de deux morts il choisit la plus douce. Chacun à sa place en eût fait autant.

Puis, après une pause : — Vous m'accordez donc, reprit-il, que Massigny était, de son vivant, l'homme le plus ennuyeux de la terre?

— Accordé! s'écria-t-on par acclamation.

— Ne désespérons personne, dit Jules; faisons une exception en faveur de ***, surtout quand il développe ses plans politiques.

— Vous m'accorderez également, poursuivit Thémines, que madame de Coursy est une femme d'esprit, s'il en fut.

Il y eut un moment de silence. Saint-Clair baissait la tête et s'imaginait que tous les yeux étaient fixés sur lui.

— Qui en doute? dit-il enfin, toujours penché sur son assiette et paraissant observer avec beaucoup de curiosité les fleurs peintes sur la porcelaine.

— Je maintiens, dit Jules élevant la voix, je main-

tiens que c'est une des trois plus aimables femmes de Paris.

— J'ai connu son mari, dit le colonel; il m'a souvent montré des lettres charmantes de sa femme.

— Auguste, interrompit Hector Roquantin, présentez-moi donc à la comtesse. On dit que vous faites chez elle la pluie et le beau temps.

— A la fin de l'automne... murmura Saint-Clair... quand elle sera de retour à Paris... Je... je crois qu'elle ne reçoit pas à la campagne.

— Voulez-vous m'écouter? s'écria Thémines.

Le silence se rétablit. Saint-Clair s'agitait sur sa chaise comme un prévenu devant une cour d'assises.

— Vous n'avez pas vu la comtesse il y a trois ans. Vous étiez alors en Allemagne, Saint-Clair, reprit Alphonse de Thémines avec un sang-froid désespérant. Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'elle était alors : — belle, fraîche comme une rose, vive surtout, et gaie comme un papillon. Eh bien! savez-vous parmi ses nombreux adorateurs lequel a été honoré de ses bontés? — Massigny! Le plus bête des hommes et le plus sot a tourné la tête de la plus spirituelle des femmes. Croyez-vous qu'un bossu aurait pu en faire autant? Allez, croyez-moi, ayez une jolie figure, un bon tailleur, et soyez hardi.

Saint-Clair était dans une position atroce. Il allait donner un démenti formel au narrateur, mais la peur de compromettre la comtesse le retint. Il aurait voulu pouvoir dire quelque chose en sa faveur,

mais sa langue était glacée. Ses lèvres tremblaient de fureur, et il cherchait en vain dans son esprit quelque moyen détourné d'engager une querelle.

— Quoi! s'écria Jules d'un air de surprise, madame de Coursy s'est donnée à Massigny! *Frailty**, *thy name is woman!*

— C'est une chose si peu importante que la réputation d'une femme, dit Saint-Clair d'un ton sec et méprisant. Il est bien permis de la mettre en presse pour faire un peu d'esprit, et...

Comme il parlait, il se rappela avec horreur un certain vase étrusque qu'il avait vu cent fois sur la cheminée de la comtesse à Paris. Il savait que c'était un présent de Massigny à son retour d'Italie; et, circonstance accablante! — ce vase avait été apporté de Paris à la campagne. — Et tous les soirs en ôtant son bouquet, Mathilde le posait dans le vase étrusque.

La parole expira sur ses lèvres : il ne vit plus qu'une chose; il ne pensa plus qu'à une chose : — le vase étrusque!

La belle preuve! dira un critique; soupçonner sa maîtresse pour si peu de chose!

— Avez-vous été amoureux, monsieur le critique?

Thémines était en trop belle humeur pour s'offenser du ton que Saint-Clair avait pris en lui parlant.

Il répondit d'un air de légèreté et de bonhomie :

— Je ne fais que répéter ce que l'on a dit dans le monde. La chose passait pour certaine quand vous

étiez en Allemagne. Au reste je connais assez peu madame de Coursy ; il y a dix-huit mois que je n'ai été chez elle. Il est possible qu'on se soit trompé et que Massigny m'ait fait un conte. — Pour en revenir à ce qui nous occupe, quand l'exemple que je viens de citer serait faux, je n'en aurais pas moins raison. Vous savez tous que la femme de France la plus spirituelle*, celle dont les ouvrages...

La porte s'ouvrit, et Théodore Néville entra. Il revenait d'Égypte.

— Théodore ! sitôt de retour ! — Il fut accablé de questions.

— As-tu rapporté un véritable costume turc ? demanda Thémines. As-tu un cheval arabe et un groom égyptien ?

— Quel homme est le pacha* ? dit Jules. Quand se rend-il indépendant ? As-tu vu couper une tête d'un seul coup de sabre ?

— Et les *Almés ?* dit Roquantin. Les femmes sont-elles belles au Caire ?

— Avez-vous vu le général L*** ? demanda le colonel Beaujeu. Comment a-t-il organisé l'armée du pacha ? — Le colonel C*** vous a-t-il donné un sabre pour moi ?

— Et les Pyramides ? et les cataractes du Nil ? et la statue de Memnon* ? Ibrahim pacha* ? etc., etc., etc. » Tous parlaient à la fois, Saint-Clair ne pensait qu'au vase étrusque.

Théodore s'étant assis les jambes croisées, car il

avait pris cette habitude en Égypte, et n'avait pu la perdre en France, attendit que les questionneurs se fussent lassés, et parla comme il suit, assez vite pour n'être pas facilement interrompu.

— Les pyramides! d'honneur*, c'est un *regular humbug**. C'est bien moins haut qu'on ne croit. Le Munster à Strasbourg* n'a que quatre mètres de moins. Les antiquités me sortent par les yeux. Ne m'en parlez pas. La seule vue d'un hiéroglyphe* me ferait évanouir. Il y a tant de voyageurs qui s'occupent de ces choses-là! — Moi, mon but a été d'étudier la physionomie et les mœurs de toute cette population bizarre qui se presse dans les rues d'Alexandrie et du Caire, comme des Turcs, des Bédouins, des Coptes, des Fellahs, des Môghrebins. J'ai rédigé quelques notes à la hâte pendant que j'étais au lazaret. — Quelle infâmie que ce lazaret! J'espère que vous ne croyez pas à la contagion, vous autres! Moi j'ai fumé tranquillement ma pipe au milieu de trois cents pestiférés. — Ah! colonel, vous verriez là une belle cavalerie, bien montée. Je vous montrerai des armes superbes que j'ai rapportées. — J'ai un djerid* qui a appartenu au fameux Mourad bey*. — Colonel, j'ai un yataghan pour vous et un khandjar* pour Auguste. Vous verrez mon *Metchlâ*, mon *Bournous*, mon *Hhaïk*. — Savez-vous qu'il n'aurait tenu qu'à moi de rapporter des femmes? Ibrahim pacha en a tant envoyé de Grèce, qu'elles sont pour rien... Mais à cause de ma mère... — J'ai beau-

coup causé avec le pacha; c'est un homme d'esprit, parbleu! sans préjugés. Vous ne sauriez croire comme il entend bien nos affaires. D'honneur, il est informé des plus petits mystères de notre cabinet. — J'ai puisé dans sa conversation des renseignements bien précieux sur l'état des partis en France... Il s'occupe beaucoup de statistique en ce moment. Il est abonné à tous nos journaux. Savez-vous qu'il est bonapartiste enragé! Il ne parle que de Napoléon. — Ah! quel grand homme que *Bounabardo*!* me disait-il. Bounabardo, c'est ainsi qu'ils appellent Bonaparte.

— *Giourdina, c'est-à-dire Jourdain**, murmura tout bas Thémines.

— D'abord, continua Théodore, Mohamed Ali était fort réservé avec moi; vous savez que tous les Turcs sont très méfiants. Il me prenait pour un espion, le diable m'emporte! ou pour un jésuite. — Il a les jésuites en horreur. Mais, au bout de quelques visites, il a reconnu que j'étais un voyageur sans préjugés, curieux de m'instruire à fond des coutumes, des mœurs et de la politique de l'Orient; alors il s'est déboutonné et m'a parlé à cœur ouvert. A ma dernière audience, c'était la troisième qu'il m'accordait, je pris la liberté de lui dire : « Je ne conçois pas pourquoi Ton Altesse ne se rend pas indépendante de la Porte. — Mon Dieu! me dit-il, je le voudrais bien, mais je crains que les journaux libéraux qui gouvernent tout dans ton pays ne me sou-

tiennent pas quand une fois j'aurai proclamé l'indépendance de l'Égypte. — C'est un beau vieillard, belle barbe blanche, — ne riant jamais. — Il m'a donné des confitures excellentes ; — mais de tout ce que je lui ai donné, ce qui lui a fait le plus de plaisir, c'est la collection des costumes de la garde impériale par Charlet*.

— Le pacha est-il romantique? demanda Thémines.

— Il s'occupe peu de littérature ; mais vous n'ignorez pas que la littérature arabe est toute romantique. Ils ont un poëte nommé Melek Ayatalnefous-Ebn-Esraf, qui a publié dernièrement des *méditations* auprès desquelles celles de Lamartine paraîtraient de la prose classique. — A mon arrivée au Caire, j'ai pris un maître d'arabe, avec lequel je me suis mis à lire le *Coran*. Bien que je n'aie pris que peu de leçons, j'en ai assez vu pour comprendre les sublimes beautés du style du prophète, et combien sont mauvaises toutes nos traductions. — Tenez, voulez-vous voir de l'écriture arabe? Ce mot en lettres d'or, c'est *Allah*, c'est-à-dire Dieu.

En parlant ainsi, il montrait une lettre fort sale qu'il avait tirée d'une bourse de soie parfumée.

— Combien de temps es-tu resté en Égypte? demanda Thémines.

— Six semaines.

Et le voyageur continua de tout décrire, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*. Saint-Clair sortit presque

aussitôt après son arrivée, et reprit le chemin de sa maison de campagne. Le galop impétueux de son cheval l'empêchait de suivre nettement ses idées. Mais il sentait vaguement que son bonheur en ce monde était détruit à jamais, et qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à un mort et à un vase étrusque.

Arrivé chez lui, il se jeta sur le canapé où la veille* il avait si longuement et si délicieusement analysé son bonheur. L'idée qu'il avait caressée le plus amoureusement c'était que sa maîtresse n'était pas une femme comme une autre, qu'elle n'avait aimé et ne pourrait jamais aimer que lui. Maintenant ce beau rêve disparaissait devant la triste et cruelle réalité. « Je possède une belle femme, et voilà tout. Elle a de l'esprit : elle en est plus coupable; elle a pu aimer Massigny!... Il est vrai qu'elle m'aime maintenant... de toute son âme... — comme elle peut aimer. Être aimé comme Massigny l'a été!... Elle s'est rendue à mes soins, à mes cajoleries, à mes importunités. — Mais je me suis trompé. — Il n'y avait pas de sympathie entre nos deux cœurs. — Massigny ou moi, ce lui est tout un. Il est beau, elle l'aime pour sa beauté. — J'amuse quelquefois madame. — « Eh bien! aimons Saint-Clair, s'est-elle dit, puisque l'autre est mort! Et si Saint-Clair meurt ou m'ennuie, nous verrons. »

Je crois fermement que le diable est aux écoutes, invisible auprès d'un malheureux qui se torture ainsi lui-même. Le spectacle est amusant pour l'ennemi

des hommes; et, quand la victime sent ses blessures se fermer, le diable est là pour les rouvrir.

Saint-Clair crut entendre une voix qui murmurait à ses oreilles :

L'honneur singulier
D'être le successeur. . . . . .

Il se leva sur son séant et jeta un coup d'œil farouche autour de lui. Qu'il eût été heureux de trouver quelqu'un dans sa chambre! Sans doute, il l'eût déchiré.

La pendule sonna huit heures. A huit heures et demie, la comtesse l'attend. — S'il manquait au rendez-vous? — « Au fait, pourquoi revoir la maîtresse de Massigny? » Il se recoucha sur son canapé et ferma les yeux. « Je veux dormir », dit-il. Il resta immobile une demi-minute, puis sauta en pieds et courut à la pendule pour voir le progrès du temps. — « Que je voudrais qu'il fût huit heures et demie! pensa-t-il. Alors il serait trop tard pour me mettre en route. » Dans son cœur il ne se sentait pas le courage de rester chez lui; il voulait avoir un prétexte. Il aurait voulu être bien malade. Il se promena dans la chambre, puis s'assit, prit un livre, et ne put lire une syllabe. Il se plaça devant son piano, et n'eut pas la force de l'ouvrir. Il siffla, il regarda les nuages et voulut compter les peupliers devant ses fenêtres. Enfin il retourna consulter la pendule, et vit qu'il n'avait pu parvenir à passer trois minutes. — « Je

ne puis m'empêcher de l'aimer, s'écria-t-il en grinçant les dents et frappant du pied, — elle me domine, et je suis son esclave, comme Massigny l'a été avant moi! Eh bien! misérable, obéis, puisque tu n'as pas assez de cœur pour briser une chaîne que tu hais! » Il prit son chapeau, — et sortit précipitamment.

Quand une passion nous emporte, nous éprouvons quelque consolation d'amour-propre à contempler notre faiblesse du haut de notre orgueil. — « Il est vrai que je suis faible, se dit-on, mais si je voulais!... »

Il montait à pas lents le sentier qui conduisait à la porte du parc, et de loin il voyait une figure blanche, qui se détachait sur la teinte foncée des arbres. De sa main, elle agitait* un mouchoir comme pour lui faire signe. Son cœur battait avec violence, ses genoux tremblaient; il n'avait pas la force de parler, et il était devenu si timide, qu'il craignait que la comtesse ne lût sa mauvaise humeur sur sa physionomie.

Il prit la main qu'elle lui tendait, lui baisa le front, parce qu'elle se jeta sur son sein, et il la suivit jusque dans son appartement, muet, et étouffant avec peine des soupirs qui semblaient devoir faire éclater sa poitrine.

Une seule bougie éclairait le boudoir de la comtesse. Tous deux s'assirent. Saint-Clair remarqua la coiffure de son amie; une seule rose dans ses cheveux. La veille, il lui avait apporté une belle gravure

anglaise, la duchesse de Portland d'après Lesly (elle est coiffée de cette manière), et Saint-Clair n'avait dit que ces mots : — « J'aime mieux cette rose toute simple que vos coiffures compliquées. » — Il n'aimait pas les bijoux, et il pensait comme ce lord qui disait brutalement : « A femmes parées, à chevaux caparaçonnés, le diable ne connaîtrait rien. » La nuit dernière, en jouant avec un collier de perles de la comtesse (car en parlant, il fallait toujours qu'il eût quelque chose entre les mains), il avait dit : « Les bijoux ne sont bons que pour cacher des défauts. Vous êtes trop jolie, Mathilde, pour en porter. » — Ce soir, la comtesse qui retenait jusqu'à ses paroles les plus indifférentes, avait ôté bagues, colliers, boucles d'oreilles et bracelets. — Dans la toilette d'une femme il remarquait, avant tout, la chaussure, et comme bien d'autres, il avait ses manies sur ce chapitre. Une grosse averse était tombée avant le coucher du soleil. L'herbe était encore toute mouillée; cependant la comtesse avait marché sur le gazon humide avec des bas de soie et des souliers de satin noir... Si elle allait être malade?

— Elle m'aime, se dit Saint-Clair. Et il soupira sur lui-même et sur sa folie, et il regardait Mathilde en souriant malgré lui, partagé entre sa mauvaise humeur et le plaisir de voir une jolie femme qui cherchait à lui plaire par tous ces petits riens qui ont tant de prix pour des amants.

Pour la comtesse, sa physionomie radieuse exprimait un mélange d'amour et de malice enjouée, qui

la rendait encore plus piquante. Elle prit quelque chose dans un coffre en laque du Japon, et présentant sa petite main fermée et cachant l'objet qu'elle tenait :

— L'autre soir, dit-elle, vous avez cassé votre montre, et vous m'avez priée de l'envoyer à mon horloger. La voici.

Elle lui remit la montre, et le regardait d'un air à la fois tendre et espiègle, en se mordant la lèvre inférieure, comme pour s'empêcher de rire. Vive Dieu! que ses dents étaient belles! comme elles brillaient blanches sur le rose ardent de ses lèvres! (Un homme a l'air bien sot quand il reçoit froidement les cajoleries d'une jolie femme.)

Saint-Clair la remercia, prit la montre et allait la mettre dans sa poche :

— Regardez donc, continua-t-elle, ouvrez-la, et voyez si elle est bien raccommodée. Vous qui êtes si savant, vous qui avez été à l'École Polytechnique, vous devez voir cela.

— Oh! je m'y connais fort peu, dit Saint-Clair.

Et il ouvrit la boîte de la montre d'un air distrait. Quelle fut sa surprise! le portrait en miniature de madame de Coursy était peint sur le fond de la boîte. Le moyen de bouder encore? Son front s'éclaircit; il ne pensa plus à Massigny; il se souvint seulement qu'il était auprès d'une femme charmante, et que cette femme l'adorait.

. . . . . .

*L'alouette, cette messagère de l'aurore**, commen-

çait à chanter, et de longues bandes de lumière pâle sillonnaient les nuages à l'orient. C'est alors que Roméo dit adieu à Juliette; c'est l'heure classique où tous les amants doivent se séparer.

Saint-Clair était debout devant une cheminée, la clef du parc à la main, les yeux attentivement fixés sur le vase étrusque dont nous avons déjà parlé. Il lui gardait encore rancune au fond de son âme. Cependant il était en belle humeur, et l'idée bien simple que Thémines avait pu mentir commençait à se présenter à son esprit. Pendant que la comtesse, qui voulait le reconduire jusqu'à la porte du parc, s'enveloppait la tête d'un châle, il frappait doucement de sa clef le vase odieux, augmentant progressivement la force de ses coups, de manière à faire croire qu'il allait bientôt le faire voler en éclats.

— Ah! Dieu! prenez garde! s'écria Mathilde, vous allez casser mon beau vase étrusque!

Et elle lui arracha la clef des mains.

Saint-Clair était très mécontent, mais il était résigné. Il tourna le dos à la cheminée pour ne pas succomber à la tentation, et ouvrant sa montre, il se mit à considérer le portrait qu'il venait de recevoir.

— Quel est le peintre? demanda-t-il.

— Monsieur R... — Tenez, c'est Massigny qui me l'a fait connaître. Massigny, depuis son voyage à Rome, avait découvert qu'il avait un goût exquis pour les beaux-arts, et s'était fait le Mécène de tous les

jeunes artistes. Vraiment je trouve que ce portrait me ressemble, quoique un peu flatté.

Saint-Clair avait envie de jeter la montre contre la muraille, ce qui l'aurait rendue bien difficile à raccommoder. Il se contint pourtant et la remit dans sa poche; puis, remarquant qu'il était déjà jour, il sortit de la maison, supplia Mathilde de ne pas l'accompagner, traversa le parc à grands pas, et dans un moment il fut seul dans la campagne.

— Massigny, Massigny! s'écriait-il avec une rage concentrée, te retrouverai-je donc toujours!... Sans doute, le peintre qui a fait ce portrait en a peint un autre pour Massigny!... Imbécile que j'étais! J'ai pu croire un instant que j'étais aimé d'un amour égal au mien... et cela, parce qu'elle se coiffe avec une rose, et qu'elle ne porte pas de bijoux! Des bijoux!... elle en a plein un secrétaire... Massigny, qui ne regardait que la toilette des femmes, aimait tant les bijoux!... Oui, elle a un bon caractère, il faut en convenir. Elle sait se conformer aux goûts de ses amants. — Morbleu! j'aimerais mieux cent fois qu'elle fût une courtisane et qu'elle se fût donnée pour de l'argent. Au moins pourrais-je croire qu'elle m'aime, puisqu'elle est ma maîtresse et que je ne la paie pas.

Bientôt une autre idée encore plus affligeante vint s'offrir à son esprit. Dans peu, les mois de deuil de la comtesse allaient finir. Saint-Clair devait l'épouser aussitôt que l'année de son veuvage serait révolue. Il l'avait promis. — Promis? Non. — Jamais il

n'en avait parlé. Mais telle avait été son intention, et la comtesse l'avait comprise. Pour lui, cela valait un serment. La veille il aurait donné un trône pour hâter le moment où il pourrait avouer publiquement son amour; maintenant il frémissait à la seule idée de lier son sort à jamais avec l'ancienne maîtresse de Massigny.

— Et pourtant JE LE DOIS! se disait-il, et cela sera. Elle a cru sans doute, pauvre femme! que je connaissais son intrigue passée. Ils disent que la chose a été publique. Et puis, d'ailleurs, elle ne me connaît pas... Elle ne peut me comprendre. Elle pense que je ne l'aime que comme Massigny l'aimait.

Alors il se dit, non sans orgueil :

— Trois mois elle m'a rendu le plus heureux des hommes. — Ce bonheur vaut bien le sacrifice de ma vie entière.

Il ne se coucha pas, et se promena à cheval dans les bois pendant toute la matinée. Dans une allée du bois de Verrières*, il vit un homme monté sur un beau cheval anglais, qui de très loin l'appela par son nom et l'accosta sur-le-champ. C'était Alphonse de Thémines. Dans la situation d'esprit où se trouvait Saint-Clair, la solitude est particulièrement agréable; aussi la rencontre de Thémines changea-t-elle sa mauvaise humeur en une colère étouffée. Thémines ne s'en apercevait pas, ou bien se faisait un malin plaisir de le contrarier. Il parlait, il riait, il plaisantait sans s'apercevoir qu'on ne lui répondait

pas. Saint-Clair voyant une allée étroite y fit entrer son cheval aussitôt, espérant que le fâcheux ne l'y suivrait pas ; mais il se trompait ; un fâcheux ne lâche pas facilement sa proie. Thémines tourna bride, et doubla le pas pour se mettre en ligne avec Saint-Clair et continuer la conversation plus commodément.

J'ai dit que l'allée était droite. A toute peine les deux chevaux pouvaient y marcher de front ; aussi n'est-il pas extraordinaire que Thémines, bien que très bon cavalier, effleurât le pied de Saint-Clair en passant à côté de lui. Celui-ci dont la colère était arrivée à son dernier période ne put se contraindre plus longtemps. Il se leva sur ses étriers et frappa fortement de sa badine le nez du cheval de Thémines.

— Que diable avez-vous, Auguste? s'écria Thémines. Pourquoi battez-vous mon cheval?

— Pourquoi me suivez-vous? répondit Saint-Clair d'une voix terrible.

— Perdez-vous le sens, Saint-Clair? Oubliez-vous que vous me parlez?

— Je sais fort bien que je parle à un fat.

— Saint-Clair!... vous êtes fou, je pense... Écoutez! demain vous me ferez des excuses, ou bien vous me rendrez raison de votre impertinence.

— A demain donc, monsieur.

Thémines arrêta son cheval ; Saint-Clair poussa le sien ; bientôt il disparut dans le bois.

De ce moment, il se sentit plus calme. Il avait la faiblesse de croire aux pressentiments. Il pensait qu'il serait tué le lendemain, et alors, c'était un dénouement tout trouvé à sa position. Encore un jour à passer; demain plus d'inquiétudes, plus de tourments. Il rentra chez lui, envoya son domestique avec un billet au colonel Beaujeu, écrivit quelques lettres, puis il dîna de bon appétit, et fut exact à se trouver à huit heures et demie à la petite porte du parc.

. . . . . .

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Auguste? dit la comtesse. Vous êtes d'une gaîté étrange, et pourtant vous ne pouvez me faire rire avec toutes vos plaisanteries. Hier vous étiez tant soit peu maussade, et moi j'étais si gaie! Aujourd'hui, nous avons changé de rôle. — Moi, j'ai un mal de tête affreux.

— Belle amie, je l'avoue; oui, j'étais bien ennuyeux hier. Mais aujourd'hui, je me suis promené, j'ai fait de l'exercice : je me porte à ravir.

— Pour moi, je me suis levée tard, j'ai dormi longtemps ce matin, et j'ai fait des rêves fatigants.

— Ah! des rêves? Croyez-vous aux rêves?

— Quelle folie!

— Moi j'y crois. Je parie que vous avez fait un rêve qui annonce quelque événement tragique.

— Mon Dieu, jamais je ne me souviens de mes rêves. Pourtant, je me rappelle... dans mon rêve j'ai vu Massigny; ainsi vous voyez que ce n'était rien de bien amusant.

— Massigny ! J'aurais cru, au contraire, que vous auriez beaucoup de plaisir à le revoir ?

— Pauvre Massigny !

— Pauvre Massigny ?

— Auguste, dites-moi, je vous en prie, ce que vous avez ce soir. Il y a dans votre sourire quelque chose de diabolique. Vous avez l'air de vous moquer de vous-même.

— Ah ! voilà que vous me traitez aussi mal que me traitent les vieilles douairières, vos amies.

— Oui, Auguste, vous avez aujourd'hui la figure qne vous avez avec les gens que vous n'aimez pas.

— Méchante ! allons, donnez-moi votre main.

Il lui baisa la main avec une galanterie ironique, et ils se regardèrent fixement pendant une minute. Saint-Clair baissa les yeux le premier et s'écria :

— Qu'il est difficile de vivre en ce monde sans passer pour méchant ! Il faudrait ne jamais parler d'autre chose que du temps ou de la chasse, ou bien discuter avec vos vieilles amies le budget de leurs comités de bienfaisance.

Il prit un papier sur une table :

— Tenez, voici le mémoire de votre blanchisseuse de fin. Causons là-dessus, mon ange, comme cela, vous ne direz pas que je suis méchant.

— En vérité, Auguste, vous m'étonnez...

— Cette orthographe me fait penser à une lettre que j'ai trouvée ce matin. Il faut vous dire que j'ai rangé mes papiers, car j'ai de l'ordre de temps en temps. — Or donc, j'ai retrouvé une lettre d'amour

que m'écrivait une couturière dont j'étais amoureux quand j'avais seize ans*. Elle a une manière à elle d'écrire chaque mot, et toujours la plus compliquée. Son style est digne de son orthographe. Eh bien! comme j'étais alors tant soit peu fat, je trouvai indigne de moi d'avoir une maîtresse qui n'écrivît pas comme Sévigné. Je la quittai brusquement. Aujourd'hui, en relisant cette lettre, j'ai reconnu que cette couturière devait avoir un amour véritable pour moi.

— Bon! une femme que vous entreteniez?...

— Très magnifiquement : à cinquante francs par mois. Mais mon tuteur ne me faisait pas une pension trop forte, car il disait qu'un jeune homme qui a de l'argent se perd et perd les autres.

— Et cette femme, qu'est-elle devenue?

— Que sais-je?... Probablement elle est morte à l'hôpital.

— Auguste... si cela était vrai, vous n'auriez pas cet air insouciant.

— S'il faut dire la vérité, elle s'est mariée à un *honnête homme*, et quand on m'a émancipé, je lui ai donné une petite dot.

— Que vous êtes bon!... Mais pourquoi voulez-vous paraître méchant?

— Oh! je suis très bon... Plus j'y songe, plus je me persuade que cette femme m'aimait réellement... Mais alors je ne savais pas distinguer un sentiment vrai sous une forme ridicule.

— Vous auriez dû m'apporter votre lettre. Je n'au-

rais pas été jalouse... Nous autres femmes nous avons plus de tact que vous, et nous voyons tout de suite au style d'une lettre si l'auteur est de bonne foi, ou s'il feint une passion qu'il n'éprouve pas.

— Et cependant combien de fois vous laissez-vous attraper par des sots ou des fats!

En parlant il regardait le vase étrusque, et il y avait dans ses yeux et dans sa voix une expression sinistre que Mathilde ne remarqua point.

— Allons donc! vous autres hommes, vous voulez tous passer pour des don Juan. Vous vous imaginez que vous faites des dupes, tandis que vous ne trouvez que des *doñas Juanas*, encore plus rouées que vous.

— Je conçois qu'avec votre esprit supérieur, mesdames, vous sentez un sot d'une lieue. Aussi je ne doute pas que notre ami Massigny, qui était sot et fat, ne soit mort vierge et martyr...

— Massigny? Mais il n'était pas trop sot, et puis il y a des femmes sottes. Il faut que je vous conte une histoire sur Massigny... Mais ne vous l'ai-je pas déjà contée? dites-moi?

— Jamais, répondit Saint-Clair d'une voix tremblante.

— Massigny, à son retour d'Italie, devint amoureux de moi. Mon mari le connaissait; il me le présenta comme un homme d'esprit et de goût. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Massigny fut d'abord très assidu; il me donnait comme de lui des aqua-

relles qu'il achetait chez Schroth, et me parlait musique et peinture avec un ton de supériorité tout à fait divertissant. Un jour, il m'envoya une lettre incroyable. Il me disait, entre autres choses, que j'étais la plus honnête femme de Paris, c'est pourquoi il voulait être mon amant. Je montrai la lettre à ma cousine Julie. Nous étions deux folles alors, et nous résolûmes de lui jouer un tour. Un soir, nous avions quelques visites, entre autres Massigny. Ma cousine nous dit : « Je vais vous lire une déclaration d'amour que j'ai reçue ce matin. » Elle prend la lettre et la lit au milieu des éclats de rire... Le pauvre Massigny!...

Saint-Clair tomba à genoux en poussant un cri de joie. Il saisit la main de la comtesse, et la couvrit de baisers et de larmes. Mathilde était dans la dernière surprise, et crut d'abord qu'il se trouvait mal. Saint-Clair ne pouvait dire que ces mots : « Pardonnez moi ! pardonnez-moi! » Enfin il se releva. Il était radieux. Dans ce moment, il était plus heureux que le jour où Mathilde lui dit pour la première fois : « Je vous aime ».

— Je suis le plus fou et le plus coupable des hommes, s'écria-t-il; depuis deux jours, je te soupçonnais... et je n'ai pas cherché une explication avec toi...

— Tu me soupçonnais!... Et de quoi?

— Oh! je suis un misérable!... On m'a dit que tu avais aimé Massigny, et...

— Massigny! et elle se mit à rire; puis, reprenant

aussitôt son sérieux : Auguste, dit-elle, pouvez-vous être assez fou pour avoir de pareils soupçons, et assez hypocrite pour me les cacher?

Une larme roulait dans ses yeux.

— Je t'en supplie, pardonne-moi.

— Comment ne te pardonnerais-je pas, cher ami?... Mais d'abord laisse-moi te jurer...

— Oh! je te crois, je te crois, ne me dis rien.

— Mais, au nom du ciel, quel motif a pu te faire soupçonner une chose aussi improbable?

— Rien, rien au monde que ma maudite tête... et... vois-tu ce vase étrusque, je savais qu'il t'avait été donné par Massigny...

La comtesse joignit les mains d'un air d'étonnement, puis elle s'écria, en riant aux éclats :

— Mon vase étrusque! mon vase étrusque!

Saint-Clair ne put s'empêcher de rire lui-même, et cependant de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il saisit Mathilde dans ses bras, et lui dit :

— Je ne te lâche pas que tu ne m'aies pardonné.

— Oui, je te pardonne, fou que tu es, dit-elle en l'embrassant tendrement. Tu me rends bien heureuse aujourd'hui, voici la première fois que je te vois pleurer, et je croyais que tu ne pleurais pas.

Puis se dégageant de ses bras elle saisit le vase étrusque et le brisa en mille pièces sur le plancher. (C'était une pièce rare et inédite. On y voyait peint, avec trois couleurs, le combat d'un Lapithe contre un Centaure*.)

Saint-Clair fut, pendant quelques heures, le plus honteux et le plus heureux des hommes.

. . . . . .

— Eh bien! dit Roquantin au colonel Beaujeu qu'il rencontra le soir chez Tortoni*, la nouvelle est-elle vraie?

— Trop vraie, mon cher, répondit le colonel d'un air triste.

— Contez-moi donc comment cela s'est passé.

— Oh! fort bien. Saint-Clair a commencé par me dire qu'il avait tort, mais qu'il voulait essuyer le feu de Thémines avant de lui faire des excuses. Je ne pouvais que l'approuver. Thémines voulait que le sort décidât lequel tirerait le premier. Saint-Clair a exigé que ce fût Thémines. Thémines a tiré; j'ai vu Saint-Clair tourner une fois sur lui-même, et il est tombé roide mort. J'ai déjà remarqué dans bien des soldats frappés de coups de feu ce tournoiement étrange qui précède la mort.

— C'est fort extraordinaire, dit Roquantin. Et Thémines, qu'a-t-il fait?

— Oh! ce qu'il faut faire en pareille occasion. Il a jeté son pistolet à terre d'un air de regret. Il l'a jeté si fort, qu'il en a cassé le chien. C'est un pistolet anglais de Manton*; je ne sais s'il pourra trouver à Paris un arquebusier qui soit capable de lui en refaire un aussi bon.

. . . . . .

La comtesse fut trois ans entiers sans voir per-

sonne ; hiver comme été, elle demeurait dans sa maison de campagne, sortant à peine de sa chambre, et servie par une mulâtresse qui connaissait sa liaison avec Saint-Clair, et à laquelle elle ne disait pas deux mots par jour. Au bout de trois ans, sa cousine Julie revint d'un long voyage ; elle força la porte et trouva la pauvre Mathilde si maigre et si pâle, qu'elle crut voir le cadavre de cette femme qu'elle avait laissée belle et pleine de vie. Elle parvint avec peine à la tirer de sa retraite, et à l'emmener à Hyères. La comtesse y languit encore trois ou quatre mois, puis elle mourut d'une maladie de poitrine causée par des chagrins domestiques, comme dit le docteur M..., qui lui donna des soins.

LES MÉCONTENTS

PERSONNAGES

LE COMTE DES TOURNELLES.

LA COMTESSE DES TOURNELLES.

ÉDOUARD DE NANGIS, cousin de la comtesse, lieutenant de chasseurs à cheval.

LE BARON DE MACHICOULIS.

LE COMTE DE FIERDONJON.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

BERTRAND, dit SANS-PEUR, ancien officier vendéen.

JULIETTE, femme de chambre de la comtesse des Tournelles.

FRANÇOIS, domestique du comte.

UN GENDARME.

(La scène est au château des Tournelles, dans un département voisin de la Vendée, en 1810.)

LES MÉCONTENTS

Une salle à manger : au milieu une table couverte d'un tapis vert, avec des encriers, des plumes, etc.

SCÈNE I

FRANÇOIS, JULIETTE.

(Ils disposent des sièges autour de la table.)

FRANÇOIS.

Quand je vous dis, Juliette, que c'est comme dans la révolution. Ils veulent refaire le comité de salut public. Le comité de salut public avait un tapis vert comme cela.

JULIETTE.

Bah! vous ne savez ce que vous dites. Madame a la révolution en horreur. Moi, je crois qu'ils veulent faire des bouts-rimés, comme on en a fait l'année dernière.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est que des bouts-rimés?

JULIETTE.

C'est un jeu; mais il faut avoir de l'esprit pour y

jouer... Chacun écrit quelque chose sur un morceau de papier, et puis il y en a un qui lit, et tous les autres rient comme des fous. — Mais voici madame. Allez vite chercher le fauteuil qu'elle vous a dit.

SCÈNE II

FRANÇOIS, JULIETTE, LA COMTESSE DES TOURNELLES.

LA COMTESSE.

Juliette, apportez ici la sonnette de bronze de mon boudoir.

JULIETTE.

La sonnette?... Mais, si madame veut m'appeler, j'entendrai bien mieux la sonnette de cette salle. — Celle-ci.

LA COMTESSE.

Je vous demande la sonnette de mon boudoir, et je ne vous dis pas que ce soit pour vous appeler... Allez.

JULIETTE.

Je ne dis pas... J'y vais, madame. (A part.) Pourquoi tous ces apprêts?

(Elle sort. François rentre, portant un fauteuil de bureau.)

LA COMTESSE.

François, mettez ce fauteuil au milieu de la table... Imbécile, ne le mettez pas dessus, mais à côté. — Bien, comme cela. Retirez-vous. (Il sort.) Cette salle à manger a l'air d'avoir été faite exprès pour notre

réunion. Toute réflexion faite, elle vaut bien mieux que le souterrain de la vieille tour... Le souterrain serait plus poétique; mais il est trop humide, et nous y aurions gagné quelque fluxion de poitrine... — Cette sonnette fera un bon effet. D'ailleurs, peut-être la discussion sera-t-elle orageuse, et le président en aura besoin. Cela sera charmant.

JULIETTE, rentrant avec la sonnette.

La voici, madame. Où faut-il la mettre?

LA COMTESSE.

Posez-la sur la table, auprès du grand fauteuil. — Juliette, hier vous m'avez demandé la permission d'aller voir votre sœur. Vous pouvez sortir aujourd'hui; je n'aurai pas besoin de vous.

JULIETTE.

Mais, madame, ma sœur ne m'attend pas aujourd'hui. D'ailleurs madame a permis de sortir à son cocher, et monsieur à son valet de chambre. Si madame, *par hasard*, recevait du monde... elle n'aurait personne.

LA COMTESSE, à part.

Voudrait-elle rester pour nous espionner? (Haut.) Je n'attends personne. Au reste, Juliette, vous ferez comme il vous plaira. En tout cas, il faudra que vous portiez le livre qui est sur mon somno* à madame de Sainte-Denize; c'est tout près de votre sœur, à moins d'une demi-lieue d'ici. Vous la remercierez de ma part, et vous lui direz...

JULIETTE.

Plait-il, madame?

LA COMTESSE.

Que... la... réunion...

JULIETTE.

La réunion?

LA COMTESSE.

Que ce qu'elle sait bien... Attendez, je vais lui écrire un mot; car vous avez si peu de mémoire. — Ah! Juliette, allez me chercher un des vases de porcelaine de ma cheminée. (Juliette sort.) J'oubliais l'urne pour les scrutins... le plus important. (Elle écrit.) « Ma chère amie, enfin ces messieurs se réunissent chez moi, et nous organisons aujourd'hui cette société secrète, que... » — Doucement! n'est-ce pas trop clair? De la prudence. (Elle déchire le billet commencé; elle écrit.) *Nos amis viennent me voir aujourd'hui; nous...* Excellente idée! *Nous nous occuperons de remettre en honneur cette ancienne* MODE... souligné... *dont je vous ai parlé, et que vous aimez autant que moi.*

P.-S. — *Retenez Juliette aussi longtemps que vous le pourrez.* A bon entendeur... (Entre Juliette.) Eh bien! pourquoi ces deux vases? je ne vous en avais demandé qu'un.

JULIETTE.

C'est pour la symétrie, madame.

LA COMTESSE.

La symétrie!... Remportez celui-là. Posez celui-ci

à côté de la sonnette. Tenez, vous remettrez ce billet, avec ce livre, à madame de Sainte-Denize... Ha!... en rentrant, vous passerez chez Pitou, le libraire, et vous lui demanderez *le Prince*, de Machiavel; retenez bien : *le Prince*, de Machiavel.

JULIETTE.

Le Prince de Machiavel! Dame, madame, si c'est un roman nouveau, M. Pitou ne l'aura peut-être pas encore fait venir.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de bibliothèque où ce livre ne se trouve. Tenez, j'écris le titre : *le Prince*, de Machiavel, la meilleure traduction. (Juliette sort.) Enfin m'en voilà débarrassée. Pour François, il est sûr. — Que l'heure tarde à sonner! — Je ne me sens pas de joie. Il me semble que je suis dans mon élément. Ah! qu'une conspiration est une occupation agréable! (Entre le comte des Tournelles.)

SCÈNE III

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur des Tournelles, l'instant approche. Vos terreurs se dissipent-elles?

LE COMTE.

Mes terreurs?... dites mes inquiétudes; et franchement, la circonstance les autorise. Conspirer

dans ce temps-ci !... car, nous *conspirons*. Je ne sais si vous comprenez ce qu'il y a de danger à conspirer dans un temps comme le nôtre, et sous une police aussi soupçonneuse que celle de l'empereur. Savez-vous qu'elle est brutale au dernier point? et si nous étions découverts, nous serions heureux d'en être quittes pour passer toute notre vie dans le château de Ham, ou à Vincennes*.

LA COMTESSE.

Et la gloire, si nous réussissons !

LE COMTE.

C'est un grand mot, voilà tout. Au reste, puisque nous nous sommes engagés... un peu légèrement dans cette affaire, tâchons de la conduire avec prudence. Conspirons, à la bonne heure, puisque vous le voulez, mais ne nous compromettons pas. Et, tenez, voulez-vous connaître toute ma façon de penser? je crains que vous ne fassiez du tort à notre cause par votre zèle même, qui va souvent jusqu'à la témérité. Par exemple, l'autre jour, chez M. le préfet, pourquoi dire, devant vingt personnes au moins, que vous n'aimiez pas la guerre d'Espagne, et que vous seriez très fâchée que votre cousin fût envoyé là?

LA COMTESSE.

N'est-ce pas une guerre abominable... commencée par une trahison odieuse*? Et qui sont les victimes de cette noire perfidie? Des princes que nous devons

chérir, puisqu'ils appartiennent à l'auguste famille qui nous gouvernait autrefois... et que, Dieu aidant, nous reverrons un jour sur le trône.

LE COMTE.

Ne parlez pas si haut. François pourrait nous entendre de l'antichambre. — Oui, je conviens avec vous que cette guerre est abominable; mais chez le préfet!... Il l'a bien remarqué; car, après dîner, sa femme a offert du café à tout le monde, excepté à moi.

LA COMTESSE.

Belle vengeance et bien digne de cette créature, qui fait la fière dans sa calèche, comme si l'on ne savait pas qu'elle est la fille d'un passementier. Patience! dans quelque temps nous ferons rentrer dans la poussière tous ces champignons que la révolution a fait pousser sur les ruines du trône.

LE COMTE.

Et nous rétablirons l'ordre légal. J'ai hâte qu'il revienne. Avec ces nouvelles lois, on ne peut envoyer aux galères ces misérables braconniers qui ne nous laissent pas un perdreau à tirer, passé le 1er octobre.

LA COMTESSE.

Rappelez-vous les glorieux privilèges dont jouissaient vos ancêtres. N'est-ce pas une chose qui crie vengeance que le comte des Tournelles ne soit pas le gouverneur de sa province, lui dont les aïeux en-

tretenaient des hommes d'armes, et se faisaient payer un droit de chaque personne qui passait ce vilain petit pont à une lieue d'ici?

LE COMTE.

J'ai des parchemins qui le prouvent.

LA COMTESSE.

Enfin, n'est-ce pas une horreur, que vous, monsieur des Tournelles... dans un moment de désespoir... ayant demandé une place de chambellan à l'usurpateur, vous n'ayez pu l'obtenir? Cet outrage ne doit-il point vous faire passer par-dessus toutes les considérations que peut vous suggérer la prudence?

LE COMTE.

Je m'étais oublié un moment... il est vrai... cet homme éblouit... Mais n'allez pas au moins parler de cette demande à ces messieurs.

LA COMTESSE.

Soyez tranquille! je ne vous en parle que pour vous faire voir à quel point le desordre est venu, et pour vous prouver que le moment est arrivé où tous les Français doivent secouer un joug humiliant.

LE COMTE.

Vous avez raison. Tous les Français devraient s'entendre pour secouer le joug. Morbleu! si *tous* les Français se levaient en masse contre l'usurpateur, je ne serais pas un des derniers à marcher. — Mais, diable! nous ne sommes que cinq ou six à

conspirer contre un homme tout-puissant. — Notre entreprise est hasardeuse. Toute la nuit j'y ai pensé, sans pouvoir fermer l'œil un instant. Il est vrai que je venais de relire les *Conjurations* de Saint-Réal*, et cela m'avait troublé. Elles sont toujours découvertes! — J'ai le pressentiment...

LA COMTESSE.

Ah! faites-moi grâce, je vous prie, de vos inquiétudes et de vos pressentiments. Quoi! vous êtes homme, — gentilhomme! — vous avez été militaire, et vous êtes effrayé de tout. Moi qui ne suis qu'une femme, je contemple d'un œil calme toutes les conséquences de l'entreprise où je me suis engagée. Eh bien! que l'on découvre notre conjuration — que l'on m'arrête — qu'on me traîne en prison! — J'aurai un certain plaisir à paraître devant mes juges, à plaider ma cause. « Oui, j'ai conspiré, leur dirai-je, j'ai conspiré la perte de votre empereur, et, si c'est un crime d'avoir voulu délivrer sa patrie d'un tyran, je suis coupable! » Je m'habillerai très simplement, tout en noir, mes cheveux en bandeau, pas de bijoux .. une croix d'or pourtant... Je parlerai, je produirai de l'impression, je vous assure... Une femme jeune, élégante, accusée de conspiration... Tous les cœurs seront favorablement disposés pour elle, et s'il fallait marcher au supplice...

LE COMTE.

Miséricorde! à la manière dont vous parlez, vous me faites craindre que vous ne vous dénonciez vous-

même pour avoir le plaisir de faire l'héroïne de roman. Mélanie, Mélanie, les romans que vous lisez toujours vous feront tourner la tête! je vous le prédis.

LA COMTESSE.

Si ce sont les ouvrages que je lis qui m'inspirent des sentiments nobles et généreux, il me semble, Monsieur, que vous ne feriez pas mal de les lire plus souvent. Mais le temps se passe, l'heure du rendez-vous approche, et vous n'êtes pas encore habillé. Il serait à propos aussi que vous lussiez tout seul encore une fois mon... votre discours, avant de le lire à ces messieurs. Surtout appliquez-vous à bien déclamer la fin, la péroraison.

LE COMTE.

La péroraison... moi, je la trouve trop hardie, et puis il y a des phrases qui n'en finissent pas... Ce sera le diable pour retenir son haleine.

LA COMTESSE.

Dépêchez, je vous en prie, monsieur des Tournelles; surtout prenez un front plus serein. La vie est un tapis vert, où l'on ne s'amuse qu'autant que l'on joue gros jeu*.

LE COMTE.

Ah! Napoléon, si vous saviez à quels dangers vous vous exposez!... vous ne m'auriez pas refusé la clef de chambellan.

LA COMTESSE.

Allez vite... J'entends quelqu'un qui entre à cheval dans la cour.

LE COMTE, regardant par la fenêtre.

Ciel! un militaire! un officier! nous sommes perdus! Tout est découvert, voilà les satellites de l'empereur qui viennent nous arrêter.

LA COMTESSE.

De la présence d'esprit! Remettez-vous. (Elle s'assied, prend une plume et écrit en parlant très haut.) Vous dites donc qu'il faut inviter à ce bal M. le préfet, le commandant de la gendarmerie, le...

SCÈNE IV

ÉDOUARD DE NANGIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

ÉDOUARD.

Bonjour, ma cousine! Me reconnaissez-vous?

LA COMTESSE.

Édouard!

ÉDOUARD.

Embrassez-moi, ma cousine, si mes moustaches ne vous font pas peur. Parbleu! vous êtes charmante, le diable m'emporte, vous êtes encore embellie. Vous avez pris...

LE COMTE.

Monsieur de Nangis, j'éprouve un vif plaisir...

ÉDOUARD.

Monsieur de Nangis? allez au diable avec votre M. de Nangis! appelez-moi cousin Édouard tout

court. Allons, embrassez-moi aussi, cousin, car je vous aime bien. Morbleu! il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. Vous avez vieilli.

LA COMTESSE.

Vous trouvez?

ÉDOUARD.

Vous, cousine, quand je suis parti pour l'Allemagne, je vous avais laissée mince comme un fuseau; maintenant, mille bombes!... Vous avez encore la taille fine... mais le reste... Diantre; il paraît que l'air est bon chez vous, et les vivres aussi!

LA COMTESSE, à part.

Il est singulier avec ses manières brusques... mais c'est toujours un charmant jeune homme...

LE COMTE, bas.

Comment nous débarrasser de lui?

ÉDOUARD.

Ah çà! cousin, j'ai un congé d'un mois; je viens le passer avec vous, en famille, car je grillais d'envie de vous voir. Nous allons faire des bamboches, n'est-ce pas? La chasse, la pêche, le diable et son train... Je veux faire les cent dix-neuf coups; et vous ne reculez pas, n'est-ce pas? quand il s'agit de faire des farces? Je vous ai vu autrefois, compère!... je dirai à votre femme ce que je sais...

LE COMTE.

Si je lui disais ce que je sais de vous, mauvais sujet!...

ÉDOUARD.

Je vous le permets. — Dites donc? j'amène deux chiens d'arrêt avec moi, deux véritables épagneuls anglais pure race. Ils viennent d'Allemagne; ils appartenaient à un prince, dont nous avons mis les États sens dessus dessous. Vous verrez. — Ah! et puis après-demain, mes chevaux viendront. J'ai une jument arabe, que je veux faire monter à la cousine. — Vous avez des sangliers par ici, n'est-ce pas? J'ai aussi un chien pour le sanglier; il vient de Bohême. Oh! quel chien! — Mais, cousine, il faudra enfermer vos chats, — autrement il vous les étranglera tous d'un coup de gueule. — Morbleu! nous allons mener ici joyeuse vie. Vous avez des voisins, n'est-ce pas? Plus on est de fous plus on rit. Nous chasserons le matin, nous boirons le champagne de la cousine; le soir nous ferons de la musique, nous chanterons des duos; j'ai une voix de chantre de cathédrale maintenant... la, la, la, la... Nous danserons, je ferai la cour à la cousine, si le cousin n'est pas jaloux. Pas vrai que vous n'êtes pas jaloux, cousin? *Sacrament!* comme disent les Allemands, il faut s'amuser dans ce monde.

LE COMTE, bas à la comtesse.

Tâchez donc de l'éloigner.

LA COMTESSE, de même.

J'ai des projets sur lui.

ÉDOUARD.

Cousin, à quelle heure dînez-vous? Savez-vous que j'ai une faim de corsaire? jamais je ne pourrai attendre le dîner.

LE COMTE.

On va vous monter quelque chose dans votre chambre.

ÉDOUARD.

Non, non, ici, en causant, je mangerai un morceau sous le pouce. Parbleu! j'ai appris au régiment à parler en mangeant, sans perdre pour cela une seule bouchée. (Il appelle.) Holà! hohé! ici, hé!... Comment se nomment vos domestiques? Allons! hé!

LA COMTESSE, après avoir sonné à François, qui entre.

Donnez le pâté de gibier à monsieur. Quel vin voulez-vous?

ÉDOUARD.

Bourgogne, morbleu! Avez-vous toujours de ce vin de Pommard que vous me disiez que vous vouliez garder pour mon retour d'Allemagne?

LA COMTESSE.

Vous avez bonne mémoire. — Donnez une bouteille de vin de Pommard à monsieur. Vous vous dépêcherez, Édouard, n'est-ce pas? Nous aurons besoin de la table tout à l'heure. — Monsieur des Tournelles, allez vous habiller; Édouard vous excusera.

ÉDOUARD.

Parbleu! il serait joliment bête de faire des façons

avec moi. — J'aurai bientôt fait, cousine; je ne fais que tordre et avaler.

LE COMTE, bas à la comtesse.

Comment pourrez-vous?...

LA COMTESSE.

Laissez-moi faire.

LE COMTE, de même.

Il serait peut-être convenable de remettre tout après son départ...

LA COMTESSE.

Allez, vous dis-je, je réponds de lui.

(Le comte sort.)

SCÈNE V

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

ÉDOUARD, assis et mangeant.

Que diable avez-vous à vous dire tout bas? Avez-vous des secrets pour moi, ou bien est-ce que je vous gêne?

LA COMTESSE.

Au contraire, Édouard, nous sommes enchantés de vous revoir. Je vous expliquerai plus tard ce que disait M. des Tournelles. — Il paraît que vous avez toujours bon appétit.

ÉDOUARD.

Au régiment, j'ai appris à manger vite; en garnison, en Allemagne, j'ai appris à manger longtemps; de sorte que maintenant je mange vite et longtemps.

Et puis savez-vous que j'ai fait douze lieues ce matin, sur un bidet de poste, pour vous voir plus tôt... Mais j'oubliais qu'il est impoli d'avoir de l'appétit quand on est auprès d'une jolie femme... (Il éloigne le pâté, en soupirant.) J'ai fini.

LA COMTESSE.

Eh bien! vous feriez des façons avec nous? Continuez donc; seulement arrangez-vous pour faire honneur au dîner. (Elle lui verse à boire.) Comment trouvez-vous ce vin?

ÉDOUARD.

Délicieux! surtout parce que c'est vous qui me l'avez versé.

LA COMTESSE.

C'est au régiment que vous avez appris à dire de ces jolies choses-là?

ÉDOUARD.

Tenez, cousine, versez encore. Au régiment, voyez-vous, nous apprenons à dire la vérité toute crue et sans phrases. Et, à propos de cela, vous êtes charmante, tenez-vous cela pour dit, parce que c'est vrai. Vous êtes dix fois, vingt fois plus jolie qu'il y a quatre ans, quand vous vous êtes mariée, et que j'étais amoureux de vous, comme un conscrit, sans oser vous le dire.

LA COMTESSE.

Qu'il est original!

ÉDOUARD.

Oui, parbleu! je suis original, et plus que vous ne

pensez. Il ne tient qu'à vous que je ne vous montre combien je suis original quelquefois quand je m'y mets. (Il se lève.)

LA COMTESSE.

Je le crois sans peine. Mais asseyez-vous, et parlons de choses sérieuses. (Elle lui verse à boire.) Contez-moi vos campagnes et vos amours, car l'un ne va pas sans l'autre. — Je ne vous vois qu'une épaulette, comme vous en aviez en partant. Moi qui espérais vous voir colonel pour le moins!

ÉDOUARD.

Ah! la graine d'épinards! n'en a pas qui veut. Que voulez-vous! je suis lieutenant, toujours lieutenant. La croix aussi m'a passé sous le nez. Mais patience; si un boulet ne m'arrête pas en route...

LA COMTESSE.

Sous ce gouvernement, les gens comme il faut n'ont rien à espérer : tout est pour la canaille.

ÉDOUARD.

Bah! j'ai eu du malheur aussi. Dans ce maudit régiment de chasseurs on ne meurt pas!... Les drôles sont invulnérables, je crois. Ah! si j'avais pu mordre aux mathématiques, je serais entré dans l'artillerie volante. L'avancement est rapide dans ce corps-là. Tenez, la batterie d'artillerie volante qui était embrigadée avec nous a été renouvelée trois fois dans la dernière campagne. Un de mes amis, qui était lieutenant l'année dernière, va passer chef d'escadron,

s'il ne meurt pas d'un coup de fusil qu'il a emboursé au milieu de l'estomac.

LA COMTESSE.

Sans la révolution, Édouard, avec votre naissance, vous seriez colonel à l'heure qu'il est.

ÉDOUARD.

Oh! bien oui : mais colonel dans ce temps-là ce n'était pas le Pérou. Porter un chapeau en lampion*, l'épée horizontale, et monter la garde à la porte de madame de Pompadour, la maîtresse de Louis XVI, le beau plaisir! C'est bien glorieux!

LA COMTESSE.

Que vous êtes ignorant, Édouard, ou combien vous êtes déjà perverti! Si la révolution n'avait pas tout désorganisé, vous seriez l'un des gentilshommes les plus à la mode de ce temps. Vous feriez l'ornement de la cour; vous seriez marquis...

ÉDOUARD.

Oh! pour mon marquisat, cousine, ne m'en parlez pas. Au régiment, quand ils veulent me faire enrager, ils m'appellent monsieur le marquis. C'est si ridicule d'être marquis! *Le marquis de Mascarille*! Saute, marquis*!* Parbleu! j'ai reçu un bon coup d'épée de Simoneau, un lieutenant du 10e, et je lui en ai donné un tout aussi bon, parce qu'il m'avait appelé marquis. D'abord, cousine, comme je ne puis pas vous donner des coups d'épée, si vous m'appelez marquis, je vous embrasse.

LA COMTESSE.

Quel corrupteur que ce Bonaparte! Un jeune homme d'une si noble famille devenir le séide d'un Corse! — Ainsi vous êtes enthousiaste de votre empereur? C'est votre idole, votre dieu; il est tout pour vous; vous l'adorez.

ÉDOUARD.

Ma foi, si je l'adore, je ne l'adore guère : mon colonel lui a demandé la croix pour moi, il a répondu, en me toisant comme un cheval de remonte : « Il est trop jeune. » — Il n'est pas tendre, allez, le bourgeois.

LA COMTESSE.

Parce qu'il était trop jeune!... Quelle odieuse injustice!

ÉDOUARD.

Pour cela, vous avez raison. A la dernière affaire, nous avons chargé avec les lanciers de la garde; ces messieurs de la garde sont les benjamins de l'empereur : ils ont eu une centaine d'hommes hors de combat; nous au moins autant. Le général qui nous commandait, pour faire sa cour au patron, lui dit : « Vos lanciers se sont couverts de gloire; les hussards ennemis sont anéantis, mais vos braves lanciers ont perdu plus de cent hommes; la perte des chasseurs du 10^{e} est légère »; de sorte que les croix sont tombées sur les lanciers, et pour nous les coups, la boue, les mauvais quartiers, tout le tonnerre!...

LA COMTESSE, lui versant à boire.

Je vous le disais bien, c'est le plus injuste des hommes. Vous refuser la croix! Édouard, vous sortez d'un sang trop noble pour ne pas ressentir profondément cette injure.

ÉDOUARD.

Ce n'est pas le tout de la ressentir.

LA COMTESSE.

Sans doute, il faut s'en venger.

ÉDOUARD.

Oui? l'empereur sera bien attrapé quand je lui aurai flanqué ma démission. Et puis donner sa démission en temps de guerre! Cela ne se peut pas. Notre régiment va partir pour l'Espagne.

LA COMTESSE.

Pour l'Espagne! Vous allez prendre part à cette guerre affreuse, criminelle?... Avez-vous donc si tôt oublié la trahison de Bayonne?

ÉDOUARD.

Bah! bah! ces canailles d'Espagnols seront trop heureux que nous veuillions bien les débarrasser de leurs moines.

LA COMTESSE.

Ah! que vous m'affligez, Édouard! et qu'il est triste de vous voir avec ces principes politiques!

ÉDOUARD.

Moi! Diable emporte* si je me mêle de politique!

LA COMTESSE.

Moi qui ne suis guère plus âgée que vous, j'ai conservé des souvenirs qui déjà ne parlent plus à votre cœur.

ÉDOUARD.

Comment, ma cousine!... il serait possible?... Oh! moi aussi, je n'ai pas oublié un certain temps..... Quand vous vous êtes mariée, si vous saviez tout ce que j'ai souffert!

LA COMTESSE.

Édouard, vous ne me comprenez pas. Je parle du temps où votre père et le mien étaient comptés parmi les plus fermes soutiens du trône légitime... de ce temps où l'on donnait volontiers sa vie pour défendre son roi... Ah! si le vertueux marquis de Nangis savait que son fils brigue l'honneur de servir un tyran, un usurpateur plébéien, il sortirait de son tombeau et vous reprocherait de démentir votre illustre origine.

ÉDOUARD.

Cousine... vraiment vous me parlez là de choses... dont jamais je n'avais entendu dire le plus petit mot... Je croyais que votre mari voulait être préfet, chambellan, je ne sais quoi... Nous autres militaires, voyez-vous, nous obéissons à l'empereur... parce que c'est l'empereur... Nous ne sommes pas forcés de savoir s'il est usurpateur ou non...

LA COMTESSE.

C'est-à-dire que vous renoncez à votre cœur

d'homme pour vous faire esclaves. Vous ne voulez voir que par ses yeux, entendre que par ses oreilles.

ÉDOUARD.

Au fait, c'est un usurpateur... mais il est reconnu par tout le monde.

LA COMTESSE.

Excepté par tous les cœurs généreux qui ne reconnaîtront jamais d'autres souverains que nos princes exilés.

ÉDOUARD.

Les enfants de Louis XVI*! je croyais qu'ils étaient morts dans la révolution.

LA COMTESSE.

Hélas! les barbares, ils ont fait mourir son fils dans un cachot; mais ses frères sont en exil; et un Nangis a pu les oublier!

ÉDOUARD.

Ma foi, c'est que... Je n'ai rien lu, moi.

LA COMTESSE.

Je l'avoue, j'avais fondé sur vous de grandes espérances. Je me flattais que la fausse gloire de l'usurpateur n'aurait pu vous séduire : j'espérais vous trouver fidèle au parti du malheur.

ÉDOUARD.

Mais, ma cousine..., c'est bien ma manière de voir... mais seulement je ne sais pas trop comment on pourrait s'y prendre...

LA COMTESSE.

Édouard, Édouard, votre discrétion, je le sais, est au-dessus de votre âge. Je me fie à vous, vos sentiments politiques sont opposés aux miens, il est vrai; mais vous êtes rempli d'honneur, et vous ne me trahirez point.

ÉDOUARD.

Oh! ma cousine... Mais je vous répète que je n'ai pas d'opinions politiques; et si j'en prends, je prendrai les vôtres.

LA COMTESSE.

Un petit nombre d'hommes courageux ont osé former le projet d'affranchir leur pays d'un joug honteux; et mon mari et moi-même nous allons travailler dans ce but. Peut-être, avec l'aide de Dieu, parviendrons-nous à rappeler en France nos princes légitimes... peut-être succomberons-nous... et...

ÉDOUARD.

Ah çà! mais c'est donc une conspiration que vous faites?... Malepeste, cousine, comme vous y allez!

LA COMTESSE.

Oui, Édouard, une conspiration; et jamais il n'en fut de plus digne de succès. M'imaginant que vous gémissiez comme moi sous la tyrannie du Corse, je voulais vous offrir de partager nos périls et notre gloire...

ÉDOUARD.

Quoi! vous conspirez!... sérieusement? sans farce?

LA COMTESSE.

Oui, Édouard; et faible femme que je suis, c'est moi qui ai conçu l'idée de ce complot. — Édouard, je vous ai parlé à cœur ouvert. — Si vous aimez mieux votre empereur que votre famille, vous pouvez lui révéler nos projets, vous pouvez nous perdre; je saurai subir mon sort.

ÉDOUARD.

Ah! morbleu!... pour qui me prenez-vous?... Vous ne pensez pas ce que vous dites; autrement... Ma foi, puisque vous en êtes, le diable m'emporte! j'ai envie de m'en mêler.

LA COMTESSE.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Pourquoi pas? je vois que cela vous fait plaisir; et pour vous faire plaisir, je passerais au travers du feu.

LA COMTESSE.

Charmant jeune homme!

ÉDOUARD.

Une conspiration!... Cela doit être divertissant. Moi, les conspirations, c'est mon fort. J'ai été chassé du lycée parce que j'étais à la tête d'une conspiration pour rosser un de nos maîtres de quartier*; c'est pour cela que je suis un ignorant. On m'a campé dans une école militaire, puis on m'a mis une épaulette sur l'épaule, un sabre au côté; et en avant la théorie!

LA COMTESSE.

Je gage que ce maître de quartier était quelque jacobin qui voulait abuser de son autorité pour opprimer un jeune gentilhomme.

ÉDOUARD.

Il s'appelait Ragoulard.

LA COMTESSE.

Oh! quel nom jacobin! — Allons, mon ami, vous êtes des nôtres?

ÉDOUARD.

En vérité, cousine..., je ne sais si c'est votre bon vin et la fatigue de la route... ou bien si ce sont vos beaux yeux, ce qui est bien plus probable... mais je me sens tout près de dire et de faire des bêtises... Je ne puis mettre deux idées l'une devant l'autre... D'honneur, vous m'avez ensorcelé!

LA COMTESSE.

Dites, Édouard, que j'ai rallumé dans votre cœur les sentiments d'amour pour nos rois; ils sont aussi naturels que la bravoure et la beauté à ceux de notre race.

ÉDOUARD.

Eh bien! oui, c'est décidé, je m'en bats l'œil... j'aurai de l'amour pour nos rois... surtout pour vous, cousine... Ma foi, le mot m'est échappé... mais j'ai dit ce que je pense... tant pis si cela vous fâche.

LA COMTESSE.

Vous êtes un étrange enfant, Édouard; mais le naturel est bon, je veux vous convertir.

ÉDOUARD.

Ah! c'est ce que me disait cette chanoinesse bavaroise que... (A part.) Qu'est-ce que j'allais donc dire?

LA COMTESSE.

Nous attendons aujourd'hui même ces amis, ces fidèles dont je vous ai parlé. Ce sont les hommes les plus influents du pays. Le but de notre réunion, c'est de former une association dont l'objet... oui, une association qui s'occupera... comme cela... une association en opposition avec le gouvernement impérial, et qui saisira la première occasion de le renverser.

ÉDOUARD.

Quand on renversera ce gouvernement-là, il faudra donner un fier coup d'épaule.

LA COMTESSE.

Soyez persuadé que nous avons de puissants moyens à notre disposition. Je vous expliquerai tout cela plus en détail pendant le séjour que vous allez faire au château. Aujourd'hui nous ne nous occuperons qu'à former, qu'à constituer notre association, notre société secrète...

ÉDOUARD.

Oh! dites *notre conjuration;* ce mot est bien plus joli.

LA COMTESSE.

Nous réglerons certaines formalités indispensables; enfin vous verrez...

ÉDOUARD.

Suffit que vous y soyez, cousine, pour que je m'y amuse.

LA COMTESSE.

Vous m'avez donné votre foi, Édouard, je compte sur vous. Voyons, mettez votre main dans la mienne... Édouard, Édouard, finissez; ce que nous faisons est très sérieux... — N'est-ce pas que vous jurez d'être fidèle à notre belle cause?

ÉDOUARD.

Oui, ma cousine, je vous le jure.

LA COMTESSE.

Bien, bon jeune homme! — Répétez avec moi ce cri avec lequel vos aïeux marchaient autrefois à la victoire : Vive le roi!

ÉDOUARD.

Vive le roi!

LA COMTESSE, battant des mains.

Il est à nous, il est à nous!

SCÈNE VI

ÉDOUARD, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Arrivez, monsieur des Tournelles, embrassez un nouveau défenseur de la bonne cause.

ÉDOUARD, à part.

Le mari! Que le diable l'emporte!

LE COMTE, l'embrassant.

Je suis charmé, cousin... (Bas à la comtesse.) Comment diable avez-vous fait?...

ÉDOUARD.

Ah çà! cousine, vous n'avez pas embrassé le nouveau défenseur de la bonne cause. — Vous permettez, cousin? (Il embrasse la comtesse.)

LA COMTESSE, bas à Édouard.

Édouard, c'est mal, vous n'êtes pas sage.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS, LE BARON DE MACHICOULIS, LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

FRANÇOIS, annonçant.

M. le baron de Machicoulis, le chevalier de Thimbray. (Il sort.)

LE BARON DE MACHICOULIS.

Belle dame, voici deux fidèles chevaliers qui viennent jurer à vos pieds... (Apercevant Édouard, bas.) Un militaire! quel est ce jeune homme?

LA COMTESSE.

Baron de Machicoulis, je suis enchantée de vous voir en si bonnes dispositions. — Bonjour, chevalier; comment se porte madame de Thimbray? — Messieurs, je vous présente mon cousin le marquis Édouard de Nangis, qui est des nôtres. Vous trouverez en lui tout le courage de ses aïeux, ainsi que

leur attachement à leurs rois légitimes. — Édouard, le baron de Machicoulis, le chevalier de Thimbray.

ÉDOUARD, à part.

Quelles figures à mettre sous verre!

LE BARON DE MACHICOULIS.

J'aurais reconnu monsieur pour un Nangis, rien qu'à sa grande ressemblance avec feu monsieur le marquis de Nangis son père, que j'ai fort connu de son vivant. Nous avons servi ensemble autrefois, Monsieur.

ÉDOUARD.

Ah! monsieur a servi?... (Bas à la comtesse.) A quoi?

LE BARON DE MACHICOULIS.

Nous nous sommes trouvés ensemble au siège de Gibraltar*. Il y faisait un peu chaud, sur ma foi.

ÉDOUARD.

Je le crois bien... en Espagne et dans l'Andalousie.

LE BARON DE MACHICOULIS, bas au comte.

Ce jeune homme est-il sûr? Ses manières sentent un peu le régiment.

LE COMTE.

Ma femme dit qu'elle répond de lui.

ÉDOUARD, bas à la comtesse.

Cousine, si je lui coupais sa queue* pour vous faire un cordon de sonnette?

LA COMTESSE, bas.

Édouard, vous me mettez au supplice.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY, regardant à sa montre.

Ces messieurs sont en retard, si je vais bien.

LE COMTE

Fierdonjon me disait hier encore qu'il serait le premier arrivé.

LE BARON DE MACHICOULIS, à Édouard.

Monsieur le marquis...

ÉDOUARD.

Je m'appelle monsieur de Nangis, ou le lieutenant Nangis, comme vous voudrez. Ne me donnez pas du marquisat, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Mon cousin est si modeste!... (Bas.) Il a certaines idées...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Monsieur de Nangis, donc, vous arrivez de l'armée probablement?

ÉDOUARD.

Aujourd'hui même.

LE BARON DE MACHICOULIS.

D'Allemagne?

ÉDOUARD.

D'Allemagne.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Vous avez probablement vu l'affaire de Wagram?

ÉDOUARD.

Un peu.

LA COMTESSE.

Son cheval a été tué sous lui, et il a été blessé lui-même. Pauvre garçon! Que cette guerre est affreuse!

LE BARON DE MACHICOULIS.

Je m'étonne que le prince Charles* se soit laissé battre. C'est pourtant le premier tacticien de l'Europe. Pour la stratégie, n'est-ce pas, on s'accorde toujours à donner la palme au feld-maréchal Kalkreuth?

ÉDOUARD.

Je n'ai jamais entendu parler de cet olibrius-là.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Et... Monsieur, oserai-je vous demander dans quel état vous avez laissé l'armée? On dit qu'il y règne un grand mécontentement.

ÉDOUARD.

Oui, le soldat est mécontent du pain de munition et des haricots; il aimerait mieux du pain blanc et du poulet...

LE BARON DE MACHICOULIS.

On m'a dit que les officiers de l'armée...

ÉDOUARD.

Tenez, Monsieur, j'étais malade... blessé... j'ai passé trois mois à l'hôpital avant de venir ici. Je n'ai rien vu, je ne sais rien. (Bas à la comtesse.) Délivrez-moi

de ce questionneur enragé, ou je vais lui faire quelque avanie.

SCÈNE VIII

FRANÇOIS, LE COMTE DE FIERDONJON, LE MARQUIS DE MALESPINE.

FRANÇOIS, annonçant.

M. le comte de Fierdonjon, M. le marquis de Malespine. (Il sort.)

ÉDOUARD, bas à la comtesse.

Où diable avez-vous pêché tous ces originaux-là? C'est une mystification. Il n'y en a pas un seul qui ait une tournure de conspirateur. On dirait des figures de paravent. — Laissez-moi les faire aller.

LA COMTESSE, bas à Édouard.

Édouard, vous me désespérez. (Haut.) Monsieur de Fierdonjon, votre servante. — (Bas à Édouard.) Si vous continuez ainsi... (Haut.) Comment vous portez-vous, monsieur de Malespine? Charmée de vous voir. (Bas à Édouard.) Nous nous brouillerons. — Ce sont mes amis. Promettez-moi de ne pas faire de folies. — N'est-ce pas, vous n'en ferez pas... si vous m'aimez?... (Haut.) Messieurs, je vous présente mon cousin.

ÉDOUARD, de même.

Je serai sage, cousine, puisque vous me défendez les farces.

LE COMTE.

Il ne nous manque plus que Bertrand.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

C'est fort extraordinaire qu'il ne soit pas encore ici. Ce drôle-là nous faire attendre!

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Pourvu qu'il ne nous manque pas de parole.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Des Tournelles, savez-vous que vous avez fait preuve d'un peu de légèreté en nous donnant pour associé cet homme-là? Qui sait si l'on peut compter sur lui? C'est un paysan, voilà tout.

LA COMTESSE.

Il a été major dans l'armée royale.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Dans l'armée de la Vendée, faute de gentilshommes pour faire des officiers, on était obligé de prendre des manants. Cet homme-là ne me revient nullement. Il chasse sur mes terres sans m'en demander la permission; et je ne puis obtenir de mes gardes de lui déclarer procès-verbal.

LE COMTE.

Vieille habitude de sa part. M. de Kermorgant, dont vous avez acheté les terres à votre retour de l'émigration, lui permettait de chasser chez lui.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

C'est une bonne affaire que vous avez faite là, monsieur de Fierdonjon. Ah! si j'avais eu des espèces dans ce temps-là, j'aurais acheté aussi des pro-

priétés nationales. Elles étaient pour rien... Ce n'est pas que j'approuve au moins ces infâmes spoliations... Mais le mal est fait. Tâchons que nos ennemis n'en profitent pas.

LA COMTESSE.

Bertrand a de l'influence parmi les paysans. Si l'on avait besoin d'un coup de main, ce serait un homme précieux. D'ailleurs il a des certificats très honorables de ses anciens chefs.

LE BARON DE MACHICOULIS.

On dit que les gendarmes le craignent, et qu'ils n'osent lui demander son port d'armes.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Allons, Messieurs, il n'est pas décent que nous attendions cet homme... Commençons.

LA COMTESSE.

Tenez, le voici.

SCÈNE IX

Les précédents, BERTRAND.

(Il tient un fusil à deux coups, et il est suivi d'un gros chien de chasse.)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bertrand, camarade Sans-peur, comme vous appelait M. de Bonchamps*... Vous vous êtes fait attendre.

BERTRAND.

Excusez, Madame; c'est que j'ai rencontré sur mon chemin une compagnie de perdrix qui m'a fait trotter, trotter... Pourtant en voilà deux... Si ma-

dame veut les accepter, cela lui fera un gentil salmis.

LE COMTE DE FIERDONJON, à part.

Je parie que c'est chez moi qu'il les a tuées.

LA COMTESSE.

Merci, je les accepte de grand cœur.

ÉDOUARD, à Bertrand.

Vous avez là un beau chien, il est au poil et à la plume*.

BERTRAND.

Oui, Monsieur. Outre cela qu'il colletterait bien un homme au besoin, si je lui disais : « Défends-moi! » Il m'a été utile dans le temps.

ÉDOUARD.

Vous devriez me le vendre.

BERTRAND.

Excusez, Monsieur, mon chien n'est pas à vendre. — N'est-ce pas que tu n'es pas à vendre, Médor? Tu es un bon chien.

LE COMTE.

Allons, Messieurs, ne perdons pas de temps : asseyons-nous.

LA COMTESSE, avant de s'asseoir.

Édouard, mettez-vous auprès de moi. — Messieurs, je me flatte que vous voudrez bien me permettre d'assister à vos délibérations. Je ne suis qu'une femme, il est vrai, mais je me sens le cou-

rage de m'associer à vos dangers. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'on verrait une femme prendre part à une conjuration. S'il me souvient de mon vieux Plutarque, la fameuse Lœena* partagea la gloire d'Harmodius et d'Aristogiton. Elle se coupa la langue plutôt que de révéler les noms de ses amis.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Ma femme devrait bien en faire autant.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Madame, nous ne vous souhaitons pas le sort de cette Lœena; ce serait une trop grande perte pour nous. — Mais nous ne doutons pas que vous n'ayez le même courage et le même amour pour vos rois légitimes.

LA COMTESSE.

Sans me vanter, je suis assez sûre de moi pour affirmer que la vue même de la mort ne pourrait m'effrayer. Que n'oserait-on pas pour une aussi belle cause? (Elle va pour s'asseoir et pousse un cri perçant.) Ha!

ÉDOUARD.

Qu'y a-t-il?

LE COMTE, effrayé.

Qu'est-ce? — Auriez-vous vu quelqu'un sous la table!...

LA COMTESSE.

Une araignée — sur ma chaise!

(Tout le monde rit.)

BERTRAND, écrasant l'araignée.

Araignée du matin, chagrin ; araignée du soir, espoir. Il est plus de midi.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Respirez ce flacon, Madame. Je comprends parfaitement votre effroi. C'est un effet purement nerveux. Moi qui vous parle, je me suis trouvé plusieurs fois dans des circonstances assez hasardeuses,... hai... et la vue d'une souris produit sur moi une impression que je ne puis surmonter.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Moi, c'est un crapaud qui me fait de l'effet; mais c'est très venimeux.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

On dit que Ladislas, roi de Pologne, prenait la fuite quand il voyait des pommes.

LE COMTE DE FIERDONJON.

J'ai ouï raconter...

ÉDOUARD.

Ah çà! conspirons-nous, oui ou non?

LE COMTE.

Mon cousin a raison... Messieurs, pour régulariser nos réunions et surtout pour leur donner ce caractère de gravité qu'elles doivent avoir, il me semble qu'il serait à propos d'élire un président. Et

si personne ne réclame, je me chargerai d'en remplir les fonctions.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Ah! monsieur le comte, cela n'est pas régulier. Un président exerçant une influence énorme sur toute assemblée, il convient que ce même président soit élu par l'assemblée afin qu'il en représente les sentiments, qu'il en soit comme l'expression.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Sans doute. Il faut aller aux voix.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Pourquoi donc aller aux voix? Je vous ferai observer, Messieurs, que dans toutes les assemblées de la noblesse de cette province, nos ancêtres les comtes de Fierdonjon occupaient le fauteuil. Or, puisque notre but est de rétablir les anciennes coutumes, il me semble...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Monsieur, je vous demanderai la permission de douter de l'exactitude du fait dont vous venez de nous faire part. Je possède dans mes papiers un titre authentique, duquel résulte que lors de la naissance du grand dauphin*, il se tint une assemblée de la noblesse de la province, à l'effet d'ordonner un feu d'artifice et un bal pour célébrer cet heureux événement, et que ce fut Pierre Ponce de Machicoulis qui fut chargé par cette assemblée de la présider et de tout diriger.

LE COMTE.

Et les des Tournelles, Messieurs, que vous paraissez oublier. Pour l'antiquité de la noblesse, certes, je ne pense pas qu'on puisse nous la contester.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Je vous demande un million de pardons, Monsieur; mais, dans les archives de la province, je ne trouve votre nom que quatre-vingt-cinq ans après le mien.

LE COMTE.

Ma généalogie peut faire foi...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

En 1452 les Malespine...

LA COMTESSE.

Messieurs, la proposition que M. de Thimbray vient de faire nous évitera une discussion pénible. Allons aux voix. Que chacun écrive un nom sur un morceau de papier, et le dépose dans cette urne.

LE COMTE DE FIERDONJON.

D'abord, moi, je ne tiens aucun compte des généalogies; on peut en fabriquer. Quant aux archives, on peut s'y fier...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Et les monuments... Vous connaissez tous cette pierre sculptée...

LE COMTE.

Comment! une généalogie écrite sur peau de cerf en caractères gothiques!...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Pépin le Bref a concédé...

(Ils parlent tous à la fois, Édouard agite violemment la sonnette.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS entrant.

LE COMTE.

Que nous veut cet imbécile?

FRANÇOIS.

Madame a sonné?

LA COMTESSE.

Non, retirez-vous.

FRANÇOIS.

Alors, c'est qu'on a sonné à la grande porte... Je vas y voir.

LE COMTE.

Non, coquin, on n'a pas sonné. Laissez-nous.

(François sort.)

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, excepté FRANÇOIS.

LA COMTESSE.

Cessons, de grâce, ce débat. Quel que soit le choix

que nous fassions, il ne peut qu'être excellent. Voici du papier, Messieurs, écrivez.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Il faudrait choisir, pour lire les bulletins, quelqu'un... qui ne connût pas nos écritures.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Bien pensé. M. de Nangis veut-il s'en charger?

ÉDOUARD.

Volontiers. (A part.) Aimable confiance!

LA COMTESSE, à Bertrand.

Bertrand, approchez-vous; pourquoi vous tenez-vous à l'écart? Écrivez.

BERTRAND.

Madame est bien honnête.

LA COMTESSE.

Écrivez un nom. (Bas.) Le nom de mon mari.

BERTRAND.

Ah! Madame... c'est que je ne sais pas écrire, moi. Je suis un pauvre paysan. Je n'entends rien à toutes ces cérémonies-là.

(Tous excepté Bertrand déposent leur bulletin dans l'urne.)

ÉDOUARD.

Est-ce fini? Voyons. — M. de Machicoulis, une voix...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Monsieur, brûlez le bulletin aussitôt, je vous prie.

LE COMTE DE FIERDONJON, bas au marquis de Malespine.

Je parie qu'il a écrit son propre nom.

ÉDOUARD.

M. de Fierdonjon, une voix...

LE BARON DE MACHICOULIS, bas au marquis de Malespine.

Voulez-vous parier qu'il s'est donné sa voix à lui-même?

LE COMTE DE FIERDONJON, à Édouard.

Brûlez, Monsieur, s'il vous plaît.

ÉDOUARD.

M. des Tournelles, une voix; madame des Tournelles, une voix; M. de Thimbray, une voix. Diable! voilà qui est curieux; chacun a une voix seulement.

LA COMTESSE.

Quelqu'un m'a donné sa voix. Il s'est trompé. Il voulait la donner sans doute à mon mari...

ÉDOUARD.

Point du tout; car c'est moi qui voulais vous nommer présidente.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Mais cela est extravagant!... Une femme ne peut nous présider.

ÉDOUARD.

Vous dites, Monsieur, que cela est extravagant? L'expression me semble si extraordinaire, que je vous prierai de la répéter.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Je disais, Monsieur, que ce n'est pas l'usage d'appeler une femme au fauteuil.

ÉDOUARD.

Mon usage, Monsieur, est de ne jamais laisser passer une impertinence..., et...

LA COMTESSE, bas.

Édouard! Édouard!... (Haut.) Vite, vite! un second tour de scrutin. (Bas.) Édouard, votez pour mon mari. — Monsieur de Thimbray, votez pour mon mari; il fera un excellent président. — Allons, Sans-peur, votez aussi, mon brave. J'écrirai pour vous, mon ami. C'est M. des Tournelles que vous préférez, n'est-ce pas?

BERTRAND.

Tout ce qui peut vous être agréable.

ÉDOUARD, dépouillant le scrutin.

M. des Tournelles, une voix; M. de Fierdonjon, M. des Tournelles, M. des Tournelles, M. de Malespine, M. de Machicoulis, M. des Tournelles. — M. des Tournelles a quatre voix. — Allons, cousin, au fauteuil.

LE COMTE DE FIERDONJON, bas au marquis de Malespine.

Déjà de la cabale! Oh! je ne resterai pas dans cette galère-là.

LE BARON DE MACHICOULIS, bas au marquis de Malespine.

Elle veut tout gouverner.

LE COMTE.

Messieurs, avant de commencer nos délibérations, que votre bienveillance m'autorise à présider, je vous demanderai la permission de vous présenter quelques considérations générales sur l'état actuel des affaires de l'Europe. Je me flatte que vous ne les trouverez pas tout à fait dénuées d'intérêt.

(Il tire de sa poche un discours écrit sur un assez grand nombre de petites feuilles de papier à lettres; ces feuilles ne sont point attachées les unes aux autres.)

ÉDOUARD.

Comment! vous allez nous lire tout cela? Diable!

LE COMTE.

Ce n'est écrit que d'un côté, et à mi-marge, encore.

LE COMTE DE FIERDONJON, à part.

C'est pour parler tout seul qu'il s'est fait nommer président.

(Le comte des Tournelles tousse, crache, met ses lunettes, et lit son discours d'une voix monotone, et sans observer exactement la ponctuation, comme quelqu'un qui lit l'ouvrage d'un autre. Édouard cependant parle à l'oreille de la comtesse, qui lui fait signe d'écouter. Il n'en tient compte, et elle, impatientée, lui tourne le dos. Il appelle alors le chien de Bertrand, le caresse, lui fait donner la patte, etc.; puis, pendant que le comte tient dans sa main une des feuilles volantes de son discours, Édouard en prend deux ou trois sur la table sans qu'il s'en aperçoive, les chiffonne en boule, et les fait apporter au chien, qui les met en pièces. Personne ne remarque l'accident arrivé au discours.)

LE COMTE, lisant.

« Messieurs, les voies de la Providence sont sublimes dans leur impé-né-tra-bili-té. Point de mal dans la nature qui n'ait son correctif. Quel poison si terrible par sa violence, qui ne soit combattu avec avantage par les remèdes que nous offre sa bienfaisante main? Et, par une prévoyance que l'on ne

saurait assez bénir, nous voyons ces remèdes accumulés avec une tendre profusion dans les climats où l'homme semble exposé aux plus grands dangers. Les voyageurs qui ont pénétré dans ces contrées toujours desséchées par un soleil de plomb, nous parlent de ces serpents affreux dont une mort inévitable semble devoir suivre les plus petites morsures. Ah! qu'ils n'oublient pas de nous dire que ces reptiles dangereux cherchent ordinairement leur refuge sous les larges feuilles de plantes dont les sucs distillés dans la blessure raniment aussitôt la malheureuse victime, et la rendent bientôt à la santé. Le mancenillier, dont l'ombre seule donne la mort, ne croît, par un ordre divin, que sur le bord des flots; et l'eau de mer, tout le monde le sait, est un sûr contre-poison au venin qu'il exhale. Ainsi, Messieurs, quand nous voyons un peuple livré à de funestes dissensions, ou gémissant sous la verge de fer d'un tyran, ne nous livrons pas à un désespoir stérile; mais cherchons plutôt autour de nous le remède ou le médecin que la Providence a sans doute en réserve. »

LE CHEVALIER DE THIMBRAY, à part.

Tout cela sent trop la pharmacie.

LE COMTE, lisant.

« Oui, Messieurs, la lecture de l'histoire, qui n'est que trop souvent un amusement pour l'homme du monde, serait, par les crimes dont elle trace le hi-

deux tableau, un sujet de dégoût et d'horreur pour le philosophe ami de l'humanité, si la pensée consolante qu'une Providence cachée préside aux destinées des empires, ne venait soutenir dans sa main le livre prêt à lui échapper, et lui montrer que, si trop souvent quelques hommes oublieux des préceptes divins, et s'abandonnant en proie à leurs passions effrénées, ouvrent pour leurs concitoyens et pour eux-mêmes un abîme de maux, souvent aussi, et, pour ainsi dire, comme par un enchaînement forcé, d'autres hommes, mais vertueux, mais inspirés du ciel, font de leur courage une digue au torrent dévastateur des révolutions, et referment de leurs puissantes mains le gouffre prêt à engloutir leur patrie!!! » (A part.) Ouf! (Lisant.) « Un homme s'est « trouvé... infirme, mutilé, comdamné à passer dans « les souffrances... »

LA COMTESSE, le soufflant.

Non : « A dit un orateur chrétien... »

LE COMTE.

C'est juste. « Un homme s'est trouvé... » Pardon, Messieurs; c'est une page qui aura été transposée... Hé bien! je ne la trouve pas... Aurait-elle glissé?... Bonne amie, pourtant quand vous m'avez copié le manuscrit, il était complet... Ah! n'est-ce pas cela : « Un homme s'est trouvé, a dit l'usurpateur... » Non... Je ne sais ce que sera devenu...

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Un homme s'est trouvé, mais une feuille s'est perdue.

LA COMTESSE.

Mon ami, n'avez-vous point là le brouillon?

LE COMTE.

Eh non! je l'ai brûlé. C'est inconcevable!

LE BARON DE MACHICOULIS.

Pendant que M. des Tournelles cherchera son discours, voulez-vous, pour ne point perdre de temps, écouter quelques courtes réflexions que les derniers événements politiques m'ont inspirées...

LE MARQUIS DE MALESPINE, en même temps.

J'avais préparé un petit discours, et si ces messieurs veulent bien m'accorder une demi-heure d'attention...

(Le comte de Fierdonjon tire son portefeuille, et le chevalier de Thimbray fouille dans ses poches.)

ÉDOUARD.

Miséricorde! chacun a son discours! Cousine, nous sommes perdus; nous ne dînerons jamais. Et vous, monsieur Bertrand, n'auriez-vous point aussi votre discours!

BERTRAND.

Monsieur, non. Pourtant, si j'osais, j'aurais bien deux petits mots à dire; mais je crains de dire des bêtises, car moi, je ne suis qu'un pauvre paysan...

ÉDOUARD.

Parlez! parlez! je suis sûr que ce que vous direz sera très amusant. Silence, Messieurs, silence! Écoutez M. Bertrand. (Il frappe sur la table.)

BERTRAND.

Ce que je voulais dire, c'est bien simple. Je voulais dire que, sauf le respect de toute la compagnie, nous nous amusons à la moutarde*. Laissons aux curés à faire des sermons. Nous autres, nous n'avons pas besoin de tant de beaux dictons* pour convenir de nos faits. Quand j'étais avec Jean Chouan*, il ne nous en disait jamais bien long. Il disait : « Si nous allions surprendre les Bleus à la ferme des Herbages? » Nous disions : « Oui. » Il disait : « Avez-vous des cartouches? y a-t-il des pierres neuves à vos fusils? » Nous disions : « Oui. » Il disait : « Buvons un coup, marche, et vive le roi! » Nous trinquions, et nous partions.

ÉDOUARD.

Bravo! morbleu, c'est M. Bertrand qui remportera le prix de l'éloquence!

BERTRAND.

Moi, en venant ici, je m'imaginais que vous n'aviez pas besoin de toutes ces belles harangues pour vous animer à bien faire. Je croyais tout bonnement que nous allions commencer le branle; je croyais, une supposition, qu'on m'aurait dit : « Sans-peur, vous allez surprendre le poste de gendarmerie de ***. —

Vous, monsieur de Machicoulis, révérence parler, vous ferez sonner le tocsin chez vous. — Vous, vous tâcherez de mettre la main sur le préfet... » Comme cela, sans plus de façon. J'avais apporté des cartouches, et j'avais empli ma gourde de bataille.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Diable! comme il y va!

LE COMTE.

Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci.

LE COMTE DE FIERDONJON, à Bertrand.

Mon ami, vous n'êtes pas ici avec les hommes de Jean Chouan; vous êtes avec des gentilshommes instruits, c'est bien différent. Écoutez avec respect, et en silence, ce que vous ne pouvez comprendre.

BERTRAND.

Je ne dis pas, mais...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Nous ne vous demandons pas votre avis.

LA COMTESSE.

Messieurs, si nous gardions nos discours pour un autre moment?... Maintenant, nous avons tant de choses importantes à régler. Vous venez d'élire un président, mais nous avons bien des points importants à fixer. Par exemple, quel nom portera notre société? Il nous faut un nom. Dans l'histoire, quand on parlera de nous, il faudra nous nommer.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Eh bien! l'histoire dira : « Le comte de Fierdonjon... monsieur des Tournelles... »

LE COMTE.

Ma femme veut dire qu'il serait bon que toutes les personnes qui coopèrent à cette entreprise portassent un nom générique, un nom collectif.

ÉDOUARD.

Ah! les noms collectifs; cela me rappelle mon latin : *Turba ruit* ou *ruunt**.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Fort bien; et pourquoi ne nous appellerions-nous pas *les vrais gentilshommes*?

ÉDOUARD.

Non, il faudrait un nom qui sonnât bien à l'oreille, comme dans les mélodrames : *Les chevaliers du Cygne... Les Francs Juges**. Si nous nous appelions *Les chevaliers de la Mort!* cela est beau et harmonieux.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Pourquoi pas? Dans le fait, c'est un assez beau nom.

LE COMTE.

Oh! c'est un peu trop terrible; j'aimerais mieux...

LA COMTESSE.

Prenons plutôt un nom qui rappelle le but de notre conjuration : *Les amis du malheur*. Ce nom

vous plaît-il? N'est-ce pas la cause du malheur que nous défendons? Ce nom nous ralliera tous les cœurs généreux.

ÉDOUARD.

Bonne invention! Adopté.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Madame a un tact exquis.

BERTRAND.

Les amis du malheur! comme cela, si on crie qui vive, et si on ne répond pas : *Amis du malheur...* v'lan! un coup de fusil...

ÉDOUARD.

Le compère va lestement en besogne. Vous avez fait la guerre, hein?

BERTRAND.

Mais, Monsieur, pendant longtemps je n'ai pas fait d'autre métier.

LA COMTESSE.

Monsieur a fait la guerre de la Vendée. Il était major dans l'armée royale.

ÉDOUARD.

Oui, oui, la guerre des chouans... guerre d'escarmouches... derrière des haies... des coups de fusil aux traînards... Peste! jolie guerre! On vivait longtemps dans ce temps-là.

BERTRAND.

C'est selon. Il y en a bien des jeunes et des vieux

qui se porteraient peut-être bien aujourd'hui, s'ils n'étaient pas morts dans cette jolie guerre-là. Il y en a qui s'étonnent de voir leur blé pousser si haut dans des endroits que je connais... c'est rapport aux gens qu'on y a enterrés. Moi qui vous parle, Monsieur, j'ai vu plus d'une affaire où ceux qui s'en tiraient devaient une fière chandelle à la bonne vierge. Un jour, dans les landes du Gros-Sablon, nous étions deux cents qui eurent affaire à environ autant de Bleus. Nous les défîmes ; mais, le soir, nous n'étions que quarante-cinq à manger la soupe.

ÉDOUARD.

Pas mal. L'affaire a dû être disputée. Et des vaincus, combien en resta-t-il ?

BERTRAND.

Pas un.

ÉDOUARD.

Pas mal, en vérité.

LE COMTE.

Si ces messieurs parlent guerre, nous n'aurons jamais fini...

LA COMTESSE.

Il faudrait que *les amis du malheur* portassent quelque signe au moyen duquel ils pourraient se faire reconnaître...

LE BARON DE MACHICOULIS.

De la police ? diable ! non.

LA COMTESSE.

J'entends un signe caché... Par exemple, chacun de nous, chacun de vous, Messieurs, porterait un poignard d'une certaine forme...

ÉDOUARD.

Ah oui! un poignard! d'abord il n'y a pas de conspiration sans poignards. Le poignard de la vengeance... le glaive mystérieux... Avez-vous vu le mélodrame des *Francs Juges?*

LE COMTE DE FIERDONJON.

Oui... un poignard; je n'y vois pas d'inconvénients... et puis cela peut être utile.

BERTRAND.

C'est une bonne arme, tout de même, sans que ça paraisse. Faut donner le coup de haut en bas. (Faisant le geste de frapper.) Pardon, Monsieur, comme cela... afin que le sang ne se répande pas, et vous étouffe tout de suite.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Quelle horreur! nous ne voulons assassiner personne, nous n'avons pas besoin de vos leçons.

BERTRAND.

Alors, pourquoi donc?...

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

C'est une marque de distinction; mais des gentilshommes français ne se servent point de ces armes-là.

LE COMTE.

Il y a une ordonnance de police qui les défend... Il serait dangereux...

BERTRAND.

Pourtant Lescure, Charette, la Rochejaquelein*, tous ces messieurs en avaient dans le temps... et celui qui leur aurait mis la main sur le collet aurait vu s'ils savaient en jouer.

LA COMTESSE, a part.

Les propos de cet homme font frémir. (Haut.) Il faudrait que le manche du poignard fût blanc... c'est notre couleur... en ivoire ou en nacre, avec des enjolivements d'argent. J'en dessinerai un modèle. Et, sur la lame, il faudrait graver le mot *fidélité*, en latin. Cela serait de bon goût, n'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Ma foi, vive ma cousine pour les conspirations! Elle y est divine. Ne vous inquiétez pas de vos poignards, mes chers collègues, je vais en Espagne, c'est le pays où se fabrique tout ce qu'il y a de plus soigné dans ce genre-là. Même les femmes en ont dans leurs corsets et dans leurs jarretières. Un officier de dragons qui en revient me l'a dit. Vrai, sans farce, il faut y prendre garde, elles sont traîtres en diable.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Votre ami, Monsieur, a donc visité ces parages-là, puisqu'il y faisait de si belles découvertes?

BERTRAND.

Bah! tenez, vos poignards en nacre ou en ivoire, c'est bon pour la montre; mais parlez-moi pour saigner un Bleu d'un bon gros outil comme celui-ci. (Il tire un grand couteau.) C'est grossier, mais cela ne coûte pas cher. Un jour, je me heurte contre un caillou, me voilà à bas. Un officier des Bleus me met le genou sur l'estomac, et, sabre levé, il me disait de me rendre. Moi, je lui dis, comme disait Jean Chouan : « Il n'y a pas de danger! » et je lui plante mon couteau dans la bouche. Vrai Dieu! il l'a avalé comme il aurait fait une cuillerée de soupe. Tenez, on voit encore la marque de ses dents sur la lame.

LA COMTESSE.

Oh! retirez cet affreux poignard! il me semble le voir tout couvert de sang.

LE COMTE.

Laissons cela, mon ami. Il ne s'agit pas de cela. Occupons-nous de nos affaires.

BERTRAND.

Eh bien! donc, quand faudra-t-il sonner le tocsin?

LE BARON DE MACHICOULIS.

Le tocsin! y pensez-vous? et la gendarmerie, et la garnison de***.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Et le préfet qui nous enverrait tous en prison.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Il a le diable au corps.

LE COMTE DE FIERDONJON.

La poire n'est pas mûre, bonhomme.

BERTRAND.

Elle serait pourrie, morbleu! que vous n'oseriez pas la cueillir!

LE COMTE.

Voilà notre société à peu près organisée; quels seront ses premiers travaux?... (Grand silence.)

LE BARON DE MACHICOULIS.

Le mieux serait de travailler sourdement les esprits pour les détacher de l'usurpateur. Si l'on pouvait trouver le moyen d'imprimer clandestinement les courtes réflexions...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

On pourrait imprimer en même temps mon discours...

LE COMTE.

Oui, et le mien, quand je l'aurai trouvé. Je ne puis croire qu'il soit perdu.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

L'embarras serait de trouver un imprimeur honnête homme.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

A la rigueur, on pourrait faire circuler des copies manuscrites.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Oui, mais on connaît nos écritures.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Si madame voulait se donner la peine... Une écriture de femme, cela n'est pas suspect.

LE COMTE.

Gardez-vous-en bien ! Tout le monde ici connaît l'écriture de ma femme.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Un autre inconvénient, c'est que peu de gens dans ce pays savent lire. (Un silence.)

BERTRAND.

Voulez-vous m'écouter un instant? Je vois que l'affaire tourne mal, et que, parmi nous, il y en a peu qui soient disposés à risquer leur cou pour la bonne cause. Une idée me vient. Quand je dis qu'elle me vient, je veux dire qu'elle me revient; car j'y ai pensé bien souvent. Moi, je suis un pauvre paysan. Je me fais vieux, je ne suis plus bon à grand'chose... Pourtant...

LE COMTE DE FIERDONJON.

Pourtant vous savez encore fort bien tuer des perdrix partout où vous en trouvez.

BERTRAND.

Je ne dis pas non. Je tire encore assez bien. — Or donc, je me disais : « Faut faire quelque chose pour la bonne cause. Ce qui empêche notre roi de revenir, c'est cet autre qui a pris sa place. Cet autre-là

pourtant, ce n'est pas le diable. Sa peau n'est pas si dure qu'une planche de chêne, et j'en ai vu, des lurons, qui traversaient d'un coup de couteau une planche de chêne épaisse de deux pouces »

LE COMTE.

Où voulez-vous en venir?

BERTRAND.

Voici. Je me disais donc : « Je suis vieux, oui, mais je nourris quoique cela* ma femme et mon gars. Si je meurs, les voilà qui sont à demander leur pain. Si ces messieurs veulent me signer un écrit, comme quoi ils leur feront une pension de douze cents livres après ma mort, voilà ce que je leur promets de faire. Je pars pour Paris; je tâche de voir l'empereur; si je puis l'approcher à longueur de bras, j'en réponds, il est mort... Si je le manque, eh bien! un autre pourra faire ce que j'aurais voulu faire. On me fusille, bien; mais je me dirai : « Au moins la bonne femme et mon gars auront du pain. »

LE COMTE DE FIERDONJON.

Morbleu! il y aurait là de quoi nous faire fusiller tous!

ÉDOUARD.

Il a le diable au corps. Assassiner l'empereur! il est pire qu'un moine espagnol!

LE BARON DE MACHICOULIS, bas au comte des Tournelles.

Ne serait-ce pas un espion que ce coquin-là?

BERTRAND.

L'écrit, bien entendu, serait mis en lieu sûr. On ne le montrerait qu'après ma mort.

LA COMTESSE, bas.

Cet homme m'effraie au dernier point. C'est un brigand affreux!

LE COMTE.

Mon ami, votre proposition est des plus étranges, et il faudrait que nous eussions en vous une confiance...

BERTRAND.

Parbleu! vous ne risquez que douze cents francs à vous tous, et, moi, je risque mon cou!

LE COMTE DE FIERDONJON.

Oui; mais, mon brave, qui nous dit qu'une fois arrivé à Paris, vous ne vous laissiez graisser la patte par la police, pour tout dire?...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Et la promesse de pension qui témoignerait contre nous!

BERTRAND.

Est-ce que vous me croyez capable de vous dénoncer? Morbleu! Messieurs, vous allez voir quel homme je suis. (Il déboutonne son habit, et tire, d'un sac de cuir pendu sur sa poitrine, une lettre qu'il jette sur la table.) Lisez ce papier, vous qui savez lire, lisez!

ÉDOUARD.

Il est un peu gras, le papier; n'importe : (Lisant.) « Nous, lieutenant général des armées du roi, certifions à tous qu'il appartiendra que Joseph Bertrand, dit Sans-peur, major dans notre armée, s'est toujours comporté loyalement et bravement dans toutes les occasions où il s'est trouvé. Son courage et son dévouement sont au-dessus de tout éloge. En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat, espérant qu'il pourra lui être utile un jour.

« *Signé :* HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN.

« Du quartier général de S....y 179*... »

BERTRAND.

Qui de vous peut montrer un papier signé d'un honnête homme qui réponde de son honneur et de sa fidélité?

LA COMTESSE, regardant du côté de la cour.

Que vois-je! grand Dieu!

LE COMTE.

Qu'est-ce encore?... une araignée?

ÉDOUARD.

Un gendarme à cheval entre dans la cour.

TOUS, se levant.

Un gendarme!

LE COMTE.

Nous sommes découverts! c'est fait de nous.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Des Tournelles... Madame... cachez-nous... faites-

nous échapper... vous répondez de nous! Nous sommes chez vous!

LA COMTESSE.

Que faire?

LE COMTE DE FIERDONJON.

Au moins, vous attesterez que je ne suis venu ici que contre mon gré, et ignorant absolument ce qu'on allait y faire.

LE BARON DE MACHICOULIS, LE MARQUIS DE MALESPINE ET LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Et moi de même.

LE COMTE.

Au contraire! c'est vous qui m'avez séduit, entraîné! vos discours en font foi.

TOUS.

Ah! nos malheureux discours!

(Ils les déchirent et les jettent au feu.)

LA COMTESSE.

Édouard, ne m'abandonnez pas!

BERTRAND.

Il n'y a pas de danger. Il n'y a qu'un gendarme, dites-vous?

LE COMTE.

J'en vois un autre à la grande porte! La maison est cernée.

TOUS.

Cernée!

ÉDOUARD.

Et qui vous dit que ce gendarme vient pour vous arrêter? C'est une ordonnance...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Oui, une ordonnance du préfet pour nous arrêter.

BERTRAND.

J'ai un fusil à deux coups. Il n'y a pas de danger, comme disait Jean Chouan.

LA COMTESSE.

Sortez par cette petite porte, et gagnez le jardin. Voici la clef de la porte de derrière; pourvu qu'elle ne soit pas gardée! Au moins, jurons-nous les uns aux autres de ne jamais nous trahir!

LE COMTE DE FIERDONJON.

Donnez, donnez la clef.

(Il sort avec le baron de Machicoulis et le chevalier de Thimbray.)

LA COMTESSE, au comte, qui veut s'enfuir aussi.

Où allez-vous? Restez, vous ne pouvez, vous ne devez pas sortir.

ÉDOUARD.

Vous prenez la chèvre* bien aisément...

LA COMTESSE, à Édouard.

Parlez à ce soldat, vos épaulettes lui imposeront.

BERTRAND, examinant l'amorce de son fusil. A son chien.

Tout beau, Médor! tout beau, mon fils!

LA COMTESSE.

Sans-peur! pour Dieu! qu'il n'y ait pas de sang de répandu ici! J'en mourrais.

BERTRAND, froidement.

J'attendrai, pour tirer, que vous me fassiez signe.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, UN GENDARME.

LE GENDARME.

M. des Tournelles? Est-ce ici? Une lettre de la part du préfet.

ÉDOUARD.

Donnez. Tenez, cousine.

LE GENDARME.

Voulez-vous me signer mon reçu? Mettez l'heure.

LA COMTESSE, au comte.

Mon ami, signez. Édouard offrez un verre de vin à Monsieur, il doit être altéré. Il est sans doute venu vite.

ÉDOUARD, lui versant à boire.

Tenez, vous n'avez pas de ce vin-là à la cantine.

LE GENDARME.

Oh non! mon lieutenant. (Il boit.) Monsieur, Madame, toute la compagnie... — Eh bien! père Sans-peur, vous voilà. Prenez garde, le brigadier dit que,

s'il vous attrape encore à chasser sans port d'armes, il vous mettra dedans.

BERTRAND.

Il n'y a pas de danger.

LE COMTE, au gendarme.

Voici le reçu.

LE GENDARME.

Bien des remerciements, Madame, de votre honnêteté. (Il sort.)

SCÈNE XIII

LE COMTE, LA COMTESSE, ÉDOUARD, BERTRAND.

LE COMTE, à la comtesse.

Ouvrez cette lettre... je n'ose pas la lire.

LA COMTESSE ouvre la lettre et la parcourt des yeux.

O ciel!

LE COMTE, tremblant.

Hélas!

LA COMTESSE.

Est-il possible!... Vous êtes nommé chambellan de l'impératrice.

LE COMTE.

Il serait vrai? O bonheur!

LA COMTESSE, froidement.

C'est sans l'avoir demandé. (Édouard rit aux éclats.)

LE COMTE, bas.

Qu'avons-nous fait, et quel égarement coupable?...

LA COMTESSE.

Chut! oublions cette journée. — Bertrand, mon ami, venez nous voir de temps en temps... Ne vous gênez jamais pour chasser sur nos terres... et... tenez, voici pour acheter un bonnet neuf à votre bonne femme. (Elle lui offre de l'argent.)

BERTRAND, refusant.

Ma femme n'a pas besoin de bonnet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez compter sur notre discrétion.

BERTRAND, avec un sourire de mépris.

Je vois que vous comptez sur la mienne.

LA COMTESSE.

Oui, mon cher Bertrand, j'y compte... Voudriez-vous...

BERTRAND.

Vous faites bien... Toute réflexion faite, il vaut mieux chasser aux perdrix. Madame et Messieurs, serviteur. — Ici, Médor! (Il sort.)

ÉDOUARD, appelant par la fenêtre.

Holà! hé, Messieurs, bonnes nouvelles! c'était une fausse alerte!... revenez... Ha! ha! ha! en voilà un qui est tombé dans la mare... il est couvert de boue!... Revenez! revenez! — Ma cousine, vous me

protègerez à la cour; vous parlerez à l'empereur des sentiments d'amour et de respect que je lui ai voués.

LA COMTESSE.

Édouard!

LE COMTE.

Que leur dire?

LA COMTESSE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE XIV

LE COMTE, LA COMTESSE, ÉDOUARD, LE BARON DE MACHICOULIS, LE COMTE DE FIERDONJON, LE MARQUIS DE MALESPINE, LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

(Le comte de Fierdonjon est tout mouillé et couvert de boue.)

LE COMTE DE FIERDONJON.

Ah! maudite maison! j'en serais perclus pour le reste de mes jours! — Vous dites donc qu'il n'y a pas de danger?

LA COMTESSE, au comte de Fierdonjon.

Qu'est-ce donc, monsieur?...

LE BARON DE MACHICOULIS.

En courant, il est tombé dans l'étang, et la clef qu'il tenait à la main est au fond de l'eau. Sans cela, nous serions déjà en rase campagne. Mais est-ce que les gendarmes ont arrêté Bertrand, que je ne le vois point?

LA COMTESSE.

Non; mais la nouvelle que nous venons de recevoir est bien triste, en ce qu'elle rompt absolument nos projets.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Si ce n'est que cela!...

LA COMTESSE.

Un coup imprévu vient de nous frapper; nous sommes obligés de partir sur-le-champ pour Paris. Mon mari vient d'être nommé chambellan de l'impératrice; et comme, s'il refusait, il se compromettrait ainsi que ses amis...

ÉDOUARD.

Il accepte, il se dévoue! Vous le voyez tout accablé, ce pauvre cousin.

LE COMTE DE FIERDONJON, à part.

Chambellan de l'impératrice! c'est une belle place... (Haut.) Pourriez-vous me faire donner de quoi changer? (Il sort.)

LE BARON DE MACHICOULIS.

Je vois que je n'ai plus rien à faire ici. (Il sort.)

LA COMTESSE, le reconduisant.

Adieu, baron; réservons-nous pour des temps plus heureux.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY, au comte.

Monsieur, mon fils va bientôt tirer pour la conscription. Il étudie à Paris, c'est un excellent sujet : ne pourrait-il pas, au moyen de votre crédit...

(Il lui parle bas.)

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Puisque vous allez à Paris, puis-je espérer que vous voudrez bien me recommander au grand-juge* pour ce maudit procès qui...? (Il lui parle bas.)

LE COMTE.

Soyez-en sûrs, mes chers amis, je ne vous oublierai jamais... et, si jamais quelque jour... Hélas!... Adieu, mes bons amis!

(Le marquis et le chevalier sortent.)

ÉDOUARD.

Eh bien! cousine, à quand ma conversion?

LA COMTESSE.

Laissez-moi faire : je veux qu'avant deux mois vous soyez capitaine dans la garde. (Au comte.) Mon ami, il faut partir dès demain pour Paris, et remercier Sa Majesté de la faveur qu'Elle vous accorde... Je vous suivrai de près, aussitôt que mes parures de cour seront prêtes. Édouard me ramènera à Paris.

ÉDOUARD.

Oui, ma cousine, je vous mènerai à Paris... (A part.) tambour battant*.

LETTRES

ADRESSÉES D'ESPAGNE

AU DIRECTEUR DE LA « REVUE DE PARIS »

ET

AU DIRECTEUR DE L' « ARTISTE »

I

Les combats de taureaux

Madrid, 25 octobre.

Monsieur,

Les courses de taureaux sont encore très en vogue en Espagne ; mais, parmi les Espagnols de la classe élevée il en est peu qui n'éprouvent une espèce de honte à avouer leur goût pour un genre de spectacle certainement fort cruel ; aussi cherchent-ils plusieurs graves raisons pour le justifier. D'abord c'est un amusement national. Ce mot *national* suffirait seul, car le patriotisme d'antichambre est aussi fort en Espagne qu'en France. Ensuite, disent-ils, les Romains étaient encore plus barbares que nous, puisqu'ils faisaient combattre des hommes contre des hommes. Enfin, ajoutent les économistes, l'agriculture profite de cet usage, car le haut prix des taureaux de combat engage les propriétaires à élever de nombreux troupeaux. Il faut savoir que tous les taureaux n'ont point le mérite de courir sus aux hommes et aux chevaux, et que sur vingt il s'en trouve à peine un assez brave pour figurer dans un cirque ; les dix-neuf autres servent à l'agriculture. Le seul argument que l'on n'ose présenter, et qui serait pourtant sans réplique, c'est que, cruel ou non, ce spectacle est si

intéressant, si attachant, produit des émotions si puissantes qu'on ne peut y renoncer quand une fois on a résisté à l'effet de la première séance. Les étrangers, qui n'entrent dans le cirque la première fois qu'avec une certaine horreur, et seulement afin de s'acquitter en conscience* des devoirs de voyageur, les étrangers, dis-je, se passionnent bientôt pour les courses de taureaux autant que les Espagnols eux-mêmes. Il faut en convenir à la honte de l'humanité, la guerre avec toutes ses horreurs a des charmes extraordinaires, surtout pour ceux qui la contemplent à l'abri*.

Saint Augustin raconte* que dans sa jeunesse il avait une répugnance extrême pour les combats de gladiateurs, qu'il n'avait jamais vus. Forcé par un de ses amis de l'accompagner à une de ces pompeuses boucheries, il s'était juré à lui-même de fermer les yeux pendant tout le temps de la représentation. D'abord il tint assez bien sa promesse, et s'efforça de penser à autre chose; mais à un cri que poussa tout le peuple en voyant tomber un gladiateur célèbre, il ouvrit les yeux; il les ouvrit et ne put les refermer. Depuis lors et jusqu'à sa conversion il fut un des amateurs les plus passionnés des jeux du cirque.

Après un aussi grand saint, j'ai honte de me citer; pourtant vous savez que je n'ai pas les goûts d'un anthropophage. La première fois que j'entrai dans le cirque de Madrid*, je craignais de ne pouvoir sup-

porter la vue du sang que l'on y fait libéralement couler; je craignais surtout que ma sensibilité, dont je me défiais, ne me rendît ridicule devant les amateurs endurcis qui m'avaient donné une place dans leur loge. Il n'en fut rien. Le premier taureau parut, fut tué; je ne pensai plus à sortir. Deux heures s'écoulèrent sans le moindre entr'acte, et je n'étais pas encore fatigué. Aucune tragédie au monde ne m'avait intéressé à ce point. Pendant mon séjour en Espagne, je n'ai pas manqué un seul combat, et, je l'avoue en rougissant, je préfère les combats à mort à ceux où l'on se contente de harceler des taureaux qui portent des boules à l'extrémité de leurs cornes. Il y a la même différence qu'entre les combats à outrance et les tournois à lances mornées*. Pourtant les deux espèces de courses se ressemblent beaucoup; seulement dans la seconde le danger pour les hommes est presque nul.

La veille d'une course est déjà une fête. Pour éviter les accidents, on ne conduit les taureaux dans l'écurie du cirque (*encierro*) que la nuit; et la veille du jour fixé pour le combat ils paissent dans un pâturage à peu de distance de Madrid (*el arroyo*). C'est un but de promenade que d'aller voir ces taureaux qui viennent souvent de très loin. Un grand nombre de voitures, de cavaliers et de piétons se rendent à l'arroyo. Beaucoup de jeunes gens portent dans cette occasion l'élégant costume de *majo* andalous[1], et dé-

1. Fashionable des basses classes*.

ploient une magnificence et un luxe que ne permet point la simplicité de nos habillements ordinaires. Au reste, cette promenade n'est point sans danger : les taureaux sont en liberté, leurs conducteurs ne s'en font pas facilement obéir, c'est l'affaire des curieux d'éviter les coups de corne.

Il y a des cirques (*plazas*) dans presque toutes les grandes villes d'Espagne. Ces édifices sont très simplement, pour ne pas dire très grossièrement, construits. Ce ne sont en général que de grandes baraques en planches, et l'on cite comme une merveille l'amphithéâtre de Ronda*, parce qu'il est entièrement bâti en pierre. C'est le plus beau de l'Espagne, comme le château de Thunder-ten-Tronkh* était le plus beau de Westphalie, parce qu'il avait une porte et des fenêtres. Mais qu'importe la décoration d'un théâtre quand le spectacle est excellent?

Le cirque de Madrid peut contenir environ sept mille spectateurs, qui entrent et sortent sans confusion par un grand nombre de portes. On s'assied sur des bancs de bois ou de pierre[1]; quelques loges ont des chaises. Celle de Sa Majesté Catholique est la seule qui soit assez élégamment décorée.

L'arène est entourée d'une forte palissade, haute d'environ six pieds. A deux pieds de terre règne tout autour*, et des deux côtés de la palissade, une saillie en bois, une espèce de marchepied ou d'étrier qui sert au toréador poursuivi à passer plus facile-

1. Depuis quelques années tous les gradins sont en pierre. 1840. (Note de 1842.)

ment par-dessus la barrière. Un corridor étroit la sépare des gradins des spectateurs, aussi élevés qu'elle, et garantis en outre par une double corde retenue par de forts piquets. C'est une précaution qui ne date que de quelques années. Un taureau avait non seulement sauté la barrière, ce qui arrive fréquemment, mais encore s'était élancé jusque sur les gradins, où il avait tué ou estropié nombre de curieux. La corde tendue est censée suffisante pour prévenir le retour d'un semblable accident.

Quatre portes débouchent dans l'arène. L'une communique à l'écurie des taûreaux (*toril*); l'autre mène à la boucherie (*matadero*), où l'on écorche et dissèque les taureaux. Les deux autres servent aux acteurs humains de cette tragédie.

Un peu avant la course, les toréadors se réunissent dans une salle attenante au cirque. Tout auprès sont les écuries des chevaux. Plus loin on trouve une infirmerie. Un chirurgien et un prêtre se tiennent dans le voisinage, tout prêts à donner leurs soins aux blessés.

La salle qui sert de foyer est ornée d'une madone peinte, devant laquelle brûlent quelques bougies; au-dessous, on voit une table avec un petit réchaud contenant des charbons allumés. En entrant, chaque torero ôte d'abord son chapeau à l'image, marmotte à la hâte un bout de prière, puis tire un cigare de sa poche, l'allume au réchaud, et fume en causant avec ses camarades et les amateurs qui viennent discuter avec eux le mérite des taureaux qu'ils vont combattre.

Cependant dans une cour intérieure les cavaliers qui doivent jouter à cheval se préparent au combat en essayant leurs chevaux. A cet effet, ils les lancent au galop contre un mur qu'ils choquent d'une longue perche en guise de pique; sans quitter ce point d'appui, ils exercent leurs montures à tourner rapidement et le plus près possible du mur. Vous verrez tout à l'heure que cet exercice n'est pas inutile. Les chevaux dont on se sert sont des rosses de réforme que l'on achète à bas prix. Avant d'entrer dans l'arène, de peur que les cris de la multitude et que la vue des taureaux ne les effarouchent, on leur bande les yeux, et l'on emplit leurs oreilles d'étoupes mouillées.

L'aspect du cirque est très animé. L'arène, avant le combat, est remplie de monde, et les gradins et les loges offrent une masse confuse de têtes. Il y a deux sortes de places : du côté de l'ombre sont les plus chères et les plus commodes; mais le côté du soleil est toujours garni d'intrépides amateurs. On voit beaucoup moins de femmes que d'hommes, et la plupart sont de la classe des *manolas* (grisettes). Dans les loges on remarque pourtant quelques toilettes élégantes, mais peu de jeunes femmes. Les romans français et anglais ont perverti depuis peu les Espagnols*, et leur ôtent le respect pour leurs vieilles coutumes. Je ne crois pas qu'il soit défendu aux ecclésiastiques d'assister à ces spectacles; cependant je n'en ai jamais vu qu'un seul en costume (à Sé-

Course de taureaux dans un village

par Gustave Doré

ville). On m'a dit que beaucoups s'y rendaient déguisés.

A un signal donné par le président de la course, un alguazil mayor, accompagné de deux alguazils en costume de Crispin*, tous les trois à cheval, et suivis d'une compagnie de cavalerie, font évacuer l'arène et le corridor étroit qui la sépare des gradins. Quand ils se sont retirés avec leur suite, un héraut, escorté d'un notaire et d'autres alguazils à pied, vient lire au milieu de la place un ban* qui défend de rien jeter dans l'arène, de troubler les combattants par des cris ou des signes, etc. A peine a-t-il paru que, malgré la formule respectable : « *Au nom du roi, notre seigneur, que Dieu garde longtemps...* » des huées et des sifflets s'élèvent de toutes parts, et durent autant que la lecture de la défense, qui d'ailleurs n'est jamais observée. Dans le cirque, et là seulement, le peuple commande en souverain, et peut dire et faire tout ce qu'il veut[1].

Il y a deux classes principales de toreros : les *picadors*, qui combattent à cheval, armés d'une lance, et les *chulos*, à pied, qui harcèlent le taureau en agitant des draperies de couleurs brillantes. Parmi ces derniers sont les *banderilleros* et les *matadors*, dont je vous parlerai bientôt. Tous portent le costume andalous, à peu près celui de Figaro dans *le Barbier de Séville;* mais au lieu de culottes et de bas de soie, les picadors ont des pantalons de cuir épais, garnis

1. Depuis le rétablissement de la Constitution, on ne lit plus le ban du roi, notre seigneur (1842).

de bois et de fer, afin de préserver leurs jambes et leurs cuisses des coups de corne. A pied, ils marchent écarquillés comme des compas; et s'ils sont renversés, ils ne peuvent guère se relever qu'à l'aide des chulos. Leurs selles sont très hautes, de forme turque, avec des étriers en fer, semblables à des sabots, et qui couvrent entièrement le pied. Pour se faire obéir de leurs rosses, ils ont des éperons armés de pointes de deux pouces de longueur. Leur lance est grosse, très forte, terminée par une pointe de fer très aiguë; mais, comme il faut faire durer le plaisir, cette pointe est garnie d'un bourrelet de corde qui ne laisse pénétrer dans le corps du taureau qu'un pouce de fer environ.

Un des alguazils à cheval reçoit dans son chapeau une clef que lui jette le président des jeux. Cette clef n'ouvre rien; mais il la porte cependant à l'homme chargé d'ouvrir le toril, et s'échappe aussitôt au grand galop, accompagné des huées de la multitude, qui lui crie que le taureau est déjà dehors et qu'il le poursuit. Cette plaisanterie se renouvelle à toutes les courses.

Cependant les picadors ont pris leurs places. Il y en a d'ordinaire deux à cheval dans l'arène; deux ou trois autres se tiennent en dehors, prêts à les remplacer en cas d'accidents, tel que mort, fractures graves, etc. Une douzaine de chulos à pied sont distribués dans la place, à portée de s'entr'aider mutuellement.

Le taureau, préalablement irrité, à dessein, dans sa cage, (par des piqûres et des frictions d'acide nitrique), sort furieux. Ordinairement il arrive d'un élan jusqu'au milieu de la place, et là s'arrête tout court, étonné du bruit qu'il entend et du spectacle qui l'entoure. Il porte sur la nuque un nœud de rubans fixé par un petit crochet qui entre dans la peau. La couleur de ces rubans indique de quel troupeau (*vacada*) il sort; mais un amateur exercé reconnaît, à la seule vue de l'animal, à quelle province et à quelle race il appartient.

Les chulos s'approchent, agitent leurs capes éclatantes, et tâchent d'attirer le taureau vers l'un des picadors. Si la bête est brave, elle l'attaque sans hésiter. Le picador, tenant son cheval bien rassemblé*, s'est placé, la lance sous le bras, précisément en face du taureau; il saisit le moment où il baisse la tête, prêt à le frapper de ses cornes, pour lui porter un coup de lance sur la nuque, et *non ailleurs*[1]; il appuie sur le coup de toute la force de son corps, et en même temps il fait partir le cheval par la gauche, de manière à laisser le taureau à sa droite. Si tous ces mouvements sont bien exécutés, si le picador est robuste, et son cheval maniable, le taureau, emporté

1. Je vis un jour un picador renversé qui allait être tué si son camarade ne l'eût dégagé et n'eût fait reculer le taureau en lui donnant un coup de lance sur le nez. La circonstance servait d'excuse. Cependant j'entendis de vieux amateurs s'écrier : « C'est une honte! un coup de lance sur le nez! on devrait chasser cet homme de la place. »

par sa propre impétuosité, le dépasse sans le toucher. Alors le devoir des chulos est d'occuper le taureau, de manière à laisser au picador le temps de s'éloigner; mais souvent l'animal reconnaît trop bien celui qui l'a blessé : il se retourne brusquement, gagne le cheval de vitesse, lui enfonce ses cornes dans le ventre, et le renverse avec son cavalier. Celui-ci est aussitôt secouru par les chulos; les uns le relèvent, les autres en lançant leurs capes à la tête du taureau le détournent, l'attirent sur eux, et lui échappent en gagnant à la course la barrière, qu'ils escaladent avec une légèreté surprenante. Les taureaux espagnols courent aussi vite qu'un cheval; et, si le chulo était fort éloigné de la barrière, il échapperait difficilement. Aussi est-il rare que les cavaliers, dont la vie dépend toujours de l'adresse des chulos, se hasardent vers le milieu de la place; quand ils le font, cela passe pour un trait d'audace extraordinaire.

Une fois remis sur pieds, le picador remonte aussitôt son cheval, s'il peut se relever aussi. Peu importe que la pauvre bête perde des flots de sang, que ses entrailles traînent à terre, et s'entortillent dans ses jambes; tant qu'un cheval peut marcher, il doit se présenter au taureau. Reste-t-il abattu, le picador sort de la place, et y rentre à l'instant monté sur un cheval frais.

J'ai dit que les coups de lance ne peuvent faire qu'une légère blessure au taureau, et ils n'ont d'autre

effet que de l'irriter. Pourtant les chocs du cheval et du cavalier, le mouvement qu'il se donne, surtout les réactions qu'il reçoit en s'arrêtant brusquement sur ses jarrets, le fatiguent assez promptement. Souvent aussi la douleur des coups de lance le décourage, et alors il n'ose plus attaquer les chevaux, ou, pour parler le jargon tauromachique, il refuse *d'entrer*. Cependant, s'il est vigoureux, il a déjà tué quatre ou cinq chevaux. Les picadors se reposent alors, et l'on donne le signal de lancer les *banderillas**.

Ce sont des bâtons d'environ deux pieds et demi, enveloppés de papier découpé, et terminés par une pointe aiguë, barbelée pour qu'elle reste dans la plaie. Les chulos tiennent un de ces dards de chaque main. La manière la plus sûre de les placer, c'est de s'avancer doucement derrière le taureau, puis de l'exciter tout à coup en frappant avec bruit les banderilles l'une contre l'autre. Le taureau étonné se retourne, et charge son ennemi sans hésiter. Au moment où il le touche presque, lorsqu'il baisse la tête pour frapper, le chulo lui enfonce à la fois les deux banderilles de chaque côté du cou, ce qu'il ne peut faire qu'en se tenant pour un instant tout près et vis-à-vis du taureau et presque entre ses cornes; puis il s'efface, le laisse passer, et gagne la barrière pour se mettre en sûreté. Une distraction, un mouvement d'hésitation ou de frayeur suffiraient pour le perdre. Les connaisseurs regardent pourtant les fonctions de banderillero comme les moins dange-

reuses de toutes. Si par malheur il tombe en plantant les banderilles, il ne faut pas qu'il essaie de se relever : il se tient immobile à la place où il est tombé. Le taureau ne frappe à terre que rarement, non point par générosité, mais parce qu'en chargeant il ferme les yeux et passe sur l'homme sans l'apercevoir. Quelquefois pourtant il s'arrête, le flaire comme pour s'assurer qu'il est bien mort ; puis, reculant de quelques pas, il baisse la tête pour l'enlever sur ses cornes ; mais les camarades du banderillero l'entourent et l'occupent si bien, qu'il est forcé d'abandonner le cadavre prétendu.

Lorsque le taureau a montré de la lâcheté, c'est-à-dire quand il n'a pas reçu gaillardement quatre coups de lance, c'est le nombre de rigueur, les spectateurs, juges souverains, le condamnent par acclamation à une espèce de supplice qui est à la fois un châtiment et un moyen de réveiller sa colère. De tous côtés s'élève le cri de *fuego! fuego!* (du feu ! du feu !). On distribue alors aux chulos, au lieu de leurs armes ordinaires, des banderilles dont le manche est entouré de pièces d'artifice. La pointe est garnie d'un morceau d'amadou allumé. Aussitôt qu'elle pénètre dans la peau, l'amadou est repoussé sur la mèche des fusées ; elles prennent feu, et la flamme, qui est dirigée vers le taureau, le brûle jusqu'au vif, et lui fait faire des sauts et des bonds qui amusent extrêmement le public. C'est en effet un spectacle admirable que de voir cet animal énorme, écumant de rage,

secouant les banderilles ardentes, et s'agitant au milieu du feu et de la fumée. En dépit de messieurs les poètes*, je dois dire que de tous les animaux que j'ai observés, aucun n'a moins d'expression dans les yeux que le taureau. Il faudrait dire ne *change* moins d'expression ; car la sienne est presque toujours celle de la stupidité brutale et farouche. Rarement il exprime sa douleur par des gémissements : les blessures l'irritent ou l'effraient; mais jamais, passez-moi l'expression, il n'a l'air de réfléchir sur son sort; jamais il ne pleure comme le cerf. Aussi n'inspire-t-il de pitié que lorsqu'il s'est fait remarquer par son courage[1].

Quand le taureau porte au cou trois ou quatre paires de banderilles, il est temps d'en finir avec lui. Un roulement de tambours se fait entendre; aussitôt un des chulos désigné d'avance, c'est le *matador*, sort du groupe de ses camarades. Richement vêtu, couvert d'or et de soie, il tient une longue épée et un manteau écarlate attaché à un bâton, pour qu'on puisse le manier plus commodément. Ce manteau s'appelle *la muleta*. Il s'avance sous la loge du président, et lui demande avec une révérence profonde la permission de tuer le taureau. C'est une formalité

1. Quelquefois, et dans des occasions solennelles, la hampe de la banderille est enveloppée d'un long filet de soie, dans lequel sont renfermés des petits oiseaux en vie. La pointe de la banderille, en frappant, coupe le nœud qui ferme le filet, et les oiseaux s'échappent après s'être longtemps débattus aux oreilles du taureau.

qui le plus souvent n'a lieu qu'une seule fois pour toute la course. Le président, bien entendu, répond affirmativement d'un signe de tête. Alors le matador pousse un *viva*, fait une pirouette, jette son chapeau à terre, et marche à la rencontre du taureau.

Dans ces courses il y a des lois aussi bien que dans un duel : les enfreindre serait aussi infâme que de tuer son adversaire en traître. Par exemple, le matador ne peut frapper le taureau qu'à l'endroit de la réunion de la nuque avec le dos, ce que les Espagnols appellent la *croix*. Le coup doit être porté de haut en bas, comme on dirait, *en seconde*;* jamais en dessous. Mieux vaudrait mille fois perdre la vie que de frapper un taureau en dessous, de côté ou par derrière. L'épée dont se servent les matadors est longue, forte, tranchante des deux côtés; la poignée, très courte, est terminée par une boule que l'on appuie contre le paume de la main. Il faut une grande habitude et une adresse particulière pour se servir de cette arme.

Maintenant pour bien tuer un taureau il faut connaître à fond son caractère. De cette connaissance dépend non seulement la gloire, mais la vie du matador. On le conçoit, il y a autant de caractères différents parmi les taureaux que parmi les hommes; pourtant ils se distinguent en deux divisions bien tranchées, les *clairs* et les *obscurs*. Je parle ici la langue du cirque. Les clairs attaquent franchement; les obscurs, au contraire, sont rusés, et cherchent à

prendre leur homme en traître. Ces derniers sont extrêmement dangereux.

Avant d'essayer de donner le coup d'épée à un taureau, le matador lui présente la muleta, l'excite, et observe avec attention s'il se précipite dessus franchement aussitôt qu'il l'aperçoit, ou s'il s'en approche doucement pour gagner du terrain, et ne charger son adversaire qu'au moment où il paraît être trop près pour éviter le choc. Souvent on voit un taureau secouer la tête d'un air de menace, gratter la terre du pied sans vouloir avancer, ou même reculer à pas lents, tâchant d'attirer l'homme vers le milieu de la place, où celui-ci ne pourra lui échapper. D'autres, au lieu d'attaquer en ligne droite, s'approchent par une marche oblique, lentement et feignant d'être fatigués; mais dès qu'ils ont jugé leur distance, ils partent comme un trait.

Pour quelqu'un qui entend un peu la tauromachie, c'est un spectacle intéressant que d'observer les approches du matador et du taureau, qui, comme deux généraux habiles, semblent deviner les intentions l'un de l'autre, et varient leurs manœuvres à chaque instant. Un mouvement de tête, un regard de côté, une oreille qui s'abaisse, sont pour un matador exercé autant de signes non équivoques des projets de son ennemi. Enfin le taureau impatient s'élance contre le drapeau rouge dont le matador se couvre à dessein. Sa vigueur est telle qu'il abattrait une muraille en la choquant de ses cornes; mais l'homme

l'esquive par un léger mouvement de corps ; il disparaît comme par enchantement, et ne lui laisse qu'une draperie légère qu'il élève au-dessus de ses cornes en défiant sa fureur. L'impétuosité du taureau lui fait dépasser de beaucoup son adversaire ; il s'arrête alors brusquement en roidissant ses jambes, et ces réactions brusques et violentes le fatiguent tellement que, si ce manège était prolongé, il suffirait seul pour le tuer. Aussi Romero, le fameux professeur, dit-il qu'un bon matador doit tuer huit taureaux en sept coups d'épée. Un des huit meurt de fatigue et de rage.

Après plusieurs passes, quand le matador croit bien connaître son antagoniste, il se prépare à lui donner le dernier coup. Affermi sur ses jambes, il se place bien en face de lui, et l'attend, immobile, à la distance convenable. Le bras droit, armé de l'épée, est replié à la hauteur de la tête ; le gauche, étendu en avant, tient la muleta, qui, touchant presque à terre, excite le taureau à baisser la tête. C'est dans ce moment qu'il lui porte le coup mortel, de toute la force de son bras, augmentée du poids de son corps et de l'impétuosité même du taureau. L'épée, longue de trois pieds, entre souvent jusqu'à la garde ; et si le coup est bien dirigé, l'homme n'a plus rien à craindre. Le taureau s'arrête tout court ; le sang coule à peine ; il relève la tête ; ses jambes tremblent, et tout d'un coup il tombe comme une lourde masse. Aussitôt de tous les gradins partent des *viva* assour-

dissants; les mouchoirs s'agitent; les chapeaux des majos volent dans l'arène, et le héros vainqueur envoie modestement des baisemains de tous les côtés.

Autrefois, dit-on, jamais il ne se donnait plus d'une estocade; mais tout dégénère, et maintenant il est rare qu'un taureau tombe du premier coup. Si cependant il paraît mortellement blessé, le matador ne redouble pas; aidé des chulos, il le fait tourner en cercle en l'excitant avec les manteaux de manière à l'étourdir en peu de temps. Dès qu'il tombe, un chulo l'achève d'un coup de poignard assené sur la nuque; l'animal expire à l'instant.

On a remarqué que presque tous les taureaux ont un endroit dans le cirque auquel ils reviennent toujours. On le nomme la *querencia*. D'ordinaire, c'est la porte par où ils sont entrés dans l'arène.

Souvent on voit le taureau emportant dans le cou l'épée fatale dont la garde seule sort de son épaule, traverser la place à pas lents, dédaignant les chulos et leurs draperies dont ils le poursuivent. Il ne pense plus qu'à mourir commodément. Il cherche l'endroit qu'il affectionne, s'agenouille, se couche, étend la tête, et meurt tranquillement si un coup de poignard ne vient pas hâter sa fin.

Si le taureau refuse d'attaquer, le matador court à lui, et toujours au moment où l'animal baisse la tête, il le perce de son épée (*estocada de volapiè*); mais s'il ne baisse pas la tête, ou s'il s'enfuit toujours, il faut, pour le tuer, employer un moyen bien

cruel. Un homme, armé d'une longue perche terminée par un fer tranchant en forme de croissant (*media luna*), lui coupe traîtreusement les jarrets par derrière, et dès qu'il est abattu on l'achève d'un coup de poignard. C'est le seul épisode d'un combat qui répugne à tout le monde. C'est une espèce d'assassinat. Heureusement il est rare qu'il soit nécessaire d'en venir là pour tuer un taureau.

Des fanfares annoncent sa mort. Aussitôt trois mules attelées entrent au grand trot dans le cirque; un nœud de cordes est fixé entre les cornes du taureau, on y passe un crochet, et les mules l'entraînent au galop. En deux minutes les cadavres des chevaux et celui du taureau disparaissent de l'arène.

Chaque combat dure à peu près vingt minutes, et, d'ordinaire, on tue huit taureaux dans une après-midi. Si le divertissement a été médiocre, à la demande du public, le président des courses accorde un ou deux combats de supplément.

Vous voyez que le métier de torero est assez dangereux. Il en meurt, année moyenne, deux ou trois dans toute l'Espagne. Peu d'entre eux parviennent à un âge avancé. S'ils ne meurent pas dans le cirque, ils sont obligés d'y renoncer de bonne heure, par suite de leurs blessures. Le fameux Pepe Illo reçut dans sa vie vingt-six coups de cornes; le dernier le tua. Le salaire assez élevé de ces gens n'est pas le seul mobile qui leur fasse embrasser leur dangereux métier. La gloire, les applaudissements leur font

braver la mort. Il est si doux de triompher devant cinq ou six mille personnes. Aussi n'est-il pas rare de voir des amateurs d'une naissance distinguée partager les dangers et la gloire des toreros de profession. J'ai vu à Séville un marquis et un comte remplir dans une course publique les fonctions de matador.

Bien est-il vrai que le public n'est guère indulgent pour les toreros. La moindre marque de timidité est punie de huées et de sifflets. Les injures les plus atroces pleuvent de toutes parts; quelquefois même par l'ordre du peuple, et c'est la plus terrible marque de son indignation, un alguazil s'approche du toréador et lui enjoint, sous peine de la prison, d'attaquer au plus vite le taureau.

Un jour l'acteur Maïquez*, indigné de voir un matador hésiter en présence du plus *obscur* de tous les taureaux, l'accablait d'injures. — « Monsieur Maïquez, lui dit le matador, voyez-vous, ce ne sont pas ici des menteries comme sur vos planches. »

Les applaudissements et l'envie de se faire une renommée ou de conserver celle qu'ils ont acquise obligent les toréadors à renchérir sur les dangers auxquels ils sont naturellement exposés. Pepo Illo, et Romero après lui, se présentaient au taureau avec des fers aux pieds. Le sang-froid de ces hommes dans les dangers les plus pressants a quelque chose de miraculeux. Dernièrement un picador, nommé Juan Sevilla, fut renversé et son cheval éventré par un

taureau andalous, d'une force et d'une agilité prodigieuses. Ce taureau, au lieu de se laisser distraire par les chulos, s'acharna sur l'homme, le piétina et lui donna un grand nombre de coups de cornes dans les jambes; mais, s'apercevant qu'elles étaient trop bien défendues par le pantalon de cuir garni de fer, il se retourna et baissa la tête pour lui enfoncer sa corne dans la poitrine. Alors Sevilla, se soulevant d'un effort désespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille; de l'autre il lui enfonce les doigts dans les naseaux, pendant qu'il tenait sa tête collée sous celle de cette bête furieuse. En vain le taureau le secoua, le foula aux pieds, le heurta contre terre, jamais il ne put lui faire lâcher prise. Chacun regardait avec un serrement de cœur cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave; on regrettait presque qu'elle se prolongeât; on ne pouvait ni crier, ni respirer, ni détourner les yeux de cette scène horrible : elle dura près de *deux minutes*. Enfin le taureau, vaincu par l'homme dans ce combat corps à corps, l'abandonna pour poursuivre des chulos. Tout le monde s'attendait à voir Sevilla emporté à bras hors de l'enceinte. On le relève; à peine est-il sur ses pieds qu'il saisit une cape et veut attirer le taureau, malgré ses grosses bottes et son incommode armure de jambes. Il fallut lui arracher la cape, autrement il se faisait tuer à cette fois. On lui amène un cheval; il s'élance dessus, bouillant de colère, et attaque le taureau au milieu de la place. Le choc de ces deux

vaillants adversaires fut si terrible que cheval et taureau tombèrent sur les genoux. Oh! si vous aviez entendu les *viva*, si vous aviez vu la joie frénétique, l'espèce d'enivrement de la foule, en voyant tant de courage et tant de bonheur, vous eussiez envié comme moi le sort de Sevilla! Cet homme est devenu immortel à Madrid...

Juin 1842.

P.-S. — Hélas! que vient-on de m'apprendre! Francisco Sevilla est mort l'année dernière. Il est mort, non dans le cirque, où il devait finir, mais emporté par une maladie de foie. C'est à Caravanchel, près de ces beaux arbres que j'aime tant, qu'il est mort, loin d'un public pour lequel il avait tant de fois risqué sa vie.

Je le revis en 1840, à Madrid*, aussi brave, aussi téméraire qu'à l'époque où j'écrivais la lettre qu'on vient de lire. Je l'ai vu encore plus de vingt fois rouler dans la poussière sous son cheval éventré; je lui ai vu casser maintes lances, et faire assaut de force avec les terribles taureaux de Gaviria. « Si Francisco Sevilla avait des cornes, disait-on dans le cirque, il n'y aurait pas un toréador qui osât se mettre devant lui. » L'habitude de la victoire lui avait inspiré une audace inouïe. Quand il se présentait devant un taureau, il s'indignait que la bête n'eût pas peur de lui. « Tu ne me connais donc pas? » lui criait-il avec fureur. Certes il leur montrait bien vite à qui ils avaient affaire.

Mes amis me procurèrent le plaisir de dîner avec Sevilla, il mangeait et buvait comme un héros d'Homère, et c'était le plus gai compagnon qui se pût rencontrer. Ses façons andalouses, son humeur joviale et son patois rempli de métaphores pittoresques avaient un agrément tout particulier dans ce colosse, qui semblait n'avoir été créé par la nature que pour tout exterminer.

Une dame espagnole, fuyant de Madrid au moment où le choléra y exerçait ses ravages, se rendait à Barcelone dans une diligence où se trouvait Sevilla, qui allait dans la même ville pour une course annoncée longtemps à l'avance. Pendant la route, la politesse, la galanterie, les petits soins de Sevilla ne se démentirent pas un instant. Arrivés devant Barcelone, la junte de santé, bête comme elles le sont toutes, annonça aux voyageurs qu'ils feraient une quarantaine de dix jours, excepté Sevilla, dont la présence était trop désirée pour que les lois sanitaires lui fussent applicables ; mais le généreux picador rejeta bien loin cette exception si avantageuse pour lui. « Si madame et mes compagnons n'ont pas libre pratique, dit-il résolument, *je ne piquerai pas !* »

Entre la crainte de la contagion et celle de manquer une belle course, on ne pouvait hésiter. La junte céda, et fit bien : car, si elle s'était obstinée, le peuple eût brûlé le lazaret et les gens de la quarantaine.

Après avoir payé mon tribut de louanges et de re-

grets aux mânes de Sevilla, je dois parler d'une autre illustration qui règne aujourd'hui sans rivale dans le cirque. On connaît si mal en France ce qui se passe en Espagne, qu'il y a peut-être, en deçà des Pyrénées, des gens à qui le nom de Montès est encore inconnu.

Tout ce que la renommée a publié de vrai ou de faux au sujet des matadors classiques, Pepo Illo et Pablo Romero, Montès le fait voir tous les lundis dans le cirque *national*, comme on dit aujourd'hui. Courage, grâce, sang-froid, adresse merveilleuse, il réunit tout. Sa présence dans le cirque anime, transporte acteurs et spectateurs. Il n'y a plus de mauvais taureaux, plus de chulos timides; chacun se surpasse. Les toréadors d'un courage douteux deviennent des héros lorsque Montès les guide, car ils savent qu'avec lui personne ne court de danger. Un geste de lui suffit pour détourner le taureau le plus furieux au moment où il va percer un picador renversé. Jamais on n'a vu de *media luna* dans une place où Montès a combattu. Clairs, obscurs, tous les taureaux lui sont bons; il les fascine, il les transforme, il les tue quand et comment il lui plaît. C'est le premier matador que j'ai vu *gallear el toro*, c'est-à-dire se présenter de dos à l'animal en fureur pour le faire passer sous son bras. A peine daigne-t-il tourner la tête quand le taureau se précipite sur lui. Quelquefois, jetant un manteau sur ses épaules, il traverse le cirque suivi par le taureau; la bête, enragée, le poursuit

sans pouvoir l'atteindre, et cependant elle est si près de Montès que chaque coup de corne relève le bas du manteau. Telle est la confiance que Montès inspire, que pour les spectateurs l'idée de danger a disparu, ils n'ont plus d'autre sentiment que l'admiration.

Montès passe pour avoir des opinions peu favorables à l'ordre de choses actuel. On dit qu'il a été volontaire royaliste, et qu'il est *écrevisse*, *cangrejo*, c'est-à-dire modéré. Si les bons patriotes s'en affligent, ils ne peuvent se soustraire à l'enthousiasme général. J'ai vu des *descalzos* (sans-culottes) lui jeter leurs chapeaux avec transport et le supplier de les mettre un instant sur sa tête : voilà les mœurs du seizième siècle. — Brantôme dit quelque part* : « J'ai connu force gentilshommes qui, premier que porter leurs bas de soie, prioient leurs dames et maitresses de les essayer et porter devant eux quelque huit ou dix jours de plus que du moins; et puis les portoient en très grande vénération et contentement d'esprit et de corps. »

Montès a la tournure d'un homme comme il faut. Il vit noblement, et se consacre à sa famille, dont il a par son talent assuré l'avenir. Ses manières aristocratiques déplaisent à quelques toréadors qui le jalousent. Je me souviens qu'il refusa de dîner avec nous lorsque nous engageâmes Sevilla. A cette occasion, Sevilla nous donna son opinion sur le compte

de Montès avec sa franchise ordinaire. — *Montes no fue realista*; es buen companero, luciente matador, atiende à los picadores, pero es un p...* » Cela veut dire qu'il porte un frac hors du cirque, qu'il ne va pas au cabaret, et qu'il a de trop bonnes façons.

Sevilla est le Marius de la tauromachie, Montès en est le César.

II

Une exécution

Valence, 15 novembre 1830.

Monsieur,

Après avoir décrit les combats de taureaux, je ne vois, pour suivre l'admirable règle du théâtre des marionnettes*, « toujours de plus fort en plus fort », je ne vois, dis-je, d'autre moyen que de vous parler d'une exécution. Je viens d'en voir une, et je vous en rendrai compte, si vous avez le courage de me lire.

D'abord il faut que je vous explique pourquoi j'ai assisté à une exécution. En pays étranger on est obligé de tout voir, et l'on craint toujours qu'un moment de paresse ou de dégoût ne vous fasse perdre un trait de mœurs curieux. D'ailleurs l'histoire du malheureux qu'on a pendu m'avait intéressé, je voulais voir sa physionomie; enfin j'étais bien aise de faire une expérience sur mes nerfs.

Voici l'histoire de mon pendu. (J'ai oublié de m'informer de son nom.) C'était un paysan des environs de Valence, estimé et redouté par son caractère hardi et entreprenant. C'était le coq de son village. Personne ne dansait mieux, ne jetait plus loin la barre*, ne savait plus de vieilles romances. Il n'était pas querelleur, mais on savait qu'il fallait peu de chose pour lui échauffer les oreilles. S'il accompagnait des

voyageurs son escopette sur l'épaule, pas un voleur n'eût osé les arrêter, leurs valises eussent-elles été remplies de doublons. Aussi c'était un plaisir de voir ce jeune homme, sa veste de velours sur l'épaule, se prélassant par les chemins et se dandinant d'un air de supériorité. En un mot, c'était un *majo* dans toute la force du terme. Un majo, c'est tout à la fois un dandy de la classe inférieure et un homme excessivement délicat sur le point d'honneur.

Les Castillans ont un proverbe contre les Valenciens, proverbe, suivant moi, de toute fausseté. Le voici : « A Valence, la viande, c'est de l'herbe; l'herbe, c'est de l'eau. Les hommes sont des femmes, et les femmes — rien. » Je vous certifie que la cuisine de Valence est excellente, et que les femmes y sont extrêmement jolies et plus blanches qu'en presque aucun autre royaume de l'Espagne. Vous allez voir ce que sont les hommes de ce pays-là.

On donnait un combat de taureaux. Le majo veut le voir; mais il n'avait pas un réal dans sa ceinture. Il comptait qu'un volontaire royaliste son ami, de garde ce jour-là, le laisserait entrer. Point. Le volontaire était inflexible sur sa consigne. Le majo insiste, le volontaire persiste : injure de part et d'autre. Bref, le volontaire le repousse rudement avec un coup de crosse dans l'estomac. Le majo se retira; mais ceux qui remarquèrent la pâleur répandue sur sa figure, qui observèrent ses poings fermés avec violence, ses narines gonflées, et l'expression de ses

yeux, ces gens-là pensèrent bien qu'il arriverait bientôt quelque malheur.

A quinze jours de là, le volontaire brutal fut envoyé avec un détachement à la poursuite de quelques contrebandiers. Il coucha dans une auberge isolée (*venta*[1]). La nuit, une voix se fait entendre, qui appelle le volontaire : « Ouvrez, c'est de la part de votre femme. » Le volontaire descend à demi vêtu. A peine avait-il ouvert la porte qu'un coup d'espingole met le feu à sa chemise et lui envoie une douzaine de balles dans la poitrine. Le meurtrier disparaît. Qui a fait le coup? Personne ne peut le deviner. Certainement ce n'est pas le majo qui l'a tué, car il se trouvera une douzaine de femmes dévotes et bonnes royalistes qui jureront, par le nom de leur saint et en baisant leur pouce, qu'elles ont vu le susdit, chacune dans son village, exactement à l'heure et à la minute où le crime a été commis.

Et le majo se montrait en public avec un front ouvert et l'air serein d'un homme qui vient de se débarrasser d'un souci importun. C'est ainsi qu'à Paris on se montre chez Tortoni[2] le soir d'un duel où l'on a bravement cassé le bras à un impertinent. Remarquez en passant que l'assassinat est ici le duel des pauvres gens, duel bien autrement sérieux que le nôtre, puisque généralement il est suivi de deux morts, tandis que les gens de la bonne société s'égratignent plus souvent qu'ils ne se tuent.

Tout alla bien jusqu'à ce qu'un certain alguazil,

outrant le zèle (suivant les uns, parce qu'il était nouvellement en fonctions, — suivant d'autres, parce qu'il était amoureux d'une femme qui lui préférait le majo), s'avisa de vouloir arrêter cet homme aimable. Tant qu'il se borna à des menaces, son rival ne fit qu'en rire; mais quand enfin il voulut le saisir au collet, il lui fit *avaler une langue de bœuf*. C'est une expression du pays pour un coup de couteau. La légitime défense* permettait-elle de rendre ainsi vacante une place d'alguazil?

On respecte beaucoup les alguazils en Espagne, presque autant que les constables en Angleterre. En maltraiter un est un cas pendable. Aussi le majo fut-il appréhendé au corps, mis en prison, jugé et condamné après un procès fort long, car les formes de la justice sont encore plus lentes ici que chez nous.

Avec un peu de bonne volonté vous conviendrez ainsi que moi que cet homme ne méritait pas son sort*; qu'il a été victime d'une fatalité malheureuse, et que, sans se trop charger la conscience, les juges pouvaient le rendre à la société, dont il devait faire l'ornement (style d'avocat). Mais les juges n'ont guère de ces considérations poétiques et élevées; ils l'ont condamné à mort à l'unanimité.

Un soir, passant par hasard sur la place du marché, j'avais vu des ouvriers occupés à élever aux flambeaux des solives bizarrement agencées, formant à peu près un Π*. Des soldats en cercle autour d'eux

repoussaient les curieux. Voici pour quelle raison. La potence (car c'en était une) est élevée par corvée; et les ouvriers mis en réquisition ne peuvent, sans se rendre coupables de rébellion, se refuser à ce service. Par une espèce de compensation, l'autorité prend soin qu'ils remplissent leur tâche, que l'opinion publique rend presque déshonorante, à peu près en secret. Pour cela, on les entoure de soldats qui écartent la foule, et ils ne travaillent que la nuit, de manière qu'il n'est pas possible de les reconnaître, et qu'ils ne risquent pas le lendemain d'être appelés charpentiers de potence.

A Valence c'est une vieille tour gothique qui sert de prison. Son architecture est assez belle, surtout la façade, qui donne sur la rivière. Elle est située à l'une des extrémités de la ville, et sert de porte. On l'appelle *la Puerta de los Serranos*. Du haut de la plate-forme on découvre le cours du Guadalaviar, les cinq ponts qui le traversent, les promenades de Valence et la riante campagne qui l'entoure. C'est un assez triste plaisir que de voir les champs quand on est enfermé entre quatre murailles, mais enfin c'est un plaisir, et il faut savoir gré au geôlier qui permet aux détenus de monter sur cette plate-forme. Pour des prisonniers la plus petite jouissance a du prix.

C'est de cette prison que devait sortir le condamné pour se rendre, à travers les rues les plus populeuses de la ville, monté sur un âne, à la place du marché, où il quitterait ce monde.

Je me suis trouvé de bonne heure devant *la Puerta de los Serranos* avec un de mes amis espagnols qui avait la bonté de m'accompagner. Je m'attendais à trouver une foule considérable rassemblée dès le matin, mais je m'étais trompé. Les artisans travaillaient tranquillement dans leurs boutiques, les paysans sortaient de la ville après avoir vendu leurs légumes; rien n'annonçait que quelque chose d'extraordinaire allait se passer, si ce n'est une douzaine de dragons rangés auprès de la porte de la prison. Le peu d'empressement des Valenciens à voir des exécutions ne doit pas être attribué, je crois, à un excès de sensibilité. Je ne sais pas non plus si je dois penser comme mon guide*, qu'ils sont tellement blasés sur ces spectacles, qu'ils n'ont plus d'attraits pour eux. Peut-être cette indifférence vient-elle des habitudes laborieuses du peuple de Valence. L'amour du travail et du gain le distingue non seulement parmi toutes les populations de l'Espagne, mais encore parmi celles de l'Europe.

A onze heures, la porte de la prison s'est ouverte. Aussitôt s'est présentée une assez nombreuse procession de franciscains. Elle était précédée d'un grand crucifix porté par un pénitent escorté de deux acolytes, chacun avec une lanterne emmanchée au bout d'un grand bâton. Le crucifix, de grandeur naturelle, était de carton peint avec un talent d'imitation extraordinaire. Les Espagnols, qui cherchent à faire la religion terrible, excellent à rendre les blessures, les contusions, les traces des tortures en-

durées par leurs martyrs. Sur ce crucifix, qui devait figurer à un supplice, on n'avait pas épargné le sang, la sanie, les tumeurs livides. C'était la plus hideuse pièce d'anatomie qu'on pût voir. Le porteur de cette horrible figure s'est arrêté devant la porte. Les soldats s'étaient un peu rapprochés; une centaine de curieux à peu près étaient groupés derrière, assez près pour ne rien perdre de ce qui allait se faire et se dire, lorsque le condamné a paru accompagné de son confesseur.

Jamais je n'oublierai la figure de cet homme. Il était très grand et très maigre, et paraissait âgé de trente ans. Son front était élevé, ses cheveux épais, noirs comme du jais, et droits comme les crins d'une brosse. Ses yeux, grands mais enfoncés dans sa tête, semblaient flamboyants. Il était pieds nus, habillé d'une longue robe noire sur laquelle on avait cousu à la place du cœur une croix bleue et rouge. C'est l'insigne de la confrérie des agonisants. Le collet de sa chemise, plissé comme une fraise, tombait sur ses épaules et sa poitrine. Une corde blanchâtre, qui se distinguait parfaitement sur l'étoffe noire de sa robe, faisait plusieurs fois le tour de son corps, et par des nœuds compliqués lui attachait les bras et les mains dans la position qu'on prend en priant. Entre ses mains il tenait un petit crucifix et une image de la Vierge. Son confesseur était gros, court*, replet, haut en couleur, ayant l'air d'un bon homme, mais d'un homme qui depuis longtemps fait ce métier-là et qui en a vu bien d'autres.

Derrière le condamné se tenait un homme pâle, faible et grêle, d'une physionomie douce et timide. Il avait une veste brune avec la culotte et les bas noirs. Je l'aurais pris pour un notaire ou un alguazil en négligé s'il n'avait pas eu sur la tête un chapeau gris à grands bords, comme en portent les picadors aux combats de taureaux. A la vue du crucifix, il ôta ce chapeau avec respect, et je remarquai alors une petite échelle en ivoire fixée sur la forme comme une cocarde. C'était l'exécuteur des hautes œuvres.

En mettant la tête hors de la porte, le condamné, qui avait été obligé de se courber pour passer sous le guichet, se redressa de toute sa hauteur, ouvrit les yeux d'une grandeur démesurée, embrassa la foule d'un regard rapide, et respira profondément. Il me sembla qu'il humait l'air avec plaisir, comme
(1) s'il avait été longtemps renfermé dans un cachot étroit et étouffant. Son expression était étrange. Ce n'était point de la peur, mais de l'inquiétude. Il paraissait résigné. Point de morgue ni d'affectation de courage. Je me dis qu'en pareille occasion je voudrais faire aussi bonne contenance.

Son confesseur lui dit de se mettre à genoux devant le crucifix; il obéit et baisa les pieds de cette hideuse image. En ce moment tous les assistants étaient émus et gardaient un profond silence. Le confesseur, s'en apercevant, leva les mains pour les dégager de ses longues manches qui l'auraient gêné dans ses mouvements oratoires, et commença à débiter un discours qui lui avait probablement servi plus d'une fois,

(1) même remarque de Nodier dans le P. et le N.

d'une voix forte et accentuée, mais pourtant monotone par la répétition périodique des mêmes intonations. Il prononçait chaque mot clairement; son accent était pur, et il s'exprimait en bon castillan, que le condamné n'entendait peut-être que très imparfaitement. Il commençait chaque phrase d'un ton de voix glapissant, et s'élevait au fausset, mais il finissait sur un ton grave et bas.

En substance, il disait au condamné qu'il appelait son frère : « Vous avez bien mérité la mort; on a même été indulgent pour vous en ne vous condamnant qu'à la potence, car vos crimes sont énormes. » Ici il dit un mot des meurtres commis, mais il s'étendit longuement sur l'irréligion dans laquelle le pénitent avait passé sa jeunesse, et qui seule l'avait poussé à sa perte. Puis, s'animant par degrés : « Mais qu'est-ce que le supplice justement mérité que vous allez endurer, comparé avec les souffrances inouïes que votre divin Sauveur a endurées pour vous? Regardez ce sang, ces plaies, etc. » Détail très long de toutes les douleurs de la passion, décrites avec toute l'exagération que comporte la langue espagnole, et commentées au moyen de la vilaine statue dont je vous ai parlé. La péroraison valait mieux que l'exorde. Il disait, mais trop longuement, que la miséricorde de Dieu était infinie et qu'un repentir véritable pouvait désarmer sa juste colère.

Le condamné se leva, regarda le prêtre d'un air

un peu farouche et lui dit : « Mon père, il suffisait de me dire que je vais à la gloire*; marchons. »

Le confesseur rentra dans la prison fort satisfait de son discours. Deux franciscains prirent sa place auprès du condamné, et ne devaient l'abandonner qu'au dernier moment.

D'abord on l'étendit sur une natte, que le bourreau tira à lui quelque peu, mais sans violence, et comme d'un accord tacite entre le patient et l'exécuteur. C'est une pure cérémonie, afin de paraître exécuter à la lettre la sentence qui porte : « Pendu après avoir été traîné sur la claie. »

Cela fait, le malheureux fut guindé sur un âne que le bourreau conduisait par le licou. A ses côtés marchaient les deux franciscains, précédés de deux longues files de moines de cet ordre et de laïques faisant partie de la confrérie des *desamparados**. Les bannières, les croix n'étaient pas oubliées. Derrière l'âne venaient un notaire et deux alguazils en habit noir à la française, culottes et bas de soie, l'épée au côté, et montés sur de mauvais bidets très mal harnachés. Un piquet de cavalerie fermait la marche. Pendant que la procession s'avançait fort lentement, les moines chantaient des litanies d'une voix sourde, et des hommes en manteau circulaient autour du cortège, tendant des plats d'argent aux spectateurs et demandant une aumône pour le pauvre malheureux (*por el pobre*). Cet argent sert à dire des messes pour

le repos de son âme ; et pour un bon catholique* qu'on va pendre ce doit être une consolation de voir les plats s'emplir assez rapidement de gros sous. Tout le monde donne. Impie comme je suis, je donnai mon offrande avec un sentiment de respect.

En vérité j'aime ces cérémonies catholiques, et je voudrais y croire. Dans cette occasion, elles ont l'avantage de frapper la foule infiniment plus que notre charrette, nos gendarmes, et ce cortège mesquin et ignoble qui accompagne en France les exécutions. Ensuite, et c'est pour cela surtout que j'aime ces croix et ces processions, elles doivent contribuer puissamment à adoucir les derniers moments d'un condamné. Cette pompe lugubre flatte d'abord sa vanité, ce sentiment qui meurt en nous le dernier. Puis ces moines qu'il révère depuis son enfance et qui prient pour lui, les chants, la voix des hommes qui quêtent pour qu'on lui dise des messes, tout cela doit l'étourdir, le distraire, l'empêcher de réfléchir sur le sort qui l'attend. Tourne-t-il la tête à droite, le franciscain de ce côté lui parle de l'infinie miséricorde de Dieu. A gauche, un autre franciscain est tout prêt à lui vanter la puissante intercession de monseigneur saint François. Il marche au supplice comme un poltron entre deux officiers qui le surveillent et l'exhortent. Il n'a pas un instant de repos, s'écriera le philosophe. Tant mieux. L'agitation continuelle où l'on le tient l'empêche de se livrer à ses pensées, qui le tourmenteraient bien davantage.

J'ai compris alors pourquoi les moines, et surtout ceux des ordres mendiants, exercent tant d'influence sur le bas peuple. N'en déplaise aux libéraux intolérants, ils sont en réalité l'appui et la consolation des malheureux depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Quelle horrible corvée, par exemple, que celle-ci! entretenir pendant trois jours* un homme qu'on va faire mourir. Je crois que si j'avais le malheur d'être pendu je ne serais pas fâché d'avoir deux franciscains pour causer avec moi.

La route que suivait la procession était très tortueuse, afin de passer par les rues les plus larges. Je pris avec mon guide un chemin plus direct, afin de me trouver encore une fois sur le passage du condamné. Je remarquai que, dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre sa sortie de la prison et son arrivée dans la rue où je le revoyais, sa taille s'était courbée considérablement. Il s'affaissait peu à peu, sa tête tombait sur sa poitrine, comme si elle n'eût été soutenue que par la peau du cou. Pourtant je n'observais pas sur ses traits l'expression de la peur. Il regardait fixement l'image qu'il avait entre les mains, et s'il détournait les yeux, c'était pour les reporter sur les deux franciscains, qu'il paraissait écouter avec intérêt.

J'aurais dû me retirer alors; mais on me pressa d'aller sur la grande place, de monter chez un marchand, où j'aurais toute liberté de regarder le supplice du haut d'un balcon, ou bien de me soustraire

à ce spectacle en rentrant dans l'intérieur de l'appartement. J'allai donc.

La place était loin d'être remplie. Les marchandes de fruits et d'herbes ne s'étaient pas dérangées. On circulait partout facilement. La potence, surmontée des armes d'Aragon, était placée en face d'un élégant bâtiment moresque, la Bourse de la Soie (*la Lonja de Seda*). La place du marché est longue ; les maisons qui la bordent sont petites, quoique surchargées d'étages ; et chaque rang de fenêtres a son balcon en fer. De loin on dirait de grandes cages. Un assez bon nombre de ces balcons n'étaient point garnis de spectateurs.

Sur celui où je devais prendre place je trouvai deux jeunes demoiselles de seize à dix-huit ans, commodément établies sur des chaises, et s'éventant de l'air du monde le plus dégagé. Toutes les deux étaient fort jolies, et à leur robe de soie noire fort propre, à leurs souliers de satin et à leurs mantilles garnies de dentelles, je jugeai qu'elles devaient être les filles de quelque bourgeois aisé. Je fus confirmé dans cette opinion, parce que, bien qu'elles se servissent entre elles du dialecte valencien, elles entendaient et parlaient correctement l'espagnol.

Dans un coin de la place on avait élevé une petite chapelle. Cette chapelle et la potence, qui n'en était pas fort éloignée, étaient enfermées dans un grand carré formé par des volontaires royalistes et des troupes de ligne.

Les soldats ayant ouvert leurs rangs pour recevoir la procession, le condamné fut descendu de son âne et mené devant l'autel dont je viens de vous parler. Les moines l'entouraient, il était à genoux, baisait souvent les marches de l'autel. J'ignore ce qu'on lui disait. Cependant le bourreau examinait sa corde, son échelle, et, cet examen fait, il s'approcha du patient toujours prosterné, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit suivant l'usage : « Frère, il est temps. »

Tous les moines, un seul excepté, l'avaient abandonné, et le bourreau était, à ce qu'il paraissait, mis en possession de sa victime. En le conduisant vers l'échelle (ou plutôt l'escalier de planches), il avait soin, avec son grand chapeau qu'il lui mettait devant les yeux, de lui cacher la vue de la potence; mais le condamné semblait chercher à repousser le chapeau avec des coups de tête, voulant montrer qu'il avait bien le courage d'envisager l'instrument de son supplice.

Midi sonnait quand le bourreau montait à l'escalier fatal, tirant après lui le patient, qui ne montait qu'avec difficulté, parce qu'il allait à reculons. L'escalier est large, et n'a de rampe que d'un côté. Le moine était du côté de la rampe, le bourreau et le condamné montaient de l'autre. Le moine parlait continuellement et en faisant beaucoup de gestes. Arrivés au haut de l'escalier, en même temps que l'exécuteur

passait la corde au cou du patient avec une promptitude extraordinaire, on me dit que le moine lui faisait réciter le *Credo*. Puis, élevant la voix, il s'écria : « Mes frères, joignez vos prières à celles du pauvre pécheur. » J'entendis une voix douce prononcer à côté de moi avec émotion : *Amen!* je tournai la tête, et je vis une de mes jolies Valenciennes* dont les joues étaient un peu plus colorées, et qui agitait son éventail précipitamment. Elle regardait avec beaucoup d'attention du côté de la potence. Je dirigeai mes yeux de ce côté : le moine descendait l'escalier, et le condamné était suspendu en l'air, le bourreau sur ses épaules, et son valet lui tirait les pieds.

P.-S. — Je ne sais si votre patriotisme me pardonnera ma partialité pour l'Espagne. Puisque nous en sommes sur le chapitre des supplices, je vous dirai que si j'aime mieux les exécutions espagnoles que les nôtres, je préfère aussi de beaucoup leurs galères à celles où nous envoyons chaque année environ douze cents coquins. Remarquez que je ne parle pas des *presidios* d'Afrique*, que je n'ai pas vus. A Tolède, à Séville, à Grenade, à Cadix, j'ai vu un grand nombre de *presidiarios* (galériens) qui ne m'ont pas paru trop malheureux. Ils travaillaient à faire ou à réparer des routes. Ils étaient assez mal vêtus, mais leurs physionomies n'exprimaient point ce sombre désespoir que j'ai remarqué chez nos galériens. Ils mangeaient dans de grandes marmites un *puchero**

semblable à celui des soldats qui les gardaient, et fumaient ensuite leur cigare* à l'ombre. Mais surtout ce qui m'a plu, c'est que le peuple ici ne les repousse pas comme il fait en France. La raison en est simple. En France, tout homme qui a été aux galères a volé ou fait pis ; en Espagne, au contraire, de très honnêtes gens, à différentes époques, ont été condamnés à y passer leur vie pour n'avoir pas eu des opinions conformes à celle de leurs gouvernants. Quoique le nombre de ces victimes politiques soit infiniment petit, cela suffit pourtant pour changer l'opinion à l'égard de tous les galériens. Il vaut mieux bien traiter un coquin que de manquer d'égards à un galant homme. Aussi on leur donne du feu pour allumer leurs cigares, on les appelle mon ami, camarade. Leurs gardiens ne leur font pas sentir qu'ils sont des hommes d'une autre espèce.

Si cette lettre ne vous paraît pas énormément* longue, je vous conterai une rencontre que j'ai faite il y a peu de temps, et qui vous montrera quelles sont les manières du peuple avec les presidiarios.

En quittant Grenade pour aller à Baylen, je rencontrai par le chemin un grand homme chaussé d'alpargates*, qui marchait d'un bon pas militaire. Il était suivi par un petit chien barbet. Ses habits étaient d'une forme singulière, et différents de ceux des paysans que j'avais rencontrés. Bien que mon cheval fût au trot, il me suivait sans peine, et il lia conversation avec moi. Nous devînmes bientôt bons amis.

Mon guide lui disait Monsieur, Votre grâce (*Usted*). Ils parlaient entre eux de M. un tel de Grenade, commandant le presidio, qu'ils connaissaient tous deux. L'heure du déjeuner venue, nous nous arrêtâmes devant une maison où nous trouvâmes du vin. L'homme au chien tira d'un sac un morceau de morue salée et me l'offrit. Je lui dis de joindre son déjeûner au mien, et nous mangeâmes tous les trois* de bon appétit. Je dois vous avouer que nous buvions à la même bouteille, par la raison qu'il n'y avait pas de verre à une lieue aux environs. Je lui demandai pourquoi il s'était embarrassé d'un chien si jeune en voyage. Il me dit qu'il voyageait seulement pour ce chien, et que son commandant l'envoyait à Jaen le remettre à un de ses amis. Le voyant sans uniforme et l'entendant parler de commandant : « Vous êtes donc miquelet*, lui dis-je? — Non; presidiario. » Je fus un peu surpris. « Comment ne l'avez-vous pas vu à son habit? » demanda mon guide.

Au reste les manières de cet homme, qui était un honnête muletier, ne changèrent pas le moins du monde. Il me donnait la bouteille d'abord, en ma qualité de *caballero*, puis l'offrait au galérien, et buvait après lui; enfin le traitait avec toute la politesse que les gens du peuple ont entre eux en Espagne.

— Pourquoi donc avez-vous été aux galères? demandai-je à mon compagnon de voyage.

— Oh! monsieur, pour un malheur. Je me suis

trouvé à quelques morts. (*Fué por una desgracia. Me hallé en unas muertes.*)

— Comment diable?

— Voici comment la chose se passa. J'étais miquelet. Avec une vingtaine de mes camarades, j'escortais un convoi de presidiarios de Valence. Sur le chemin, leurs amis voulurent les délivrer, et en même temps nos prisonniers se révoltent. Notre capitaine était bien embarrassé. Si les prisonniers étaient lâchés, il était responsable de tous les désordres qu'ils commettraient. Il prit son parti, et nous cria : « Feu sur les prisonniers! » Nous tirâmes et nous en tuâmes quinze, après quoi nous repoussâmes leurs camarades. Cela se passait du temps de cette fameuse constitution. Quand les Français sont revenus et qu'ils l'ont ôtée, on nous fit notre procès à nous autres miquelets, parce que parmi les presidiarios morts il y avait plusieurs messieurs (*caballeros*) royalistes que les constitutionnels avaient mis là. Notre capitaine était mort, et on s'en prit à nous. Mon temps va bientôt finir; et comme mon commandant a confiance en moi parce que je me conduis bien, il m'envoie à Jaen pour remettre cette lettre et ce chien au commandant du presidio.

Mon guide était royaliste, et il était évident que le galérien était constitutionnel; cependant ils demeurèrent dans la meilleure intelligence. Quand nous nous remîmes en route, le barbet était si fatigué

que le galérien fut obligé de le porter sur son dos enveloppé dans sa veste. La conversation de cet homme m'amusait extrêmement; de son côté, les cigares que je lui donnais et le déjeuner qu'il avait partagé avec moi me l'avaient tellement attaché qu'il voulait me suivre jusqu'à Baylen.

— La route n'est pas sûre, me disait-il, je trouverai un fusil à Jaen, chez un de mes amis, et quand bien même nous rencontrerions une demi-douzaine de brigands, ils ne vous prendraient pas un mouchoir.

— Mais, lui dis-je, si vous ne rentrez pas au presidio, vous risquez d'avoir une augmentation de temps, d'une année peut-être?

— Bah! qu'importe? Et puis vous me donnerez un certificat attestant que je vous ai accompagné. D'ailleurs je ne serais pas tranquille si je vous laissais aller tout seul par cette route-là...

J'aurais consenti qu'il m'accompagnât, s'il ne s'était pas brouillé avec mon guide. Voici à quelle occasion. Après avoir suivi, pendant près de huit lieues d'Espagne, nos chevaux, qui allaient au trot, toutes les fois que le chemin le permettait, il s'avisa de dire qu'il les suivrait encore quand même ils prendraient le galop. Mon guide se moqua de lui. Nos chevaux n'étaient pas tout à fait des rosses; nous avions un quart de lieue de plaine devant nous, et le galérien portait son chien sur son dos. Il fut mis au défi. Nous partîmes, mais ce diable d'homme avait véritablement des jambes de miquelet, et nos chevaux

ne purent le dépasser. L'amour-propre de leur maître ne put jamais pardonner au presidiario l'affront qu'il lui avait fait. Il cessa de lui parler, et arrivés que nous fûmes à Campillo de Arenas, il fit si bien que le galérien, avec la discrétion qui caractérise l'Espagnol, comprit que sa présence était importune, et se retira.

III

Les voleurs

Madrid, novembre 1830.

Monsieur,

Me voici de retour à Madrid*, après avoir parcouru pendant plusieurs mois, et dans tous les sens, l'Andalousie, cette terre classique des voleurs, sans en rencontrer un seul*. J'en suis presque honteux. Je m'étais arrangé pour une attaque de voleurs, non pas pour me défendre, mais pour causer avec eux et les questionner bien poliment sur leur genre de vie. En regardant mon habit usé aux coudes et mon mince bagage, je regrette d'avoir manqué ces messieurs. Le plaisir de les voir n'était pas payé trop cher par la perte d'un léger porte-manteau.

Mais si je n'ai pas vu de voleurs, en revanche, je n'ai pas entendu parler d'autre chose*. Les postillons, les aubergistes vous racontent des histoires lamentables de voyageurs assassinés, de femmes enlevées, à chaque halte que l'on fait pour changer de mules. L'événement qu'on raconte s'est toujours passé la veille* et sur la partie de la route que vous allez parcourir. Le voyageur qui ne connaît point encore l'Espagne, et qui n'a point eu le temps d'acquérir la sublime insouciance castillane, *la flema castellana*, quelque incrédule qu'il soit d'ailleurs, ne laisse pas de

recevoir une certaine impression de tous ces récits. Le jour tombe, et avec beaucoup plus de rapidité que dans nos climats du Nord; ici, le crépuscule ne dure qu'un moment : survient alors, surtout dans le voisinage des montagnes, un vent qui serait sans doute chaud à Paris, mais qui, par la comparaison que l'on en fait avec la chaleur brûlante du jour, vous paraît froid et désagréable. Pendant que vous vous enveloppez dans votre manteau, que vous enfoncez sur vos yeux votre bonnet de voyage, vous remarquez que les hommes de votre escorte (*escopeteros*) jettent l'amorce de leurs fusils sans la renouveler. Étonné de cette singulière manœuvre, vous en demandez la raison, et les braves qui vous accompagnent répondent du haut de l'impériale où ils sont perchés, qu'ils ont bien tout le courage possible, mais qu'ils ne peuvent pas résister seuls à toute une bande de voleurs. « Si l'on est attaqué, nous n'aurons de quartier qu'en prouvant que nous n'avons jamais eu l'intention de nous défendre. »

— Alors, à quoi bon s'embarrasser de ces hommes et de leurs inutiles fusils? — Oh! ils sont excellents contre les *rateros*, c'est-à-dire les amateurs brigands qui détroussent les voyageurs quand l'occasion se présente; on ne les rencontre jamais qu'au nombre de deux ou de trois.

Le voyageur se repent alors d'avoir pris tant d'argent sur lui. Il regarde l'heure à sa montre de Bréguet* qu'il croit consulter pour la dernière fois. Il serait bien heureux de la savoir tranquillement pen-

due à sa cheminée de Paris. Il demande au *mayoral* (conducteur) si les voleurs prennent les habits des voyageurs.

— Quelquefois, monsieur. Le mois passé la diligence de Séville a été arrêtée auprès de la Carlota*, et tous les voyageurs sont entrés à Ecija* comme de petits anges.

— Des petits anges! Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que les bandits leur avaient pris tous leurs habits, et ne leur avaient pas même laissé la chemise.

— Diable! s'écrie le voyageur en boutonnant sa redingote. Mais il se rassure un peu, et sourit même en remarquant une jolie Andalouse, sa compagne de voyage* qui baise dévotement son pouce en soupirant : « *Jésus, Jésus!* » (On sait que ceux qui baisent leur pouce après avoir fait le signe de la croix ne manquent pas de s'en trouver bien.)

La nuit est tout à fait venue; mais heureusement la lune se lève brillante sur un ciel sans nuages. On commence à découvrir de loin l'entrée d'une gorge affreuse qui n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur.

— Mayoral, est-ce là l'endroit où l'on a déjà arrêté la diligence?

— Oui, Monsieur, et tué un voyageur. — Postillon, poursuit le mayoral, ne fais pas claquer ton fouet de peur de les avertir.

— Qui? demande le voyageur.

— Les voleurs, répond le mayoral.

— Diable? s'écrie le voyageur.

— Monsieur, regardez donc là-bas au tournant de la route... Ne sont-ce pas des hommes? ils se cachent dans l'ombre de ce grand rocher.

— Oui, Madame; un, deux, trois, six hommes à cheval!

— Ah! Jésus, Jésus!... (Signe de croix et baisement de pouce.)

— Mayoral, voyez-vous là-bas?

— Oui.

— En voici un qui tient un grand bâton, peut-être un fusil?

— C'est un fusil.

— Croyez-vous que ce soient de bonnes gens (*buena gente*)? demande avec anxiété la jeune Andalouse.

— Qui sait! répond le mayoral, en haussant les épaules et abaissant les coins de sa bouche.

— Alors, que Dieu nous pardonne à tous! et elle se cache la figure dans le gilet du voyageur, doublement ému.

La voiture va comme le vent : huit mules vigoureuses au grand trot. Les cavaliers s'arrêtent : ils se forment sur une ligne, — c'est pour barrer le passage. — Non, ils s'ouvrent; trois prennent à gauche, trois à droite de la route : — c'est qu'ils veulent entourer la voiture de tous les côtés.

— Postillon! arrêtez vos mules, si ces gens-là vous

le commandent, n'allez pas nous attirer une volée de coups de fusil!

— Soyez tranquille, Monsieur, j'y suis plus intéressé que vous.

Enfin l'on est si près, que déjà l'on distingue les grands chapeaux, les selles turques et les guêtres de cuir blanc des six cavaliers. Si l'on pouvait voir leurs traits, quels yeux, quelles barbes, quelles cicatrices on apercevrait! Il n'y a plus de doute, ce sont des voleurs, car ils ont tous des fusils.

Le premier voleur touche le bord de son grand chapeau et dit d'un ton de voix grave et doux : « *Vayan Vds. con Dios* » allez avec Dieu! C'est le salut que les voyageurs échangent sur la route. « *Vayan Vds. con Dios!* » disent à leur tour les autres cavaliers s'écartant poliment pour que la voiture passe, car ce sont d'honnêtes fermiers attardés au marché d'Ecija, qui retournent dans leur village et qui voyagent en troupe et armés, par suite de la grande préoccupation des voleurs dont j'ai déjà parlé.

Après quelques rencontres de cette espèce on arrive promptement à ne plus croire du tout aux voleurs. On s'accoutume si bien à la mine un peu sauvage des paysans, que des brigands véritables ne vous paraîtraient plus que d'honnêtes laboureurs qui n'ont pas fait leur barbe depuis longtemps. Un jeune Anglais, avec qui j'ai lié connaissance à Grenade, avait longtemps parcouru sans accident les plus mauvais chemins de l'Espagne; il en était venu à nier

opiniâtrément l'existence des voleurs. Un jour il est arrêté par deux hommes de mauvaise mine, armés de fusils. Il s'imagina aussitôt que c'étaient des paysans en gaieté qui voulaient s'amuser à lui faire peur. A toutes leurs injonctions de donner de l'argent, il répondait en riant et en disant qu'il n'était pas leur dupe. Il fallut pour le tirer d'erreur qu'un des véritables bandits lui donnât sur la tête un coup de crosse dont il montrait encore la cicatrice trois mois après.

Excepté quelques cas fort rares, les brigands espagnols ne maltraitent jamais les voyageurs. Souvent ils se contentent de leur enlever l'argent qu'ils ont sur eux, sans ouvrir leurs malles ou même sans les fouiller. Pourtant il ne faut pas s'y fier. — Un jeune élégant de Madrid* se rendait à Cadix avec deux douzaines de belles chemises qu'il avait fait venir de Londres. Les brigands l'arrêtent auprès de la Carolina* et après lui avoir pris les onces* qu'il avait dans sa bourse, sans compter les bagues, chaînes, souvenirs amoureux, qu'un homme aussi répandu ne pouvait manquer d'avoir, le chef des voleurs lui fit remarquer poliment que le linge de sa bande, obligée qu'elle était d'éviter les endroits habités, avait grand besoin de blanchissage. Les chemises sont déployées, admirées, et le capitaine disant, comme Hali du Sicilien* : *entre cavaliers telle liberté est permise*, en mit quelques-unes dans son bissac, puis ôta les noires guenilles qu'il portait depuis six semaines au moins, et se couvrit avec joie de la plus belle batiste

de son prisonnier. Chaque voleur en fit autant, en sorte que l'infortuné voyageur se trouva en un instant dépouillé de toute sa garde-robe, et en possession d'un tas de chiffons qu'il n'aurait pas osé toucher du bout de sa canne. Encore lui fallut-il endurer les plaisanteries des brigands. Le capitaine, avec ce sérieux goguenard que les Andaloux affectent si bien, lui dit en le congédiant : qu'il n'oublierait jamais le service qu'il venait de recevoir; qu'il s'empresserait de lui rendre les chemises qu'il avait bien voulu lui prêter, et qu'il reprendrait les siennes aussitôt qu'il aurait l'honneur de le revoir.

— Surtout, ajouta-t-il, n'oubliez pas de faire blanchir les chemises de ces Messieurs. Nous les reprendrons à votre retour à Madrid.

Le jeune homme qui me racontait ce vol, dont il avait été la victime, m'avouait qu'il avait plutôt pardonné aux voleurs l'enlèvement de ses chemises que leurs méchantes plaisanteries.

A différentes époques, le gouvernement espagnol s'est occupé sérieusement de purger les grandes routes des voleurs, qui, depuis un temps immémorial, sont en possession de les parcourir. Ses efforts n'ont jamais pu avoir des résultats décisifs. Une bande a été détruite, mais une autre s'est formée aussitôt. Quelquefois un capitaine général est parvenu à force de soins à chasser tous les voleurs de son gouvernement, mais alors les provinces voisines en ont regorgé.

La nature du pays, hérissé de montagnes, sans routes frayées, rend bien difficile l'entière destruction des brigands. En Espagne comme dans la Vendée, il y a un grand nombre de métairies isolées, *aldeas*, éloignées de plusieurs milles de tout endroit habité. En garnisonnant* toutes ces métairies, tout les petits hameaux, on obligerait promptement les voleurs à se livrer à la justice sous peine de mourir de faim; mais où trouver assez d'argent? assez de soldats?

Les propriétaires des *aldeas* sont intéressés*, on le sent, à conserver de bons rapports avec les brigands dont la vengeance est redoutable. D'un autre côté, ceux-ci qui comptent sur eux pour leurs subsistances, les ménagent, leur paient bien les objets dont ils ont besoin, et quelquefois même les associent au partage du butin. Il faut encore ajouter que la profession de voleur n'est point regardée généralement comme déshonorante. Voler sur les grandes routes, aux yeux de bien des gens, *c'est faire de l'opposition*, c'est protester contre des lois tyranniques. Or, l'homme qui n'ayant qu'un fusil se sent assez de hardiesse pour jeter le défi à un gouvernement, c'est un héros que les hommes respectent et que les femmes admirent. Il est glorieux certes de pouvoir s'écrier comme dans la vieille romance* :

A todos los desafio,
Pues à nadie tengo miedo!

Un voleur commence en général par être contrebandier. Son commerce est troublé par les employés de la douane. C'est une injustice criante pour les neuf dixièmes de la population, que l'on tourmente un galant homme qui vend à bon compte de meilleurs cigares que ceux du roi, qui apporte aux femmes des soieries, des marchandises anglaises et tout le commérage de dix lieues à la ronde. Qu'un douanier vienne à tuer ou à prendre son cheval, voilà le contrebandier ruiné; il a d'ailleurs une vengeance à exercer, il se fait voleur. — On demande ce qu'est devenu un beau garçon qu'on a remarqué quelques mois auparavant et qui était le coq de son village?

— Hélas! répond une femme, on l'a obligé de se jeter dans la montagne. Ce n'est pas sa faute, pauvre garçon! il était si doux! Dieu le protège!

Les bonnes âmes rendent le gouvernement responsable de tous les désordres commis par les voleurs. C'est lui, dit-on, qui pousse à bout les pauvres gens qui ne demandent qu'à rester tranquilles et à vivre de leur métier.

Le modèle du brigand espagnol, le prototype du héros de grand chemin*, le Robin Hood, le Roque Guinar de notre temps, c'est le fameux José Maria, surnommé *el Tempranito*, le matinal. C'est l'homme dont on parle le plus de Madrid à Séville, et de Séville à Malaga. Beau, brave, courtois autant qu'un voleur peut l'être, tel est Jose Maria. S'il arrête une diligence, il donne la main aux dames pour descendre

Danse populaire à Séville

par Gustave Doré

comme on va le voir, car il s'introduisit la nuit chez une demoiselle de bonne famille... L'amour fait, dit-on, excuser bien des choses... ; mais on parle de violence, d'un domestique blessé..., je n'ai jamais pu tirer cette histoire au clair. Le père fit grand bruit, et un procès criminel fut commencé. Jose Maria fut obligé de prendre la fuite et de s'exiler à Gibraltar. Là, comme l'argent lui manquait, il fit marché avec un négociant anglais pour introduire en contrebande* une forte partie de marchandises prohibées. Il fut trahi par un homme à qui il avait fait confidence de son projet. Les douaniers surent la route qu'il devait tenir et s'embusquèrent sur son passage. Tous les mulets qu'il conduisait furent pris, mais il ne les abandonna qu'après un combat acharné dans lequel il tua ou blessa plusieurs douaniers. Dès ce moment, il n'eut plus d'autre ressource que de rançonner les voyageurs.

Un bonheur extraordinaire l'a constamment accompagné jusqu'à ce jour. Sa tête est mise à prix, son signalement est affiché* à la porte de toutes les villes, avec promesse de huit mille réaux à celui qui le livrera mort ou vif[1], fût-il un de ses complices. Pourtant Jose Maria continue impunément son dangereux métier, et ses courses s'étendent depuis les frontières du Portugal jusqu'au royaume de Murcie.

1. Lorsque j'étais à Séville on trouva, un matin, sur la porte de Triana*, au bas du signalement de Jose Maria, ces mots écrits au crayon : « *Signature du susdit :* Josf Maria. »

Sa bande n'est pas nombreuse, mais elle est composée d'hommes dont la fidélité et la résolution sont depuis longtemps éprouvées. Un jour, à la tête d'une douzaine d'hommes de son choix, il surprit à la *venta de Gazin* soixante-dix volontaires royalistes envoyés à sa poursuite, et les désarma tous. On le vit ensuite regagner les montagnes à pas lents, chassant devant lui deux mulets chargés de soixante-dix escopettes qu'il emportait comme pour en faire un trophée.

On conte des merveilles de son adresse à tirer à balle. Sur un cheval lancé au galop, il touche un tronc d'olivier à cent cinquante pas. Le trait suivant fera connaître à la fois son adresse et sa générosité.

Un capitaine Castro, officier rempli de courage et d'activité, qui poursuit, dit-on, les voleurs, autant pour satisfaire une vengeance personnelle que pour remplir son devoir de militaire, apprit par un de ses espions que Jose Maria se trouverait un tel jour dans une aldea écartée où il avait une maîtresse. Castro au jour indiqué monte à cheval, et pour ne pas éveiller les soupçons en mettant trop de monde en campagne, il ne prend avec lui que quatre lanciers. Quelques précautions qu'il mît en usage pour cacher sa marche, il ne put si bien faire que Jose Maria n'en fût instruit. Au moment où Castro, après avoir passé une gorge profonde, entrait dans la vallée où était située l'aldea de la maîtresse de son ennemi, douze cavaliers bien montés paraissent tout à coup sur son

flanc, et beaucoup plus près que lui de la gorge par où seulement il pouvait faire sa retraite. Les lanciers se crurent perdus. Un homme monté sur un cheval bai se détache au galop de la troupe des voleurs et arrête son cheval tout court à cent pas de Castro. — On ne surprend pas Jose Maria, s'écrie-t-il. Capitaine Castro, que vous ai-je fait pour que vous vouliez me livrer à la justice? Je pourrais vous tuer, mais les hommes de cœur sont devenus rares et je vous donne la vie. Voici un souvenir qui vous apprendra à m'éviter. A votre schako!

En parlant ainsi il l'ajuste, et d'une balle il traverse le haut du schako du capitaine. Aussitôt il tourna bride et disparut avec ses gens.

Voici un autre exemple de sa courtoisie.

On célébrait une noce dans une métairie des environs d'Andujar*. Les mariés avaient déjà reçu les compliments de leurs amis, et l'on allait se mettre à table sous un grand figuier devant la porte de la maison; chacun était en disposition de bien faire*, et les émanations des jasmins et des orangers en fleurs se mêlaient agréablement aux parfums plus substantiels s'exhalant de plusieurs plats qui faisaient plier la table sous leur poids. Tout d'un coup parut un homme à cheval, sortant d'un bouquet de bois à portée de pistolet de la maison. L'inconnu sauta lestement à terre, salua les convives de la main, et conduisit son cheval à l'écurie. On n'attendait personne, mais en Espagne tout passant est bienvenu à parta-

ger un repas de fête. D'ailleurs l'étranger par ses habillements paraissait être un homme d'importance. Le marié se détacha aussitôt pour l'inviter à dîner.

Pendant qu'on se demandait tout bas quel était cet étranger, le notaire d'Andujar, qui assistait à la noce, était devenu pâle comme la mort. Il essayait de se lever de la chaise qu'il occupait auprès de la mariée; mais ses genoux pliaient sous lui, et ses jambes ne pouvaient plus le supporter. Un des convives, soupçonné depuis longtemps de s'occuper de contrebande, s'approcha de la mariée :

— C'est Jose Maria, dit-il, je me trompe fort ou il vient ici pour faire quelque malheur (*para hacer una muerte*). C'est au notaire qu'il en veut. Mais que faire? Le faire échapper?

— Impossible; Jose Maria l'aurait bientôt rejoint.

— Arrêter le brigand?

— Mais sa bande est sans doute aux environs, d'ailleurs il porte des pistolets à sa ceinture et son poignard ne le quitte jamais.

— Mais, Monsieur le notaire, que lui avez-vous donc fait?

— Hélas! rien, absolument rien!

Quelqu'un murmura tout bas que le notaire avait dit à son fermier, deux mois avant, que si Jose Maria venait jamais lui demander à boire, il devrait mettre un gros d'arsenic* dans son vin.

On délibérait encore sans entamer la *olla**, quand l'inconnu reparut suivi du marié. Plus de doute,

c'était Jose Maria. Il jeta en passant un coup d'œil de tigre au notaire, qui se mit à trembler comme s'il avait eu le frisson de la fièvre, puis il salua la mariée avec grâce, et lui demanda la permission de danser à sa noce. — Elle n'eut garde de refuser ou de lui faire mauvaise mine. Jose Maria prit aussitôt un tabouret de liège, l'approcha de la table et s'assit sans façon à côté de la mariée, entre elle et le notaire qui paraissait à tout moment sur le point de s'évanouir.

On commença à manger. Jose Maria était rempli d'attentions et de petits soins pour sa voisine. Lorsqu'on servit du vin d'extra, la mariée prenant un verre de Montilla* (qui vaut mieux que le Xerez, selon moi), le toucha de ses lèvres, et le présenta ensuite au bandit. C'est une politesse que l'on fait à table aux personnes que l'on estime. Cela s'appelle *una fineza*. Malheureusement cet usage se perd dans la bonne société, aussi empressée ici qu'ailleurs de se dépouiller de toutes les coutumes nationales.

Jose Maria prit le verre, remercia avec effusion, et déclara à la mariée qu'il la priait de le tenir pour son serviteur, et qu'il ferait avec joie tout ce qu'elle voudrait bien lui commander.

Alors celle-ci toute tremblante et se penchant timidement à l'oreille de son terrible voisin :

— Accordez-moi une grâce, dit-elle.

— Mille! s'écria Jose Maria.

— Oubliez, je vous en conjure, les mauvais vou-

loirs que vous avez peut-être apportés ici. Promettez-moi que pour l'amour de moi vous pardonnerez à vos ennemis, et qu'il n'y aura pas de scandale à ma noce.

— Notaire ! dit Jose Maria, se tournant vers l'homme de loi tremblant, remerciez Madame ; sans elle je vous aurais tué avant que vous eussiez digéré votre dîner. N'ayez plus peur, je ne vous ferai plus de mal.

Et lui versant un verre de vin, il ajouta avec un sourire un peu méchant :

— Allons, notaire, à ma santé ; ce vin est bon et il n'est pas empoisonné.

Le malheureux notaire croyait avaler un cent d'épingles.

— Allons, enfants ! s'écria le voleur, de la gaieté ! (*vaya de broma*) vive la mariée !

Et se levant avec vivacité, il courut chercher une guitare et se mit à improviser un couplet en l'honneur des nouveaux époux.

Bref, pendant le reste du dîner et le bal qui le suivit, il se rendit tellement aimable, que les femmes avaient les larmes aux yeux en pensant qu'un aussi charmant garçon finirait peut-être un jour à la potence. Il dansa, il chanta, il se fit tout à tous. Vers minuit, une petite fille de douze ans*, à demi vêtue de mauvaises guenilles, s'approcha de Jose Maria, et lui dit quelques mots dans l'argot des bohémiens. Jose Maria tressaillit : il courut à l'écurie d'où il revint

bientôt emmenant son bon cheval. Puis s'avançant vers la mariée, un bras passé dans la bride :

— Adieu, dit-il, enfant de mon âme (*hija de mi alma**), jamais je n'oublierai les moments que j'ai passés auprès de vous. Ce sont les plus heureux que j'aie vus depuis bien des années. Soyez assez bonne pour accepter cette bagatelle d'un pauvre diable qui voudrait avoir une mine à vous offrir.

Il lui présentait en même temps une jolie bague.

— Jose Maria! s'écria la mariée, tant qu'il y aura un pain dans cette maison, la moitié vous appartiendra.

Le voleur serra la main à tous les convives, celle même du notaire, embrassa toutes les femmes, puis sautant lestement en selle, il regagna ses montagnes. Alors seulement le notaire respira librement. Une demi-heure après arriva un détachement de miquelets, mais personne n'avait vu l'homme qu'ils cherchaient.

Le peuple espagnol, qui sait par cœur les romances des Douze Pairs*, qui chante les exploits de Renaud de Montauban*, doit nécessairement s'intéresser beaucoup au seul homme qui, dans un temps aussi prosaïque que le nôtre, fait revivre les vertus chevaleresques des anciens preux. Un autre motif contribue encore à augmenter la popularité de Jose Maria. Il est extrêmement généreux. L'argent ne lui coûte guère à gagner, et il le dépense facilement avec les malheureux. Jamais, dit-on, un pauvre ne s'est

adressé à lui sans en recevoir une aumône abondante.

Un muletier me racontait qu'ayant perdu un mulet qui faisait toute sa fortune, il était sur le point de se jeter la tête la première dans le Guadalquivir, quand une boîte, contenant six onces d'or, fut remise à sa femme par un inconnu. Il ne doutait pas que ce ne fût un présent de Jose Maria, à qui il avait indiqué un gué, un jour qu'il était poursuivi de près par les miquelets.

Je finirai cette longue lettre par un autre trait de la bienfaisance de mon héros.

Certain pauvre colporteur des environs de Campillo de Arenas, conduisait à la ville une charge de vinaigre. Ce vinaigre était contenu dans des outres, suivant l'usage du pays, et porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim. Dans un étroit sentier un étranger, qu'à son costume on aurait pris pour un chasseur, rencontre le vinaigrier, et d'abord qu'il voit l'âne, il éclate de rire.

— Quelle haridelle as-tu là, camarade ? s'écrie-t-il. Sommes-nous en carnaval pour la promener de la sorte ?

Et les rires ne cessaient pas.

— Monsieur, répondit tristement l'ânier piqué au vif, cette bête, toute laide qu'elle est, me gagne encore mon pain. Je suis un malheureux, moi, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une autre.

— Comment ? s'écria le rieur, c'est cette hideuse

bourrique qui t'empêche de mourir de faim? mais elle sera crevée avant une semaine. — Tiens, continua-t-il, en lui présentant un sac assez lourd, il y a chez le vieux Herrera un beau mulet à vendre; il en veut 1,500 réaux; les voici. Achète ce mulet dès aujourd'hui, pas plus tard, et ne marchande pas. Si demain je te trouve par les chemins avec cette effroyable bourrique, aussi vrai qu'on me nomme Jose Maria, je vous jetterai tous les deux dans un précipice.

L'ânier resté seul, le sac à la main, croyait rêver. Les 1,500 réaux étaient bien comptés. Il savait ce que valait un serment de Jose Maria, et se rendit aussitôt chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante, Herrera est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure.

— Allons vite! ton argent!

— Hélas! mes bons seigneurs, je n'ai pas un quarto chez moi.

— Tu mens. Tu as vendu hier un mulet 1,500 réaux que t'a payés un tel de Campillo.

Ils avaient des arguments tellement irrésistibles, que les 1,500 réaux furent bientôt donnés, ou si l'on veut rendus.

P.-S. José Maria est mort depuis plusieurs années. En 1833, à l'occasion de la prestation du serment à

la jeune reine Isabelle, le roi Ferdinand accorda une amnistie générale, dont le célèbre bandit voulut bien profiter. Le gouvernement lui fit même une pension de deux réaux par jour pour qu'il se tînt tranquille. Comme cette somme n'était pas suffisante pour les besoins d'un homme qui avait beaucoup de vices élégants, il fut obligé d'accepter une place que lui offrit l'administration des diligences. Il devint *escopetero* et se chargea de faire respecter les voitures qu'il avait si souvent dévalisées. Tout alla bien pendant quelque temps : ses anciens camarades le craignaient ou le ménageaient. Mais, un jour, quelques bandits plus résolus arrêtèrent la diligence de Séville, bien qu'elle portât José Maria. Du haut de l'impériale, il les harangua; et l'ascendant qu'il avait sur ses anciens complices était tel, qu'ils paraissaient disposés à se retirer sans violence, lorsque le chef des voleurs, connu sous le nom du *Bohémien* (*el Gitano*), autrefois lieutenant de José Maria, lui tira un coup de fusil à bout portant et le tua sur la place.

(1842.)

j'eus l'occasion de voir quelle drôle de religion était la sienne. Le bon Dieu ne l'inquiétait guère, et il n'en parlait jamais qu'avec indifférence. Mais les saints et surtout la Vierge avaient tous ses hommages. Il me faisait penser à ces vieux solliciteurs consommés dans le métier, et dont la maxime est qu'il vaut mieux avoir des amis dans les bureaux que la protection du ministre lui-même.

Pour comprendre sa dévotion à la bonne Vierge, il faut savoir qu'en Espagne il y a Vierge et Vierge. Chaque ville a la sienne et se moque de celle des voisins. La Vierge de Peniscola[4], petite ville qui avait donné naissance à l'honorable Vicente, valait mieux, selon lui, que toutes les autres ensemble.

— Mais, lui dis-je un jour, il y a donc plusieurs Vierges?

— Sans doute; chaque province en a une.

— Et dans le ciel, combien y en a-t-il?

La question l'embarrassa évidemment, mais son catéchisme vint à son aide.

— Il n'y en a qu'une, répondit-il avec l'hésitation d'un homme qui répète une phrase qu'il ne comprend pas.

— Eh bien! poursuivis-je, si vous vous cassiez une jambe, à quelle Vierge vous adresseriez-vous? A celle du ciel ou à une autre?

— A la très-sainte Vierge Notre Dame de Peniscola, apparemment (*por supuesto*).

— Mais pourquoi pas à celle du Pilier, à Saragosse*, qui fait tant de miracles?

— Bah! elle est bonne pour les Aragonais!

Je voulus le prendre par son côté faible, le patriotisme provincial.

— Si la vierge de Peniscola, lui dis-je, est plus puissante que celle du Pilier, cela prouverait que les Valenciens sont de plus grands coquins que les Aragonais, puisqu'il leur faut une patronne si bien en cour pour que leurs péchés leur soient remis.

— Ah! monsieur, les Aragonais ne sont pas meilleurs que d'autres; seulement, nous autres Valenciens, nous connaissons le pouvoir de Notre-Dame de Peniscola, et nous nous y fions trop quelquefois.

— Vicente, dites-moi : ne croyez-vous pas que Notre-Dame de Peniscola parle valencien au bon Dieu quand elle prie *Sa Majesté* de ne pas vous damner pour vos méfaits?

— Valencien? Non, monsieur, répliqua vivement Vicente. Votre seigneurie sait bien quelle langue parle la Vierge.

— Non, en vérité.

— Mais latin, apparemment.

...Les montagnes peu élevées du royaume de Valence sont couronnées souvent de châteaux en ruines. Je m'avisai un jour, passant auprès d'une de ces masures, de demander à Vicente s'il y avait là des revenants. Il se mit à sourire, et me répondit qu'il n'y

j'eus l'occasion de voir quelle drôle de religion était la sienne. Le bon Dieu ne l'inquiétait guère, et il n'en parlait jamais qu'avec indifférence. Mais les saints et surtout la Vierge avaient tous ses hommages. Il me faisait penser à ces vieux solliciteurs consommés dans le métier, et dont la maxime est qu'il vaut mieux avoir des amis dans les bureaux que la protection du ministre lui-même.

Pour comprendre sa dévotion à la bonne Vierge, il faut savoir qu'en Espagne il y a Vierge et Vierge. Chaque ville a la sienne et se moque de celle des voisins. La Vierge de Peniscola[4], petite ville qui avait donné naissance à l'honorable Vicente, valait mieux, selon lui, que toutes les autres ensemble.

— Mais, lui dis-je un jour, il y a donc plusieurs Vierges?

— Sans doute; chaque province en a une.

— Et dans le ciel, combien y en a-t-il?

La question l'embarrassa évidemment, mais son catéchisme vint à son aide.

— Il n'y en a qu'une, répondit-il avec l'hésitation d'un homme qui répète une phrase qu'il ne comprend pas.

— Eh bien! poursuivis-je, si vous vous cassiez une jambe, à quelle Vierge vous adresseriez-vous? A celle du ciel ou à une autre?

— A la très-sainte Vierge Notre Dame de Peniscola, apparemment (*por supuesto*).

— Mais pourquoi pas à celle du Pilier, à Saragosse*, qui fait tant de miracles?

— Bah! elle est bonne pour les Aragonais!

Je voulus le prendre par son côté faible, le patriotisme provincial.

— Si la vierge de Peniscola, lui dis-je, est plus puissante que celle du Pilier, cela prouverait que les Valenciens sont de plus grands coquins que les Aragonais, puisqu'il leur faut une patronne si bien en cour pour que leurs péchés leur soient remis.

— Ah! monsieur, les Aragonais ne sont pas meilleurs que d'autres; seulement, nous autres Valenciens, nous connaissons le pouvoir de Notre-Dame de Peniscola, et nous nous y fions trop quelquefois.

— Vicente, dites-moi : ne croyez-vous pas que Notre-Dame de Peniscola parle valencien au bon Dieu quand elle prie *Sa Majesté* de ne pas vous damner pour vos méfaits?

— Valencien? Non, monsieur, répliqua vivement Vicente. Votre seigneurie sait bien quelle langue parle la Vierge.

— Non, en vérité.

— Mais latin, apparemment.

...Les montagnes peu élevées du royaume de Valence sont couronnées souvent de châteaux en ruines. Je m'avisai un jour, passant auprès d'une de ces masures, de demander à Vicente s'il y avait là des revenants. Il se mit à sourire, et me répondit qu'il n'y

en avait pas dans le pays ; puis il ajouta, l'œil de l'air d'un homme qui riposte à u terie :

— Votre seigneurie sans doute en a v pays?

En espagnol, il n'y a pas de mot qui tra tement celui de revenant. *Duende*, que v dans le dictionnaire, correspond plutôt à de lutin, et s'applique, comme en franç fant espiègle. *Duendecito* (petit *duende* très bien d'un jeune homme qui se cache rideau dans la chambre d'une jeune fil faire peur ou dans toute autre intention. à ces grands spectres pâles, drapés d'u traînant des chaînes, on n'en voit point et l'on n'en parle pas. Il y a encore des chantés dont on conte des tours aux envir nade, mais ce sont, en général, de bons paraissant d'ordinaire au grand jour pou bien humblement le baptême, qu'ils n'o le loisir de se faire administrer de leur v leur accorde cette grâce, ils vous montr peine un beau trésor. Ajoutez à cela un loup-garou tout velu que l'on nomme *el*

l'Alhambra et le Généralife, — vous aurez un
à peu près complète de tous les fantômes dont
fraye ou dont on amuse les enfants.

Heureusement, l'on croit encore aux sorci
surtout aux sorcières.

A une lieue de Murviedro, il y a un petit c
isolé. Je mourais de soif, et je m'arrêtai à la
Une très jolie fille*, point trop basanée, m'a
un grand pot de cette terre poreuse qui raf
l'eau. Vicente, qui ne passait jamais devant un
ret sans avoir soif et me donner quelque bon
son pour entrer, ne paraissait pas avoir envie d
rêter* dans cet endroit-là. Il se faisait tard, dis
nous avions beaucoup de chemin à faire; à un
de lieue de là, il y avait une bien meilleure au
où nous trouverions le plus fameux vin du roy
celui de Peniscola excepté. Je fus inflexible.
l'eau qu'on me présentait, je mangeai du gazp
préparé par les mains de mademoiselle Carme
et même je fis son portrait sur mon livre de cro
Cependant, Vicente frottait son cheval dev
porte, sifflait d'un air d'impatience, et se
éprouver de la répugnance à entrer dans la m

Nous nous remîmes en route. Je parlais so

— Cela n'est pas extraordinaire, c'est peut-être le diable qui l'a fait.

— Le diable? Dites-vous cela parce qu'elle n'épargne pas le piment, ou bien cette brave femme aurait-elle le diable pour cuisinier?

— Qui sait?

— Ainsi... elle est sorcière?

Vicente tourna la tête d'un air d'inquiétude pour voir s'il n'était pas observé; il hâta le pas du cheval d'un coup de houssine, et tout en courant à côté de moi, il haussait légèrement la tête, ouvrant la bouche et levant les yeux en l'air, signe d'affirmation ordinaire à des gens qu'on serait tenté de croire silencieux, à la difficulté que l'on éprouve pour en tirer une réponse à une question précise. Ma curiosité était excitée, et je voyais avec un vif plaisir que mon guide n'était pas, comme je l'avais craint, un esprit fort.

— Ainsi elle est sorcière? dis-je en remettant mon cheval au pas. Et la fille, qu'est-elle?

— Votre seigneurie connaît le proverbe : *Primero p...; luego alcahueta; pues bruja*[1]. La fille commence, la mère est déjà arrivée au port.

— Comment savez-vous qu'elle est sorcière? qu'a-t-elle fait qui vous l'ait prouvé?

— Ce qu'elles font toutes. Elle donne le mal d'yeux*[2], qui fait dessécher les enfants; elle brûle les

1. D'abord c..., puis entremetteuse, puis sorcière.

2. *Mal de jos.* Ce n'est pas le mal que reçoivent les yeux, mais

oliviers, elle fait mourir les mules, et bien d'autres méchancetés.

— Mais connaissez-vous quelqu'un qui ait été victime de ses maléfices?

— Si j'en connais? J'ai mon cousin germain, par exemple, à qui elle a joué un maître tour.

— Racontez-moi cela, je vous prie.

— Mon cousin n'aime pas trop qu'on raconte cette histoire. Mais il est à Cadix maintenant, et j'espère qu'il ne lui en arriverait pas malheur si je vous disais...

J'apaisai les scrupules de Vicente en lui faisant présent d'un cigare. Il trouva l'argument irrésistible et commença de la sorte :

— Vous saurez, monsieur, que mon cousin se nomme Henriquez, et qu'il est natif du Grao de Valence, marin et pêcheur de son état, honnête homme et père de famille, vieux chrétien comme toute sa race ; et je puis me vanter de l'être, tout pauvre que je suis, quand il y a tant de gens plus riches que moi qui sentent le marrane*. Mon cousin donc était pêcheur dans un petit hameau auprès de Peniscola, parce que, quoique né au Grao, il avait sa famille à Peniscola. Il était né dans la barque de son père; ainsi, étant né sur mer, il ne faut pas s'étonner qu'il fût bon marin. Il avait été aux Indes, en Portugal, partout enfin.

que font les yeux; c'est la fascination du mauvais œil. On attache souvent au poignet des enfants, dans le royaume de Valence, un petit bracelet d'écarlate pour les préserver du mauvais œil.

Quand il n'était pas embarqué sur un gros vaisseau, il avait sa barque à lui et allait pêcher. A son retour, il attachait sa barque avec une amarre bien solide à un gros pieu, puis il allait se coucher tranquille. Voilà qu'un matin, partant pour la pêche, il va pour défaire le nœud de l'amarre ; que voit-il?... Au lieu du nœud qu'il avait fait, nœud tel qu'en pourrait faire un bon matelot, il voit un nœud comme une vieille femme en ferait un pour attacher sa bourrique.

« — Les petits polissons se seront amusés dans ma barque hier soir, pensa-t-il ; si je les attrape, je les étrillerai d'importance.

« Il s'embarque, pêche et revient. Il attache son bateau, et, par précaution cette fois, il fait un double nœud. Bon ! Le lendemain, le nœud défait. Mon cousin enrageait, mais devine qui a fait le coup?... Pourtant, il prend une corde neuve, et, sans se décourager, il amarre encore solidement son bateau ! Bah ! le lendemain, plus de corde neuve, et, en place, un mauvais morceau de ficelle, débris d'un cable tout pourri. De plus, sa voile était déchirée, preuve qu'on l'avait déployée pendant la nuit. Mon cousin se dit : « Ce ne sont pas des polissons qui vont la nuit dans mon bateau ; ils n'oseraient pas déployer la voile de peur de chavirer. Sûrement, c'est un voleur. » Que fait-il ? il s'en va le soir se cacher dans sa barque, il se couche dans l'endroit où il serrait son pain et son riz quand il s'embarquait pour plusieurs jours. Il jette sur lui, pour mieux se cacher, une mauvaise

mante, et le voilà tranquille. A minuit, remarquez bien l'heure, tout à coup il entend des voix comme si beaucoup de personnes s'en venaient courant au bord de la mer. Il lève un peu le bout du nez et voit... non pas des voleurs, Jésus! mais une douzaine de vieilles femmes pieds nus et les cheveux au vent... Mon cousin est un homme résolu, et il avait un bon couteau bien affilé dans sa ceinture pour s'en servir contre les voleurs; mais, quand il vit que c'était à des sorcières qu'il allait avoir affaire, son courage l'abandonna; il mit la mante sur sa tête et se recommanda à Notre-Dame de Peniscola, pour qu'elle empêchât ces vilaines femmes de le voir.

« Il était donc tout ramassé, tout pelotonné dans son coin, et fort en peine de sa personne. Voilà les sorcières qui détachent la corde, larguent la voile et se lancent en mer. Si la barque eût été un cheval, on aurait bien pu dire qu'elle prenait le mors aux dents. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle semblait voler sur la mer. Elle allait, elle allait avec tant de vitesse, que le sifflement de l'eau fendait les oreilles, et que le goudron s'en fondait[1]! Et il n'y a pas là de quoi s'étonner, car les sorcières ont du vent quand elles en veulent, puisque c'est le diable qui le souffle. Cependant, mon cousin les entendait causer, rire, se

1. Je n'osai interrompre mon guide pour avoir l'explication de ce phénomène. Serait-ce que la vitesse du mouvement produisait assez de chaleur pour fondre le goudron? On voit que mon ami Vicente, qui n'avait jamais été marin, n'employait pas fort habilement *la couleur locale*.

trémousser, se vanter de tout le mal qu'elles avaient fait. Il y en avait quelques-unes qu'il connaissait, d'autres qui apparemment venaient de loin et qu'il n'avait jamais vues. La Ferrer, cette vieille sorcière chez qui vous vous êtes arrêté si longtemps, tenait le gouvernail. Enfin, au bout d'un certain temps, on s'arrête, on touche la terre, les sorcières sautent hors de la barque et l'attachent au rivage à une grosse pierre. Quand mon cousin Henriquez n'entendit plus leurs voix, il se hasarda à sortir de son trou. La nuit n'était pas très claire, mais il vit pourtant fort bien, à un jet de pierre du rivage, de grands roseaux que le vent agitait, et, plus loin un grand feu. Soyez sûr que c'était là que se tenait le sabbat. Henriquez eut le courage de sauter à terre et de couper quelques-uns de ces roseaux, puis il se remit dans sa cache avec les roseaux qu'il avait pris, et attendit tranquillement le retour des sorcières. Au bout d'une heure, plus ou moins, elles reviennent, se rembarquent, tournent le bateau, et voguent aussi vite que la première fois. — « Du train dont nous allons, se disait mon cousin, nous serons bientôt à Peniscola. » — Tout allait bien lorsque tout d'un coup l'une de ces femmes se mit à dire : « Mes sœurs, voilà trois heures qui sonnent. » Elle n'eut pas plus tôt dit cela, qu'elles s'envolent toutes et disparaissent. Pensez que c'est jusqu'à cette heure-là seulement qu'elles ont le pouvoir de courir le pays. La barque n'allait plus, et mon cousin fut obligé de ramer. Dieu sait combien de temps il fut

en mer avant de pouvoir rentrer à Peniscola. Plus de deux jours. Il arriva épuisé. Dès qu'il eut mangé un morceau de pain et bu un verre d'eau-de-vie, il alla chez l'apothicaire de Peniscola, qui est un homme bien savant et qui connaît tous les simples. Il lui montre les roseaux qu'il avait apportés. « — D'où cela vient-il? qu'il demande à l'apothicaire. — D'Amérique, répond l'apothicaire. Il n'en pousse de pareils qu'en Amérique, et vous auriez beau en semer la graine ici, elle ne produirait rien. » Mon cousin, sans dire un mot de plus à l'apothicaire, s'en va droit chez la Ferrer : « Paca, dit-il en entrant, tu es une sorcière. » L'autre de se récrier, et de dire : « Jésus, Jésus! » — « La preuve que tu es sorcière, c'est que tu vas en Amérique et que tu en reviens en une nuit. J'y suis allé avec toi, telle nuit, et en voici la preuve. Tiens, voici des roseaux que j'ai cueillis là-bas. »

Vicente, qui m'avait conté tout ce qui précède d'une voix émue et avec beaucoup de chaleur, étendit alors la main vers moi, accompagnant son récit d'une pantomime convenable, et me présenta une poignée d'herbe qu'il venait d'arracher. Je ne pus m'empêcher de faire un mouvement, croyant voir les roseaux d'Amérique.

Vicente reprit :

« La sorcière dit : « Ne faites pas de bruit : voici un sac de riz, emportez-le et laissez-moi tranquille. » Henriquez dit : « Non, je ne te laisse pas tranquille,

que tu ne me donnes un sort pour avoir à volonté un vent comme celui qui nous a menés en Amérique. » « Alors, la sorcière lui a donné un parchemin dans une calebasse, qu'il porte toujours sur lui quand il est en mer; mais, à sa place, il y a longtemps que j'aurais jeté au feu parchemin et tout; ou bien je l'aurais donné à un prêtre, car qui traite avec le diable est toujours mauvais marchand. »

Je remerciai Vicente de son histoire, et j'ajoutai, pour le payer de même monnaie, que, dans mon pays, les sorcières se passaient de bateaux, et que leur moyen de transport le plus ordinaire était un balai, sur lequel ces dames se mettaient à califourchon.

— Votre seigneurie sait bien que cela est impossible, répondit froidement Vicente.

Je fus stupéfait de son incrédulité. C'était me manquer, à moi qui n'avais pas élevé le moindre doute sur la vérité de l'histoire des roseaux. Je lui exprimai toute mon indignation, et je lui dis d'un ton sévère qu'il ne se mêlât pas de parler des choses qu'il ne pouvait comprendre, ajoutant que, si nous étions en France, je lui trouverais autant de témoins du fait qu'il pourrait en désirer.

— Si votre seigneurie l'a vu, alors cela est vrai, répondit Vicente; mais, si elle ne l'a pas vu, je dirai toujours qu'il est impossible que des sorcières montent à califourchon sur un balai; car il est impossible que dans un balai il n'y ait pas quelques brins qui se croisent; et alors voilà une croix faite*;

et alors comment voulez-vous que des sorcières puissent s'en servir?

L'argument était sans réplique. Je me tirai d'affaire en disant qu'il y avait balais et balais. Qu'une sorcière montât sur un balai de bouleau, c'est ce qu'il était impossible d'accorder; mais sur un balai de genêt dont les brins sont droits et raides, sur un balai de crin, rien de plus facile. Tout le monde comprend sans peine qu'on peut aller au bout du monde sur un tel manche à balai.

— J'ai toujours entendu dire, monsieur, dit Vicente, qu'il y a beaucoup de sorciers et de sorcières dans votre pays.

— Cela tient, mon ami, à ce que nous n'avons pas d'inquisition* chez nous.

— Alors, votre seigneurie aura sans doute vu de ces gens qui vendent des sorts pour toutes sortes de choses. J'en ai vu les effets, moi qui vous parle.

— Faites, lui dis-je, comme si je ne connaissais pas ces histoires-là; je vous dirai ensuite si elles sont vraies.

— Eh bien! monsieur, on m'a dit qu'il y a, dans votre pays, des gens qui vendent des sorts aux gens qui en achètent. Moyennant un bon sac de piécettes, ils vous vendent un morceau de roseau avec un nœud d'un côté et un bon bouchon de l'autre. Dans ce roseau, il y a des petites bêtes (*animalitos*) au moyen desquelles on obtient tout ce qu'on demande. Mais vous savez mieux que moi comment on les nourrit...

De chair d'enfant non baptisé, monsieur : et, quand il ne peut pas s'en procurer, le maître du roseau est obligé de se couper un morceau de chair à lui-même... (Les cheveux de Vicente se dressaient sur sa tête.) Il faut lui donner à manger une fois toutes les vingt-quatre heures, monsieur.

— Avez-vous vu un de ces roseaux en question?

— Non, monsieur, pour ne point mentir; mais j'ai beaucoup connu un certain Romero; j'ai bu cent fois avec lui (lorsque je ne le connaissais pas pour ce qu'il était, comme je le connais à présent). Ce Romero était zagal[1] de son métier. Il fit une maladie à la suite de laquelle il *perdit son vent*, de sorte qu'il ne pouvait plus courir. On lui disait d'aller en pèlerinage, pour obtenir sa guérison, mais lui disait : « Pendant que je serai en pèlerinage, qui est-ce qui gagnera de l'argent pour faire de la soupe à mes enfants? » Si bien que, ne sachant où donner de la tête, il se faufila parmi des sorciers et autre semblable canaille, qui lui vendirent un de ces morceaux de roseaux dont j'ai parlé à votre seigneurie. Monsieur, depuis ce temps-là, Romero aurait attrapé un lièvre à la course. Il n'y avait pas un zagal qui pût lui être comparé. Vous savez quel métier c'est, et combien il

1. Le *zagal* est une espèce de postillon à pied. Il tient par la bride les deux mules de devant d'un attelage, et les dirige en courant lorsqu'elles sont lancées au galop. S'il s'arrête, la voiture lui passe sur le corps. Dans les nouvelles diligences, on appelle improprement *zagal* un homme qui attache le sabot, aide à charger la voiture, etc. C'est le *cad* des voitures anglaises.

est dangereux et fatigant. Aujourd'hui il court devant les mules sans perdre une bouffée de son cigare. Il courrait de Valence à Murcie sans s'arrêter, tout d'une traite. Mais il n'y a qu'à le voir pour juger ce que cela lui coûte. Les os lui percent la peau, et si ses yeux se creusent toujours comme ils font, bientôt il verra derrière la tête. Ces bêtes-là le mangent.

« Il y a de ces sorts qui sont bons à autre chose qu'à courir,... des sorts qui vous garantissent du plomb et de l'acier, qui vous rendent *dur*, comme l'on dit. Napoléon en avait un, c'est ce qui a fait qu'on n'a pu le tuer en Espagne; mais il y avait pourtant un moyen bien facile...

— C'était de faire fondre une balle d'argent, interrompis-je, me rappelant la balle dont un brave whig perça l'omoplate de Claverhouse*.

— Une balle d'argent pourrait être bonne, reprit Vicente, si elle était fondue avec une pièce de monnaie sur laquelle il y aurait la croix, comme sur une vieille piécette; mais ce qui vaut encore mieux, c'est de prendre tout bonnement un cierge qui ait été sur l'autel pendant qu'on dit la messe. Vous faites fondre cette cire bénite dans un moule à balles, et soyez certain qu'il n'y a ni sort, ni diablerie, ni cuirasse qui puisse garantir un sorcier contre une telle balle. Juan Coll, qui a fait tant de bruit dans le temps aux environs de Tortose*, a été tué par une balle de cire que lui tira un brave miquelet, et, quand il fut mort et que le miquelet le fouilla, on lui trouva la poitrine

toute couverte de figures et de marques faites avec de la poudre à canon, des parchemins pendus au cou, et je ne sais combien d'autres brimborions. José Maria, qui fait tant parler de lui maintenant en Andalousie, a un charme contre les balles; mais gare à lui si on lui lâche des balles de cire! Vous savez comme il maltraite les prêtres et les moines qui tombent entre ses mains : c'est qu'il sait qu'un prêtre doit bénir la cire qui le tuera. »

Vicente en eût dit bien davantage si dans ce moment le château de Murviedro, que nous aperçûmes au tournant de la route, n'eût donné un autre tour à notre conversation.

V

LES GRANDS MAITRES AU MUSÉE DE MADRID

Lettre au directeur de la Revue « l'Artiste »

Mon cher Directeur,

Le Musée est un assez beau bâtiment, bien situé, dans le quartier le plus élégant de la ville, entre le Prado et le Buen-Retiro. De tous côtés il est entouré d'arbres, ce qui est d'une agréable rareté dans ce grand désert aride de Madrid. L'extérieur du bâtiment* est d'une architecture sans caractère, mais qui ne produit pas un effet désagréable. C'est à Marie-Louise*, appelée communément *la Portugaise* par les Espagnols, qu'on doit l'ouverture de ce Musée, dont les travaux, commencés autrefois, avaient été abandonnés par suite des « malheurs de la guerre ». On retrouve sur les murs des souvenirs de l'invasion de 1809 : des inscriptions tracées par des soldats français et anglais s'y lisent encore distinctement, et rappellent les chances variées de ces éternelles batailles.

Dans tous les pays, les architectes semblent avoir pris plaisir à rendre aux peintres les plus mauvais

services qui fussent en leur pouvoir, comme s'il y avait entre eux une rivalité de profession. S'ils construisent un Musée*, pensez qu'ils n'oublieront qu'une chose, c'est d'éclairer tolérablement les tableaux. « Il me faut tant de fenêtres de face dans mon Musée, disait un architecte célèbre. Que Raphaël et Titien s'arrangent comme ils voudront, mes fenêtres avant tout; d'ailleurs un Musée c'est un palais *orné* de tableaux. »

Les tableaux du Musée de Madrid n'ont pas été mieux traités que les nôtres, car le jour est si mal pratiqué que pendant presque toutes les heures de la journée les tableaux exposés en face des fenêtres sont à peu près invisibles : la lumière tombe à plomb sur les toiles vernies et s'y reflète comme sur un miroir. Quant aux autres, c'est à dire ceux qui sont placés à côté des fenêtres, on les voit, mais avec quelque peine, et à leur désavantage, à cause de la clarté d'un ciel d'Espagne qui vous éblouit. Il faut faire un écran de son chapeau pour distinguer les tons fins et délicats des Vélasquez et des Van Dyck. Ce reproche ne s'adresse point à la partie du Musée qui contient les chefs-d'œuvre de l'école italienne. Ceux-là sont éclairés convenablement par des jours bien ménagés et venant d'en haut; mais les écoles espagnole et flamande sont sacrifiées.

En automne et en hiver, le plancher est couvert de nattes, comme dans presque toutes les bonnes maisons en Espagne. C'est une attention pour le pu-

blic qui me plaît et qui me touche. Il est important qu'un amateur dans une galerie n'éprouve aucune de ces distractions pénibles que donnent le froid aux pieds, l'humidité et mille autres petites tristes réalités qui font disparaître promptement les émotions les plus douces. Je dois aussi remercier le directeur qui a placé dans le Musée en nombre suffisant de grands canapés larges et commodes sur lesquels on peut s'abandonner avec mollesse à cette rêverie agréable qu'excite la vue d'un chef-d'œuvre. Ces canapés, en velour rouge et garnis de franges d'or, ont servi aux dernières Cortès*. Il y a peu d'apparence qu'ils soient rendus de sitôt à leur première destination.

Le Musée est ouvert avec beaucoup de libéralité*; deux fois par semaine le public y est admis, et les étrangers peuvent le voir tous les jours en présentant leurs passeports. Le dimanche n'est point un jour public; et je regrette qu'il n'en soit pas de même à Paris. Ce jour-là une foule de bonnes, d'ouvriers et de soldats viennent se promener dans la galerie par pur désœuvrement; ils regardent l'intérieur d'une cuisine par Drolling*, le Jugement dernier* de je ne sais quel vieux peintre allemand, admirent la grandeur de l'ardoise sur laquelle Daniel de Volterre* a peint deux fois Goliath tué par David : mais, en général, ils ne font aucune attention aux ouvrages des grands maîtres qui ont le malheur d'être un peu noirs et ternis. Le résultat de leur prome-

nade, c'est une poussière horrible qui nécessite de fréquents nettoyages, et c'est ce qu'il y a de plus préjudiciable pour les tableaux. Je voudrais qu'on ne montrât tant de chefs-d'œuvre qu'à ceux qui pourraient ou qui voudraient les apprécier : d'ailleurs, je serais bien fâché que l'on fît comme en Angleterre, où il faut, pour être admis dans une galerie publique, avoir un habit de drap fin et toute la mise d'un *gentleman*. Tout le monde est reçu au Musée de Madrid, en bottes ou alpargates*, bien ou mal habillé; mais comme aux jours d'ouverture les gens du peuple sont à leur travail, il en résulte que le petit nombre de ceux qu'on trouve dans la galerie y vient avec l'intention de voir et non de s'y promener en long et en large. Ils font le sacrifice de leur journée pour voir des tableaux, et l'on peut supposer que ce sont de véritables amateurs. Combien de peintres illustres sont sortis de la classe des artisans!

Bien souvent les Espagnols, en vous montrant leurs riches collections de tableaux ou leurs magnifiques bibliothèques, soupirent et vous disent tristement : — « Hélas! nous n'avons plus rien. Les Français ont tout emporté. » Moi, je trouverais plutôt que les Français ont eu le tort de laisser tant de trésors d'art qui souvent ne sont pas estimés à leur juste valeur par leurs légitimes propriétaires. Le Musée de Madrid, malgré ce que les Français ont pu prendre, est certainement un des plus riches de l'Europe. Il l'emporte même sur le nôtre, non point peut-être par

le nombre des tableaux, mais par leur qualité. On ne voit point au Musée de Madrid ce grand nombre d'ouvrages médiocres qu'au Louvre on est étonné de rencontrer à côté de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres.

La partie du Musée qui contient les différentes écoles italiennes est particulièrement riche en Titien. Deux portraits de Philippe II* et un de Charles V à cheval*, m'ont paru du meilleur temps de ce maître. Le tableau qui m'a fait le plus plaisir est une scène de bacchanale*. Le coloris le plus riche est uni à un dessin correct et gracieux. Je ne sais par quel artifice il a su donner l'idée de la fermeté aux chairs qu'il a peintes; jamais je n'ai rien vu de plus voluptueux que la figure de femme nue, à la gauche du tableau.

Parmi plusieurs beaux Léonard de Vinci, j'ai remarqué un portrait de Monna Lisa Giocundo*, qui paraît être une répétition, avec quelques changements, de celui que nous possédons au Louvre. Au lieu de ce paysage fantastique, rempli de rochers en aiguilles que Léonard de Vinci affectionnait, le fond est très sombre et très uni. La couleur des draperies est aussi différente.

On ordonne à tous les étrangers de s'extasier devant un tableau de Raphaël, couleur de briques, qui représente Jésus-Christ portant sa croix. C'est le fameux *Spasimo di Sicilia** que l'on a vu à Paris, où il fut restauré. Pour moi, j'avoue que ce tableau ne m'a plu nullement. La plupart des figures grimacent, et

je trouve les disciples de Jésus-Christ et les saintes femmes tellement robustes et musclés, qu'ils sont sans excuse de ne pas essayer quelque coup de main pour sauver leur doux maître. Je ne puis concevoir un apôtre autrement que maigre, exténué par le jeûne. Saint Jean devait être tout à fait le contraire d'un athlète : c'était, je le parierais, un beau jeune homme pâle et frêle, avec une expression mélancolique, et non une espèce de crocheteur dont la mine farouche aurait suffi pour intimider Hérode et Pilate. On me dit que ce tableau a été repeint en le restaurant*. Je le désire de tout mon cœur. Il y a tout auprès une Sainte Famille, de Raphaël*, qui m'a paru bien supérieure au *Spasimo*; mais les deux plus beaux Raphaël que j'ai jamais vus sont à l'Escurial : c'est la Vierge à la Perle et la Vierge au Poisson*. Je recommande aux voyageurs* comme un chef-d'œuvre d'expression, la tête de la Vierge tenant son fils mort dans ses bras, par Crespi.

La galerie flamande et hollandaise* contient encore plus de tableaux que la galerie italienne. On y remarque un nombre prodigieux de Rubens, la plupart excellents. Je ne puis assez m'étonner de la fécondité de ce maître, qui joignait à ses occupations de peintre celle d'ambassadeur et d'homme de plaisir. Où trouvait-il le temps de travailler? L'original de la fameuse *Ile d'Amour**, dont il existe tant de répétitions, se voit dans ce musée. On l'a mis en pendant avec un autre très beau tableau, mais d'un

sujet bien différent; c'est un curé qui porte le viatique* à un malade. De tous les ouvrages de Rubens, celui qui m'a le plus frappé par la vérité et le sublime des expressions, c'est celui que l'on connaît sous le nom du *Serpent d'airain**. Moïse, accompagné d'Aaron, harangue les Hébreux; il leur fait évidemment des reproches qui tirent en longueur, et où se mêle une teinte d'ironie. A ses pieds un homme se jette la face à terre pour demander grâce. Un autre, s'élançant les bras étendus vers lui, semble hurler de douleur et d'épouvante. A droite du spectateur, une jeune fille mordue par un serpent semble près de succomber au venin. Elle ne peut parler, mais elle regarde le prophète d'un air suppliant. Sa mère cherche à arracher un serpent qui l'enlace encore de ses replis, et quelques juifs la montrent à Moïse comme l'objet le plus capable de désarmer sa colère. Un tableau de Rubens est toujours beau de couleur; celui-là est beau de dessin et d'expression. La tête de la jeune fille mourante est admirable. Jamais aussi les maîtres italiens n'ont eu plus de grâce et d'expression.

Je n'ai pas vu beaucoup de Van Dyck* dans cette galerie, mais on la dit la plus riche de l'Europe en Téniers*; il y a aussi de fort beaux Metzu*, des Cuyp*, des Jordans*, et beaucoup de tableaux d'animaux par Snyders*.

On pense bien que ce musée possède un grand nombre de tableaux de l'école espagnole. C'est là seu-

lement que j'ai vu une collection de Vélasquez. Les portraits de Charles IV et de sa famille* tiennent une place distinguée dans cette belle galerie.

Il faut remarquer que les ouvrages de ce maître sont rares, même en Espagne. J'ai admiré la variété de sa manière. Tantôt ses portraits sont finis avec un soin minutieux, tantôt ils sont lâches et peints seulement à l'effet : de quelque manière qu'il s'y soit pris, il a toujours réussi à rendre admirablement le coloris et la fraîcheur des carnations. S'il faut lui faire un reproche, je trouve que l'expression qu'il a donnée à ses personnages est trop uniforme ; ils sont tous un peu raides et sérieux. Au reste, peut-être Vélasquez n'a-t-il fait en cela qu'imiter la nature avec scrupule. Il peignait la cour ; et quelle cour ! Est-il si étonnant que tous ses portraits aient la même expression de morgue superbe et d'absence d'idées?

Je n'aime pas la composition de ses tableaux d'histoire. La reddition de Breda*, par exemple, c'est une suite de portraits dans la même toile ; et chaque personnage pense beaucoup plus au spectateur qu'à l'action où il devrait prendre part. Les paysages de Vélasquez sont d'admirables esquisses, d'un coloris et d'un effet prodigieux.

Le musée ne renferme pas une collection moins complète de Murillo. Les différentes manières qu'il a successivement adoptées aux différentes époques de sa vie sont représentées par un grand nombre de

spécimens. Il est digne de remarque que Murillo n'a jamais quitté l'Espagne, et n'a vu qu'un petit nombre des ouvrages des grands maîtres de Flandre et d'Italie. Il a cherché ses modèles dans la nature qu'il avait sous les yeux, et aucun peintre, je crois, n'est plus original et plus exempt de manière que lui : c'est pour cette raison que ses ouvrages sont si difficiles à copier. Il a peu idéalisé. A la première époque de son talent, il ne choisissait pas ses modèles pour la beauté; on disait même qu'il avait une prédilection pour les physionomies sauvages et farouches qui se rencontrent si fréquemment parmi les hommes du peuple dans le midi de l'Espagne. Plus tard, il comprit la grâce et l'exprima. Il est l'inventeur d'un type de Vierges que l'on retrouve à Séville, sa patrie, à Cadix et dans le midi de la Péninsule. On dit que sa fille lui servit souvent de modèle pour des madones. Je ne puis dire qu'elles aient généralement cette expression de pureté divine qu'on suppose à la mère de Dieu; ce sont de jeunes filles passionnées et mélancoliques qui n'ont point encore eu d'amant. Si j'avais à prendre pour moi un des tableaux du Musée de Madrid, je choisirais un Saint Bernard en oraison*, visité par la Vierge, qui daigne faire tomber dans la bouche du Saint quelques gouttes de son lait divin. Je ne crois pas qu'il soit un tableau plus capable de faire pécher un moine dévot, mais jeune. La Vierge est si jolie et montre tant

de beautés que l'on cache aux profanes, que le diable a beau jeu pour exciter les sens : lisez le *Moine* de Lewis*.

Les plus beaux tableaux de Murillo ne sont pourtant pas au Musée royal. La Sainte Élisabeth, le Miracle de la montagne* couverte de neige, qu'on a vus à Paris, sont à l'Académie royale, et il faut aller à Séville pour connaître toute la puissance de son talent. Le cloître des Capucins*, l'église de la Charité, celle des Augustins, contiennent, je crois, ses chefs-d'œuvre.

Après les ouvrages de ces deux grands maîtres, on peut voir encore avec plaisir ceux de Ribeira*, Alonso Cano, Roelas, Zurbaran, Moralès, Pacheco Tobar, Léonardo, et tant d'autres, dont les noms sont à peu près inconnus partout ailleurs qu'en Espagne.

Outre les galeries publiques du Musée, il y a encore une partie réservée, qu'on ne montre qu'aux personnes porteurs d'un billet particulier. Elle contient toutes les nudités qui auraient pu effaroucher les dames. Qu'on se rappelle que la patronesse du Musée est une jeune reine.

En voyant cette salle particulière, on est un peu désappointé de ne pas la trouver plus indécente ; elle renferme d'ailleurs des tableaux du premier mérite, de Rubens et de Titien, de Paul Véronèse, etc... ; *Diane faisant déshabiller Calisto**, et des *Nymphes surprises par des satyres*, de Rubens, et une *Femme*

*Couchée sur un lit de repos**, par Titien, m'ont particulièrement frappé. J'ai remarqué aussi une fort belle *Ève**, par Albert Durer; j'ai observé aussi une *Didon* magnifique*, que je crois être du Corrège.

Mais j'ai vu de trop belles choses à la fois, mes yeux se brouillent, il ne faut pas regarder le soleil en face; or c'est trop en un jour de regarder tous les astres de la peinture, surtout dans la région des coloristes.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

On a cru devoir indiquer ici seulement les diverses éditions françaises de *Mosaïque;* éditions séparées des morceaux qui composent le livre; éditions du livre lui-même. La *Bibliographie générale des Œuvres de Prosper Mérimée,* par Pierre Trahard et Pierre Josserand, publiée dans cette collection (un volume in-8°, Paris, librairie ancienne Honoré Champion, 1929), contient le relevé jusqu'à cette dernière date des traductions et des adaptations, ainsi que la liste des études ou essais consacrés depuis 1833 à l'œuvre de Mérimée. On y joindra : *Notes bibliographiques sur Prosper Mérimée,* par Maurice Parturier (*Bulletin du Bibliophile,* août-septembre 1929), et *Supplément à la Bibliographie des Œuvres de Prosper Mérimée,* par le même (*Bulletin du Bibliophile,* 20 novembre 1930).

I. — Premières publications dans les revues

« *Mateo Falcone, Mœurs de la Corse* ». Revue de Paris, mai 1829, tome II, p. 32 à 48. Signé : P^r^ Mérimée.

« *Vision de Charles XI* ». Revue de Paris, juillet 1829, tome IV, p. 255 à 262. Signé : P. Mérimée.

« *L'Enlèvement de la Redoute* », par M. P. Mérimée. Revue française, n° XI (septembre 1829), p. 109 à 115.

« *Tamango* ». Revue de Paris, octobre 1829, tome VII, p. 43 à 64. Signé : P. Mérimée.

« *Le Fusil Enchanté,* imité de l'Illyrique ». Revue de

Paris, octobre 1829, tome VII, p. 244 à 247. Signé : P. Mérimée.

« *Federigo* ». Revue de Paris, novembre 1829, tome VIII, p. 153 à 164. Signé : P. Mérimée.

« *Romances imitées de l'Illyrique : Le Ban de Croatie ; le Heyduque mourant. — Romance imitée de l'Espagnol : La Perle de Tolède* ». Revue de Paris, décembre 1829, tome IX, p. 232 à 235. Signé : P. Mérimée.

« *Le Vase Étrusque* ». Revue de Paris, janvier 1830, tome XI, p. 83 à 108. Signé : Pr Mérimée.

« *Les Mécontens*, 1810, Proverbe ». Revue de Paris, mars 1830, tome XII, p. 241 à 304. Signé : Pr Mérimée.

« *La Partie de Trictrac* ». Revue de Paris, juin 1830, tome XV, p. 158 à 175. Signé : Pr Mérimée.

« *Correspondance. Au Directeur de la Revue de Paris, Madrid, 25 octobre* ». Revue de Paris, janvier 1831, tome XXII, p. 30 à 43. Signé : Pr Mérimée.

(C'est la première des « Lettres adressées d'Espagne. ») (*Les Combats de taureaux.*)

« *Correspondance. Au Directeur de la Revue de Paris, Valence, 15 novembre 1830* ». Revue de Paris, mars 1831, tome XXIV, p. 93 à 106. Signé : Pr Mérimée.

« *Beaux-Arts. Musée de Madrid* ». L'Artiste, mars 1831, tome I, p. 73 à 75. Signé : Prosper Mérimée.

« *Les Voleurs en Espagne. Au Directeur de la Revue de Paris, Madrid, novembre 1830* ». Revue de Paris, août 1832, tome XLI, p. 211 à 223. Signé : Pr Mérimée.

« *Les Sorcières espagnoles, Valence, 1830* ». Revue de Paris, décembre 1833, tome LVII, p. 288 à 299. Signé : Pr Mérimée.

II. — Secondes publications ou éditions séparées

Mateo Falcone.

Dans l'*Almanach dédié aux Dames belges*. Bruxelles, L. Hauman et C^ie^, in-12°, 1830 : « *Mateo Falcone, Mœurs de la Corse* », pp. 1-22, avec deux lithographies hors-texte de Madou.

Dans : *Routier des Provinces méridionales, fragmens d'histoire et de voyages, chroniques, romans, nouvelles, poésies, types, portraits méridionaux, la plupart inédits*, par Aicard, A. Dumas, Th. Gautier, V. Hugo, Janin, Prosper Mérimée, G. Sand, etc... Toulouse (Louis Dufau), 1842, in-4°.

Dans : *Lectures pour les jeunes filles, ou Leçons et modèles de littérature en prose*, extraits... par M. A. Tastu. 2^me^ éd. Paris, Didier, 1842, petit in-8°, p. 460-480. Avec le sous-titre de la *Revue de Paris*, « *Mœurs de la Corse* ».

Prosper Mérimée. *Mateo Falcone*, publié d'après le manuscrit autographe de l'auteur. A Paris, chez Charpentier, libraire-éditeur (impr. D. Jouaust), M DCCC LXXVI, gr. in-8°, VIII p. pour la préface, 19 pages, et 1 page pour l'achevé d'imprimer.

Édition tirée à 100 exemplaires sur papier Wathman, ornée d'un portrait de Mérimée jeune d'après une gouache et publiée par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, alors possesseur du manuscrit autographe, qui appartient aujourd'hui à M. Gabriel Hanotaux. Ce manuscrit se termine par deux lignes de grec que nous publions plus loin ; la première indique la date du 14 février 1829.

Prosper Mérimée. *Mateo Falcone*. Préface par Maurice Tourneux. Compositions originales (seize) d'Alexandre

Lunois, gravées sur bois. Paris, librairie Conquet (L. Carteret et Cie), 1906, gr. in-8°, XI-47 p.

Édition imprimée à 250 exemplaires sur vélin. Il a été fait un tirage à part (15 exemplaires) de la préface de Maurice Tourneux.

J. E. Michell. Contes et nouvelles, by Prosper Mérimée. Oxford, Clarendon Press, 1907, in-16, XX-126 p.

Contient le texte français de *Mateo Falcone*, *La Vision de Charles XI*, *L'Enlèvement de la Redoute* et *Carmen*. Préface, introduction et notes. Portrait, d'après une gravure de Staal.

Prosper Mérimée. *Mateo Falcone*. Strasbourg, J. H. Ed. Heitz, impr.-édit., sans date (1921), petit in-16, XVI-26 p.

De la *Bibliotheca romanica*. Ce petit volume, publié avec une introduction et des notes par M. G. Courtillier, fut saisi à la requête de l'éditeur Calmann-Lévy, les œuvres de Mérimée n'étant pas encore du domaine public.

Prosper Mérimée. *Tamango* (suivi de *Mateo Falcone*, *L'Enlèvement de la Redoute*, *Vision de Charles XI*). Paris, Lemerre, 1921, in-32, II-117 p.

De la *Petite Collection rose*.

Prosper Mérimée. *Mateo Falcone*. Préface de P. Bonardi. Bois de G. Nick. Paris, André Coq, 1927, in-8°.

Édition imprimée à 300 exemplaires.

Carmen et quelques autres nouvelles de Prosper Mérimée, avec... une introduction de Valéry Larbaud. Paris, Payot, 1927, in-12.

Contient, après *Carmen* : *Mateo Falcone*, *L'Enlèvement de la Redoute*, *Tamango*, *Le Vase Étrusque*, *La Partie de Trictrac*.

Carmen, *Arsène Guillot*, *L'Abbé Aubain*, *Mateo Falcone*,

Tamango, Le Vase Étrusque, de Prosper Mérimée, avec une préface et des notes par Maxime Revon. Paris, impr. Paul Dupont, librairie Garnier frères, 1926, in-16, xxx-279 p. (paru le 3 mars 1927).

Prosper Mérimée. *Mateo Falcone, Colomba, Vision de Charles XI, La Vénus d'Ille*. Introductions et notes par Maurice Levaillant.

Dans les *Œuvres choisies* (3 volumes). Paris, Larousse, sans date (1927).

Vision de Charles XI.

Dans : *1831. Album littéraire.* Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine. Paris, Louis Janet, 1831, in-18.

Dans : le *Livre des Jeunes Personnes*... Paris, au bureau du Journal des jeunes personnes, chez Ed. Guérin et C^ie^, 1834, in-8°, p. 372-376.

Dans : *Musée littéraire et historique, ou Choix des meilleurs morceaux de la littérature et de l'histoire*... publié par P.-A. Fargues, 1841. Paris, in-8°, p. 321-328.

(Ajoute à la fin la date *1809*, qui ne se trouve dans aucune des éditions) (texte de la *Revue de Paris*).

Dans : *Bibliothèque des Feuilletons.* Recueil de romans, nouvelles et feuilletons. Paris, Boulé et C^ie^, tome V, février 1844, p. 219-222.

Dans l'ouvrage suivant : *M^lle^ de la Gardie, ou la Vision de Charles XI, roi de Suède.* Étude sociale en cinq actes par un homme des champs. Moulins, impr. de P.-A. Desrosiers, 1853, in-8°.

L'auteur a copié et, par endroits, modifié la nouvelle de Mérimée. Cf. Vicaire, *Manuel*..., tome V, colonnes 711, 712.

Dans : *J. E. Michell. Contes et nouvelles*, by Prosper Mérimée. Oxford, 1907.

Voir plus haut article *Mateo Falcone*.

Dans : Prosper Mérimée. *Tamango* (suivi de, etc...). Paris, Lemerre, 1921.

Voir plus haut article *Mateo Falcone*.

Dans : Prosper Mérimée. *Mateo Falcone*, *Colomba*, etc... Introduction et notes par Maurice Levaillant. Paris, Larousse, 1927.

Voir plus haut article *Mateo Falcone*.

L'Enlèvement de la Redoute.

Dans : le *Pirate*, 18 octobre 1829, p. 93-96.

Dans : la *Psyché*, choix de pièces inédites en vers et en prose, onzième volume (novembre 1829), deuxième année. Paris, J. Corréard jeune, éditeur, 1829, in-16, p. 86-98.

Texte tronqué, mais avec la dernière phrase correcte. La nouvelle est signée : *Mérimée* (sans le prénom).

Dans : *Album de la Jeunesse*. Paris, Louis Janet, 1831, in-16. Textes de Bouilly, Hugo, Chateaubriand, Lacroix, Mérimée, p. 110 à 119.

La dernière copie comporte cette variante :

— « *Oui*, *corbleu*, *mon cher*, mais la redoute est prise ! »

Dans : la *Littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*. Lectures choisies, par le lieutenant-colonel Staaff, 2e édition, tome III. Didier, 1870.

(Variante à la fin — *Flambé*, mon cher...)

Prosper Mérimée. *L'Enlèvement de la Redoute*. Compositions de Maurice Orange, gravées en couleurs par Decisy. Paris, A. Rouquette, 1902, in-8°, 21 p.

Dans : les *Annales politiques et littéraires*, n° 1245, 5 mai 1907.

Dans : *J. E. Michell. Contes et nouvelles*, by Prosper Mérimée... Oxford, 1907.

Voir plus haut l'article *Mateo Falcone*.

Dans : Prosper Mérimée. *Tamango*, etc... Paris, Lemerre, 1921.

Voir plus haut l'article *Mateo Falcone*.

Dans : *Carmen* et quelques autres nouvelles de Prosper Mérimée... Paris, Payot, 1927.

Voir l'article *Mateo Falcone*.

Dans : Prosper Mérimée. *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, etc... (Œuvres choisies, par Maurice Levaillant). Larousse, sans date (1927).

Tamango.

Dans : la *France Maritime*, tome II, p. 321-335 (1837), et *Ibid.*, 2e édition (1853), sous le titre : *Une révolte sur un négrier.*

Texte tronqué. Voir plus loin les *Variantes* de *Tamango*.

Dans : *Bibliothèque choisie du « Constitutionnel »*, tome I, 1846, p. 209.

Prosper Mérimée. *Tamango* (suivi de, etc...). Paris, Lemerre, 1921.

Voir l'article *Mateo Falcone*.

Dans : *Carmen*, *Arsène Guillot*, etc... Paris, Garnier frères, 1926.

Voir article *Mateo Falcone*.

Dans : Prosper Mérimée. *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, etc... (Œuvres choisies, par Maurice Levaillant). Larousse, sans date (1927).

Dans : *Carmen* et quelques autres nouvelles de Prosper Mérimée. Paris, Payot, 1927.

Voir l'article *Mateo Falcone*.

Le Fusil Enchanté.

Dans : le *Pirate*, 1er novembre 1829, n° 10, p. 117-118.

Avec l'indication : *Mérimée. Revue de Paris.*

Dans : les *Annales politiques et littéraires* du 27 septembre 1903.

Federigo.

Dans : le *Pirate*, n° 13, du 22 novembre 1829 (p. 157-159), et n° 14, du 29 novembre (p. 169-171).

Avec l'indication : *P. Mérimée. Revue de Paris.*

Dans : l'*Almanach dédié aux Dames belges*. Bruxelles, 1830, p. 129-144.

Voir l'article *Mateo Falcone*.

Dans : les *Annales romantiques*. Paris. L. Janet, 1832, in-16, p. 97.

Dans : *Dernières Nouvelles*, de Prosper Mérimée, de l'Académie française : *Lokis; Il Viccolo di Madama Lucrezia; La Chambre bleue; Djoumane; Le Coup de Pistolet; Federigo; Les Sorcières espagnoles*. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, 1873, in-18 jésus, 361 pages.

La Perle de Tolède.

Dans : les *Annales politiques et littéraires*, n° 1245, 5 mai 1907.

La Partie de Trictrac.

Dans : *Carmen* et quelques autres nouvelles... Paris, Payot, 1927.

Voir l'article *Mateo Falcone*.

Dans : Prosper Mérimée. *Le Carrosse du Saint-Sa-*

crement... (Œuvres choisies, par Maurice Levaillant). Larousse (1927).

Le Vase Étrusque.

Prosper Mérimée. *Le Vase Étrusque*. Compositions de Auguste Leroux, gravées à l'eau-forte par Louis Müller. Texte buriné par Frédéric Pimpe. — Pour la Société normande du livre illustré, 1914-1920, in-16, en feuilles dans un cartonnage.

Tirage en taille-douce sur les presses de Porcabeuf. Volume composé sans aucun caractère typographique.

Prosper Mérimée. *Le Vase Étrusque*. Eaux-fortes de Pierre Brissaud (sept eaux-fortes). Paris, Babou, 1930, in-8°. Tirage à 330 exemplaires.

Dans : *Carmen*, *Arsène Guillot*, etc... Paris, Garnier frères. Voir l'article *Mateo Falcone*.

Dans : *Carmen* et quelques autres nouvelles... Paris, Payot, 1927. Voir l'article *Mateo Falcone*.

Dans : Prosper Mérimée. *Le Carrosse du Saint-Sacrement...* (Œuvres choisies, par Maurice Levaillant). Larousse (1927).

Lettres adressées d'Espagne...

Carmen, avec les *Lettres d'Espagne*. Paris, Crès, petit in-8°, 1919, collection *Les Maîtres du Livre* (58e volume, tiré à 1,360 exemplaires).

(Édition procurée par M. Ad. Van Bever qui, aux trois premières lettres figurant dans *Mosaïque*, a ajouté la lettre sur les *Sorcières espagnoles*.)

Prosper Mérimée. *Lettres d'Espagne* (1830-1833). Introduction de Maurice Levaillant. Avec un portrait de Mérimée en 1825, par David d'Angers, et deux fac-simile hors texte. Paris, éditions Lemarget, 1927, petit in-8° carré, XLVIII-141 pages.

Contient, outre les trois « lettres adressées d'Espagne » qui se trouvent dans *Mosaïque*, la lettre sur les *Sorcières espagnoles*, l'article sur le *Musée de Madrid*, d'après le texte paru dans l'*Artiste* en 1831, et la lettre du 8 octobre 1830 à M^lle^ Sophie Duvaucel, publiée d'après le texte autographe.

Prosper Mérimée, *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, *Lettres d'Espagne*, *Carmen*. Introductions et notes par Maurice Levaillant. Larousse (1927).

Contient seulement, après une notice (p. 45-48) : la lettre I, *Les Combats de taureaux* (p. 49-63), et la lettre III, *Les Voleurs en Espagne* (p. 63-75).

Les Sorcières espagnoles.

Dans : *Dernières Nouvelles*, de Prosper Mérimée... Paris, Michel-Lévy, 1873.

Voir plus haut l'article *Federigo*.

Dans : Prosper Mérimée. *Mosaïque*. Lyon, Lardanchet, 1915.

Voir plus loin. Cette édition ne donne que des fragments de la lettre sur les *Sorcières*.

Dans : *Carmen*, avec les *Lettres d'Espagne*. Paris, Crès, 1919.

Voir plus haut.

Dans : le *Supplément illustré du Petit Journal* du 8 avril 1893.

Dans : Prosper Mérimée. *Lettres d'Espagne*. Introduction de Maurice Levaillant. Paris, Lemarget, 1919.

Voir plus haut.

Le Musée de Madrid.

Dans : l'*Artiste*, septembre 1871 (p. 341), sous le titre : « *Les Grands Maîtres au Musée de Madrid*. Lettre au directeur de la Revue. »

Texte plus complet et plus pur que celui de 1831 ; on l'a reproduit ici. Voir aux variantes.

III. — Éditions de « Mosaïque »

1. *Mosaïque*, par l'auteur du Théatre (*sic*) de Clara Gazul. Paris, H. Fournier jeune, libraire, rue de Seine, n° 14 *bis*, 1833, in-8°, couverture bleue imprimée, ou jaune muette (Imprimerie de H. Fournier, rue de Seine, n° 14).

2 ff. pour le faux titre et le titre. 439 pages et une page non chiffrée pour la table.

La couverture bleue porte : « Mosaïque, recueil de contes et nouvelles, par Prosper Mérimée, auteur du *Théâtre de Clara Gazul* et de la *Chronique du règne de Charles IX.* » — Au dos de la couverture muette, on trouve une étiquette contenant le nom de l'auteur et le titre imprimés et encadrés d'un filet noir.

Contient d'après la table : « Mateo Falcone, p. 1. Vision de Charles XI, p. 33. L'Enlèvement de la Redoute, p. 53. Tamango, p. 67. Le Fusil enchanté, p. 119. Federigo, p. 129. Ballades (le Ban de Croatie, le Heyduque mourant, la Perle de Tolède), p. 151. La Partie de Trictrac, p. 163. Le Vase Étrusque, p. 203. Les Mécontens, p. 237. Lettres sur l'Espagne. Première : les Combats de taureaux, p. 351. Deuxième : une Exécution, p. 382. Troisième : les Voleurs, p. 412. »

L'ouvrage est annoncé dans le Journal de l'Imprimerie et de la Librairie du samedi 8 juin 1833, p. 352, sous le n° 3012 :

« *Mosaïque*, Par l'auteur du Théâtre de Clara Gazul, in-8° de 27 feuilles 3/4. Imprimerie de Fournier, Paris. A Paris, chez Fournier jeune, rue de Seine, n° 14 *bis*. (La couverture porte : *Mosaïque*, recueil de Contes et Nouvelles par Prosper Mérimée. L'un des écrits est intitulé *les Mécontens* en 14 scènes.) »

Cette édition originale fut publiée à 7 fr. 50 sur papier vergé. Il existe des exemplaires sur vélin.

1 *bis*. *Mosaïque*, par Prosper Mérimée, auteur du Théâtre de Clara Gazul. Une vignette. Bruxelles, J.-P. Méline, libraire-éditeur (Imprimerie d'A. Wahlen), 1833, in-12, 371 pages et table non chiffrée. Couverture violette avec encadrement.

Édition en tous points conforme à la suivante, où seule l'indication de firme a été changée.

1 *ter*. *Mosaïque*, par Prosper Mérimée, auteur du Théâtre de Clara Gazul. Une vignette. La Haye. Chez G. Vervloet, libraire (Imprimerie d'A. Wahlen), 1833, in-12, 371 pages et table non chiffrée.

Indication donnée par M. Maurice Parturier (*Notes bibliographiques sur Prosper Mérimée*, dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1929), qui ajoute : « Le seul exemplaire que nous en connaissions est relié sans couverture. »

2. *Colomba*, suivi (*sic*) de la *Mosaïque* et autres contes et nouvelles, par Prosper Mérimée. Nouvelles éditions revues et corrigées. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 29, rue de Seine (imprimerie de Béthune et Plon), 1842, in-12.

1 faux titre portant : *Œuvres de Prosper Mérimée*; au verso, le catalogue de la Bibliothèque Charpentier; 509 pages pour le texte; 1 feuillet non chiffré pour la table. Couverture imprimée. Publié à 3 fr. 50.

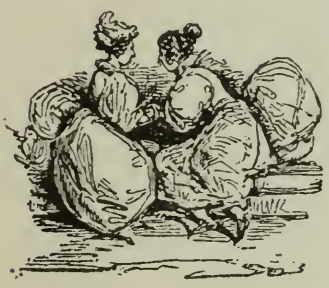
De cette édition, ont disparu : *Federigo*, que Mérimée ne réimprimera plus, et qui ne sera publié de nouveau que dans les *Dernières Nouvelles; Le Fusil enchanté; Le Ban de Croatie; Le Heiduque mourant :* ces trois ballades avaient pris place dans la deuxième édition de la *Guzla* qui venait de paraître chez le même éditeur (*Chronique du règne de Charles IX*, suivie de la *Double Méprise* et de

MOSAÏQUE.

PAR

Prosper Mérimée,

AUTEUR DU THÉATRE DE CLARA GAZUL.



La Haye.
CHEZ G. VERVLOET, LIBRAIRE.

1833.

la *Guzla*, par Prosper Mérimée. Paris, Charpentier, 1842, in-12). — Par contre, Mérimée a ajouté : 1° à la première des *Lettres adressées d'Espagne*, une note datée de 1840 et un long post-scriptum daté de juin 1842; 2° à la troisième de ces *Lettres*, un post-scriptum d'environ 1 page daté, à la fin, de 1842.

Cette édition a été réimprimée en 1845.

3. *Colomba*, suivi (*sic*) de la *Mosaïque* et autres contes et nouvelles, par Prosper Mérimée. Nouvelles éditions corrigées. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 19, rue de Lille, 1850, in-12 (Imprimerie de Gustave Gratiot, 11, rue de la Monnaie). 450 pages, plus un feuillet non chiffré pour la table.

Édition réimprimée en 1851, 1852, 1854, 1857, 1859, 1861, 1862, 1865, 1867, 1868, 1871, 1873, 1874, 1875, 1877, 1878. Voir le chapitre des variantes.

4. *Mosaïque*, par Prosper Mérimée. *Mateo Falcone. Vision de Charles XI. L'Enlèvement de la Redoute. Tamango. La Perle de Tolède. La Partie de Trictrac. Le Vase Étrusque. Les Mécontents. Lettres d'Espagne.* Paris, Calmann-Lévy, 1881, in-12, 2 ff., 334 p. et 1 p. non chiffrée pour la table. Couverture imprimée.

Édition réimprimée en 1888, 1896, puis sans date. C'est jusqu'aujourd'hui l'édition dite courante. Le texte y est souvent altéré.

5. *Nouvelles de Mérimée.* La *Mosaïque*, avec des dessins de Aranda, de Beaumont, Bramtot, Le Blant, Merson, Myrbach, Siénibaldi, gravés par Le Rat, Lalauze, Toussaint, Champollion, Géry-Bichard, Manesse, Ém. Buland. Préface par Jules Lemaître. *Paris, Librairie des Bibliophiles* (Jouaust), rue de Lille, 7 (Imprimerie D. Jouaust et Sigaux), M DCCC LXXXVII, in-8° écu.

Un faux titre; au verso, une justification du tirage

(200 exemplaires, dont 150 sur grand papier in-8° raisin; plus quelques exemplaires sur vélin de Hollande); 1 titre rouge et noir; XII pages pour l'avertissement, la description des gravures et la préface de Jules Lemaître; 294 pages de texte; 1 feuillet pour la table et le nom des imprimeurs. Couverture imprimée en bistre et en bleu. En frontispice, un portrait de Mérimée gravé à l'eau-forte par Lalauze d'après Devéria, 7 eaux-fortes dans le cours de l'ouvrage. Sur le dernier feuillet : « Imprimé par D. Jouaust et Sigaux pour la Bibliothèque artistique moderne; ornements par Giacomelli. »

Contient : *Mateo Falcone. L'Enlèvement de la redoute. Tamango. Le Vase Étrusque. La Partie de Trictrac. Les Ames du Purgatoire. La Vénus d'Ille. Vision de Charles XI.*

6. *Mosaïque*, par Prosper Mérimée. Lyon, H. Lardanchet, éditeur, rue du Président-Carnot, n° 10, 1915, in-8°.

6e volume de la *Bibliothèque du Bibliophile* (série romantique), tiré à 1,000 exemplaires numérotés (10 sur chine, 20 sur japon, 970 sur vélin), plus 25 hors commerce. 280 pages, plus un *Appendice bibliographique* de 10 pages.

Contient : *Mateo Falcone. Vision de Charles XI. L'Enlèvement de la Redoute. Tamango. La Partie de Trictrac. Le Vase Étrusque. Les Mécontents. Les trois lettres d'Espagne.* L'appendice donne *La Perle de Tolède* et des fragments de la lettre sur les *Sorcières espagnoles.*

Le texte de cette édition a été établi avec une fantaisie presque paradoxale; il ne reproduit ni celui de l'édition originale, ni celui de 1842; il prend des leçons ici ou là et jusque dans le texte « pré-original » de la *Revue de Paris.*

7. Prosper Mérimée. *Mosaïque.* Mateo Falcone. Vision

de Charles XI. L'Enlèvement de la Redoute. Tamango. Federigo. La Partie de Trictrac. Le Vase Étrusque. Les Mécontents. Lettres d'Espagne. — Avec une préface par *Eugène Marsan*. Paris, *le Divan*, 37, rue Bonaparte, M CM XXX, petit in-12.

Collection : *Le Livre du Divan*. XII-351 pages. Plus 1 faux titre et 1 feuillet non chiffré pour la table. Au verso de la table, « achevé d'imprimer le 24 juin 1930 ». Au verso du faux titre, justification du tirage : 15 exemplaires sur japon impérial, 1,500 sur vergé. Au verso du titre, avertissement sur l'édition; la quatrième lettre d'Espagne (Les Sorcières espagnoles) a été ajoutée aux autres, « avec le texte quelque peu corrigé » des *Dernières Nouvelles*. « Pour tous les autres chapitres, nous avons également suivi non pas la version originale, mais la dernière édition. »

VARIANTES

On a relevé soigneusement toutes les variantes du texte de *Mosaïque*, depuis les éditions dites « pré-originales » données par les diverses *Revues* (et pour *Mateo Falcone*, depuis le manuscrit) jusqu'au dernier tirage paru du vivant de Mérimée, en 1868. Il résulte de ce travail de collation que l'histoire du texte comprend quatre époques principales :

1° Celle des publications séparées dans les *Revues*, principalement dans la *Revue de Paris ;*

2° Celle de la première édition (1833), où Mérimée introduit des corrections importantes et rectifie des erreurs de typographie ;

3° Celle de la seconde édition (1842) ; les changements augmentent d'ordinaire la propriété des termes et la netteté du style ; des additions aux *Lettres d'Espagne*, sous forme de notes et d'un post-scriptum, enregistrent les acquisitions faites par Mérimée pendant son voyage de 1840 ;

4° Celle de la quatrième édition (1850) ; les corrections marquent un dernier effort vers la précision et la netteté de la forme : Mérimée supprime des mots inutiles, allège des phrases, avive des expressions.

Il semble avoir considéré qu'après 1850 son texte était définitif : les tirages postérieurs n'ont fourni qu'un nombre insignifiant de variantes, purement orthographiques. Mais on n'a pas constaté sans surprise que les éditions courantes de *Mosaïque* (éditions Calmann-Lévy) présentent un grand nombre de passages (plus de soixante-dix) où le texte de la dernière édition parue du vivant de Mérimée (celle de 1868) a été altéré par des corrections presque toutes malheureuses, dont il n'y a pas lieu de tenir compte. L'auteur inconnu de

ces altérations apparaît tantôt comme un correcteur puriste que choque une tournure évidemment discutable (dans *Tamango*, il remplace de *manière à ce que* par de *manière que*), tantôt comme un correcteur timoré qui efface les archaïsmes (dans la première des *Lettres d'Espagne*, à la tournure : « ... *Bien est-il vrai que...* », il substitue : « ... *Il est vrai que...* »), tantôt, enfin, comme un correcteur fantaisiste ou étourdi (il lui arrive de laisser tomber des fins de phrases, d'ajouter un ou deux mots, etc...). Qui donc a cru pouvoir prendre de telles libertés avec le texte de Mérimée? — On n'a pas cru devoir reproduire toutes les particularités orthographiques du texte de 1833 (Mérimée, par exemple, écrit *mécontens*, *cigarres*, qu'à partir de 1842 il corrige en *cigares*) ; on a rectifié quelques fautes évidentes, soit du texte même, soit de la ponctuation ; ces corrections sont indiquées, chaque fois, dans les variantes.

Abréviations.

Les éditions sont désignées par leur date mise entre parenthèses (1842) ; les revues, par leurs initiales, suivies de la date où le morceau y fut publié : *Revue de Paris* = *R. P.* — *Revue Française* = *R. F.* ; le manuscrit de *Mateo* par *Ms.*

MATEO FALCONE

En sous-titre : *Mœurs de la Corse* (Ms. et *R. P.*, 1829).

Après le titre, la date : 1829, à partir de 1842.

Page 3, ligne 1. — ... se dirigeant vers l'intérieur de l'île... : ... se dirigeant *au N.-O.* vers l'intérieur... (1850).

—, ligne 6. — ... ; c'est la patrie des bergers corses... : *Le mâquis est la patrie...* (1842).

—, ligne 10. — ... à une certaine étendue de bois... : ... *de forêt...* (Ms.).

—, ligne 17. — ... poussent au printemps suivant... : ... poussent *l'année suivante,...* (Ms.).

—, ligne 20. — ... que l'on nomme *mâquis... : ... le Mâquis...* (Ms.) : ... *le mâquis...* (*R. P.*, 1829).

Page 3, ligne 21. — ... le composent, *mêlés* et *confondus*... : ... *mêlées et confondues*... (1833, quelques exemplaires ; faute évidente).
—, ligne 23. — ... que l'homme s'y ouvrirait un passage... : ... *s'y ferait un passage*... (Ms.).
—, ligne 24. — ... des mâquis si épais et si touffus... : ... *si épais et touffus*... (Ms.).
—, ligne 25. — ... que les moufflons... : ... *mouflons*... (1842).

Page 4, ligne 4. — ... garni d'un capuchon. Note : *Ruppa*... : Note : *Pilone* (1842).
—, ligne 4. — ... d'un capuchon, qui sert... : ... d'un capuchon, *et qui sert*... (Ms.).
—, ligne 6. — ... vous vendront du lait et du fromage... : ... vous *donnent du lait, du fromage et des châtaignes*... (1842).
—, ligne 10. — ... en Corse en 18—... : ... en 181—... (Ms.).
—, ligne 12. — ... assez riche pour le pays... : ... pour le *canton*... (Ms.).
—, ligne 14. — ... des bergers, espèces de nomades... : *Sic.* (Ms.) : ... *espèce*... (*R. P.*, 1829, et toutes les éditions).
—, ligne 18. — ... un homme petit, mais robuste... : ... *robuste, mais petit*... (Ms. et *R. P.*, 1829).

Page 5, ligne 10. — On le disait aussi bon ami que... *Il passait pour* aussi bon... (Ms. et *R. P.*, 1829).
—, ligne 11. — ... serviable et faisant l'aumône... : ... *et aumônier*... (Ms. et *R. P.*, 1829).
—, ligne 14. — Mais on contait de lui qu'à Corte... : Mais on contait *qu'à Corte*... (Ms.).

Page 6, ligne 6. — ... absent depuis plusieurs heures... : ... depuis *quelques* heures (1850).
—, ligne 10. — ... son oncle le *caporale*... *:* ... le *caporal* (1850).

Note : On appelle ainsi un *homme* qui... En 1842 : *Les caporaux furent autrefois les chefs que se donnèrent les communes corses quand elles s'insurgèrent contre les seigneurs féodaux. Aujourd'hui on donne encore quelquefois ce nom à un homme* qui...

Page 6, note. — ... un homme qui... par ses alliances ou sa clientèle... : ... ses alliances *et sa clientèle*... (*R. P.*, 1829 et 1850).

—, note. — ... sur une *pieva*... : ... une *Pieva*... (*R. P.*, 1829) ; ... une *pieve* (1842).

—, note. — ... cinq castes, savoir :... : ... *cinq castes* :... (1850).

—, ligne 13. — D'autres coups de fusil succédèrent... : ... *se succédèrent*... (1842).

—, ligne 21. — ... était un proscrit... : ... un *bandit*... (1842). Et en note : *Ce mot est ici le synonyme de proscrit.*

Page 7, note 1. — ... qui sert... au maintien de la police... : ... *pour maintenir la police*... (Ms.).

—, note 1. — ... est un habit brun... : ... *était alors*... (1842).

—, ligne 23. — ... dans ta giberne... : ... dans ta *carchera*... Et en note : *Ceinture de cuir qui sert de giberne et de portefeuille* (1842).

Page 8, ligne 8. — Le proscrit fouilla... : Le *bandit*... (1842).

—, ligne 22. — Ensuite remarquant... : *Puis* remarquant... (Ms.).

Page 9, ligne 4. — ... fort redouté des proscrits... : ... des *bandits*... (1842).

—, ligne 14. — ... un bonnet pointu de peau de chèvre... : ... un bonnet pointu *en velours noir*... (1842).

Page 10, ligne 7. — ... que tu as vu le Gianetto... : ... que tu as *vu Gianetto*... (Ms.).

Page 11, ligne 11. — ... d'une table qui sert de lit... : ... *d'une table*... (1842).

—, ligne 11. — ... de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage... : ... *du* ménage... (1842) ; ... *de* ménage... (ensuite).

—, ligne 24. — ... disposés à s'en retourner... : ... *disposés à retourner*... (Ms.).

—, ligne 26. — ... que les menaces ne produiraient aucune impression... : ... ne *feraient*... (Ms.).

Page 12, ligne 4. — ... le diable m'emporte si je ne t'emmenais pas avec moi... : ... le diable m'emporte si je ne *t'emmènerais pas avec moi...* (1842) ; ... *le diable m'emporte ! Je t'emmènerais avec moi...* (1850).
—, ligne 18. — ... qui valait bien six écus... : ... *dix* écus... (1842).
—, ligne 23. — ... comme celle-là... : ... comme celle-*ci*... (1850).
—, ligne 28. — ... mon oncle le caporale... : ... le *caporal*... (1850).

Page 13, ligne 19. — ... où est Gianetto... : ... *le* Gianetto... (*R. P.*, 1829).
—, ligne 25. — ... si je ne te donne pas la montre à cette condition... : ... *cette* montre... (Ms.).

Page 14, ligne 6. — ... et quelquefois lui heurtait le bout du nez... : ... lui *battait*... (Ms. et *R. P.*, 1829).
—, ligne 21. — ... un homme sanglant, le poignard à la main... : ... sanglant *et* le poignard... (Ms.).

Page 15, ligne 13. — ... sur mon dos, sans être fatigué... : ... sans *en* être fatigué... (*R. P.*, 1829).
—, ligne 24. — ... au détour du sentier... : ... *d'un* sentier... (1850).
—, ligne 29. — ... de porter d'autre fardeau... : ... *un autre* fardeau... (Ms. et *R. P.*, 1829).

Page 16, ligne 5. — C'était, comme on dit,... : ... comme *l'on* dit,... (Ms.).
—, ligne 7. — ... il n'y a point de Corse montagnard qui, en scrutant bien sa mémoire, n'y trouve... : ... *il y a peu de Corses montagnards* qui, en scrutant bien *leur* mémoire, n'y *trouvent*... (1842).
—, ligne 18. — ... qu'il avait en bandoulière... : ... en *bandouillère*... (*R. P.*, 1829 ; 1833).

Page 17, ligne 2. — ... et s'il voulait le défendre... : ... et *qu'il voulût*... (1850).
—, ligne 12. — C'est moi, je suis Gamba, ton cousin... : C'est moi, *c'est* Gamba... (Ms.).

Page 17, ligne 17. — ... au moment où l'adjudant... : ... au moment *que*... (Ms.).

Page 18, ligne 13. — Oui, le Gianetto s'était caché... : Oui, *Gianetto était* caché... (Ms.).
—, ligne 15. — ... à son oncle, le caporale... : ... le *caporal*... (1850).

Page 19, ligne 8. — Loin de moi !... : *Arrière* de moi !... (Ms.).
—, ligne 21. — ... descendit au pas accéléré... : ... au pas *redoublé*... (Ms. et *R. P.*, 1829).

Page 20, ligne 23. — Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés... : Falcone *toujours* tenait... (Ms.).
—, ligne 25. — ... puis le rejeta sur son épaule... : ... le *jeta*... (Ms.).

Page 21, ligne 7. — ... marcha quelque deux cents pas... : ... *quelques*... (Ms.).

Page 22, ligne 1. — ... mon cousin le caporale... : ... le *caporal*... (1850).
—, ligne 2. — ... grâce au Gianetto... : ... *à* Gianetto... (Ms.).
—, ligne 5. — Que Dieu te pardonne !... : *Dieu te pardonne !*... (Ms.).
—, ligne 19. — Que l'on dise... : *Qu'on* dise... (1850).
—, ligne 20. — ... qu'il vienne demeurer avec nous... : ... *de venir* demeurer... (1850).

Date à la fin du Ms. :

Τὴν 14 τοῦ Φεβ. 1829.
Μετὰ ναὶ ἐχ. τὴν καλ. μου, τρεῖς φορ.

VISION DE CHARLES XI

Page 25, ligne 7. — ... de rejeter en masse toutes les preuves historiques... : ... *tous les témoignages* historiques... (1850).
—, ligne 17. — ... était l'un des monarques les plus despotiques, mais l'un des plus sages... : ... était *un* des monarques..., mais *un* des plus sages... (1850).

Page 25, ligne 18. — ... qu'ait eus la Suède... : ... qu'ait *eu*... (*R. P.*, 1829).
—, ligne 22. — ... et força les *États*... : ... les *états*... (1845).

Page 26, ligne 12. — ... son chambellan, le comte Brahé... : ... le comte *de* Brahé... (*R. P.*, 1829). Même variante chaque fois que le nom du comte est cité.

Page 27, ligne 19. — ... pour cacher une émotion dont il rougissait... : ... pour cacher *l'émotion*... (*R. P.*, 1829).
—, ligne 20. — La nuit était sombre et la lune à son premier quartier... La nuit était sombre et la lune *ne paraissait pas*... (*R. P.*, 1829).

Page 28, ligne 5. — Mais qu'allait-on faire à cette heure dans une salle qui... : Mais qu'allait-on *faire dans* une salle qui... (*R. P.*, 1829).
—, ligne 11. — ... une illumination d'apparat ... : ... *une illumination*... (1842).

Page 29, ligne 4. — ... demanda-t-il d'un ton colère. : ... d'un ton *de* colère. (1850).
—, ligne 24. — N'entendez-vous pas ce bruit étrange qui part de la salle... : N'entendez-vous pas ce *bruit qui part*... (1842).

Page 31, ligne 25. — ... devant une table couverte de grands in-folios et de parchemins... : ... devant une table *sur laquelle on voyait* de grands in-folios et *quelques* parchemins... (1842).
—, ligne 26. — Entre le trône et les bancs de l'assemblée... : Entre le trône et *la salle*... (*R. P.*, 1829).

Page 32, ligne 5. — ... l'oreille ne pouvait saisir de mots articulés... : ... *des* mots articulés... (1842).
—, ligne 24. — Un ruisseau de sang jaillit sur l'estrade... : ... jaillit *jusque* sur l'estrade... (*R. P.*, 1829).

Page 33, ligne 21. — ... que l'un des témoins compara... : ... *qu'un* des témoins... (1850).

Page 34, ligne 16. — ... et surtout par mon zèle à travailler... : ... *pour* mon zèle... (1850).

—, ligne 18. — ... et à soutenir les intérêts de la religion de mes ancêtres... : ... et à *défendre la religion*... (1850).

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE

Dans la *Revue Française* (numéro XI, septembre 1829), ce morceau, qui porte le n° VI de la livraison et qui occupe les pages 109-115, est précédé de l'avertissement suivant :

Ce n'est guère notre usage d'insérer dans la *Revue Française* des articles qui n'aient pour objet ni de rendre compte de quelque ouvrage récent, ni de traiter quelque question provoquée par l'état des affaires ou des esprits. Nous nous sommes empressés cependant d'accueillir quelques essais originaux dont l'à-propos et le mérite ne pouvaient manquer d'exciter l'intérêt de nos lecteurs. C'est ainsi que le *Voyage* de M. Becker *en Grèce*, et celui de M. Léon de Laborde dans le *Fayoum* ont pris place dans notre recueil. La *Scène contemporaine* que nous publions aujourd'hui est d'une forme bien différente, mais, à coup sûr, du plus vif intérêt. Nous ne prendrons pas ce moment pour répéter ce que nous avons déjà dit du talent de M. Mérimée, de sa vérité, de sa verve ; mais, si quelqu'un pouvait douter qu'à lui surtout il appartient de retracer en scènes, en dialogues, en drames, les événemens et les mœurs de notre époque, qu'il lise l'*Enlèvement de la redoute*, et qu'il dise si ce ne sont pas les meilleurs matériaux que l'histoire ait un jour à consulter.

Page 37, ligne 7. — Je trouvai le colonel au bivouac... : ... au *bivac*... (1850). Même variante dans la suite.

—, ligne 18. — ... avec les proportions presque gigantesques de sa personne... : ... avec *sa stature presque gigantesque*... (1842).

Page 39, ligne 21. — Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux... Elles commencèrent... : *Un corps* d'artillerie..., *un* autre à notre gauche, mais *tous* les deux... *Ils* commencèrent... (*R. F.*, 1829).

Page 40, ligne 12. — ... que je courais un grand danger... : ... *un danger réel*... (1842).

Page 40, ligne 15. — ..., et je pensai au plaisir de raconter... : ... et je *songeai*... (1850).

—, ligne 16. — ... dans le salon de M^me^ de B***, rue de Provence... : ... dans le salon de *Madame de Saint-Luxan*... (*R. F.*, 1829).

—, ligne 28. — Un assez gros éclat m'enleva mon schako... : ... mon *shakos*... (*R. F.*, 1829).

Page 41, ligne 4. — ... que l'axiome *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille... : ... que l'axiome *non bis in idem est un axiome* aussi bien... (*R. F.*, 1829).

—, ligne 6. — Je remis fièrement mon schako... : ... mon *schakos*... (*R. F.*, 1829).

—, ligne 16. — ... et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux... : ... et *presque* honteux... (1842).

Page 42, ligne 12. — ... et restèrent silencieux et sans tirer... : ... *puis demeurèrent* silencieux... (1842).

Page 43, ligne 2. — Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche... le droit caché par son fusil élevé. : ... le droit caché par *le* fusil élevé. (*R. F.*, 1829).

—, ligne 5. — ..., un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon. : ... tenant *un boutefeu* était... (*R. F.*, 1829).

Page 44, ligne 6. — Les canons surtout étaient encombrés par des tas de cadavres... : ... étaient encombrés *sous* des tas... (*R. F.*, 1829) ; ... étaient *enterrés sous* des tas... (1842).

—, ligne 26. — ... mais le général C*** va nous faire soutenir. : ... va *vous* faire soutenir. (1842).

TAMANGO

M. Léon Vignols a signalé (*Revue d'histoire littéraire*, avril-juin 1927) une « version remaniée et inconnue de *Tamango* », parue en 1837 dans un périodique : *la France maritime*, t. II, p. 331-336.

Dans ce texte, la nouvelle de Mérimée a pour titre : *Une révolte sur un négrier*, et elle est publiée sans nom d'auteur. Les noms de la plupart des personnages sont modifiés : « *Tamango* est changé en *Daouda*, le capitaine *Ledoux* est devenu *Amédée*, son navire n'est plus l'*Espérance*, mais l'*Augusta*, et le navire anglais *la Bellone* est devenu *la Charlotte*. » Remarque plus importante : le texte ne comporte que quatorze variantes, d'un intérêt assez restreint (sans compter d'assez nombreux changements de ponctuation), et une seule addition, cette phrase finale : *Les principaux faits racontés dans cette narration sont historiques*. Mais il présente cinquante-six suppressions qui raccourcissent d'un grand tiers le texte original. Cette version remaniée et abrégée fut reproduite dans la deuxième édition de la *France maritime*, édition préparée en 1848 et terminée en 1853.

Est-elle de Mérimée? M. Léon Vignols l'affirme. Il estime que les suppressions manifestent « la volonté de concision » de Mérimée, que presque toutes sont parfaitement justifiées et qu'elles permettent à son récit de mieux rivaliser, pour la sobriété et la netteté du trait, avec l'admirable rigueur de *Mateo Falcone*. Le directeur de la *France maritime* était M. Amédée Gréban, chef de bureau au ministère de la Marine : « collègue ministériel de l'auteur, bien que dans un autre ministère, il dut être heureux de faire plaisir à Mérimée ; en retour, celui-ci avait la chance inattendue de faire imprimer, lui vivant, une version nouvelle de son *Tamango* ». Le changement des noms et du titre s'expliquerait par le désir de ménager les justes susceptibilités du directeur de la *Revue de Paris* et de l'éditeur de *Mosaïque*, lesquels avaient des droits sur le texte officiel de la nouvelle.

Telle est la thèse de M. Léon Vignols.

Il ne semble pas possible de l'admettre. Elle se heurte à cet argument capital : si Mérimée, en 1837, avait voulu arrêter un texte nouveau de *Tamango*, il aurait imprimé ce texte en donnant lui-même la deuxième édition de *la Mosaïque* en 1842, édition dans laquelle il introduisit plusieurs corrections pour établir la forme définitive de son œuvre.

La version de 1837 est une version tronquée, non sans

maladresse : la plupart des coupures ne se peuvent justifier ; elles enlèvent au récit de la couleur, ou bien elles diminuent sa valeur psychologique. On pourrait douter que Mérimée ait donné son assentiment à de pareilles mutilations si *Une révolte sur un négrier* n'avait été réimprimée dans une seconde édition de la *France maritime* ; c'est lui qui fit un grand plaisir à M. A. Gréban en consentant à laisser gâter sa nouvelle. Sans doute avait-il des raisons de vouloir être agréable à un haut fonctionnaire dont le magazine allait prendre figure presque officielle et être recommandé par le ministre de la Marine pour « toutes les écoles élémentaires instituées à bord des bâtiments de l'État... ».

En insérant la nouvelle de Mérimée dans la *France maritime*, M. Gréban l'a réduite aux proportions d'une anecdote pathétique : il en a éliminé surtout les passages où l'ironie habile et l'érudition pittoresque de Mérimée plaidaient pour l'abolition de l'esclavage. Il ne faut point s'en étonner : le chef de bureau Gréban, explique M. L. Vignols, appartenait au « clan esclavagiste ».

On ne doit donc point tenir compte du texte de la *France maritime* pour l'étude des « variantes » de *Tamango*.

Page 47, ligne 6. — ... ne lui convenait guères... : ... *guère*... (*R. P.*, 1829, 1842).

Page 48, ligne 5. — ... dans des postes subalternes... : ... dans *les* postes... (1850).

—, ligne 18. — ... fin voilier, long, étroit comme un bâtiment de guerre... : ... fin voilier, *étroit*, *long* comme un bâtiment de guerre... (1842).

Page 49, ligne 7. — ... de plus qu'un autre du même port... : ... du même *tonnage*... (1850).

Page 50, ligne 19. — Il était revêtu d'un vieil habit... : Il était *vêtu*... (1842).

Page 51, ligne 7. — ... à la manière d'un grenadier qui passe la revue d'un général... : ... qui passe *à la* revue *devant un* général... (1842).

—, ligne 19. — ... ornée du portrait de Napoléon en re-

lief... : ... du portrait de Napoléon *frappé* en relief... (*R. P.*, 1829).

Page 54, ligne 20. — ... et l'esclave tomba morte à terre... : ... tomba *par terre*... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 25. — ... de reconnaître dans ce vieillard... : ... dans *le* vieillard... (1842).

—, ligne 26. — ... un *guiriot* ou magicien... : ... un *guisiot*... (*R. P.*, 1829).

Page 56, ligne 11. — Le noir insista, offrit de rendre... : ... insista, *offrant* de rendre... (1842).

—, ligne 23. — ... de s'en aller ; mais Tamango persistait. : ... mais Tamango *demeurait*. (*R. P.*, 1829).

Page 58, ligne 7. — ..., il ferma les yeux et ne fit plus aucun mouvement... : ... et ne fit plus *le moindre* mouvement... (*R. P.*, 1829).

Page 59, ligne 7. — Douze nègres seulement... : Douze nègres, *au plus*... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 20. — ... perdre par degré leur expression... : ... par *degrés*... (1842).

Page 62, ligne 12. — Et qu'est-ce que c'était donc?... : Et *qu'était-ce* donc... (1850).

—, ligne 28. — ... qui parle du Mama-Jumbo... : ... qui parle *de* Mama-Jumbo... (*R. P.*, 1829).

Page 64, ligne 15. — ... ceux qui se refuseraient de l'aider... : ... ceux *qui refuseraient* de l'aider... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 16. — Dans ses harangues... : Dans *ces* harangues... (*R. P.*, 1829).

Page 65, ligne 6. — On lui retira le fusil au bout d'un instant... : ... au bout *de quelques instants*... (*R. P.*, 1829)...

—, ligne 24. — ... ne fût en ce moment même auprès d'eux... : ... *au milieu* d'eux... (1850).

Page 67, ligne 1. — ... l'emploi de cette gratification ; ils pensaient... : ... gratification. *Ils* pensaient... (1842).

Page 68, ligne 3. — ... une foule de noirs inonde le tillac... : ... *inondent*... (1850).

Page 68, ligne 19. — Le blanc évita le coup ; la crosse... : ... le *coup. La* crosse... (1842).

Page 69, ligne 17. — ... et de la droite, armé d'un sabre... : ... de la droite, *armée* d'un sabre... (*R. P.*, 1829).

Page 71, ligne 19. — ... tombèrent les deux mâts, cassés à quelques pieds du pont (texte de 1842). En 1833, texte fautif ... : ... les deux *mâts cassés*, à quelques pieds du pont...

Page 72, ligne 24. — ... invoquaient leurs fétiches et ceux des blancs. Ceux-ci... : ... *blancs ; ceux-ci*... (1842).

Page 73, ligne 1. — ... et une vingtaine de blessés... : ... et une *quarantaine* de blessés... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 6. — ... où les blancs gardent leur eau-de-vie, et sa joie et sa contenance prouvent assez... : ... leur eau-*de vie ;* sa joie et sa contenance... (1850).

Page 74, ligne 6. — L'eau-de-vie restait : au moins... : ... *restait. Au* moins... (1842).

Page 75, ligne 17. — ... mais la chaloupe avec un canot seulement se trouvèrent en état... : ... se *trouva*... (1850).

—, ligne 18. — ... se trouvèrent en état de servir... : ... en état de *service*... (*R. P.*, 1829).

Page 77, ligne 4. — Et il jeta sur le matelas, à côté de sa femme... : ... sur le matelas, à côté de sa *tête*... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 16. — ... si près que les vergues passèrent... : ... que *ses* vergues passèrent... (*R. P.*, 1829).

Page 78, ligne 2. — ... aperçut un bâtiment démâté... : ... aperçut *la carcasse d'un* bâtiment démâté... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 12. — ... qu'on le pendit comme nègre rebelle... : ... comme *un* nègre rebelle... (1842).

—, ligne 17. — On le traita comme on traite les nègres... : On le traita *comme les nègres*... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 21. — Le colonel du soixante-quinzième... : Le colonel du 75$^{\text{ieme}}$... (1850).

LE FUSIL ENCHANTÉ

Page 81, ligne 2. — Il a douze capucines d'or et douze capucines d'argent... : Il a douze *cercles* d'or et douze *cercles* d'argent... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 6. — D'autres fusils ont des capucines d'or et... : D'autres fusils ont des *cercles* d'or et... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 19. — De ses douze guzlas[1]... La note est supprimée en 1842, ainsi que toutes les autres notes.

Page 82, ligne 4. — ... elle s'est enfuie dans sa maison... : ... elle s'est enfuie *à* sa maison... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 8. — ... son bonnet rouge[2]. — Note : Coiffure des jeunes filles illyriennes. : Coiffure *des jeunes filles*. (*R. P.*, 1829).

—, ligne 14. — Elle, détachant sa ceinture de soie, l'a liée... : *Et*, détachant sa ceinture de soie, *elle* l'a liée... (*R. P.*, 1829).

Page 83, ligne 9. — ... il le tient sur son lit. : ... *sous* son lit. (1842).

—, ligne 15. — Mon fusil a douze capucines d'or et douze capucines d'argent... : ... douze *cercles* d'or et douze *cercles* d'argent... (*R. P.*, 1829).

Page 84, ligne 7. — ... pendait, attachée à son balcon... : ... attachée *au* balcon... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 11. — ... et des esclaves l'emplissent... : ... et *ses* esclaves... (*R. P.*, 1829).

Page 85, ligne 8. — ... comme elle n'avait pas de moustaches... : ... *de moustache* (*R. P.*, 1829).

FEDERIGO

Federigo, supprimé dans la deuxième édition de *Mosaïque* (1842), n'a plus trouvé place ensuite que dans le recueil posthume des *Dernières Nouvelles*. On donne seulement à titre de curiosité les variantes de 1873.

Page 87. — Federigo. Avant le titre : *Littérature moderne* (*R. P.*, 1829).

Page 89, à la fin de la note. — ... avec les croyances du christianisme ; il paraît avoir été composé vers la fin du moyen âge... : ... avec les croyances du *christianisme, et une peinture de la vie prise à* la fin du moyen âge... (*R. P.*, 1829).

—, ligne 6. — Or il avint... : ... il *advint*... (1873).

—, ligne 7. — ... douze fils de famille (qui se firent ensuite malandrins...). La parenthèse est remplacée par deux virgules, en 1873.

—, ligne 18. — Jésus-Christ, suivi des saints apôtres... : ... des *douze* apôtres... (1873).

Page 90, ligne 12. — ... celui-ci a grand faim... : ... *grand' faim*... (1873).

—, ligne 15. — ... il ordonna au métayer... : ... *ordonna*... (*R. P.*, 1829 et 1873).

Page 91, ligne 8. — ... comme indigne de manger en si sainte compagnie... : ... en *cette* sainte compagnie... (1873).

Page 92, ligne 5. — Tu devais demander... : Tu *devrais* demander... (1873).

Page 94, ligne 12. — Il avait mis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche... : Il *portait* l'un *à droite* et l'autre *à gauche*... (*R. P.*, 1829 et 1873).

Page 95, ligne 2. — ... non de leur bien-jouer... : ... de leur *bien jouer*... (1873).

—, ligne 14. — ... aux rayons de la joie qui perçait... : ... de la joie qui *perce*... (*R. P.*, 1829 et 1873).

Page 96, ligne 14. — Federigo partit dans la nuit... : ... *partit la* nuit... (1873).

—, ligne 16. — De ce moment... : *Dès* ce moment... (1873).

Page 97, ligne 3. — ... au-dessus de Piamonte... : ... au-dessus de *Piemonte*... (*R. P.*, 1829 et 1873).

Page 97, ligne 5. — ... pendant que Cerbère faisait fête à sa levrette... : ... que Cerbère *s'amusait avec* sa levrette (*R. P.*, 1829 et 1873).
—, ligne 12. — Pluton, répondit Federigo, si tu estimes... : *Pluton, si tu estimes...* (*R. P.*, 1829 et 1873).
—, ligne 17. — ... avec toutes celles qui peuplent tes états... : ... tes *États*... (1873).

Page 98, ligne 11. — ... cria de toute sa force... : ... de *toutes ses forces*... (1873).
—, ligne 26. — ... en avait alors soixante-dix... : ... *soixante et dix*... (1873).

Page 99, ligne 9. — Et elle monta dans l'oranger... : *Elle monta*... (1873).
—, ligne 10. — ... pour cueillir une orange. Mais... : ... une *orange ; mais*... (1873).

Page 101, ligne 6. — ... pour ma troisième course... : ... pour *la* troisième... (1873).
—, ligne 14. — ... rempli la cheminée... : ... rempli *toute* la cheminée... (*R. P.*, 1829 et 1873).

Page 102, ligne 11. — Il fallut donc à toute force... : ... à *toutes forces*... (1873).

L'examen de ces variantes démontre que le texte des *Dernières Nouvelles* fut imprimé en 1873 sur celui de la *Revue de Paris ;* on se contenta d'y faire quelques corrections qui n'ont qu'une valeur orthographique, et on y laissa entrer quelques erreurs, dues probablement aux typographes ; toutefois, on prit dans *Mosaïque* (édition de 1833) la rédaction de la dernière ligne de la note initiale, qui avait été heureusement modifiée par Mérimée.

BALLADES

Le Ban de Croatie

Dans la *Revue de Paris* de 1829, le titre : *Romances | imitées de l'Illyrique*, présente à la fois le *Ban de Croatie* et le

Heyduque mourant. Un second titre : *Romance | imitée de l'Espagnol*, présente aussitôt à la suite la *Perle de Tolède.*

Page 107, ligne 6. — ... les plaintes des voivodes... : ... *voïévodes*... (1842).
—, ligne 7. — Et qui avait de grandes richesses... : ... *; et* qui avait... (1842).

Le Heyduque mourant

Page 108, titre. — Le Heyduque... : *L'Heiduque*... (1842).
—, ligne 4. — ... de la chair des Pandours... : ... des *pandours*... (1842).
—, ligne 10. — ... Botzaï, le lâche... : ... *Botzaï*... (*R. P.*, 1829).

La Perle de Tolède

Page 110, ligne 6. — ... ou de l'Andaloux... : ... de l'*Andalou*... (1842) ; ... l'*Andalous*... (1845).
—, ligne 12. — ... il la tient à sa main droite... : ... *de* sa main... (1842).

Page 111, ligne 7. — ... que toutes les pièces sont tombées... : ... *en sont* tombées... (1850).
—, ligne 22. — L'eau de la fontaine est rouge aussi... : *Rouge aussi l'eau de la fontaine*... (1850).

Page 112, ligne 2. — Ayez bon courage... : *Ayez courage*... (*R. P.*, 1829).

LA PARTIE DE TRICTRAC

Après le titre, à partir de 1842, la date : 1830.

Page 115, ligne 5. — ... que peuvent offrir les habitants d'un vaisseau... : ... les *hôtes* d'un vaisseau... (1842).
—, ligne 10. — ... vous savez qu'il vous parlera d'abord de Rio-de-Janeiro dont il vient... : ... vous savez *d'abord* qu'il vous parlera de Rio-de-Janeiro *d'où* il vient... (1842).
—, ligne 24. — ... il disserte tous les jours sur le dernier

numéro du *Constitutionnel*... : ... il *commente* tous les jours *le* dernier numéro... (1842).

Page 116, ligne 8. — ... ma foi, l'on n'y peut plus tenir... : ... l'on n'y *pouvait* plus tenir... (1842).

—, ligne 25. — Pourtant, que ce voyage me parut long !... : ... que *le* voyage... (1850).

Page 118, ligne 13. — ... si Roger n'avait pas été la générosité même... : ... si Roger *n'eût* pas été... (1850).

Page 119, ligne 12. — ... qu'il lui manquait de respect... : ... qu'il lui *manquât* de respect... (1842).

—, ligne 28. — Il acheta les plus belles fleurs et les plus rares... : ... et *des* plus rares... (*R. P.*, 1830).

Page 120, ligne 15. — ... que la surface de la mer, que soulève un ouragan des tropiques... : ... que la surface de la mer *soulevée par un ouragan*... (1850).

—, ligne 24. — ... s'en alla au café, offrit le bouquet... : ... s'en alla au café *offrir* le bouquet... (1842).

Page 121, ligne 7. — ... quand nous lui montrâmes que la marchande d'oranges... : ... quand nous *découvrîmes* que la marchande... (1850).

—, ligne 8. — ... avec ces lettres d'amour... : ... avec *les* lettres d'amour *de Roger*... (1850).

—, ligne 9. — ... que Gabrielle lui donnait par un raffinement de méchanceté... : ... que Gabrielle *lui avait sans doute données par méchanceté*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 18. — ... voulurent faire répéter un couplet de vaudeville à la Gabrielle... : ... un couplet de vaudeville *à Gabrielle*... (1842).

Page 122, ligne 8. — ... en termes si outrageants... : ... en termes si *outrageux*... (1842).

—, ligne 20. — Roger, seul, se battit contre trois officiers... : ... se battit *successivement* contre trois officiers... (1842).

Page 124, ligne 21. — ... il considérait toujours que cette masse appartenait... : ... il considérait toujours que *la somme totale* appartenait... (*R. P.*, 1830).

Page 124, ligne 24. — Il fut cependant obligé de recourir... : Il *avait été* cependant obligé... (1842).

Page 125, ligne 7. — ... il avait beaucoup bu de punch... : ... il avait *bu beaucoup* de punch... (1842).
—, ligne 23. — Ayant perdu quatre-vingt mille francs... : ... *quarante* mille francs... (1842).

Page 126, ligne 8. — Les quatre-vingt mille francs gagnés par Roger... : Les *quarante* mille francs... (1842).

Page 128, ligne 26. — ... lui en donner de nouvelles... : ... *des* nouvelles (1850).

Page 129, ligne 7. — ... et le plus fort de ces sentiments... : ... le plus fort de *ses* sentiments... (1842).
—, ligne 14. — ... au plus sale de nos matelots s'ils avaient de quoi les payer... : ... *s'il avait de quoi*... (1842).
—, ligne 23. — ... pour ne pas céder à l'horrible tentation... : ... pour ne pas céder *à la* tentation... (1850).

Page 131, ligne 21. — ... je me tuerai tout comme un autre... : ... tout comme *une* autre... (*R. P.*, 1830).

Page 132, ligne 20. — Des quatre-vingt mille francs... : Des *quarante* mille francs... (1842).

Page 133, ligne 13. — ... sur les côtes de Portugal... : ... *du* Portugal... (*R. P.*, 1830).

Page 134, ligne 27. — ... me dit le capitaine en interrompant son récit... : ... me dit le *capitaine interrompant* son récit... (1850).

Page 136, ligne 23. — ... mais notre brave capitaine... : ... mais notre... capitaine... (1850).
—, ligne 25. — ... et après une heure de combat... : ... et après *quelques heures* de combat... (1842).

Page 137, ligne 18. — ... sans espoir de guérison... : ... sans *espérance* de guérison... (1842).

Page 138, ligne 6. — ... et nos mâts étaient fortement endommagés... : ... étaient *fort* endommagés... (1842).

Page 138, ligne 9. — ... notre grand mât qui ne tenait plus à rien... : ... qui ne tenait *à rien*... (*R. P.*, 1830).

Page 139, ligne 3. — ... je n'en puis réchapper... : ... *échapper*... (1842 et 1845) ... *réchapper* ... (1850 et éditions suivantes).

LE VASE ÉTRUSQUE

Sous le titre, à partir de 1842, la date : 1830.

Page 143, ligne 3. — ... qu'aux personnes... : ... qu'aux *gens*... (1842).

—, ligne 4. — ... à lui-même. Il recherchait... : ... à lui-même. *Pour lui, la société se divisait en aimables et en ennuyeux.* Il recherchait... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 9. — ... en souriant agréablement et pensant à tout autre chose. On... : ... souriant *agréablement. On*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 11. — ... à un grand seigneur, à un grand homme, et même à une femme à la mode, avec... : ... à un grand seigneur, *et même à un grand homme, avec*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 16. — ... un lundi à dîner... : ... *à dîner un lundi*... (1842).

—, ligne 21. — ... la voit le jeudi... : ... la *revit*... (*R. P.*, 1830, 1842 et ensuite).

Page 144, ligne 6. — ... lui avait attiré les railleries... : ... lui *attira*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 9. — ... de supprimer tous les dehors... : ... de *cacher*... (1850).

—, ligne 10. — ... les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante... : ... de ce qu'il *se reprochait comme un vice*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 12. — ... cacher aux autres... : ... *celer*... (1850).

—, ligne 19. — ... il est difficile... : ... *si* difficile... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 24. — ... de sa société... : ... de *la* société... (1845).

Page 145, ligne 6. — ... réciprocité... : ... *une* réciprocité... (*R. P.*, 1830).

Page 145, ligne 23. — Le soir... : Le *même* soir... (1850).

Page 146, ligne 13. — ... attentif avec toutes les femmes... : ... *auprès de* toutes... (1842).
—, ligne 20. — ... on avait les présomptions suivantes. D'abord... (*sic* aussi 1842, 1850, 1865) : ... : *d'abord*... (1845).
—, ligne 22. — ... son affectation de ne jamais prononcer... : ... son affectation *à*... (*R. P.*, 1830).

Page 148, ligne 17. — ... avant moi, et elle n'aimera jamais que moi... » Bientôt... : ... *avant moi*... » Bientôt... (1842).

Page 149, ligne 16. — ... on ne peut pas toujours rester... : ... on ne peut pas *rester toujours*... (*R. P.*, 1830).

Page 150, ligne 16. — ... les jeunes anglomanes... : ... *tous* les jeunes... (*R. P.*, 1830).
—, ligne 21. — ... depuis longtemps... : ... depuis *bien* longtemps... (*R. P.*, 1830).

Page 151, ligne 2. — ... pour passer à la politique... : ... pour *parler de* la politique... (1850).
—, ligne 25. — ... et voudrais faire des conquêtes... : ... et *je* voudrais... (*R. P.*, 1830 et 1850).
—, ligne 29. — ... *eccentric*, comme on dit en Angleterre. Aux premières... : ... *eccentric.* Aux premières... (*R. P.*, 1830).

Page 153, ligne 9. — ... avec une jolie figure... : ... avec *votre* jolie figure... (*R. P.*, 1830).

Page 154, ligne 10. — ... il choisit la plus douce... : ... il *a choisi* la plus douce... (*R. P.*, 1830).
—, ligne 13. — ... était, de son vivant, l'homme le plus ennuyeux... : ... *était l'homme le plus ennuyeux*... (1842).
—, ligne 19. — Vous m'accorderez également... : ... *présentement*... (1850).

Page 155, ligne 15. — ..., Saint-Clair, reprit Alphonse de Thémines... : ... reprit *Adolphe* de Thémines... (*R. P.*,

1830, qui, trois autres fois, appelle bien Thémines *Alphonse*).

Page 156, ligne 8. — ... dit Saint-Clair d'un ton sec... : ... dit *enfin*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 9. — Il est bien permis de le mettre en presse... : ... de le mettre en *pièces*... (*R. P.*, 1830 et 1842).

—, ligne 29. — La chose passait pour certaine... : ... pour *sûre*... (*R. P.*, 1830).

Page 157, ligne 2. — ... dix-huit mois que je n'ai été chez elle... : ... que je *ne suis allé*... (1842).

—, ligne 7. — ... que la femme de France la plus spirituelle... : ... la femme *la plus spirituelle de France*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 13. — ... un véritable costume turc? demanda Thémines... : ... *lui* demanda... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 21. — Avez-vous vu le général L***?... : ... le général ***... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 22. — Comment a-t-il organisé l'armée du pacha? : Comment a-t-il *arrangé son armée*? (*R. P.*, 1830).

—, ligne 23. — Le colonel C***... : Le colonel ***... (*R. P.*, 1830).

Page 158, ligne 9. — La seule vue d'un hiéroglyphe me ferait évanouir... : ... me *fait* évanouir... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 22. — Je vous montrerai des armes superbes... : Je vous montrerai *les belles armes*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 24. — ... j'ai un yataghan pour vous... : ... j'ai un *ataghan*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 25. — ... et un khandjar pour Auguste. Vous verrez... : ... pour Auguste. *J'ai aussi un costume superbe.* Vous verrez... (*R. P.*, 1830).

Page 160, ligne 12. — ... Melek Ayatalnefons-Ebu-Esraf (*R. P.*, 1830 et 1833) (double faute corrigée en 1842).

Page 162, ligne 16. — ... puis sauta en pieds... : texte de 1842 et des éditions suivantes. 1833 portait : *nu-pieds*, faute évidente puisque Saint-Clair s'est seulement « jeté sur son canapé ».

Page 165, ligne 1. — ... qui la rendait encore plus piquante... : ... encore plus *aimable*... (1842).

—, lignes 5 à 8. — L'autre soir, dit-elle, vous avez cassé votre montre, et vous m'avez priée de l'envoyer à mon horloger. La voici. — Elle lui remit la montre... : ... vous avez cassé votre montre *chez moi*, et vous m'avez priée... (*R. P.*, 1830) ; L'autre soir, dit-elle, *j'ai* cassé votre montre. *La voici raccommodée.* — Elle lui remit la montre... (1842).

Page 167, ligne 9. — ... dans un moment, il fut seul dans la campagne... : ... dans un moment *se vit* seul dans la campagne... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 16. — ... et qu'elle ne porte pas de bijoux ! Des bijoux ! elle en a... : ... et qu'elle ne porte pas de bijoux ! elle en a... (1842).

—, ligne 24. — ... que je ne la paie pas... : ... la *paye* pas (1842).

—, ligne 26. — Dans peu, les mois de deuil de la comtesse allaient finir... : Dans *quelques semaines*, *le deuil de la comtesse allait finir*... (1842).

Page 168, ligne 5. — ... à la seule idée de lier son sort à jamais avec l'ancienne maîtresse... : ... de lier son sort *à* l'ancienne maîtresse... (1850).

—, ligne 22. — C'était Alphonse de Thémines... : C'était *Adolphe* de Thémines... (*R. P.*, 1830).

Page 169, ligne 23. — Je sais fort bien... : Je *sais bien*... (1850).

Page 170, ligne 1. — De ce moment, il se sentit plus calme... : *Dans* ce moment... (1842).

—, ligne 12. — ... d'une gaîté étrange... : ... d'une *gaieté* (1842).

—, ligne 17. — Belle amie, je l'avoue ; oui... : Belle amie, je *vous* l'avoue... (*R. P.*, 1830).

Page 171, ligne 6. — Il y a dans votre sourire quelque chose de diabolique... : Il y a dans *votre voix et dans votre sourire*... (*R. P.*, 1830).

Page 171, ligne 7. — Vous avez l'air de vous moquer de vous-même. : ... de vous moquer de *moi et de vous-même.* (*R. P.*, 1830).

—, ligne 23. — ... le mémoire de votre blanchisseuse de fin. : ... le mémoire de votre blanchisseuse. (*R. P.*, 1830).

Page 173, ligne 12. — ... tandis que vous ne trouvez que des *doñas Juanas*... : ... tandis que *souvent* vous ne trouvez que des *doña Juana*... (1842).

Page 174, ligne 10. — Ma cousine nous dit... : Ma cousine *me* dit... (1842).

—, ligne 18. — « Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi ! »... : « *Pardonne-moi* ! *Pardonne-moi* ! »... (*R. P.*, 1830).

Page 176, ligne 6. — Trop vraie, mon cher... : *Que* trop vraie... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 16. — ... et il est tombé roide mort... : ... *raide* mort... (1842).

—, ligne 25. — ... de lui en refaire un aussi bon. : ... de lui en refaire un. (1850).

Page 177, ligne 13. — ... comme dit le docteur M... : ... comme dit le docteur *Mésentère*... (*R. P.*, 1830).

LES MÉCONTENTS

Titre : *Les Mécontens* (1810) (*R. P.*, 1830). *Les Mécontens* (1833).

Après le titre, à partir de 1842, la date : 1830.

Page 181, ligne 9. — ... le comité de salut public... : ... le *Comité*...

Page 183, ligne 13. — ... votre sœur. Vous pouvez sortir... : ... votre sœur ; *vous* pouvez sortir... (1842).

—, ligne 24. — En tout cas... (correction de 1842 et 1850) : En *tous* cas... (*R. P.*, 1830 et 1833).

Page 188, ligne 10. — ... vous n'ayez pu l'obtenir... : ... vous *n'ayiez* pu... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 19. — ... je ne vous en parle que pour vous faire voir... : ... que pour faire voir... (1850).

Page 189, ligne 21. — ... mes cheveux en bandeau... : ... en *bandeaux*... (1842).

Page 190, ligne 12. — ... à bien déclamer la fin... : ... à bien *dire*... (1850).

—, ligne 24. — ... si vous saviez à quels dangers vous vous exposez !... vous ne m'auriez pas refusé... : ... à quels dangers vous vous exposez..., *vous nous exposez*..., vous ne m'auriez pas refusé... (*R. P.*, 1830).

Page 193, ligne 6. — ... dont nous avons mis les États sens dessus dessous... : ... *sans* (*sic*) dessus dessous (*R. P.*, 1830).

Page 197, ligne 23. — ... dans l'artillerie volante... : ... dans l'artillerie *légère* (1842) (*idem*, plus bas).

Page 198, ligne 11. — C'est bien glorieux !... : *C'était* bien glorieux... (*R. P.*, 1830).

Page 199, ligne 19. — ... ils ont eu une centaine d'hommes hors de combat... : ... une centaine *de morts*... (*R. P.*, 1830) ; ... une *trentaine* d'hommes hors de combat... (1842).

—, ligne 23. — ... mais vos braves lanciers ont perdu plus de cent hommes... : ... *ont beaucoup souffert*... (1842).

Page 200, ligne 21. — ... que nous *veuillions* bien les débarrasser de leurs moines. : ... que nous *voulions* bien (1842).

Page 201, ligne 21. — ... dont jamais je n'avais entendu dire le plus petit mot... : ... le *moindre* mot... (1850).

Page 203, ligne 2. — Édouard, Édouard, votre discrétion... : *Écoutez*, Édouard... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 12. — ... ont osé former le projet... : ... ont formé le projet... (1842).

—, ligne 20. — Malepeste, cousine... : *Malpeste*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 28. — ... sérieusement? sans farce?... (correction de 1842 et 1850) : ... sans *farces*... (*R. P.*, 1830 et 1833).

Page 209, ligne 1. — ... ainsi que leur attachement à leurs rois légitimes. : ... à leurs rois. (*R. P.*, 1830).

Page 210, ligne 9. — Monsieur le marquis... : Monsieur le marquis *de Nangis*... (*R. P.*, 1830).

Page 211, ligne 24. — On m'a dit que les officiers de l'armée... : ... que *parmi* les officiers de l'armée... (*R. P.*, 1830).

Page 213, ligne 14. — Dans l'armée de la Vendée, faute de gentilshommes pour faire des officiers... : Dans l'armée *de Vendée. Faute* de gentilshommes... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 17. — ... sans m'en demander la permission... : ... sans *me demander une permission*... (1850).

Page 214, ligne 3. — Mais le mal est fait. Tâchons... : ... le mal est *fait, tâchons*... (1842).

Page 215, ligne 11. — Oui, Monsieur. Outre cela... Il m'a été utile... : Oui, *monsieur ; outre* cela... *il* m'a été utile... (*R. P.*, 1830).

Page 216, ligne 17. — ... que la vue même de la mort... : ... que la vue *de la mort même*... (1850).

Page 217, ligne 25. — ... d'élire un président. Et si personne... : ... un président *; et* si personne... (1842).

Page 218, ligne 5. — Un président exerçant une influence énorme sur toute assemblée... : ... une influence *considérable*... (1842).

Page 222, ligne 15. — Il s'est trompé. Il voulait la donner... : Il s'est trompé, *il* voulait... (1842).

Page 223, ligne 13. — ... que vous préférez, n'est-ce pas?... : ... préférez (*Bas*), n'est-ce pas?... (1850).

Page 224, ligne 8. — ... sur un assez grand nombre de petites feuilles de papier à lettres... (correction de 1842-1850) : ... papier à *lettre*... (*R. P.*, 1830 et 1833).

Page 225, ligne 4. — ... dans ces contrées toujours desséchées... : ... dans ces *régions*... (*R. P.*, 1830).

Page 226, ligne 4. — ... ne venait soutenir dans sa main le livre prêt à lui échapper... : ... ne venait soutenir *le livre prêt à échapper de sa main*... (1842) ; ... *près d'échapper*... (1850).

—, ligne 9. — ... un abîme de maux... : ... un *abyme*... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 14. — ... le gouffre prêt à engloutir leur patrie... : ... près *d'engloutir*... (1850).

—, ligne 15. — « Un homme s'est trouvé... infirme, mutilé... : ... *informe*, mutilé... (*R. P.*, 1830) (faute évidente).

Page 230, ligne 16. — Les chevaliers du Cygne... : Les *Chevaliers*... (1850).

—, ligne 18. — Les chevaliers de la Mort... : Les chevaliers de la *mort*... (*R. P.*, 1830) ; Les *Chevaliers*... (1850).

Page 231, ligne 7. — Le marquis de Malespine. Madame a un tact exquis. (réplique supprimée en 1842).

Page 232, ligne 7. — ... une fière chandelle à la bonne vierge... : ... à la bonne *Vierge*... (1842-1850).

—, ligne 8. — ... dans les landes du Gros-Sablon... : ... dans *la lande*... (1850).

—, ligne 9. — ... nous étions deux cents qui eurent affaire... : ... qui *eûmes* affaire... (1850).

Page 234, ligne 5. — Pourtant... la Rochejaquelein... (correction de 1850) : ... *Larochejaquelin*... (*R. P.*, 1830, 1833 et 1842).

—, ligne 24. — ... elles sont traîtres en diable... : ... *traîtresses*... (1842).

Page 235, ligne 13. — ... on voit encore la marque de ses dents... : ... la *trace* de ses dents... (*R. P.*, 1830).

—, ligne 26. — ... le préfet qui nous enverrait tous en prison? : ... qui *vous* enverrait... (*R. P.*, 1830).

Page 238, ligne 13. — ... voilà ce que je leur promets de faire... : ... *voici* ce que... (1842).

Page 239, ligne 4. — La comtesse, *bas*. Cet homme m'effraie... *Bas* est supprimé en 1842.

Page 239, ligne 15. — ... mais, mon brave, qui nous dit qu'une fois arrivé à Paris vous ne vous laissiez graisser la patte par la police, pour tout dire? : ... mais, mon brave, *une fois arrivé à Paris, si vous vous laissiez graisser la patte*, etc... (1842).

Page 240, ligne 11. — Henri de La Rochejacquelin... (*R. P.*, 1830, 1833, avec *Henry*, 1842) : ... *Henri de La Rochejacquelein* (correction de 1850).

Page 243, ligne 6. — Scène XII. Les précédents... : Scène *XI* (par erreur). Les précédents... (*R. P.*, 1830).

Page 244, ligne 10. — Scène XIII : Scène *XII* (par erreur) (*R. P.*, 1830).

Page 246, ligne 10. — Scène XIV : Scène *XIII* (par erreur) (*R. P.*, 1830).

Page 247, ligne 18. — Pourriez-vous me faire donner de quoi changer? ... : ... *me donner* de quoi changer?... (*R. P.*, 1830).

Page 248, ligne 15. — ... il faut partir dès demain pour Paris... : ... il faut *partir demain*... (1850).

I

Les combats de taureaux

Page 251. — 1831 (cette date en sous-titre sous le I) (1842) ; 25 octobre 1830 (1842).

—, ligne 17. — ... car le haut prix... : ... car le *prix élevé*... (*R. P.*, 1831).

Page 252, ligne 2. — ... quand une fois on a résisté à l'effet... : ... *lorsqu'on* a résisté... (1842).

—, ligne 4. — ... qui n'entrent dans le cirque la première fois... : ... qui *ne s'y rendent* la première fois... (*R. P.*, 1831).

—, ligne 24. — ... un des amateurs les plus passionnés des jeux... : ... *pour les* jeux... (*R. P.*, 1831).

Page 253, ligne 5. — Le premier taureau parut,... : ... *qui* parut,... (1842).
—, ligne 6. — ... je ne pensai plus à sortir... : ... je ne *pensais* plus... (1850).
—, ligne 16. — ... seulement dans la seconde... : ... *mais* seulement... (1850).
—, ligne 28. — ... *majo* andalous... : ... *andaloux*... (*R. P.*, 1831) ; ... *andalou*... (1842) ; ... *andalous*... (1845, 1850, 1868).

Page 254, ligne 5. — ... c'est l'affaire des curieux... : ... *et* c'est l'affaire... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 11. — ... et l'on cite... : ... et *on* cite... (1842).
—, ligne 14. — ... Thunder-ten-Tronkh... : ... *Thunderten-Tronkh*... (1842).
—, ligne 25. — ... haute d'environ six pieds... : ... d'environ *cinq pieds et demi*... (1842).
—, ligne 26. — ... règne tout autour... : ... tout *alentour*... (1850).

Page 255, ligne 2. — ... aussi élevés qu'elle... : ... *que la barrière*... (1842).
—, ligne 14. — ... et dissèque les taureaux ... : ... les taureaux *morts*... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 24. — ... au-dessous on voit une table... : ... *au-dessous*, *une table*... (*R. P.*, 1831).

Page 256, ligne 5. — ... en guise de pique ; sans quitter... : ... de pique, *puis* sans quitter.
—, ligne 15. — L'arène, avant le combat... : ... *dès* avant le combat... (1850).
—, ligne 24. — ... mais peu de jeunes femmes. : ... peu de jeunes femmes[1].
1 (en note) : *C'est le contraire qui est vrai aujourd'hui.* (1850).
—, ligne 25. — ... ont perverti... les Espagnols... : ... les *Espagnoles*... (*R. P.*, 1831).

Page 257, ligne 1. — ... que beaucoup s'y rendaient... : ... que *plusieurs*... (1850).

Page 257, ligne 25. — ... le costume andalous... : ... *andalou*... (1842) ; ... *andalous*... (1845, 1850, 1868).

Page 258, ligne 7. — ... des éperons armés de pointes de deux pouces... : ... des éperons *dont les pointes ont* deux pouces... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 11. — ... d'un bourrelet de corde... : ... de *cordes*... (*R. P.*, 1831).

Page 259, ligne 1. — ... dans sa cage (par des piqûres, etc...), sort furieux... : ... dans sa cage, sort furieux... (1842).
—, ligne 13. — ... elle l'attaque sans hésiter... : ... *il* l'attaque... (faute évidente en 1833, corrigée en 1842).
—, ligne 16. — ... où il baisse la tête, prêt à le frapper... : ... la tête, *prête* à le frapper... (*R. P.*, 1831).

Page 260, ligne 17. — ... pour un trait d'audace... : ... pour *une audace*... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 19. — ... Une fois remis sur pieds... : ... remis *sur le pied*... (*R. P.*, 1831) ... sur *pied*... (1845) ... sur *pieds* (1850).
—, ligne 20. — ... s'il peut se relever aussi... : ... *le* relever... (1850).

Page 261, ligne 10. — ... de lancer les *banderillas*... : ... de *planter*... (1842).
—, ligne 15. — La manière... de les placer... : ... de *s'en servir*... (1842).

Page 262, ligne 1. — ... en plantant les banderilles... : ... en *plaçant*... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 10. — ... mais les camarades... : ... mais *alors* les camarades... (1850).

Page 263, note. — ... des petits oiseaux... : ... *de* petits... (1842). — ... en frappant... : ... *en s'enfonçant dans le cou du taureau*... (1842). — ... aux oreilles du taureau... : ... *de l'animal*... (1842).
—, ligne 21. — Ce manteau s'appelle... : *Cela* s'appelle... (1850).

Page 264, ligne 21. — Maintenant, pour bien tuer... : Pour bien tuer... (1850).

Page 266, ligne 3. — ... qu'une draperie légère qu'il élève ... : ... qu'il *enlève*... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 7. — ... le fatiguent... : ... *les* fatiguent... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 21. — C'est dans ce moment qu'il lui porte le coup... : ... *que le matador* lui porte... (1842).
—, ligne 25. — ... n'a plus rien à craindre. Le taureau... : ... craindre : *le*... (1842).
—, ligne 29. — ... partent des viva... : ... des *vivas* (*R. P.*, 1831).

Page 267, ligne 28. — ... s'il ne baisse pas la tête, ou s'il s'enfuit... : ... la tête, s'il s'enfuit... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 29. — ... un moyen bien cruel... : ... bien *plus* cruel... (1842) ; ... *bien cruel*... (1850).

Page 268, ligne 5. — ... d'un coup de poignard. C'est le seul épisode d'un combat qui répugne... : ... de *poignard*, *seule* épisode d'un combat qui... (*R. P.*, 1831) ; ... de *poignard*. *C'est* le seul épisode *de ces combats qui*... (1842).

Page 269, ligne 6. — ... les fonctions de matador... : ... de *picador*... (1842).
—, ligne 28. — ... nommé Juan Sevilla... : ... *Francisco*... (1842).

Page 270, ligne 1. — ... par un taureau andalous... : ... *andalou*... (1842) ; ... *andalous*... (1845, 1850, 1865).
—, ligne 10. — ... il lui enfonce... : ... *enfonça*... (1842).
—, ligne 14. — Chacun regardait... : *Nous regardions*... (1842).
—, ligne 24. — ... et veut attirer le taureau... : ... *appeler* le taureau... (*R. P.*, 1831).

Page 274, ligne 4. — ... l'idée de danger... : ... *du* danger... (1842, 1850).

II

Une exécution

Page 276. — 1831, cette date en sous-titre sous le II (1842).
—, ligne 5. — ... je ne vois, pour suivre l'admirable règle... : ... je *n'ai plus*, pour suivre... (1850) (au lieu de *règle*, leçon donnée correctement par la *R. P.*, 1831, la faute *règne* en 1833, 1842, 1850 et 1865 ; seule l'édition de 1845 fait la correction : *règle*).
—, ligne 8. — ... je ne vois, dis-je, d'autre moyen que de vous parler... : ... je *n'ai plus*, dis-je, *qu'à* vous parler... (1850).
—, ligne 21. — ... redouté par son caractère... : ... redouté *pour* son caractère... (*R. P.*, 1831 et 1842).

Page 277, ligne 16. — ... qu'en presque aucun autre royaume de l'Espagne... : ... *qu'en aucun autre*... (1850).
—, ligne 27. — ... la pâleur répandue sur sa figure... : ... sur sa *physionomie*... (*R. P.*, 1831).

Page 278, ligne 27. — ... tandis que les gens de la bonne société... : ... de la bonne *compagnie*... (1842).

Page 279, ligne 5. — ... son rival ne fit qu'en rire... : ... *n'en fit que rire*... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 26. — ... sur la place du marché... : ... du *Marché*... (1842).

Page 280, ligne 16. — ... à l'une des extrémités de la ville... : ... à *une*... (1850).
—, ligne 16. — ... et sert de porte... : ... et *c'est une de ses principales portes*... (1842).
—, ligne 17. — ... *la Puerta de los Serranos*... : ... la *Puerta de Serranos*... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 28. — ... les rues les plus populeuses... : ... les plus *fréquentées*... (1842).

Page 281, ligne 1. — ... *la Puerta de los Serranos*... : ... la *Puerta de Serranos*... (*R. P.*, 1831).

Page 281, ligne 10. — Le peu d'empressement des Valenciens à voir des exécutions... : ... *pour* voir... (*R. P.*, 1831).

—, ligne 14. — ... blasés sur ces spectacles qu'ils n'ont plus d'attrait... : ... sur *ce spectacle qu'il n'a* plus... (1842).

—, ligne 21. — ... la porte de la prison s'est ouverte. Aussitôt s'est présentée... (texte de 1842) : ... s'est ouverte *aussitôt que s'est* présentée... (*R. P.*, 1831) ; ... s'est ouverte, *aussitôt* s'est présentée... (texte fautif de 1833).

Page 282, ligne 19. — C'est l'insigne de la confrérie des agonisants... : ... *Agonisants*... (1842) ; ... *agonisants*... (1850).

—, ligne 21. — Une corde blanchâtre... : Une corde *menue*, blanchâtre... (1842).

Page 283, ligne 3. — ... avec la culotte et les bas noirs... : ... avec *une* culotte et *des* bas noirs... (*R. P.*, 1831).

—, ligne 5. — ... s'il n'avait pas eu sur la tête... : ... s'il *n'avait eu*... (1842).

—, ligne 17. — ... comme s'il avait été longtemps renfermé dans un cachot... : ... comme *celui qui a* été longtemps renfermé dans un cachot... (1842).

—, ligne 22. — ... je voudrais faire aussi bonne contenance... : ... *une* aussi bonne... (1842).

Page 284, ligne 21. — ... de toutes les douleurs de la passion... : ... de la *Passion*... (1842).

—, ligne 28. — Le condamné se leva... : ... se *releva*... (*R. P.*, 1831).

Page 285, ligne 5. — ... auprès du condamné, et ne devaient l'abandonner... : ... auprès du condamné *; ils* ne devaient... (1850).

—, ligne 17. — ... la confrérie des *desamparados*... : ... *Désamparados*... (1842).

—, ligne 18. — ... les croix n'étaient pas oubliées... : ... *point* oubliées... (*R. P.*, 1831).

Page 286, ligne 25. — ... comme un poltron entre deux officiers... : ... comme un *conscrit*... (1842).
—, ligne 27. — ... l'agitation continuelle où l'on le tient... : ... où *on* le tient... (1842).

Page 287, ligne 27. — ... d'aller sur la grande place... : ... sur la *place publique*... (*R. P.*, 1831).

Page 288, ligne 3. — La place était loin d'être remplie... : ... était *bien* loin... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 18. — ... à leur robe de soie noire fort propre... : ... à *leurs robes* de soie noire fort *propres*... (1842).

Page 290, ligne 1. — ... passait la corde au cou du patient... (ainsi *R. P.*, 1831). 1833 porte, par une faute évidente : *passait la corde du patient*. Les deux mots *la corde* terminent la ligne ; les deux mots suivants, *au cou*, ont été omis par le compositeur. — ... passait la corde *autour du* cou du patient... (1842).

Page 291, ligne 8. — ... des opinions conformes à celle de leurs gouvernants... : ... conformes à *celles*... (1842).

Page 292, ligne 21. — ... de cet homme, qui était un honnête muletier... : ... un honnête *arriero*... (*R. P.*, 1831).
—, ligne 24. — ... enfin le traitait... : ... enfin, *il* le traitait... (1842).

Page 293, ligne 8. — ... nos prisonniers se révoltent... : ... nos prisonniers se *révoltèrent*... (1842).

III

Les voleurs

Titre : *Les voleurs en Espagne* (*R. P.*, 1832).

Page 297, ligne 7. — ... avec la chaleur brûlante du jour... : ... avec la *chaleur du jour*... (*R. P.*, 1832).

Page 298, ligne 5. — ... auprès de la Carlota,... : ... *à une lieue de*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 7. — Des petits anges !... : *De* petits anges... (1842).

Page 298, ligne 14. — ... une jolie Andalouse... : ... une *jeune* Andalouse... (1842).

Page 299, ligne 19. — ... les coins de sa bouche... : ... *le coin*... (1850).

—, ligne 20. — ... nous pardonne à tous !... : ... nous *pardonne tous* !... (*R. P.*, 1832).

Page 300, ligne 10. — ... ils ont tous des fusils... : ... ils ont *des* fusils... (1850).

—, ligne 26. — Un jeune Anglais, avec qui j'ai lié connaissance à Grenade, avait longtemps parcouru sans accident les plus mauvais chemins de l'Espagne ; il en était venu à nier opiniâtrément l'existence des voleurs... : *J'ai fait connaissance à Grenade avec un jeune Anglais qui, pour avoir longtemps parcouru... de l'Espagne, en était venu...* (*R. P.*, 1832).

Page 301, ligne 5. — ... de donner de l'argent... : ... de *leur* donner... (1842).

—, ligne 11. — ... ne maltraitent... (ainsi *R. P.*, 1832 et 1842) : ... *maltraitaient*... (1833) est évidemment une faute d'impression.

Page 302, ligne 3. — ... de toute sa garde-robe... : ... de *sa* garde-robe... (1850).

—, ligne 5. — Encore lui fallut-il endurer... : *Encore fallut-il*... (*R. P.*, 1832) ; ... lui *fallait-il*... (1842).

—, ligne 7. — ... que les Andalous affectent... : ... *Andaloux*... (1842) ; ... *Andalous*... (1850).

—, ligne 16. — Le jeune homme qui me racontait ce vol, dont il avait été victime... : *Le propriétaire des chemises, qui me racontait lui-même sa mésaventure*,... (*R. P.*, 1832).

—, ligne 18. — ... l'enlèvement de ses chemises... : ... l'enlèvement de *son linge*... (*R. P.*, 1832).

—, ligne 24. — ... avoir des résultats décisifs... : ... avoir *de* résultats... (*R. P.*, 1832, 1850).

Page 303, ligne 1. — La nature du pays, hérissé de montagnes... (ainsi *R. P.*, 1832 et 1842) ; ... *hérissée*... (1833) est une faute évidente.

Page 303, ligne 2. — ... l'entière destruction des brigands... : ... des *coleurs*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 13. — D'un autre côté, ceux-ci... : D'un autre côté, *les coleurs*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 14. — ... qui comptent sur eux pour leurs subsistances... : ... *leur subsistance*... (1845).

Page 304, ligne 6. — ... qui apporte aux femmes des soieries... : ... qui *rapporte*... (1842).
—, ligne 13. — ... le coq de son village?... : ... de *ce* village... (1850).
—, ligne 14. — ... on l'a obligé de se jeter... : ... *à se jeter*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 22. — Le modèle du brigand espagnol... : ... du *coleur*... (*R. P.*, 1832).

Page 305, ligne 6. — ... de la main d'une dame... : ... d'une *femme*... (1842).
—, ligne 7. — ... une aussi belle main... : ... une *si* belle main... (1850).
—, ligne 18. — ... un grand jeune homme de vingt-cinq à trente ans... : ... de *vingt* ans... (*R. P.*, 1832).

Page 306, ligne 1. — ... car il s'introduisit la nuit... : ... il *s'introduisait*... (1842 et 1845).
—, ligne 11. — ... à qui il avait fait confidence... : ... fait *part*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 19. — Un bonheur extraordinaire... : Un bonheur *continuel*... (*R. P.*, 1832).

Page 307, ligne 5. — ... soixante-dix volontaires... : ... *soixante et dix*... (1842, 1850).
—, ligne 8. — ... chargés de soixante-dix escopettes... : ... *des* soixante-dix... (1842) ; ... *des* soixante *et* dix... (1850).

Page 308, ligne 21. — ... les émanations des ... orangers en fleurs... : ... en fleur... (1845).
—, ligne 22. — ... aux parfums plus substantiels s'exhalant de plusieurs plats... : ... au parfum plus substantiel *qui s'exhalait*... (*R. P.*, 1832).

Page 309, ligne 1. — D'ailleurs l'étranger, par ses habillements, paraissait être... : ... *à son habillement*, paraissait être... (1850).
—, ligne 8. — Mais ses genoux pliaient... : ... *ployaient*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 21. — Mais, Monsieur le notaire, que lui avez-vous donc fait?... : ... *qu'avez-vous* donc fait?... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 25. — ..., deux mois avant,... : ... deux mois *auparavant*... (1842).

Page 310, ligne 7. — ... prit aussitôt un tabouret de liège, l'approcha de la table... : ... *s'approcha*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 9. — ... qui paraissait à tout moment... : ... à *chaque instant*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 14. — ... (qui vaut mieux que le Xerez...) : ... (qui vaut *bien* mieux...) (*R. P.*, 1832).
—, ligne 18. — ... cet usage se perd dans la bonne société... : ... dans la bonne *compagnie*... (1842).

Page 311, ligne 8. — ... je ne vous ferai plus de mal... : ... je ne vous ferai *pas* de mal... (1850).
—, ligne 24. — ... finirait peut-être un jour à la potence... : ... peut-être *ses jours*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 26. — ... à demi vêtue de mauvaises guenilles... : ... à demi *couverte de guenilles*... (*R. P.*, 1832).

Page 312, ligne 13. — Le voleur serra la main à tous les convives... : ... la main *de* tous les convives... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 15. — ... il regagna ses montagnes... : ... *les* montagnes... (*R. P.*, 1832).

Page 313, ligne 14. — ... conduisait à la ville une charge de vinaigre... : ... *conduisit*... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 19. — ... rencontre le vinaigrier... : ... *se rencontre avec* le vinaigrier... (*R. P.*, 1832).
—, ligne 26. — ... cette bête, toute laide qu'elle est... : ... cette *pauvre* bête... (*R. P.*, 1832).

Page 314, ligne 14. — ... et se rendit aussitôt chez Herrera... : ... et se *rendit chez Herrera*... (*R. P.*, 1832).

Les sorcières espagnoles

Comme pour *Federigo*, on ne donne ici qu'à titre de curiosité les variantes présentées par le texte des *Dernières Nouvelles* (1873).

Page 316, ligne 3. — Valence, 1830 (*sic. R. P.*, 1833. Le blanc laissé à dessein entre le nom de la ville et la date semble prouver que Mérimée a oublié, au dernier moment, d'inscrire sur l'épreuve le nom du mois et le quantième qui manquaient sur le manuscrit) ; — en 1873, la date est rejetée à la fin de la lettre : *Valence, novembre 1830.*

Page 317, ligne 20. — Comme les amis de votre seigneurie... : ... *Votre Seigneurie* (1873). Même correction chaque fois.

Page 319, ligne 10. — ... pour que leurs péchés leur soient remis... : ... pour que leurs *péchés soient* remis... (1873).
—, ligne 25. — ... de châteaux en ruines... : ... en *ruine*... (1873).

Page 320, ligne 13. — ... ou dans tout autre intention... : ... ou *à toute* autre intention...

Page 322, ligne 13. — ... à des gens que l'on serait tenté de croire silencieux, à la difficulté que l'on éprouve... : ... *vu* la difficulté... (1873).
—, note 1. — D'abord c..., : D'abord p... (1873).
—, note 2. — Ce n'est pas le mal que reçoivent les yeux, mais que font les yeux... : ... que reçoivent les yeux, *c'est celui* que font les yeux... (1873).

Page 323, ligne 21. — ... qui sentent le marrane... : ... *la* marrane... (1873).

Page 324, ligne 10. — ... se seront amusés dans une barque hier soir... : ... *hier au soir*... (1873).
—, ligne 16. — ... mais devine qui a fait le coup?... : ... qui a fait le coup *!*... (1873).

Page 326, ligne 23. — ... lorsque tout d'un coup... : ... tout *à* coup... (1873).

Page 327, ligne 16. — J'y suis allé avec toi telle nuit... : ... *cette* nuit... (1873) (faute évidente).

Page 328, ligne 7. — ... qui traite avec le diable est toujours mauvais marchand... : ... *en* est toujours mauvais marchand... (1873).

Page 329, ligne 17. — ... pour toutes sortes de choses... : ... *toute sorte*... (1873).

Page 330, ligne 7. — Avez-vous vu un de ces roseaux... : *Avez-vous un de ces roseaux*... (1873).

Page 331, ligne 8. — ... de ces sorts qui sont bons à autre chose qu'à courir... : ... *que* courir... (1873).

—, ligne 10. — ... comme l'on dit... : ... comme *on* dit... (1873).

Page 332, ligne 4. — ... qui fait tant parler de lui maintenant en Andalousie... : ... tant *parler de lui en Andalousie*... (1873).

LES GRANDS MAITRES AU MUSÉE DE MADRID

La lettre sur le « Musée de Madrid » parut sous forme d'article et sans suscription dans l'*Artiste* en mars 1831 (t. I, p. 73-75) ; dans cette première version, la plupart des noms propres sont déformés. Elle fut réimprimée dans la même revue au mois de septembre 1871 (p. 335-340), avec un titre plus complet, un début un peu différent, un dernier paragraphe encore inédit et un texte plus correct ; elle y faisait suite à un important article nécrologique de Paul de Saint-Victor sur Mérimée. Elle était accompagnée de la note suivante :

L'*Artiste* a eu la bonne fortune d'avoir longtemps pour rédacteur M. Prosper Mérimée : il a été de la fondation du journal. Il y a

donné beaucoup d'articles signés et non signés ; il ne faisait jamais un voyage sans écrire quelques pages sur les œuvres d'art qui frappaient ses yeux, — ses yeux artistes par excellence.

Parmi nos archives, car nous avons des archives, comme tout petit royaume et comme toute petite République qui a duré près d'un demi-siècle, nous retrouvons une lettre de M. Mérimée sur quelques œuvres du Musée de Madrid ; c'est écrit au courant d'une plume voyageuse, mais cela porte la marque de la véritable critique.

On a imprimé le texte de 1871 en remédiant aux deux erreurs initiales qu'il présente, et l'on indique ici les variantes du texte de 1831, sans en relever les fautes.

Page 333, ligne 5 :

1831 : *Le Musée est un assez beau bâtiment, bien situé, dans le quartier le plus élégant de la ville, entre le Prado et le Buen-Retiro. De tous côtés, il est entouré d'arbres, ce qui est une agréable rareté dans ce grand désert aride de Madrid. L'extérieur, etc...*

1871 : *Le Musée, entre le Prado et le Buen-Retiro, est entouré d'arbres, ce qui est d'une agréable rareté dans ce grand désert aride de Madrid. L'extérieur, etc...*

On peut croire que la version de 1871 provient d'une faute de copie ou de typographie qui aurait fait sauter toute une ligne du texte primitif. On a cru devoir publier le texte de 1831, qui est le plus complet.

Page 333, ligne 19. — ... et rappellent les chances variées de ces éternelles batailles... : ... *de cette longue guerre...* (1831).

—, ligne 23. — ... les plus mauvais services qui fussent en leur pouvoir, comme s'il y avait entre eux une rivalité de profession. S'ils construisent un Musée, pensez qu'ils n'oublieront qu'une chose... (1831) : ... qui fussent en leur pouvoir *; comme s'ils construisent un Musée*, pensez qu'ils n'oublieront qu'une chose... (1871).

Une ligne, de toute évidence, est tombée dans ce dernier texte ; on a donc imprimé le premier.

Page 334, ligne 16. — ... quant aux autres, c'est-à-dire ceux qui sont placés à côté des fenêtres... : ... *du côté* des fenêtres... (1831).

Page 335, ligne 12. — ... ont servi aux dernières Cortès... : ... aux *derniers* Cortès... (1831).

Page 336, ligne 9. — Tout le monde est reçu au Musée de Madrid, en bottes ou alpargates... : ... en bottes ou *en* alpargates... (1831).

Page 337, ligne 19. — Au lieu de ce paysage fantastique rempli de rochers en aiguilles que Léonard affectionnait... : ... rempli de *ces* rochers en aiguilles... (1831).

—, ligne 27. — C'est le fameux Spasimo... que l'on a vu à Paris où il fut restauré... : ... où *il a été* restauré... (1831).

Page 338, ligne 14. — ... mais les deux plus beaux Raphaël que j'ai jamais vus... : ... que *j'aie* jamais vus... (1831).

Page 341, ligne 26. — Je ne crois pas qu'il soit un tableau plus capable de faire pécher... : ... qu'il *y ait* un tableau... (1831).

Page 343, ligne 3. — ... une *Didon* magnifique que je crois être du Corrège... Le paragraphe qui suit et qui commence par : *Mais j'ai vu de trop belles choses...*, manque en 1831.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

MATEO FALCONE

Les « sources » de *Mateo Falcone* ont été décelées avec précision par MM. G. Courtillier (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1920), Gustave Charlier (*Ibid.*, juillet-septembre 1921), Pierre Trahard (*La Jeunesse de Mérimée*, t. II, Appendice).

A peine la nouvelle de Mérimée avait-elle paru, le bruit courait qu'il en avait emprunté le sujet soit à un article de journal ou de revue (témoignage d'Auguste Barbier dans ses *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*), soit au livre alors récemment publié par un voyageur anglais, Robert Bentson : « *Sketch of Corsica*, or a Journal written during a visit to that island in 1823. » London, 1825, in-8° (indication enregistrée par Gustave Planche en 1832 dans la *Revue des Deux Mondes ;* voir plus loin le chapitre des *Comptes-rendus*).

Barbier avait raison et Planche n'avait pas complètement tort. — M. G. Charlier a retrouvé « la source principale de *Mateo Falcone* » dans la livraison de juillet 1828 de la *Revue trimestrielle*, fondée quelques mois auparavant par Alexandre Buchon ; Mérimée était de ses amis et, au mois d'avril, lui avait confié le soin de publier, pour tâter le public, un premier fragment de sa *Jaquerie*. On trouve, en effet, dans cette livraison, et « immédiatement avant un curieux article de Stendhal », une importante étude intitulée : *Des devoirs de la France envers la Corse ;* ces pages sont anonymes, mais M. Charlier croit pouvoir les attribuer au général Sébastiani, ou à l'avocat Patorni. Or, elles contiennent l'anecdote suivante :

... A l'époque où nos troupes étaient encore, dans l'île, les auxiliaires de Gênes, deux déserteurs du régiment de Flandre s'enfoncent

dans les bois pour y chercher un asile. M. de Nozières, leur colonel, qui était ce jour même d'une partie de chasse, fut conduit par le hasard sur leurs pas. Les deux déserteurs, l'ayant aperçu, se jetèrent dans un marais couvert d'arbustes. Malheureusement, ils avaient été vus par un berger du voisinage, dont les gestes indiquèrent aux chasseurs le lieu de leur retraite. Le berger s'obstinant à ne rien dire et continuant ses signes, on crut qu'une proie était cachée dans ces broussailles ; on lâcha les chiens, qui confirmèrent ce soupçon, et bientôt on découvrit ces deux malheureux, qui étaient enfouis dans la fange jusqu'à la bouche. Conduits à Ajaccio, et condamnés à la peine de mort, ils furent passés par les armes. Cependant, le pâtre, qui avait reçu quatre louis pour récompense de sa dénonciation, ne put s'empêcher de raconter son aventure, à laquelle, d'ailleurs, on donna toute la publicité possible à Ajaccio pour inspirer aux soldats une crainte salutaire et leur persuader qu'ils ne seraient point favorisés dans leur désertion par les naturels du pays. Mais ce qui est remarquable, c'est l'indignation que témoigna la famille du berger en apprenant cet acte de lâcheté. Ses parents s'assemblent et décident qu'ils ne doivent pas laisser vivre un homme qui a déshonoré sa nation et sa famille en recevant le prix du sang. Cette espèce de sentence prononcée, ils se mettent à sa poursuite, le saisissent et l'amènent sous les murs d'Ajaccio, et, après l'avoir confié quelques instants aux soins d'un religieux qu'ils avaient fait venir pour le confesser, ils le fusillent à la manière des Français, en même temps qu'on fusillait les deux déserteurs. Après l'exécution, les quatre louis furent remis au confesseur, chargé de les rendre aux officiers qui les avaient donnés à leur parent. « Nous croirions, lui dirent-ils, souiller nos mains et nos âmes, que de garder cet argent d'iniquité ; il ne faut point qu'il serve à personne de notre nation... »

Un berger qui livre deux déserteurs pour de l'argent ; ses parents indignés qui le fusillent, voilà bien la donnée essentielle de *Mateo Falcone ;* plusieurs rapprochements de détail entre le texte de la nouvelle et ce document de style assez sec ne permettent point de douter que Mérimée ne l'ait eu sous les yeux en travaillant.

Mais l'anecdote était populaire en Corse et bien connue des érudits qui la rapportent avec plusieurs variantes : il est difficile de contester que, du récit de la *Revue trimestrielle*, Mérimée ne soit remonté à deux livres au moins où l'auteur de l'article anonyme avait lui-même puisé. L'un est le livre

de Benson ; l'autre, un ouvrage que l'abbé Gaudin tira en 1787 de l'*Histoire des révolutions de Corse*, écrite par l'abbé de Germanes de 1771 à 1776, au lendemain de l'annexion de l'île. Dans l'un et l'autre auteur, en effet, on trouve une variante significative à l'histoire des déserteurs : ce ne sont point des « parents indignés » qui fusillent le traître ; seul son « vieux père » se constitue le juge et l'exécuteur ; plus resserré, le drame se déroule, comme dans *Mateo*, entre le père et le fils. Il n'est pas jusqu'au geste du jeune Fortunato, accomplissant sa trahison sans parler, d'un seul signe du doigt, qui ne soit indiqué déjà par l'abbé Gaudin : « ... Un soldat s'avise de la corruption et lui offre cinq louis. Le berger se trouble alors et lui montre du doigt les rochers où s'est caché le déserteur... » Au reste, la même anecdote est rapportée aussi dans un recueil de contes corses : *Novelle storiche corse...*, publié en 1827, à Bastia, par Renucci ; on peut croire que ce livre n'a pas échappé à Mérimée, car on y retrouve un des détails importants de sa nouvelle. Au total, cependant, c'est bien la *Revue trimestrielle* qui lui a donné l'idée de transposer dans un décor nouveau l'antique et cruelle histoire de Brutus.

Mais la légende corse elle-même, d'où vient-elle? Abstraction faite de la vengeance exercée par un père sur son fils, on y trouve un thème plus général encore : un fugitif est dénoncé d'un simple geste par celui qui l'a d'abord sauvé ; c'est le thème de la trahison muette... M. Alexander Haggerty Krappe a montré, dans la *Revue d'histoire littéraire* (avril-juin 1928), que ce thème se rattache à de nombreux récits populaires et plonge de lointaines racines dans le folk-lore européen. Au moyen âge, une fable latine très répandue, intitulée : *Lupus, Pastor et Venator*, et traduite dans le recueil de Marie de France, conte comment d'un simple clin d'œil un pâtre trahit un loup poursuivi, qui, d'ailleurs, échappe au chasseur. Une fable analogue se lit dans les recueils d'Ésope et de Babrius, où un renard a pris la place du loup. Le même renard, dans un récit allemand, est « mis à l'abri par un paysan sur une charrette chargée de paille » ; le paysan indique du geste la paille aux chas-

seurs, qui, d'ailleurs, ne comprennent pas. Une légende grecque du XIX^e^ siècle montre une jeune fille qui, poursuivie par un Turc, trouve refuge dans une église vouée à saint Georges ; le saint la cache sous une dalle, puis, d'un geste, signale la dalle au Turc qui s'empare de la victime ; celle-ci éclate en imprécations, tout comme le bandit de Mérimée lorsqu'il est découvert. Au récit corse qui est à l'origine de *Mateo*, il faut donc supposer des « sources » lointaines et populaires. Mais il ne semble pas que Mérimée les ait soupçonnées ; il s'en est tenu aux indications de la *Revue trimestrielle*.

C'est elle encore qui lui a indiqué l'ouvrage où il a pris ce que nous appellerions aujourd'hui le plus clair de sa « documentation ». L'auteur anonyme de la *Revue* allègue, en effet, plusieurs fois et cite le livre de Gabriel Feydel : « *Mœurs et coutumes des Corses*, mémoire tiré en partie d'un grand ouvrage sur la politique, la législation et la morale des diverses nations de l'Europe. Paris, an VII » ; c'est d'après les données de Feydel que Mérimée se représenta le maquis et les héros de la vendetta.

Si, d'ailleurs, son attention se fixa en 1828 sur l'article de la *Revue trimestrielle*, c'est que, depuis deux ans, elle avait été attirée vers la Corse. M. Trahard a montré qu'il avait certainement lu de près six articles que le *Globe* a fait paraître sur cette île du 25 mai 1826 au 6 mars 1827. Le correspondant anonyme du *Globe* qui les a rédigés y parle du « makis », de ses habitants les « bandits », qui ne sont point des brigands, mais des « bannis », du plus fameux de tous, Tiodoro Poli, que les « voltigeurs corses » s'épuisent en vain à poursuivre. Il décrit la vie et l'armement de ces proscrits sympathiques ; il vante leur fidélité au point d'honneur et leur attachement aux lois de l'hospitalité ; il montre Tiodoro Poli « passant les nuits en plein air ou sous la cahute du pâtre qui n'a jamais trahi celui qu'il a reçu... ». Il analyse, dès son premier article, le livre de Benson, dont il souligne l'intérêt.

On peut, ainsi, mesurer l'art et l'originalité de Mérimée. Il n'a point inventé le sujet de sa nouvelle ; mais il l'a trans-

formé. Il en a emprunté le décor, les circonstances, les mœurs, l'atmosphère et la couleur ; mais il a choisi ses emprunts et les a habilement disposés. Non seulement il a su rendre « vraisemblable » — c'était pour lui le point le plus délicat — un sujet qui fait violence à la sensibilité, mais il l'a rendu dramatique. Il a condensé en quelques pages la légende du Brutus corse et, en deux scènes capitales, toute une tragédie du point d'honneur. Si *Colomba* est un tableau puissant, *Mateo*, déjà, est plus qu'une esquisse : le plus vigoureux et le plus sobre des croquis.

En 1839, du 16 août (date de son débarquement à Bastia) jusqu'au 7 octobre (date où, de Bastia, il reprit la mer pour gagner Livourne), Mérimée visita l'île que, jusqu'alors, il connaissait seulement par les livres : il put alors rectifier, d'après sa vision et ses observations personnelles, quelques-uns des détails relatifs aux mœurs, aux costumes, à la géographie, pour lesquels il s'était fié à ses informateurs ; ces rectifications sont l'objet principal des corrections qu'il apporta en 1842 au texte de *Mateo*. Ces corrections et variantes ont été étudiées par M. Maurice Souriau (*Revue d'histoire littéraire*, 1913).

Outre les ouvrages et articles déjà indiqués, on consultera avec fruit sur *Mateo Falcone :* F. Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, 1902 ; Pinvert, *Sur Mérimée...*, 1908 ; M. Tourneux, *Préface à Mateo Falcone*. Paris, Carteret, 1906.

Page 3, ligne 1. — ... *de Porto-Vecchio... :* Chef-lieu de canton, situé sur la côte orientale de l'île, à vingt-cinq kilomètres à l'est de Sartène.

—, ligne 1. — ... *se dirigeant vers l'intérieur... :* En 1842, Mérimée précise la direction en ajoutant « au nord-ouest ».

—, ligne 25. — ... *que les moufflons eux-mêmes... :* Espèce de mouton sauvage, plus grand que le domestique, dont la toison grisâtre est cachée sous de longs poils fauves ou noirs. Le « mouflon commun » a reçu des naturalistes le nom de « mouton de Corse » et se rencontre aussi dans les montagnes de la Sardaigne, de la Crète, de l'Espagne, etc...

Page 4, ligne 4. — ... *un manteau brun, garni d'un capu-*

chon... : Le nom corse *ruppa* que Mérimée indique en note est, dit M. Courtillier (*article cité*), un « mot impropre, qui désigne une sorte de redingote à pans ». En 1842, il donne le terme précis *pilone*. Pour la description même, elle lui était fournie par le livre de Feydel qui « donnait en frontispice le portrait en pied de trois bergers couverts du manteau brun à capuchon ».

Page 4, ligne 5. — *Les bergers vous vendront du lait...* : En 1842 : « vous donnent ». — M. Souriau a fait justement remarquer que la correction est due à l'expérience, faite par Mérimée, de l'hospitalité « homérique » des bergers corses. Le 28 août 1839, pendant son voyage dans l'île, il écrivait à son ami Lenormant : « Point d'auberges. Pour vivre, il faut faire provision de lettres de recommandation, au moyen desquelles on est traité homériquement par les gens... »

—, ligne 21. — *Son habileté au tir du fusil...* : Il est possible que Mérimée ait emprunté ce trait au héros, alors célèbre déjà, des romans indiens de l'écrivain américain Fenimore Cooper. Le *Dernier des Mohicans* avait été traduit en 1826, la *Prairie* en 1827 et les *Pionniers* dès 1823. Comme Mateo, Œil-de-Faucon méprise les chevrotines et le petit plomb et se vante d'atteindre un animal, d'une seule balle, à un endroit déterminé (voir G. Courtillier, *art. cité*). Au reste, l'article de la *Revue trimestrielle* donnait cette indication précise, prise à l'historien Filippini : « Il n'y a pas jusqu'aux enfants de huit ou dix ans, qui à peine peuvent porter l'arquebuse, et néanmoins s'exercent toute la journée, de manière qu'ils touchent un but de la largeur d'un écu... »

Page 5, ligne 21. — *... trois filles (dont il enrageait)...* : Les insulaires « ne s'embarrassent guère de leurs filles » (*Revue trimestrielle*).

Page 6, ligne 10. — *... son oncle le caporale...* (et la note) : En 1842, Mérimée, qui avait constaté pendant son voyage que l'appellation de « caporale » n'était plus d'un usage courant, a rectifié ainsi le début de sa note : « Les capo-

raux furent autrefois les chefs que se donnèrent les communes corses quand elles s'insurgèrent contre les seigneurs féodaux. Aujourd'hui, on donne encore quelquefois ce nom à un homme qui, etc... » — Voir au début de *Colomba* (dont l'action est censée se dérouler à l'automne de 1819, mais où Mérimée décrit les mœurs observées par lui juste vingt ans plus tard) l'amusant quiproquo provoqué par l'emploi du terme. Le capitaine de la goélette nolisée par le colonel Nevil lui demande la permission de prendre à son bord un de ses parents, « c'est-à-dire le petit-cousin du parrain de son fils aîné », « officier aux chasseurs à pied de la garde », qui retourne en Corse, « son pays natal », « pour affaires pressantes » :

« ... Il commença un éloge en trois points de son parent, qu'il termina en assurant que c'était un homme très comme il faut, d'une famille de *Caporaux*...

« Le colonel et miss Nevil trouvèrent singulier qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût ainsi caporal de père en fils ; mais, comme ils pensaient pieusement qu'il s'agissait d'un caporal d'infanterie, ils conclurent que c'était quelque pauvre diable que le patron voulait emmener par charité... »

Pendant la traversée, le colonel traite le jeune homme avec familiarité et lui offre une pièce d'or. Orso della Rebbia explique d'abord qu'il est lieutenant en demi-solde, et puis : « — Pardon, colonel ; mais le quiproquo est admirable, et je ne l'ai compris qu'à l'instant. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres ; mais nos caporaux corses n'ont jamais eu de galons sur leurs habits. Vers l'an de grâce 1100, quelques communes, s'étant révoltées contre la tyrannie des grands seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent *caporaux*. Dans notre île, nous tenons à honneur de descendre de ces espèces de tribuns. » (*Colomba*, ch. II.)

Page 6, ligne 17. — ... *d'un bonnet pointu...* : Plus loin, Mérimée fait préciser par l'adjudant Gamba : « un bonnet pointu

de peau de chèvre ». C'était une erreur due à l'un de ses informateurs et qu'il constata de ses propres yeux en 1839. Dans l'édition de 1842, il substitue à son texte : « un bonnet pointu en velours noir ». Le bonnet des Corses n'a rien, en effet, de commun avec celui de Robinson Crusoé.

Page 6, ligne 18. — ... *couvert de haillons...* : Ces « haillons » sont précisés plus loin : il s'agit d'une vieille capote de soldat, en loques sans doute.

—, ligne 21. — ... *était un proscrit...* : En 1842, Mérimée substitue à « proscrit », dans toute sa nouvelle, le terme pour ainsi dire technique et d'emploi vulgaire : *bandit ;* mais il juge bon de glisser ici en note cet avertissement : « Ce mot est ici synonyme de proscrit. » Les deux termes sont employés l'un près de l'autre et dans le même sens (homme qui s'est mis lui-même ou qui a été mis hors la loi) par Victor Hugo dans *Hernani ;* il semble bien, d'ailleurs, que la rapide évocation des bandits corses dans *Mateo Falcone* ait inspiré au poète quelques traits de la large peinture qu'il a faite des bandits catalans dans son drame fameux :

Doña Sol.

Je vous suivrai.

Hernani.

Parmi mes rudes compagnons?
Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit !...

(*Hernani*, acte I, scène 2, vers 125-130.)

Page 7, note 2. — *L'uniforme des coltigeurs est...* : Le « bataillon de voltigeurs corses » avait été créé par ordonnance royale du 6 novembre 1822 ; son uniforme était bien brun, mais le collet et les parements en étaient verts (d'après la *Collection raisonnée des uniformes français de* 1814 *à* 1824, par E. Lami. Paris, 1825). D'où provient l'erreur de Méri-

mée? Il a dû la constater lors de son voyage ; car en 1842 il a fait la correction « était alors ». Les collets ont-ils été jaunes quelque temps, entre 1825 et 1829...?

Page 7, ligne 23. — ... *dans ta giberne... :* En 1842 : « dans ta *carchera* », et Mérimée explique, par une note : « Ceinture de cuir qui sert de giberne et de portefeuille. »

Page 8, ligne 8. — ... *dans une poche de cuir... :* Dans le texte de 1842, cette « poche », d'après les termes mêmes de la note de Mérimée, fait double emploi avec la « carchera ». Mais, en 1829, Mérimée imagine qu'elle pend, en plus de la giberne, à la ceinture de cuir.

—, ligne 14. — ... *dans un tas de foin... :* On a pu faire remarquer l'invraisemblance de ce détail ingénieux inventé par Mérimée : on ne trouve point en Corse la « maison rustique » de la France, avec cours, granges, etc... ; le fourrage n'existant pas au maquis, on ne voit guère de « tas de foin » devant la porte des maisons.

Page 11, ligne 9. — ... *car la cabane d'un Corse*, etc... : Le mot « cabane » convient-il bien? Oui, si l'on en croit l'ouvrage de Feydel dont s'inspire ici Mérimée : mais les autres auteurs du temps décrivent l'habitation du paysan corse comme un solide cube de pierre, rarement isolé dans la campagne, où toute une famille vit assemblée. Mérimée semble confondre la maison du notable paysan qu'est Mateo avec la cabane rudimentaire du pâtre. En 1842, il a effacé un détail : « une table *qui sert de lit...* ».

—, ligne 17. — ... *un coup de baïonnette...* : Les voltigeurs corses avaient pour armes non point le fusil à baïonnette, mais « une carabine, des pistolets et un sabre ».

Page 14, ligne 3. — ... *le combat que se livraient... et le respect dû à l'hospitalité :* L'auteur de l'article paru dans la *Revue trimestrielle* rapporte ces paroles d'un historien de 1749, où M. Charlier invite justement à reconnaître le sentiment profond sur lequel repose toute la « psychologie » de la nouvelle :

« ... J'ai vu offrir des sommes considérables à des gens pauvres et misérables pour enseigner à nos troupes la

retraite de certains bandits, contre lesquels on savait qu'ils avaient ce qu'on appelle *una inimicizia di sangue :* ils rejetaient cette proposition comme un affront. J'ai employé moi-même, en plusieurs cas semblables, toute ma rhétorique pour les persuader (sous l'appui d'une forte récompense) de nous fournir les moyens d'arrêter certains scélérats dont on voulait purger le pays, en leur promettant un secret inviolable : ils me répondaient qu'ils ne l'auraient pas fait quand il se serait agi de la fortune la plus considérable. » Dans le même article, Mérimée pouvait lire que « le droit d'hospitalité est vénéré parmi les Corses » et que, pour eux, « l'hospitalité a toujours été une sorte de religion ». Mais le même auteur avertissait aussi qu' « aujourd'hui » on risquerait de trouver quelques regrettables exceptions à cette rigueur traditionnelle, et qu' « un Corse n'est plus le type invariable de tous les Corses ».

Page 15, ligne 15. — *... à la ferme de Crespoli... :* « Lieu géographique inconnu en Corse » (Courtillier, *art. cité*). Mais Crespoli n'est-il point le nom du possesseur imaginaire de la ferme?...

—, ligne 25. — *... la femme... courbée péniblement... :* M. Charlier signale que Mérimée transcrit ici simplement l'indication très nette donnée par sa « source principale » : « ... Les Corses qui se croiraient déshonorés en se livrant au travail y condamnent impitoyablement leurs femmes... ce sont elles qui font ordinairement les transports de fourrage et des autres objets qu'on amène de la campagne à la ville » (*Revue trimestrielle*).

—, ligne 27. — *... ne portant qu'un fusil à la main, et un autre... :* « On sent que, dans un tel état de société, on ne doit jamais marcher sans armes ; aussi, les habitants des villes maritimes exceptés..., vous ne rencontrez pas un Corse qui ne soit pour ainsi dire en équipage de guerre » (*Revue trimestrielle*). — Même peinture dans *Colomba*, lorsque la sœur d'Orso arrive à Ajaccio accompagnée de son « écuyer » : « ... Elle était suivie d'une espèce de pay-

san, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture ; à la main, un fusil dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon de la selle : bref, en costume complet de brigand de mélodrame, ou de bourgeois corse en voyage » (*Colomba*, ch. V).

Page 16, ligne 5. — ... *un particulier bien famé...* : Expression populaire, spéciale surtout aux « rapports » établis par la gendarmerie et l'administration.

—, ligne 6. — ... *il n'y a point de Corse...* : En 1842, Mérimée atténue : « il y a peu de Corses ». Il semble qu'il ait rapporté de son voyage le souci de ne point irriter, par des affirmations trop absolues, la susceptibilité des insulaires. C'est ainsi que, peu de jours après la publication de *Colomba* dans la *Revue des Deux Mondes*, il écrivait à son ami Lenormant : « Je suis bien content que Mlle Colomba ne vous ait pas trop déplu. J'aurais pu ajouter à son portrait quelques touches qui l'auraient peut-être rendu plus ressemblant, mais j'ai craint l'*offensionem gentium...* » Et à un autre ami : « ... Si je n'avais pas craint de déplaire à trois ou quatre bandits de mes amis, j'aurais pu vous donner encore quelques touches de couleur locale, mais ici on ne m'aurait pas cru, et, quand je serais retourné en Corse, on m'aurait fait mourir *della mala morte...* »

—, ligne 25. — ... *l'emploi d'une bonne ménagère*, etc... : M. Charlier signale : — Cette idée paraît bien inspirée au conteur par certains détails d'une anecdote que l'anonyme auteur de l'article (dans la *Revue trimestrielle*) emprunte à Germanes : « L'un de ces Corses, renfermé dans la tour qui garde la plage, faisait un feu presque continu, aidé d'une femme qui suppléait au défaut de la main dont il était privé. Les deux autres, retranchés derrière un petit mur, tiraient à tout instant, parce que les trois femmes qui les secondaient chargeaient dans les intervalles. »

Page 18, ligne 7. — ... *ce n'était qu'un Français...* : « La

fierté du Corse lui inspire une sorte de mépris pour les étrangers... Abattu sous la tyrannie de Gênes, il se vengeait par le dédain, et il s'est habitué à dire : — *Ce n'est qu'un Génois !* L'homme de Lucques vient, chaque année, travailler son champ, et : — *Ce n'est qu'un Lucquois !*... Il lui est arrivé même de dire quelquefois : — *Ce n'est qu'un Français !*... » (*Revue trimestrielle.*)

VISION DE CHARLES XI

L'étrange histoire relatée dans cette nouvelle sembla tout de suite présenter, grâce à l'art du conteur, un caractère de réalité intense : au lendemain de sa publication dans *Mosaïque*, le comte de Loovenhielme, « envoyé du roi de Suède et de Norvège à la cour de France », se crut obligé de protester : sa lettre, datée du 13 juillet 1833 (par erreur, car elle parut en juin), fut insérée par la *Revue de Paris* (1833, t. LI, p. 249-250) sous le titre de *Démenti donné à un fantôme*. Il y cédait la parole à un « employé principal aux archives de Suède » qui affirmait que la tradition utilisée par Mérimée — tradition d'ailleurs courante en Suède depuis le milieu du XVIII^e^ siècle — s'appuyait sur des détails fantaisistes. Il résultait au moins de cette lettre que la *Vision de Charles XI* n'était point due à la seule imagination de Mérimée. M. Roger Peyre a retrouvé la « source » de cette nouvelle (*Revue d'histoire littéraire*, janvier-mars 1914).

C'est un curieux document conservé aux archives du ministère des Affaires étrangères : un fonctionnaire de ses amis en donna sans doute communication à Mérimée. Un journal allemand, le *Vaterlandischen Museum*, ayant publié, sous la forme d'une lettre datée du 16 juin 1810, le récit d'une visite au château de Gripsholm, situé dans une île du lac Mœlar, en Suède, un de nos diplomates en fit parvenir la traduction au ministère ; c'était l'époque — et M. Roger Peyre a omis de signaler ce point — où le roi Charles XIII, qu'une révolution avait installé sur le trône en 1808-1809, et qui était sans enfants, cherchait à s'assurer un héritier par adoption et songeait à choisir le maréchal Bernadotte.

L'auteur de l'article contait qu'au château de Gripsholm le roi Charles XI avait eu, jadis, une vision étrange, dont il avait, aussitôt, écrit la relation. Celle-ci, reproduite tout au long, était d'un style net et sobre, qui dut plaire à Mérimée.

En voici le texte :

Me trouvant, dit ce roi, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1676, plus tourmenté que de coutume par ma mélancolie habituelle, je m'éveillai vers onze heures et demie et je portai sur-le-champ les yeux du côté de la fenêtre. Je remarquai plus de clarté qu'à l'ordinaire dans la salle du trône, ce qui me fit demander au chancelier Bielke, qui se trouvait en ce moment dans mon appartement, ce que signifiait la clarté qu'on apercevait dans la salle et si le feu n'y aurait pas pris? Celui-ci me répondit que c'était le reflet de la lune que j'apercevais. Je fus satisfait de cette réponse et je tâchai de goûter un peu de repos. Mais un sentiment d'inquiétude m'agitant, je me retournai une seconde fois vers la fenêtre, où je fus frappé de découvrir la même clarté. Je répétai donc que les choses n'étaient pas dans l'état naturel, et le bien-aimé chancelier répondit encore que c'était le clair de la lune qui m'avait frappé. Le conseiller Bielke entra dans ce moment dans ma chambre pour savoir comment je me trouvais ; je me hâtai de demander à ce brave homme si le feu n'avait pas réellement pris à la salle du trône. Il fut un instant avant de répondre : « Grâce au ciel, me dit-il, c'est le clair de lune qui cause l'inquiétude de Votre Majesté. » J'étais un peu plus tranquille, lorsque, me tournant une troisième fois vers la fenêtre, il me sembla que je voyais plusieurs hommes. Alors, je me levai, je pris ma robe de chambre, j'allai à la fenêtre que j'ouvris et je vis très distinctement, cette fois, la salle éclairée et remplie d'hommes. « Messieurs, dis-je à ceux qui étaient avec moi, tout n'est pas dans l'ordre ici : vous êtes tous persuadés que qui craint Dieu ne doit rien craindre en ce monde. Je veux aller voir cependant ce que ceci signifie. » J'ordonne à l'un de ceux qui m'entouraient de faire venir le concierge pour m'apporter les clefs. Dès qu'il fut entré, je me rendis avec lui et tous ceux qui se trouvaient là vers une issue secrète et fermée, pratiquée dans mon appartement à la droite de la chambre à coucher de Gustave, fils d'Éric ; j'ordonnai au concierge d'en ouvrir la porte, mais il me supplia en tremblant de l'en dispenser. Je priai le chancelier Bielke de l'ouvrir lui-même, qui s'en excusa également. Je fis la même demande au conseiller du royaume, Oxenstierna, homme déterminé, qui me répondit : « Sire, j'ai bien fait serment à Votre Majesté de risquer ma vie et de verser mon sang pour elle ; mais j'ai de même juré de ne pas ouvrir cette

porte. » Je commençai moi-même à me troubler. Cependant, m'étant un peu remis, je pris la clef et j'ouvris moi-même la porte. L'appartement et le parquet étaient couverts d'un drap noir ; nous nous mîmes à trembler et nous gagnâmes pourtant l'entrée de la salle du trône ; je chargeai le concierge d'en ouvrir la porte, qui me conjura, ainsi que tous les autres, de l'en épargner. Je fus encore une fois obligé d'ouvrir moi-même ; mais j'avais à peine le pied dans la salle que le trouble dont je fus saisi me força d'en sortir promptement. M'étant fait soutenir un moment, je dis à ceux qui étaient près de moi que s'ils voulaient me suivre nous verrions ce que c'était et que peut-être Dieu nous découvrirait quelque chose. Ils y consentirent en tremblant. Aussitôt que nous fûmes entrés, nous vîmes une grande table, autour de laquelle étaient seize hommes vénérables qui avaient devant eux de grands livres. On voyait au milieu un jeune roi de seize, dix-sept ou dix-huit ans, une couronne sur la tête et un sceptre à la main. A la droite du jeune roi, nous vîmes un seigneur de haute taille et d'une belle figure qui paraissait âgé de quarante ans et dont l'extérieur annonçait la probité ; à sa gauche se trouvait un vieillard d'environ soixante-dix ans. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le jeune roi secoua plusieurs fois la tête quand tous ces hommes vénérables frappaient fortement leurs livres avec la main. Je détournai un instant mes regards du jeune roi et j'aperçus tout à côté de la table deux billots et deux bourreaux qui, les manches retroussées, abattirent l'une après l'autre plusieurs têtes. Le sang qui coulait abondamment inonda bientôt le parquet. Dieu m'est témoin que j'éprouvai dans ce moment une frayeur mortelle. Je portai les yeux sur mes pantoufles, sur lesquelles je croyais que le sang avait rejailli ; mais je n'en pus découvrir aucune trace. Tous ceux qu'on venait de décapiter étaient pour la plupart de jeunes seigneurs. J'éloignai mes regards de cette scène ensanglantée pour les reporter du côté de la table, derrière laquelle on découvrait, dans l'un des coins de la salle, un trône presque renversé et près de lui un homme qui paraissait être le souverain dont l'âge annonçait quarante ans. Je me sentis frissonner, trembler et je tâchai de regagner la porte d'où je me mis à crier à haute voix : « Quelle est la voix du maître qu'il faut écouter ! Mon Dieu, quand doit arriver tout ce que je vois? » On ne me répondit pas. Je m'écriai encore : « Grand Dieu ! dans quel temps s'accomplira tout cela? » Je n'eus pas plus de réponse que la première fois. Le jeune roi se mit à remuer la tête, tandis que les vénérables recommencèrent à frapper de leurs mains leurs grands livres. Je criai une troisième fois, plus fort qu'auparavant : « Oh ! mon

Dieu, apprends-moi quand ces événements doivent avoir lieu. Daigne au moins m'apprendre ce que je dois faire. » Ici le jeune roi me répondit : « Il ne se passera rien de ton temps, mais tout s'accomplira sous le règne du sixième roi qui te succédera. Il sera de l'âge et de la figure que tu me vois et je te révèle que son tuteur ressemblera à celui qui est auprès de moi. A la chute du roi, de jeunes seigneurs le porteront au trône dans un âge avancé ; mais ce tuteur qui, pendant son règne — poursuivit le jeune souverain — veut enfin fixer la fortune chancelante de l'État et le trône, est consolidé, en sorte que la Suède n'eut et n'aura même jamais un roi plus grand que celui placé devant toi. Le peuple suédois sera heureux sous son gouvernement ; il atteindra une grande vieillesse et éteindra toutes les dettes du royaume qui aura de plus, à sa mort, plusieurs millions au trésor. Cependant, pour obtenir l'affermissement du trône, jamais le passé ni l'avenir n'offriront d'exemple du sang qui sera versé en Suède. Donne-lui, en ta qualité de roi, les meilleurs avertissements. » A peine les mots étaient-ils achevés que tout disparut à nos yeux et nous nous trouvâmes seuls avec nos lumières. Nous nous retirâmes frappés d'un étonnement facile à concevoir. En rentrant dans la chambre noire, nous ne fûmes pas moins surpris de voir que tout avait disparu et que les choses s'y trouvaient dans l'ordre accoutumé. Remonté dans mon appartement, je me mis à écrire le mieux qu'il me fut possible tout ce que nous avions vu et entendu. Ces avis seront cachetés et remis successivement à chaque nouveau roi qui ouvrira la lettre et la recachètera après l'avoir lue. Son contenu est en tout conforme exactement à la vérité. Pour plus d'authenticité, je prends ici Dieu notre juge à témoin du serment que je fais. Signé : *Charles XI, roi actuel de Suède.*

Que signifie cet extraordinaire document? M. Th. Westrin, chef de section aux Archives du royaume à Stockholm, affirma à M. R. Peyre qu'il remontait seulement à l'année 1742 ; le trône de Suède était alors occupé par la reine Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, qui, sans enfants, s'occupait d'assurer sa succession ; deux prétendants la disputaient : le prince héritier de Danemark et le prince de Holstein-Gottorp, protégé de la Russie, qui finit par l'emporter ; les partisans du premier avaient inventé et répandu dans le public la prophétique *Vision de Charles XI :*

« Mais, explique Westrin, on ne trouve aucun procès-ver-

bal authentique qui atteste la prédiction en
n'existe aucun document, aucun texte relatifs
contemporains de la date où on l'a placée
Charles XI, aucun des personnages énumérés
ne vivait à la date prétendue », c'est-à-dire en

Mérimée fut-il instruit de ces détails? Co
document était une supercherie littéraire? I
moins frappé de ce fait incontestable : fabriq
texte de la « vision » semble d'avance annon
des événements qui ne se déroulèrent qu'e
année-là, le fils du prince de Holstein-Gottorp,
héritier de Suède en 1743 et roi en 1751, régnai
sous le nom de Gustave III ; une conspiration
dont il avait diminué les privilèges, fut ourd
dans la nuit du 15 au 16 mars, au bal masqué
jeune noble Ankarstroem l'abattit d'un coup
bout portant. Le fils de Gustave III, âgé de
fut proclamé roi sous le nom de Gustave IV a
de son oncle le duc de Sudermanie, qui, en
fit déposer et lui succéda sous le nom de
c'est ce dernier roi de la race des Wasa qui
Bernadotte pour héritier.

Une comparaison attentive de la nouvell
original de la « vision » montrerait, d'ailleurs,
adroitement, a souligné ou modifié un certa
traits, afin de mieux mettre en valeur le car
tique du récit. Au reste, comme pour bien
entendait traiter le sujet avec quelque libert
les noms des compagnons de Charles XI et
médecin au « conseiller du royaume ». Avec u
enfin, il a détaché les gestes des personnag

Page 25, ligne 16. — *Charles XI, père du fameux [Char]les XII... :* Charles XI, roi de Suède, monta sur le [trô]ne à l'âge de cinq ans, en 1660, et ne prit le gouverne[ment] personnel du royaume qu'à partir de 1672. C'est en [1680] que les États de Suède lui déférèrent l'autorité abs[olue]. Il mourut en 1697.

Page 27, ligne 25. — ... *qui regarde le lac Mœlar... :* S[tock]holm, capitale de la Suède, est bâtie sur huit îl[ots] deux presqu'îles, entre le lac Mœlar et la mer.

Page 29, ligne 29. — ... *une vingtaine de vos trabans...* [Mot] l'allemand *trabant*. Ce sont les hallebardiers de la [garde] royale.

Page 30, ligne 22. — « *Avec l'aide de Dieu!* » : For[mule] rituelle d'exorcisme destinée à chasser le démon.

Page 31, ligne 1. — ... *trophées des soldats de Gu[stave] Adolphe... :* Gustave-Adolphe, ou Gustave II, surno[mmé] le Grand, né en 1594, fut roi de Suède de 1611 à 1632. [Son] génie militaire assura l'hégémonie de la Suède dans [l'Al]lemagne du Nord pendant la seconde période de la g[uerre] de Trente ans. Chef du parti protestant, il fut vainc[queur] aux batailles de *Leipsick* (1631) et de *Lutzen* (1632), [où] périt d'un coup de pistolet dans cette dernière renco[ntre]. Au début de son règne, il avait battu le Danemark, [la] Russie ; Mérimée énumère les « trophées » de ses [trois] campagnes principales, dans un ordre inverse de l'[ordre] chronologique.

Page 31, ligne 21. — ... *avant que Wasa en eût fa[it un] royaume... :* Après avoir fait partie, pendant le m[oyen]

se fit proclamer roi et en 1540 déclara le trône héréditaire dans sa maison.

Page 34, ligne 20. — *... si l'on se rappelle la mort de Gustave III... :* Gustave III, né en 1746, devint roi en 1771. L'année suivante, il réussit à faire accepter aux États une Constitution qui restituait l'autorité monarchique, affaiblie depuis la mort de Charles XII par les empiétements de la noblesse et du Sénat. Son règne fut employé à défendre cette Constitution. En 1788, la Russie soutint l'opposition de la noblesse : Gustave III dut engager contre elle une guerre importante, dont le Danemark profita pour l'attaquer. Après avoir remporté une victoire navale sur la Russie, il signa la paix avec elle à Varela et imposa à l'ordre de la noblesse l'*acte d'union et de sûreté* qui achevait le rétablissement de la monarchie absolue en remettant au roi seul le droit de paix et de guerre. De ce jour, la noblesse conspira pour sa perte, sous la direction du comte de Horn. Dans la nuit du 15 au 16 mars 1792, au milieu d'un bal masqué donné à la cour, Ankarstroem, gentilhomme suédois, tira un coup de pistolet à bout portant sur le roi, qui mourut quinze jours plus tard. Arrêté et jugé, Ankarstroem fut décapité après avoir eu le poing coupé.

Gustave IV n'avait que quatorze ans lorsqu'il succéda à son père Gustave III ; son oncle, le duc de Sudermanie, fut déclaré en même temps son tuteur et le régent du royaume. Devenu majeur, Gustave IV eut un règne malheureux ; il perdit la Finlande que lui enleva la Russie et, après avoir mécontenté à la fois la noblesse et le peuple, fut déposé par la Diète en 1809. Il vécut ensuite à l'étranger et mourut en Suisse en 1837. Le duc de Sudermanie fut proclamé roi à sa place sous le nom de Charles XIII ; n'ayant pas d'enfants, il adopta d'abord et fit désigner pour son successeur le prince de Holstein-Augustenbourg, puis, quand celui-ci mourut prématurément en 1810, le général Bernadotte.

C'est cette fin dramatique et douloureuse de la dynastie

des Wasa que fait présager la « vision » du roi Charles XI. Et Mérimée lui-même invite le lecteur, pour donner tout son sens au conte, à s'en remémorer ce qu'on pourrait appeler les « dessous historiques ».

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE

On ne saurait dire avec précision où Mérimée a puisé le thème précis de cette nouvelle ; rien n'empêche de croire qu'il a pris pour point de départ le récit de quelque officier.

M. Julien Boitel, ancien inspecteur général de l'Université, en publiant l'*Enlèvement*, vers la fin du dernier siècle, dans un recueil de morceaux choisis pour les classes (*Les meilleurs auteurs français*, Delagrave, éditeur), y a joint cette note : « Le jeune lieutenant de Fontainebleau se nommait Pasquier ; c'est lui qui raconte cette scène. » Ce nom correspond à l'indication de Mérimée : « Toutes les fois que j'ai été blessé (explique le capitaine) l'officier auprès de moi a reçu quelque balle mortelle et... leurs noms commençaient toujours par un P. » Ce lieutenant serait alors quelque parent du célèbre « chancelier Pasquier », dont on sait l'intime liaison avec la comtesse de Boigne ; c'est à son salon que ferait allusion Mérimée : « Je pensai au plaisir de raconter la prise de la redoute dans le salon de M^me^ de B., rue de Provence. » En 1827, M^me^ de Boigne habitait, en effet, 12, rue de Provence, d'après l'*Almanach royal.* (Communication de M. Maurice Parturier.)

L'influence du récit s'est combinée dans l'imagination de Mérimés avec celle du livre où le comte de Ségur venait de raconter la campagne de Russie (*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, 1824).

La prise de la redoute de Schwardino ou Chevardino (nom altéré par Mérimée en Cheverino) est un des épisodes les plus fameux de la campagne de 1812 ; ce fut le prélude de la victoire de la Moskowa. Le 5 septembre, l'armée de Kutusof interrompait sa retraite pour couvrir Moscou et faisait front à l'armée française dans une vaste plaine que

bordaient à droite la route de Smolensk, à gauche, une autre route et la Kolotcha, au fond, la Moskowa ; presque au centre de la plaine et appuyé sur la Kolotcha, un ouvrage fortifié était la clef du champ de bataille : la redoute de Schwardino, fortement tenue par les Russes. Napoléon, vers le soir, donna l'ordre à la cavalerie de Murat et à la division d'infanterie du général Compans (dit le preneur de redoutes) d'enlever l'ouvrage coûte que coûte. Les assaillants arrivèrent sans trop de peine sur les premières fortifications ; mais là, les Russes opposèrent une résistance acharnée ; pendant trois quarts d'heure, les deux partis se fusillèrent à bout portant. Quand Murat et Compans purent se dire enfin maîtres de l'ouvrage, il était plein de cadavres ; d'après Thiers, nous avions perdu de 4 à 5,000 hommes, les Russes de 7 à 8,000... Ce fait d'armes sanglant demeura fameux ; longtemps dans l'armée, pour le désigner, on dit tout court : « la prise de la redoute... ». — M. L. Pinvert, dans la *Revue des Études historiques* (mai-juin 1914), a étudié ce que le récit de Mérimée doit aux données de l'histoire.

Ce récit fut vite célèbre, presque à l'égal de *Mateo Falcone*. Victor Hugo, dans le *Cimetière d'Eylau* (*Légende des siècles*, nouvelle série, 1877), paraît bien s'en être souvenu ; lui aussi, comme Mérimée, il montre une grande bataille aperçue à travers le raccourci d'un épisode essentiel : le cimetière, comme la redoute, est la clef du combat : le récit est fait ici par un lieutenant, là par un capitaine ; mais la bravoure pleine d'entrain et de bonne humeur que Victor Hugo prête à ses héros contraste avec le courage fataliste et sombre des personnages de Mérimée.

Page 37, ligne 1. — *Un militaire de mes amis... me conta un jour... :*

> A mes frères aînés, écoliers éblouis,
> Ce qui suit fut conté par mon oncle Louis...
>
> (Début du *Cimetière d'Eylau*.)

—, ligne 2. — *... mort de la fièvre en Grèce, il y a quelques années* : Ces deux indications feraient croire que l'informateur de Mérimée était au nombre des volontaires phil-

hellènes qui, dès 1822 et 1823, portèrent secours aux Grecs sous le commandement du colonel Favier ; car l'expédition que la France envoya en Morée eut lieu non point « quelques années » avant 1829, mais en 1828.

Page 37, ligne 23. — ... *de l'école de Fontainebleau... :* Légère erreur : l'École militaire, établie à Fontainebleau en 1803, avait été transférée à Saint-Cyr en 1808.

Page 40, ligne 15. — ... *je pensai au plaisir de raconter... :* Mérimée s'est peut-être souvenu du passage où, dans *Cinq-Mars*, Vigny raconte l'enlèvement du bastion de la Rochelle par les cavaliers de la Maison du roi : « Messieurs, nous raconterons cela à nos maîtresses à Paris ! s'écria Locmaria en jetant son chapeau en l'air... » (*Cinq-Mars*, chap. IX). Mais déjà dans Joinville on voit le comte de Soissons qui, au plus fort de la bataille de la Mansourah, crie au sénéchal « qu'ils parleront de cette journée dans les chambres des dames ».

Page 41, ligne 4. — ... « *non bis in idem* »... : Axiome juridique : « on ne sévit pas deux fois contre le même crime ».

—, ligne 14. — *Toutes les fois que j'ai été blessé... :* Dans la *Partie de trictrac*, le lieutenant Roger, avant la bataille navale, a le même pressentiment fatal.

—, ligne 29. — ... *du côté de la gorge... :* En termes de fortification, la *gorge* est une entrée étroite et resserrée d'un ouvrage, ménagée du côté de l'armée qui l'a construit pour s'en couvrir.

Page 43, ligne 5. — ... *tenant une lance à feu... :* La lance à feu, dite encore boutefeu, était un long manche de bois auquel on attachait une fusée destinée à mettre le feu à la charge de poudre des canons.

Page 44, ligne 4. — ... *j'entends crier :* « *Victoire !* » : Comparer Victor Hugo :

> Soudain, le feu cessa, la nuit sembla moins noire ;
> Et l'on criait : Victoire ! et je criai : Victoire !
>
> (Le *Cimetière d'Eylau.*)

Page 44, ligne 12. — *Le colonel*, etc... : On peut comparer toute cette fin à celle du *Cimetière d'Eylau :*

> Je vis mon colonel venir l'épée en main.
> — Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée?
> — Par vous, dit-il... » La neige étant de sang baignée,
> Il reprit : — C'est bien vous, Hugo? C'est votre voix?
> — Oui. — Combien de vivants êtes-vous ici? — Trois.

D'après Philippe de Ségur, le lendemain de l'action, le colonel du 61e présenta à Napoléon son régiment reconstitué à deux bataillons : — Où est le troisième bataillon? — Dans la redoute, Sire. »

TAMANGO

Il n'est pas surprenant que Mérimée ait mis en scène une histoire de négrier ; la curiosité de l'opinion était orientée, aux environs de 1830, vers la question de la traite des noirs. Le Congrès de Vienne, en 1815, avait aboli le commerce des esclaves et la traite maritime ; mais il avait seulement posé un principe auquel, plus ou moins ouvertement, avec la complicité plus ou moins avouée des autorités de surveillance, des trafiquants de toutes les nations continuaient de contrevenir. Depuis 1825 environ, des discussions passionnées s'étaient instituées, dans la presse, dans les salons, dans les Parlements de France et d'Angleterre, entre « abolitionnistes » et « esclavagistes ». Généreusement, l'opinion publique commençait de s'émouvoir. Les écrivains, au nom du pittoresque et de la sensibilité, favorisaient ce mouvement : Victor Hugo, dans *Bug-Jargal* (1820 et 1826), Mme de Duras, dans *Ourika*, peignaient les noirs sous des couleurs sympathiques. Mérimée obéissait donc, d'abord, à la mode.

Il suivait aussi l'impulsion de tout un groupe de ses amis. M. P. Trahard a conjecturé que l'idée d'écrire *Tamango* a pu lui venir dans le salon d'Abel Stapfer, où la jeune Américaine miss Wright prêchait avec ardeur l'abolition de l'esclavage. M. Léon Vignols, depuis lors, a confirmé cette

hypothèse dans un article du *Mercure de France* (15 décembre 1927), où il a nettement précisé « les sources de *Tamango* ».

Le pasteur Stapfer avait fondé en 1821, avec le baron de Staël, la « Société de morale chrétienne » qui se proposait d'obtenir l'abolition de l'esclavage en éclairant l'opinion sur cette plaie sociale. Mérimée connut certainement chez lui le baron de Staël, qui ne mourut qu'en 1827, et qui, en 1825, avait procédé lui-même sur les quais de Nantes à une enquête touchant les abus de la traite. Il put causer aussi avec d'autres abolitionnistes des plus actifs, comme Victor Schœlcher, qui préparait alors ses voyages d'enquête dans les pays à esclaves.

A ces « sources » orales s'ajoutent des documents d'un intérêt capital. Par ses amis, Mérimée connut, « s'il ne la connaissait déjà, dit M. Léon Vignols », la « célèbre brochure « de Clarkson : *Le cri des Africains contre leurs oppresseurs*, « ou Coup d'œil sur le commerce homicide appelé Traite des « Noirs, édition française de la Société de morale chrétienne, « accompagnée d'une grande planche pliée donnant les « coupes, horizontale et verticale, du navire négrier *le* « *Brookes*, de Liverpool, « construit pour le trafic des Noirs, « fait pour contenir 450 nègres, mais en ayant souvent con- « tenu jusqu'à 600 ». Cette planche, « dressée par ordre du « Parlement britannique », montre l'encaquement des « nègres à bord... »[1]. Une autre édition de cet ouvrage parut, « presque en même temps, « à Paris, chez les Marchands de « nouveautés », précédée « d'Observations préliminaires par « M. Grégoire, ancien évêque de Blois ».

La Préface de Clarkson indiquait à Mérimée le nom et les travaux de l'explorateur anglais Mungo-Park, disparu, vers la fin de 1805, dans la région du Niger : les relations de ses deux voyages avaient été traduites en français ; il les lut

1. On trouvera ce document et quelques autres, ainsi que des renseignements sur la manière barbare dont la traite était pratiquée encore à la fin du XVIII^e siècle, dans l'ouvrage récent de M. Gaston Martin : *Nantes au XVIII^e siècle ;* t. II : *L'ère des Négriers* (1714-1774).

et en tira maint détail sur les mœurs des peuplades du Sénégal[1]. Clarkson lui faisait connaître, en outre, le « *Résumé des interrogatoires relatifs à la traite*, qui ont eu lieu devant le Comité général de la Chambre des Communes en 1789 et 1790 ». Mérimée lut sans doute ou consulta ces ouvrages avec son avidité ordinaire. Vers le même temps, les romans de Fenimore Cooper, qui venaient d'être traduits (le *Pilote* dès 1823, le *Corsaire rouge* et les *Écumeurs de la mer* en 1828), lui fournirent maint détail concernant la navigation et la vie maritime.

Il avait, d'ailleurs, dans sa famille même, « un cousin marin » — Jean-Auguste Marc, alors lieutenant de vaisseau[2] — avec qui, en 1826 ou 1827, il pouvait s'entretenir des choses maritimes ; car on lit, dans l'une de ses lettres à Mlle Sophie Duvaucel, lettre non datée, mais que son en-tête reporte à 1831 : « ... Un cousin marin très bon diable, que j'aime de tout mon cœur, est arrivé hier d'Alger. Je ne l'avais pas vu depuis plus de trois ans. Je ne sais quand je le reverrai... Je passerai toutes les soirées avec lui... »

Ainsi préparée par de nombreuses influences et par des lectures précises, la conception de *Tamango* fut déterminée, semble-t-il, par le retentissement qu'obtint en France, en 1828 et en 1829, un nouvel ouvrage sur l'esclavage : « *Précis historique de la traite des noirs*, par Joseph-Elzéar Morenas, ex-employé au Sénégal, en qualité d'agriculteur-botaniste. Paris, 1828, chez l'auteur et chez F. Didot. » Ce livre ralluma les polémiques ; Morenas adressa plusieurs pétitions à la Chambre des députés pour réclamer des mesures contre les trafiquants de chair noire. Malheureusement, reparti pour le Caucase, il mourut en Mingrélie en 1829.

Dans les livres de Morenas et de Clarkson, Mérimée pouvait trouver plus d'un « sujet » dramatique de nouvelle : des

1. Voir plus bas la note relative au *Mama-Jumbo*.

2. « Il reçut, le 1er mars 1831, le brevet de capitaine de corvette qu'il attendait depuis quinze ans. » Mérimée était alors chef de bureau du Secrétariat général au ministère de la Marine. Il paraît avoir beaucoup aimé ce cousin. Voir *Précisions sur Mérimée* par M. Parturier (*Revue de Paris*, 1er septembre 1932).

négriers jetant une partie de leur cargaison humaine à la mer, soit pour retarder la poursuite d'un croiseur, soit pour enrayer une épidémie déclarée subitement à bord ; l'ophtalmie des nègres contaminant l'équipage de tout un navire qui, conduit par des aveugles, se perdit corps et biens, etc... Il se contenta du récit, plus sobre, d'une révolte à bord. M. Léon Vignols pense qu'il en a trouvé l'indication dans le *Traité des assurances* d'Emerigon, édition 1826-1827, t. I, p. 392-395, où est racontée l'aventure survenue en 1774 au « petit brigantin » *le Comte d'Estaing*. La voici, d'après le résumé de M. Vignols :

Le *Comte d'Estaing* fait voile de Gorée pour la Martinique avec trente-trois esclaves, mais aussi avec un équipage de dix-neuf hommes, presque tous en proie aux fièvres, dont le capitaine était mort, ainsi que le maître d'équipage. En cours de route, révolte soudaine et générale des noirs : ils s'emparent de fusils, tuent le nouveau second, blessent plusieurs hommes. Les survivants se barricadent sur le pont : ils y restent quatre jours, n'ayant pas d'autre aliment que l'eau-de-vie d'un barillet qui se trouvait là. Le brigantin allait au gré du vent.

Le cinquième jour, on aperçoit un petit bâtiment, le senau bordelais *la Brunette*, auquel on fait des signaux désespérés. Gasqui, le nouveau capitaine du brigantin, s'y réfugie avec ses gens, laissant sur le *Comte d'Estaing* un novice malade et un petit mousse retenu de force par les nègres. Le senau parvient à la Martinique, où Gasqui fait son rapport.

Pendant ce temps, sur le brigantin abandonné, les esclaves jouissent quelque temps de leur liberté, mais bientôt s'inquiètent, ignorant tout de la navigation : le navire courait au hasard. Finalement, il vient s'échouer sur un îlot des Lucayes, où les noirs se réfugient. Un bateau anglais, qui se trouvait là, enlève tout à bord du *Comte d'Estaing* et met le feu au navire. Des habitants anglais d'îles voisines réussissent à capturer sept des esclaves du brigantin ; le chef de ces malheureux, pour échapper à une nouvelle servitude, se noie volontairement. On ignore ce que devinrent les autres nègres ; on croit qu'ils sont morts de misère. Du novice et du mousse, jamais de nouvelles.

L'atmosphère générale de son conte, les détails techniques, le sujet même venaient ainsi à Mérimée de ses con-

versations ou de ses lectures. Mais on peut croire qu'il ne doit qu'à lui seul le personnage central de Tamango ; le chef nègre est le frère de Mateo Falcone : à travers la différence des civilisations, dans l'âme de l'un comme dans celle de l'autre, ce que Mérimée discerne et peint, c'est l'énergie et la primitive férocité.

Page 47, ligne 3. — *Au combat de Trafalgar... :* Le 21 octobre 1805, près du cap de ce nom, à l'entrée du détroit de Gibraltar, l'amiral anglais Nelson (qui fut tué ce jour-là à son poste de commandement) surprit et battit les escadres de la France et de l'Espagne.

—, ligne 12. — *... d'un lougre... :* Petit bâtiment de guerre à deux mâts.

—, ligne 15. — *La paix... :* La paix avec l'Angleterre, conclue en 1814, lors de la première Restauration.

Page 48, ligne 17. — *... d'un brick... :* Plus grand que le *lougre*, le *brick* ne porte comme lui que deux mâts : un grand mât et un mât de misaine. Le nom vient de l'anglais *brig ;* en 1831, une décision de l'amiral de Rigny, ministre de la Marine, prescrivit, à la suite d'un rapport d'Auguste Jal, que désormais *brig* serait l'orthographe officielle ; néanmoins, la forme *brick* prévalut, bien qu'en anglais ce mot signifie : une brique (L. Vignols).

—, ligne 21. — *Il coulut que les entreponts... :* Toute la description qui suit a été faite par Mérimée d'après la planche illustrant la brochure de Clarkson et les explications du chapitre IV de cette brochure qui s'y rapportent.

—, ligne 22. — *... trois pieds quatre pouces... :* Au plus un mètre et dix centimètres.

Page 49, ligne 10. — *... cinq pieds en longueur... :* Un mètre soixante-deux centimètres.

—, ligne 10. — *... et deux en largeur... :* Soixante-trois centimètres.

—, ligne 14. — *... des hommes comme les blancs... :* Mérimée, de qui le ton imite, dans tout ce passage, l'ironie âpre de Montesquieu, s'est-il souvenu de quelques lignes de l'*Esprit des Lois*, au chapitre de l'Esclavage des Nègres?

« Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes : parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens » (*L'Esprit des Lois*, XV, 5).

Page 49, ligne 17. — *Les inspecteurs ne découvrirent pas... :* A la suite de son conte *Un Négrier*, paru en 1833 dans les *Scènes de la vie maritime*, Auguste Jal conte cette anecdote dans ses « pièces justificatives » : « Si en juin 1831 on avait passé une inspection minutieuse des bâtiments qui sortaient du Havre, le fait suivant n'aurait pas eu lieu. M. d'Hautefort avait été nommé vice-consul à la résidence de Bolivia. Il n'y avait pas de navire de guerre pour le transporter à son poste : le gouvernement arrangea son passage avec un navire du Havre. M. d'Hautefort embarqua. Le navire partit : il devait aller au Brésil, où le vice-consul avait des dépêches à déposer ; il alla en Afrique : c'était un négrier qui faisait le marchand. Obligé de débarquer sur les côtes, M. d'Hautefort y tomba malade, peut-être y est-il mort. Eh bien ! que vous semble de cette histoire? » (Cité par M. L. Vignols.)

Page 50, ligne 4. — ... *la rivière de Joale... :* Joale ou Joal, port de la colonie actuelle du Sénégal, cercle de Thiès, est éloigné du pays des Mandingues dont Mérimée (voir plus loin la note à « Mama-Jumbo ») prête les mœurs aux nègres de *Tamango*. M. René Musset, en géographe scrupuleux, croit pouvoir affirmer que « Mérimée ne s'est pas piqué d'exactitude ».

—, ligne 19. — *Il était vêtu... :* M. L. Vignols fait remarquer qu'à sa connaissance, dans les relations des explorateurs que Mérimée a pu lire, aucun chef noir n'est représenté sous un pareil accoutrement. Cependant, si Mérimée a peut-être accentué ici la couleur, il est difficile de croire qu'il ait inventé le tableau.

Page 51, ligne 8. — ... *qui passe la revue d'un général... :* Mérimée a corrigé heureusement en 1842 : « *qui passe à la revue devant un général* ».

—, ligne 14. — ... *la langue yolofe... :* La tribu des Yolofs

ou Ghiolofs était la plus puissante des tribus du Sénégal et comprenait les plus beaux et les plus noirs de tous les nègres de la côte.

Page 51, ligne 24. — *Ils parurent sur une longue file... :* La description de la façon dont se meut la colonne des esclaves en marche est empruntée à la relation de Mungo-Park.

Page 54, ligne 2. — *... à la représentation des « Vêpres Siciliennes »... :* Tragédie de Casimir Delavigne, représentée à l'Odéon en 1819 avec un grand succès.

Page 55, ligne 17. — *... les croiseurs... :* Les croiseurs anglais, depuis le traité de Vienne qui proscrivait la traite, avaient mission de pourchasser les navires négriers.

Page 59, ligne 6. — *Point de maladies contagieuses. :* C'était le fléau qui désolait la plupart des cargaisons humaines entassées dans les navires négriers. On redoutait principalement la dysenterie, l'ophtalmie purulente et le scorbut qui se communiquaient souvent aux hommes de l'équipage (voir plus haut la notice). On admettait qu'en moyenne, sur cinq nègres transportés, un seulement arrivait bien portant à destination.

Page 60, ligne 25. — *... Mama-Jumbo :* Presque en même temps, M. Alexander Haggerty Krappe (*Revue d'histoire littéraire*, 1928) et M. René Musset (*Annales de Bretagne*, t. XXXVIII, 1928-1929) ont indiqué la « source » précise à laquelle Mérimée a pris le nom et la légende du « Croquemitaine des nègres ». Le récit de l'interprète suit d'assez près une page de l'explorateur Mungo-Park, qui visita, de 1795 à 1797, la région comprise entre la côte de Gambie et le haut Niger. Sa relation : *Travels in the Interior Districts of the Africa*, eut trois éditions anglaises en 1799 ; la seconde fut traduite en français : *Mungo-Park. Voyage à l'intérieur de l'Afrique*, traduit par J. Castéra. Paris, Dentu, 1800, 2 vol. in-8°. — Voici, d'après cette traduction, le passage relatif au Mama-Jumbo ;

Mérimée, d'ailleurs, qui lisait couramment l'anglais, a pu remonter au texte original :

... Le 8 [décembre 1795], nous atteignîmes Kolor (aujourd'hui Koulou, dans la colonie du Soudan français), ville considérable. En y entrant (texte anglais : *near the entrance into which ;* « près de l'entrée qui y menait »), je remarquai qu'on avait appendu à un arbre une espèce d'habit de masque fait d'écorce d'arbre et qu'on me dit appartenir au mombo-jombo (anglais : *Mumbo-Jumbo*). Cet étrange épouvantail se trouve dans toutes les villes mandingues, et les nègres payens s'en servent pour tenir leurs femmes dans la sujétion. Comme la polygamie leur est permise, ils épousent ordinairement autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir. Souvent ces femmes sont jalouses les unes des autres ; les discordes, les querelles se multiplient, et l'autorité du mari ne lui suffit pas pour établir la paix dans son ménage. Alors, il a recours au mombo-jumbo, dont l'interposition est toujours décisive.

Cet étrange magistrat, qu'on suppose être le mari lui-même, ou quelqu'un instruit par lui, se déguise sous l'habit dont je viens de parler, et, armé d'une baguette, signe de son autorité, il annonce son autorité en faisant des cris épouvantables dans les bois qui sont auprès de la ville. C'est toujours le soir qu'il fait entendre ses cris, et, dès qu'il est nuit, il entre dans la ville et se rend au *bentang* (que, plus loin, Mungo-Park définit : une espèce de théâtre qui sert de halle et de maison commune), où, aussitôt, tous les habitants ne manquent pas de s'assembler.

On peut croire aisément que cette apparition ne fait pas grand plaisir aux femmes, parce que, comme celui qui joue le rôle de mombo-jombo leur est essentiellement inconnu, chacune d'elles peut soupçonner que sa visite les concerne. La cérémonie commence par des chansons et par des danses, qui durent jusqu'à minuit. Alors, le mombo désigne la femme coupable. Cette infortunée est saisie à l'instant, mise toute nue, attachée à un poteau, et cruellement frappée de la baguette du mombo, au milieu des cris et de la risée de tous les spectateurs. Il est à remarquer que, dans ces occasions, ce sont les femmes qui crient le plus fort contre la malheureuse que l'on châtie. Le point du jour met un terme à cette farce indécente et barbare.

On remarquera facilement les transformations que

Mérimée a fait subir à ce texte inspirateur et les additions qu'il y a apportées : 1° le « Mumbo-Jumbo » ou « mombo-jumbo » est devenu « Mama-Jumbo », pour une raison d'euphonie sans doute ; 2° son apparition est précédée et accompagnée « d'une musique étrange » ; son aspect même est rendu plus pittoresque, sa stature élevée aux proportions de la taille d'un géant ; une citrouille « creusée et garnie d'une chandelle allumée » remplace le « masque d'écorce » ; le drap blanc évoque l'aspect des fantômes conçus par l'imagination européenne. La lente entrée en scène du monstre est longuement décrite ; 3° surtout le sens de cette institution à la fois grotesque et fantastique est altéré à dessein. Le « mombo-jumbo » authentique intervient pour régler les querelles intestines surgies entre les épouses des nègres polygames, chez qui, d'après les voyageurs, le sentiment de la jalousie conjugale est assez rare, et il désigne, d'autorité, sa victime ; — le « Mama-Jumbo » de Mérimée a été inventé pour punir les femmes qui trompent leurs maris ; il obtient d'elles, par la terreur, un aveu préalable ; là se borne son action ; ce sont les maris outragés qui se chargent de « battre comme plâtre » les coupables... Mérimée prête à tous les nègres le sentiment de jalousie dont il va montrer l'éveil dans l'âme primitive de Tamango.

Page 61, ligne 14. — *... à danser, à faire un « folgar », comme ils disent dans leur jargon... :* Le mot *folgar* — danse ou bal populaire? — ne se trouve ni dans la relation de Mungo-Park, ni dans le « Vocabulaire de la langue mandingue » qui la suit, et où Mérimée a puisé plusieurs expressions.

—, ligne 18. — *Il y avait des flûtes de roseau*, etc... : « Les principaux instruments de musique [des Mandingues] sont le *kounting*, espèce de guitare à trois cordes... ; le *balafou* (au lieu de *balafos*, conviendrait-il de lire *balafou*» dans le texte de Mérimée?), instrument composé de vingt morceaux de bois dur, au-dessous duquel sont des gourdes coupées en forme de coquilles, qui en augmentent

le son ; le *tangtang*, tambour qui est ouvert à son extrémité inférieure... Outre cela, ils font usage de petites flûtes... » (*Mungo-Park*, t. II, p. 31.)

Page 62, ligne 3. — ... *à demi-encablure...* : Cent mètres environ. L'encablure en vaut à peu près deux cents.

Page 74, ligne 2. — ... *comme Coriolan...* : Ce souvenir d'histoire romaine souligne ici l'ironie de Mérimée. — C. Marius Coriolanus, après avoir vaincu souvent les Volsques en guerre avec Rome, se mit à leur tête et revint assiéger sa patrie en 490 av. J.-C. Plusieurs ambassades, composées des plus illustres Romains, le trouvèrent inflexible ; mais sa mère Véturie, suivie de sa femme et de toutes les matrones, réussit, enfin, à l'attendrir.

Page 78, ligne 9. — ... *à Kingston...* : Capitale et port de l'île de la Jamaïque.

LE FUSIL ENCHANTÉ

Voir, dans la même collection, l'édition critique de la *Guzla ;* Mérimée a, fort justement, placé le *Fusil enchanté* dans ce recueil, dès la seconde édition.

FEDERIGO

On n'a pas encore précisé la « source » de ce conte. Mérimée s'est-il contenté de transcrire une légende que lui fournissait un auteur italien? Ou s'est-il plu à transformer et à développer quelque donnée écrite ou orale? Il signale lui-même le caractère étrange de ce conte dû au « mélange bizarre de la mythologie grecque avec les croyances du christianisme », et il indique « la fin du moyen âge » comme la date probable de sa composition ; cette note liminaire fait penser, pour le ton, aux déclarations d'authenticité contenues dans les avant-propos du *Théâtre de Clara Gazul* et de la *Guzla.* Il est probable qu'en empruntant divers éléments au « folklore » mystique, Mérimée a voulu s'amuser à composer une légende populaire. Ces éléments se laissent aisément aperce-

voir ; le voyage de Jésus-Christ et de ses apôtres sur la terre qui figure dans plus d'une légende chrétienne ; les trois grâces accordées en paiement d'un service rendu et choisies à l'étourdie — en apparence du moins — par le bénéficiaire ; l'assimilation de Pluton à Satan et de l'enfer chrétien à celui des anciens ; la personnification de la mort, etc... Mais, ici, l'ingéniosité du pécheur insuffisamment repenti finit par triompher — non sans irrévérence — et par arracher au Christ la grâce suprême de l'entrée au Paradis. Le sourire narquois de Mérimée se complaît à cette conclusion... Déjà l'auteur de la *Chronique du règne de Charles IX* avait conté avec esprit la légende des rats de Hameln. *Federigo* marque, avec la *Vision de Charles XI*, la prédilection de Mérimée pour ces sortes de nouvelles fantastiques que Loève-Veimars, traducteur d'Hoffmann, venait de mettre à la mode ; lui-même y triompherait bientôt en écrivant la *Vénus d'Ille*. Il professait qu'en ce genre tout l'art consiste à rendre vraisemblables des inventions merveilleuses ; c'est en usant de simplicité et de bonhomie qu'il s'est efforcé ici d'envelopper de vraisemblance un récit populaire ; mais, à dessein, sous la candeur feinte, la malice a percé.

Page 89, ligne 13. — ... *Cava...* : Petite ville, située à environ cinquante kilomètres au sud de Naples, non loin de Salerne.

—, ligne 16. — ... *hombre...* : Jeu de cartes compliqué, venu d'Espagne, qui fut surtout en honneur aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Page 90, ligne 2. — ... *case...* : Transcription de l'italien : *casa*, maison.

Page 91, ligne 2. — ... *proprio stupendo...* : « A dire vrai, étonnant. »

—, ligne 22. — ... *trois grâces...* : Trait commun à beaucoup de contes féeriques : ici, Notre-Seigneur, ailleurs, des fées ou un sorcier accordent trois privilèges merveilleux ; souvent, le bénéficiaire en use maladroitement, et pour sa perte ; Federigo s'en sert comme d'une arme pour vaincre la mort et forcer l'entrée du Paradis.

Page 92, ligne 1. — *Ti sia concesso :* « Que cela te soit accordé ! »

Page 94, ligne 4. — ... *malvoisie... :* Vin célèbre récolté dans la petite île grecque du même nom, qui, tout proche de la Laconie, a pour capitale Nauplie.

—, ligne 5. — ... *lacryma... :* Abréviation pour *Lacryma Christi* (larme du Christ). Le vin fameux qui porte ce nom se récolte en Sicile.

Page 96, ligne 29. — ... *le mont Gibel... :* Autre nom de l'Etna (de l'arabe *djebel*, montagne).

Page 97, ligne 1. — ... *autant au-dessous*, etc... : Accommodation d'un souvenir de Virgile (*Énéide*, VI, 577-579) :

Tum Tartarus ipse
Bis patet in praeceps tantum tenditque sub umbras
Quantus ad aetherium coeli suspectus Olympum.

« Le gouffre du Tartare s'enfonce sous la terre deux fois autant que s'élève le ciel quand on dirige son regard vers l'Olympe. »

Page 98, ligne 16. — ... *Marchesela... :* Nom de la levrette.

—, ligne 25. — ... *jusqu'à trois têtes... :* Comme Cerbère, le chien à la triple gueule.

Page 101, ligne 2. — ... *de la cheminée... :* C'est-à-dire de dessous le manteau de la cheminée, à l'abri duquel se trouvait l'escabeau.

BALLADES

Voir, dans l'édition critique de la *Guzla*, où ces deux ballades ont pris place dès la seconde édition, les notes et éclaircissements sur le *Ban de Croatie* et le *Heiduque mourant.*

LA PERLE DE TOLÈDE

Cette « romance imitée de l'espagnol », comme l'appelle fort justement Mérimée dans la *Revue de Paris*, est une

« orientale » en prose ; les *Orientales* de Victor Hugo avaient paru au mois de janvier 1829 ; c'est en décembre que Mérimée publia cette « romance ». L'influence du poète illustre, qui était alors son ami, apparaît évidente sur cette page pleine de couleur et de fantaisie. Victor Hugo a écrit une *Romance mauresque*, où Rodrigue punit « le bâtard maure, son neveu Mudarra » ; dans les *Bleuets*, il conte l'aventure d'Alice, de qui le poétique surnom a pu fournir son titre à Mérimée :

La perle de l'Andalousie,
Alice, était de Peñafiel ;

elle aima « un Maure grenadin » et le roi la punit en la jetant dans un cloître. — Aussi éclatante de couleur, la « romance » de Mérimée est plus âpre ; le dénouement surtout lui donne un caractère sauvage ; c'est, en cinquante lignes, une peinture farouche de l'amour qui tourne à la haine dans une âme primitive. Esquisse d'un conte que Mérimée aurait pu développer plus longuement ; l'âme rudimentaire du « noir Tuzani » est sœur des âmes de Mateo Falcone et de Tamango.

LA PARTIE DE TRICTRAC

On n'a point encore décelé de « source écrite » à cette nouvelle. Peut-être Mérimée a-t-il entendu conter une aventure analogue à celle du lieutenant Roger par son cousin, le lieutenant de vaisseau Jean-Auguste Marc. La lettre de M^lle^ Sophie Duvaucel citée dans l'*Introduction* prouve que ce « bon diable » d'officier de marine fit un séjour à Paris en 1828 et 1829. D'une anecdote recueillie au cours d'une conversation, Mérimée a pu tirer les données essentielles de sa nouvelle. Les détails techniques ou pittoresques sur la navigation lui vinrent sans doute aussi du cousin, ou de quelque ami marin ; car, en 1830, il n'avait point fait encore de « voyage en mer » ; tout au plus, avait-il passé le « Channel » pour aborder en Angleterre.

De l'anecdote enregistrée par son souvenir et peut-être transformée par son imagination, il a su tirer une étude psychologique ; il y a suivi de façon dramatique les ravages opérés par le développement du remords dans une âme fière

et honnête qu'égara la défaillance d'un instant. Ce n'est point par amour pour la jolie comédienne Gabrielle que le lieutenant Roger a triché au jeu dans une partie de trictrac ; il n'a pipé les dés que pour le vil amour du gain, pour acquérir les vingt-cinq napoléons qui, luisant sur la table, fascinaient ses yeux. Dès lors, il est envahi par le mépris de soi-même. Il se tuerait si son navire n'allait partir pour une expédition périlleuse contre les Anglais ; il y disparaît, en effet ; mais l'ironie de Mérimée s'emploie à dérober le récit de ses derniers instants.

Page 115, ligne 11. — ... *du fameux pont d'Essling... :* Le pont, reliant l'île Lobau à la rive gauche du Danube, qui permit de livrer la bataille d'Essling (mai 1809), fut construit par les marins de la garde impériale.

—, ligne 25. — ... *du « Constitutionnel »... :* Le plus fameux des journaux libéraux sous la Restauration.

Page 116, ligne 7. — ... *son évasion du ponton de Cadix :* Les Français qui avaient capitulé devant les Espagnols à Bailen en 1808 subirent une dure captivité sur les pontons ancrés dans la rade de Cadix.

Page 119, ligne 8. — ... *par un sénateur... :* Un sénateur de l'Empire. L'aventure du lieutenant Roger se place vers la fin du règne de Napoléon.

Page 125, ligne 4. — ... *qu'il lui fallait six quatre :* Il s'agit des points marqués par les dés.

—, ligne 18. — ... *qui pourtant faisait écoles sur écoles... :* Expression propre au jeu de trictrac : oublier de marquer les points qu'on a gagnés et se conduire ainsi comme un écolier étourdi.

—, ligne 18. — ... *et qui casait... : Caser* signifie, au trictrac : mettre deux dames sur une flèche.

Page 126, ligne 3. — ... *quatre trous :* « Un trou » signifie, au trictrac, un gain de douze points, marqué par un fichet, qu'on enfonce dans un trou ménagé sur le bord du damier.

Page 128, ligne 20. — ... *pour son partner malheureux : Partner*, compagnon de jeu ; mot anglais, dont « parte-

naire » n'est que la transcription francisée. L'Académie allait inscrire « partenaire » dans son *Dictionnaire* de 1835.

Page 133, ligne 13. — *... et un vaisseau de la Compagnie... :* « De la Compagnie anglaise des Indes. »

LE VASE ÉTRUSQUE

Délaissant les livres et les témoignages oraux, c'est à son expérience personnelle — celle du « dandy », celle aussi de l'amant — que Mérimée demande le sujet de cette tragique nouvelle. Pour la première fois, il se risque à écrire une étude morale, soit qu'il cède aux conseils de son ami Stendhal (voir plus haut l'*Introduction*, p. XIII), soit qu'il obéisse à la suggestion d'une certaine mode : depuis quelque six à sept ans, en effet, le goût des salons a accueilli avec faveur un certain nombre de romans qui semblent reprendre, non sans finesse, la tradition de *René* et d'*Adolphe* : ce sont, pour la plupart, de délicates analyses de sentiment présentées dans un cadre mondain : tels *Édouard* (1824), de Mme de Duras ; *Aloys*, de Mme de Custine ; *Les vingt-quatre heures d'une femme sensible* (1824), de la princesse de Salm.

Dans le *Vase étrusque*, Mérimée peint le milieu où il vit — celui des « dandys » de 1829 — et les salons où il fréquente dans le faubourg Saint-Germain ; il exécute ainsi comme une suite de lithographies en couleurs où revit la « jeunesse dorée » de l'époque.

Le « déjeuner de garçons », si alertement décrit, est un de ceux auxquels Mérimée assista si souvent alors au café de Paris ou à la rotonde du Palais-Royal ; est-il impossible de reconnaître quelques-uns des convives? Certains ont cru entrevoir dans le personnage de Jules Lambert, Victor Jacquemont, l'amoureux de la Schiassetti ; il serait étonnant que Mareste ne fût point présent (faut-il reconnaître quelques-uns de ses traits dans Alphonse de Thémines?) ; quant à Théodore Néville, « qui revenait d'Égypte », M. Maurice Parturier a bien voulu nous confier qu'il ne croit pas impossible de préciser son vrai nom. Le jeune archéologue Charles Lenormant — devenu le neveu par alliance de

Mme Récamier — avait accompagné Champollion en Égypte en 1828 ; de là-bas, il avait envoyé au *Globe* des « lettres d'Égypte » que ce journal publia en 1828 et 1829 ; en novembre 1829, il avait donné à la *Revue française* une *Esquisse de la Basse-Égypte ;* M. Parturier a trouvé dans ses lettres deux phrases au moins que Mérimée semble avoir reprises dans le discours plein de verve qu'il prête à Théodore Néville. Mérimée n'a pas cherché bien loin ses modèles : dans le *Vase étrusque*, il peint ses amis.

Il s'est peint aussi lui-même : nul doute, en effet, que son amour pour Mme Lacoste ne l'ait, ici, inspiré. Dès 1846, Hortense Allart l'indiquait à Sainte-Beuve : « Je n'ai pu vous dire hier soir que la dame en face de vous, à laquelle j'ai été parler, est la femme du *Vase étrusque* de Mérimée, celle pour laquelle il s'est battu, et la seule sans doute qu'il ait aimée ; elle est encore très agréable ; c'est une nièce de Mme Davilliers, une amie de Bérenger ; c'est Mme Lacoste » (Hortense Allart, *Lettres inédites à Sainte-Beuve*, 1908).

Cet amour, auquel Mérimée allait s'arracher (peut-être provisoirement) en 1830 avec plus de douleur qu'il n'a voulu l'avouer, était, en 1829, traversé de soupçons, de doutes, d'inquiétudes. Mérimée avait été obligé de se battre en duel avec le mari de sa maîtresse (voir l'*Introduction*, p. xx-xxi). Bientôt, il allait se voir préférer un rival. Il connut la jalousie, il en souffrit. Son imagination prit sa propre aventure pour point de départ : dans plus d'une scène, il n'eut qu'à décrire ses souvenirs. De là le rayon de poésie, si rare dans son œuvre, qui tremble au-dessus de certains épisodes, où Mérimée semble prendre plaisir à graver une sorte de « keepsake » romantique.

Il faut ajouter, enfin, que les pages où l'auteur analyse le caractère d'Auguste Saint-Clair ont la valeur d'une confession ; Taine, déjà, n'hésitait pas à reconnaître Mérimée dans ce portrait ; pour l'exécuter, en effet, l'auteur du *Vase étrusque* a pu faire poser de profil quelques-uns de ses amis, et Victor Jacquemont, en particulier ; mais c'est lui-même qu'il a regardé de face, après avoir desserré les cordons du masque qu'il affectait de porter dans le monde.

Page 153, ligne 8. — ... *mademoiselle Sontag* : Henriette Sontag, née à Coblentz en 1805, après avoir étudié à Vienne et avoir créé à Leipsig le *Freyschütz* de Weber, vint à Paris au Théâtre-Italien : elle fut fort applaudie dans *Don Juan* et le *Barbier de Séville*. Elle quitta le théâtre en 1830 pour épouser le comte de Rossi, et alla se fixer à Berlin. Elle devait mourir en 1854 à Mexico, au cours d'une des tournées que la perte de sa fortune l'obligea d'exécuter après 1848.

Page 154, ligne 3. — *Il était né avec un cœur tendre et aimant*, etc... : La mère de Mérimée, en qui la raison domina toujours la sensibilité, paraît avoir été soucieuse de réprimer très tôt chez son fils les manifestations d'une ardeur un peu farouche. Elle-même conta plus tard à Sainte-Beuve, qui l'a reproduite, une anecdote caractéristique. Prosper, âgé tout juste de cinq ans, ayant commis quelque peccadille, elle le mit à la porte de son atelier : « Il fit tant qu'il ouvrit la porte et, à genoux, il se traîna vers elle, suppliant toujours, et d'un accent si sérieux et dans une attitude si pathétique, qu'au moment où il arriva en sa présence elle ne put s'empêcher de rire. A l'instant, il se releva et, changeant de ton : « Eh bien ! s'écria-t-il, puis-« qu'on se moque de moi, je ne demanderai plus jamais par-« don... » (Sainte-Beuve, *Cahiers*, p. 11-13). D'après Sainte-Beuve, c'est le souvenir de cette première déception profonde qui aurait décidé Mérimée adolescent à se cuirasser d'ironie et à ne « jamais demander pardon aux choses et aux gens qui finissent, un jour, par vous éclater de rire au nez ». L'anecdote paraît authentique ; sans qu'on en doive tirer peut-être une conclusion aussi rigoureuse que Sainte-Beuve, elle donne une indication précieuse sur le caractère de Mérimée.

—, ligne 6. — ... *les railleries de ses camarades* : Au lycée impérial Napoléon, où il entre comme externe libre en octobre 1811, Mérimée met sa coquetterie à briller, parmi ses camarades, par l'élégance de ses « costumes à l'anglaise » ; dès l'âge de quatorze ans, il joue au dandy ; il s'attire ainsi les railleries et peut-être les brimades de

quelques lycéens, entre autres de ses cousins, les Dubois-Fresnel, et il leur rend ironie pour raillerie. Bientôt, écrit sa mère, dans une lettre intime, il devient « maigre comme un garenne, mauvais et gouailleur à taper... », et il affiche une sorte d'effronterie déplaisante. Mais son ami de prédilection est le sensible, ardent et lyrique J.-J. Ampère.

Page 146, ligne 6. — *Il avait beaucoup voyagé... :* C'est ici que le trait conviendrait mieux à V. Jacquemont qu'à Mérimée, qui, à cette date, n'avait encore accompli qu'un voyage en Angleterre (avril-novembre 1826).

Page 148, ligne 16. — ... *un « ami » et une maîtresse... :* Mérimée s'est-il ressouvenu ici d'une pensée de La Bruyère? « Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. » (*Caractères. Des Femmes.*)

—, ligne 26. — ... *ce jeune auteur qui fait de si jolies aquarelles... :* Ce jeune auteur est Mérimée lui-même dont le talent de dessinateur et les agréments mondains sont fort connus dans « sa société » en 1829. Ainsi, Mérimée, pour décevoir le lecteur, s'amuse tantôt à se confondre avec Saint-Clair, tantôt à se distinguer de lui.

—, ligne 28. — ... *qui a servi sous Diébitch... :* Le maréchal russe Diébitch (un vétéran des guerres napoléoniennes) fit deux campagnes contre les Turcs ; la première, indécise, en 1828, où il n'arriva qu'au pied des Balkans et dut repasser le Danube ; la deuxième, foudroyante et décisive, qui mit fin à la guerre et assura l'indépendance des Grecs, en 1829. — C'est dans la première de ces campagnes qu'aura servi l'officier russe traité ici de Lovelace ; car, publiant sa nouvelle au mois de janvier 1830, Mérimée oblige de supposer que l'action s'en déroule au plus tard à l'été de 1828 ; même, si l'on tient compte de toutes ses indications, on est contraint d'en faire remonter plus haut la date ; car « trois ans » encore et « quatre mois » s'écoulent avant la mort de la comtesse, qui en constitue le dénouement... Cependant, c'est bien la « jeunesse dorée » de 1828

ou 1829 que peint tout ce début. Il y a là une légère invraisemblance, à laquelle il est surprenant que l'auteur n'ait jamais pris garde. Quant au « Lovelace russe » lui-même, ne s'agirait-il pas d'Alexandre Tourgueneff (1784-1846), historien, homme d'État, voyageur et mondain?

Page 149, ligne 1. — ... *un beau coup de sabre sur le front :* L'original de ce Camille T*** ne serait-il pas le même que celui du Darcy de la *Double Méprise* (encore que dans Darcy comme dans Saint-Clair Mérimée ait mis beaucoup de lui-même)? Darcy, en effet, a la même cicatrice : « ... Elle (Julie de Chaverny) remarqua qu'il avait au front une cicatrice assez longue qu'il cachait mal avec une mèche de cheveux et qui paraissait avoir été faite par un coup de sabre... »

—, ligne 9. — ... *dans l'une ou l'autre de ces deux positions... :* On ne saurait guère douter qu'il ne s'agisse ici de Stendhal.

—, ligne 22. — ... *un déjeuner-dîner... :* C'est un déjeuner qui, commençant plus tard que le déjeuner ordinaire, peut, en se prolongeant, rejoindre l'heure du dîner dont il finit par tenir lieu. — Dans ce « déjeuner-dîner », Mérimée a peint les réunions joyeuses et élégantes de la « jeunesse dorée » : le cadre est, peut-être, sur les boulevards, le café de Paris, ou, au Palais-Royal, le café de la Rotonde. Il a sans doute emprunté plus d'un trait aux dîners où, à cette époque, il se retrouvait, chaque semaine, à la Rotonde ou au café de Paris, avec A. de Musset, Mareste, Eugène Delacroix, le mystérieux docteur Koreff, Malitourne, « lion » destiné à devenir bibliothécaire de l'Arsenal, et Chegaray, autre « lion » qui finit notaire. On rencontre des scènes analogues dans certains romans de Balzac (*Les Secrets de la princesse de Cadignan. Gobseck. Le Cabinet des Antiques*).

Page 150, ligne 24. — ... *Judith Pasta... :* « La Pasta » (comme on disait alors), cantatrice italienne, née en 1798, près de Milan, après s'être révélée à Vérone, en 1822, pendant les fêtes du Congrès, était venue à Paris en 1823 ; elle se partageait entre notre Opéra et les théâtres ly-

riques de Londres, où la mode la portait également aux nues. Elle cessa de chanter en 1840 et mourut en 1865. — Stendhal, Ampère et Mérimée fréquentaient chez elle ; là Jacquemont connut la Schiassetti, qui le désespéra au point qu'il partit pour le voyage où il devait mourir.

Page 152, ligne 29. — ... *la fable du renard qui a la queue coupée :* La Fontaine, *Fables*, V, 5 : « Le renard ayant la queue coupée » :

> Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe :
> Si l'on me croit, chacun s'y résoudra. —
> Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
> Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra...

Le malin Thémines vient de mettre la fable en action.

Page 153, ligne 10. — ... *Staub... :* Tailleur alors fort à la mode chez les dandys : c'est chez lui aussi que Balzac envoie Rastignac s'habiller.

—, ligne 19. — ... *comme Brummel :* Georges Brummel (né en 1778), favori du roi George IV, fut, à Londres, le prince de la mode et des dandys. « Il n'y a que trois hommes au monde, disait-on vers 1815 : Napoléon, Byron et Brummel. » Brouillé avec le prince de Galles et ruiné, il vint en France en 1830 comme consul de France à Caen, où il mourut dans la misère en 1840.

—, ligne 28. — ... *auprès de Fondi?* Petite ville, située auprès du lac du même nom, à quatre-vingt-huit kilomètres au nord-ouest de Naples.

Page 156, ligne 5. — ... « *Frailty* »... : « Fragilité, ton nom est femme ! » (Shakespeare, *Hamlet*, acte I, scène II, vers 173).

Page 157, ligne 7. — ... *la femme de France la plus spirituelle... :* Il semble que la phrase interrompue de Thémines allait se compléter par le nom de M^me^ de Staël, dont le prestige demeurait grand parmi la jeunesse romantique ; Thémines allait alléguer sans doute que l'auteur

de *Corinne* aima M. de Rocca, jeune officier maladif et séduisant, mais dénué d'esprit.

Page 157, ligne 16. — *... le pacha?... :* Le célèbre pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, qui, après avoir conquis l'Arabie et le Haut-Nil, venait de risquer son prestige en soutenant les Turcs contre les Grecs révoltés ; il demandait alors au sultan des compensations qu'il allait bientôt s'attribuer en Syrie, les armes à la main. L'opinion lui était généralement favorable à Paris ; dès 1824, le *Globe*, dans l'un de ses premiers numéros (le 9 novembre), écrivait : « On nous fait du pacha d'Égypte un portrait imposant et, pour ainsi dire, poétique. On nous parle de la protection qu'il accorde aux étrangers, des relations qu'il établit avec l'Europe ; tantôt il est Français, tantôt il a servi dans les armées françaises... »

—, ligne 26. — *... la statue de Memnon?* Il s'agit des débris de la fameuse statue colossale de Memnon, élevée près de Thèbes, qui rendait, disait-on, des sons harmonieux lorsque le soleil, à l'aurore, venait la caresser ; car Memnon, d'après la mythologie, prince d'Égypte et d'Éthiopie, qui mourut au siège de Troie, était le fils de l'Aurore.

—, ligne 26. — *Ibrahim pacha?... :* Fils de Méhémet-Ali, remarquable homme de guerre, qui avait commandé le corps expéditionnaire égyptien en Morée. Il devait s'illustrer en conquérant deux fois la Syrie contre les Turcs, en 1832 par la victoire de Konieh, en 1839 par celle de Nezib.

Page 158, ligne 5. — *Les pyramides ! d'honneur... :* Charles Lenormant avait écrit dans ses *Lettres d'Égypte*, parues au *Globe* en 1828 et 1829 : « On est tenté (je blasphème) de ranger les pyramides parmi les grandes badauderies dévolues à l'amusement et à l'occupation éternels des sots qui composent la majorité du genre humain » (voir Ch. Lenormant, *Beaux-arts et voyages*, t. II, p. 119).

—, ligne 6. — *... « regular humbug ». :* Anglicisme familier : « une mystification en règle ».

Page 158, ligne 7. — *Le Munster à Strasbourg... :* Nom de la tour de la cathédrale, qui a 142 mètres de haut.

—, ligne 9. — *La seule vue d'un hiéroglyphe... :* « Je travaille les hiéroglyphes à force », écrit Charles Lenormant (*Ibid.*, p. 84).

—, ligne 23. — ... *un djerid... :* « un javelot ».

—, ligne 24. — ... *Mourad bey. :* Le chef mamelouk qui avait usurpé sur l'autorité des Turcs en Égypte et qui commandait le pays en 1798, lors de l'expédition de Bonaparte. Vaincu, il devint l'allié des Français.

—, ligne 25. — ... *un khandjar... :* Le khandjar (mot arabe qui signifie « coutelas ») est un poignard à lame longue et affilée des deux côtés : le yataghan est, au contraire, un sabre courbe et pointu.

Page 159, ligne 10. — ... *quel grand homme que « Bounabardo »* ! Rapprocher la pièce 39 des *Orientales* de Victor Hugo, qui avaient paru en janvier 1829 :

> Souvent Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe... Etc...

—, ligne 13. — « *Giourdina, c'est-à-dire Jourdain* »... : Souvenir du *Bourgeois gentilhomme* de Molière ; à la scène 1 de l'acte V, Mme Jourdain s'effare de voir son mari costumé en Mamamouchi, quelques minutes après que la bouffonne « cérémonie turque » vient de s'achever :

> Mme JOURDAIN. — Quelle cérémonie, donc?
> M. JOURDAIN. — *Mahometta per Giordina.*
> Mme JOURDAIN. — Qu'est-ce que cela veut dire?
> M. JOURDAIN. — Giordina, c'est-à-dire Jourdain...

On peut se demander si l'ironie de Mérimée n'atteint pas ici directement les vers de Victor Hugo.

Page 160, ligne 7. — ... *par Charlet. :* Célèbre dessinateur né en 1792, mort en 1845, qui partage avec Raffet la gloire d'avoir immortalisé par la lithographie, alors toute nouvelle, les exploits et les costumes des armées de Napoléon.

Page 160, ligne 29. — *... depuis le cèdre jusqu'à l'hysope.* : Cette expression biblique (*Rois*, I, IV, 33) était passée autrefois en proverbe pour signifier : « du plus grand détail jusqu'au plus petit » : Mérimée l'a sans doute prise dans Molière : « ... Les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui... » (*Impromptu de Versailles*, sc. 5.) Elle lui est, en tout cas, familière, et on la trouve souvent dans ses lettres.

Page 161, ligne 7. — *... sur le canapé où, la veille,...* : Légère inadvertance ; c'est le matin même, à l'aurore, aussitôt après sa séparation d'avec Mathilde, que Saint-Clair s'est jeté sur son canapé pour méditer avec ivresse sur son bonheur. Mais, après avoir ainsi rêvé, il a dormi ; de là vient sans doute qu'il reporte son exaltation au soir précédent.

Page 163, ligne 15. — *De sa main, elle agitait...* : « Elle... » Qui? La « figure », qui a donc « une main »?... Ce raccourci d'expression sera le procédé favori des frères Goncourt.

Page 165, ligne 29. — « *L'alouette* »... : « Ce n'était pas le rossignol, c'était l'alouette, la messagère de l'aurore... » (Shakespeare, *Roméo et Juliette*, III, 5.)

Page 168, ligne 20. — *Dans une allée du bois de Verrières...* : Le bois de Verrières est situé près du village du même nom, au nord de la vallée de la Bièvre, à quatorze kilomètres environ de Versailles. — C'est la seule indication géographique donnée par Mérimée ; elle permet de croire que Mme de Courcy avait sa « campagne » dans la vallée de la Bièvre.

Page 172, ligne 1. — *... une couturière dont j'étais amoureux quand j'avais seize ans...* : Souvenir personnel de Mérimée : « ... Quand j'étais écolier, je reçus d'une couturière un billet surmonté de deux cœurs enflammés... de plus, une déclaration fort tendre. » Mais la suite de l'histoire ne ressemble pas à celle de Saint-Clair : « Mon maître d'études commença par me prendre mon billet, et l'on

me mit en prison. Puis l'objet de cette naissante passion se consola avec le cruel maître d'études... » (*Lettres à une Inconnue*, t. I, p. 15).

Page 175, ligne 29. — ... *le combat d'un Lapithe contre un Centaure.* : Les Centaures, monstres demi-hommes et demi-chevaux, ayant été invités par le roi des Lapithes, Pirithoüs, à ses noces avec Hippodamie, voulurent enlever cette princesse ; d'où un combat au cours duquel les Lapithes eurent le dessus. Ce combat inspira souvent les sculpteurs grecs ; un fronton du temple d'Olympie le représentait.

Page 176, ligne 4. — ... *chez Tortoni...* : Le café-glacier Tortoni, sur le boulevard des Italiens, non loin de la Maison Dorée et du Jockei-Club, où les dandys de la jeunesse dorée tenaient leurs assises : « Le café de Paris et celui de Tortoni siègent dans la contre-allée que la mode a choisie depuis quelques années pour le rendez-vous des femmes les plus brillantes et des *merveilleux* de toute l'Europe. » (*Dictionnaire des monuments de Paris*, 1826.)

—, ligne 24. — ... *un pistolet anglais de Manton...* : Manton est une ville d'Angleterre (comté de Rutland) qui possède une fabrique d'armes réputée. Pour les dandys, il n'était bon pistolet ou excellent fusil que d'Angleterre. Dans *Colomba*, le colonel anglais Nevil fait cadeau à Orso della Rebbia d'un fusil qui est « un excellent Manton de gros calibre » : c'est avec ce fusil, choisi par Colomba elle-même entre les trois armes présentées par le colonel, qu'Orso réussira son fameux « coup double ».

LES MÉCONTENTS

Page 180, ligne 4. — ... *Édouard de Nangis.* : Mérimée s'est-il plu à faire vivre en 1810 un descendant du marquis de Nangis qui joue un rôle important dans *Marion Delorme*? Il avait assisté chez Victor Hugo, le 9 juillet 1829, à la lecture de ce drame, qui ne fut représenté qu'en août 1831.

Page 183, ligne 25. — ... *sur mon somno...* : Le « somno »

était un petit meuble de luxe formant à la fois table et armoire, qui se posait près du lit dans la chambre des dames. E. de Jouy emploie couramment le mot, sous l'Empire et la Restauration, dans son *Hermite de la Chaussée-d'Antin*.

Page 186, ligne 8. — ... *dans le château de Ham, ou à Vincennes.* : Le château fort de Ham, construit en 1470 par le comte de Saint-Pol, servit longtemps de prison d'État ; le futur Napoléon III devait y être enfermé en 1840 ; c'est de là qu'il s'évada. — Au château de Vincennes fut conduit le duc d'Enghien ; les généraux Malet et Lahorie y furent enfermés en 1812.

—, ligne 27. — ... *par une trahison odieuse?* : Allusion à l'entrevue de Bayonne (5 mai 1808). Napoléon, pris pour arbitre par les deux rois d'Espagne, Charles IV, qui avait été contraint d'abdiquer, et le fils de celui-ci, Ferdinand VII, obtint de tous deux une renonciation à la couronne en sa faveur. Mais, « ayant fait la faute d'enlever un roi, il rencontra un peuple » (Chateaubriand).

Page 189, ligne 4. — ... *les « Conjurations » de Saint-Réal...* : L'abbé de Saint-Réal, né à Chambéry en 1639, mort en 1692, historiographe de Savoie, publia l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise* et la *Conjuration des Gracques*, ouvrages longtemps estimés.

Page 190, ligne 22. — *La vie est un tapis vert, etc...* : Mérimée a écrit cette phrase sur l'album d'Aglaé Postel de Corday, qui publia en 1838 (à Louviers, chez Achaintre) *Les deux sœurs. Poème. Et page d'album par nos célébrités contemporaines.*

Page 198, ligne 8. — ... *un chapeau en lampion,...* : « Un tricorne. » Expression populaire et dédaigneuse ; l'imagination du peuple assimilait les trois cornes du chapeau aux trois angles relevés du lampion à huile.

—, ligne 22. — « *Le marquis de Mascarille !* » : Allusion au personnage célèbre des *Précieuses ridicules*.

—, ligne 23. — « *Saute, marquis !* » : Mot fameux qui scande

comme un refrain le monologue du marquis dans le *Joueur* de Regnard, scène 10 de l'acte IV :

> Eh bien ! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite :
> Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite ;
> Tu dois être content de toi par tout pays ;
> On le serait à moins. Allons, saute, Marquis ! etc.

Page 200, ligne 27. — ... *Diable emporte... :* Cette forme abrégée et populaire du juron : *le diable m'emporte si...*, est fréquente chez Molière : « Diable emporte si j'entends rien en médecine !... » (*Le Médecin malgré lui*, III, 1.)

Page 202, ligne 11. — *Les enfants de Louis XVI!... :* Cette ignorance et cette indifférence au sujet de la famille royale étaient générales sous l'Empire parmi les générations nouvelles. Chateaubriand, entre autres, l'atteste dans ses *Mémoires*.

Page 204, ligne 25. — ... *un de nos maîtres de quartier... : Quartier* désignait alors la salle d'études des élèves dans les collèges ; le maître de quartier était le « surveillant d'études » ou le répétiteur d'aujourd'hui. L'expression ne s'est maintenue dans le langage universitaire que sous la forme : « bibliothèque de quartier », qui désigne la bibliothèque des salles d'études.

Page 209, ligne 15. — ... *au siège de Gibraltar. :* En 1779 et en 1782, pendant la guerre engagée pour l'indépendance de l'Amérique, la France et l'Espagne tentèrent en vain de reprendre Gibraltar que l'Angleterre avait conquis en 1704, et que le traité d'Utrecht lui avait assuré.

—, ligne 25 — ... *sa queue... :* On appelait *queue* les cheveux de derrière rassemblés en une touffe, noués d'un cordon et enveloppés d'un ruban plus ou moins long ; le ruban du baron pendait à la mode de 1780.

Page 211, ligne 8. — ... *que le prince Charles... :* L'archiduc Charles d'Autriche (1771-1847), fils de l'empereur Léopold II et frère puîné de l'empereur François II, fut le

meilleur général de l'Autriche pendant les guerres de la Révolution (où il fut opposé à Moreau sur le Rhin) et de l'Empire. Il commandait à Wagram.

Page 214, ligne 23. — ... *M. de Bonchamps... :* Le marquis de Bonchamp, qui avait servi en Amérique pendant la guerre d'Indépendance, commanda en 1793, avec d'Elbée, les troupes des Vendéens insurgés ; il fut tué devant Cholet le 17 octobre.

Page 215, ligne 9. — ... *il est au poil et à la plume. :* Expression cynégétique : il arrête le gibier à poil comme le gibier à plume.

Page 216, ligne 4. — *S'il me souvient de mon vieux Plutarque, la fameuse Læna... :* Plutarque, *Œuvres morales : Du bavardage ou sur la démangeaison de parler*, chap. VIII :

> ... La discrétion de la courtisane Lééna fut magnifiquement récompensée par les Athéniens. Cette femme, amie d'Harmodius et d'Aristogiton, était dans le secret de la conjuration qu'ils avaient formée contre les tyrans ; et, autant que son sexe pouvait le permettre, elle s'était associée à leurs espérances. L'ivresse d'un amour généreux l'avait initiée à cette entreprise secrète. Les conjurés, ayant manqué leur coup, furent mis à mort. Lééna fut appliquée à la question pour tirer d'elle l'aveu des autres complices qui n'étaient pas connus. Elle souffrit tous les tourments avec la plus grande constance, sans en déclarer aucun, et justifia par sa conduite l'amour que ces deux jeunes gens avaient conçu pour elle. Les Athéniens firent jeter en fonte une lionne de bronze sans langue et la placèrent à l'entrée de la citadelle. La force de cet animal désignait le courage invincible de Lééna et, le défaut de langue, sa persévérance à garder le secret.
>
> (Traduction Ricard. Paris, 1844.)

Plutarque, on le voit, ne dit point expressément qu'elle « se coupa la langue » ; mais, dans le passage qui précède, il conte que le philosophe Zénon de Lucanie, dans une situation analogue, « se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage du tyran ». — L'anecdote est, d'ailleurs, précisée avec quelques détails par Pausanias (I, 28) et par Athénée (XII, 596) ; pour le premier, Lééna (du

grec Λέαινα, lionne ; d'où la statue symbolique) était la maîtresse d'Aristogiton ; elle l'était d'Harmodius d'après le second. Elle mourut en 494 avant J.-C. dans la répression de la conjuration célèbre, répression qui fut dirigée par Hippias après la mort d'Hipparque.

Page 218, ligne 23. — ... *lors de la naissance du grand dauphin,... :* On donnait ce nom au fils de Louis XIV, né de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, en 1661.

Page 228, ligne 8. — ... *nous nous amusons à la moutarde. :* Expression populaire : « S'occuper à des bagatelles, perdre son temps, attendu que la moutarde n'est, dans les repas, qu'un accessoire, un assaisonnement. »

—, ligne 10. — ... *de tant de beaux dictons... :* Paroles qui veulent être solennelles et définitives comme des proverbes ou des maximes. « Sans-Peur » se montre ici le petit-cousin de la Martine de Molière :

> Quand on se fait entendre, on parle toujours bien ;
> Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.
>
> (*Femmes savantes*, acte II, sc. 6.)

—, ligne 11. — ... *avec Jean Chouan,... :* Jean Cottereau, sabotier près de Laval, avait reçu ce surnom parce qu'en faisant la contrebande il imitait le cri du « chat-huant » pour rallier ses compagnons ; en 1792, il organisa l'une des premières bandes de paysans qui menèrent la guerre contre les « bleus » ; il fut tué en 1794. Son nom devint le nom générique des paysans vendéens insurgés : à défaut de Cottereau lui-même, il désigne ici un chef rustique.

Page 230, ligne 10. — ... « *Turba ruit* » *ou* « *ruunt* ». *:* Littéralement : « *La foule court* ou *courent.* » Exemple de Lhomond, à la règle qui indique qu'une sujet collectif se construit avec un verbe au singulier ou au pluriel.

—, ligne 17. — « *Les chevaliers du Cygne... Les Francs Juges.* » *:* Les mélodrames, plus ou moins historiques, alors fort à la mode, faisaient la fortune de l'*Ambigu* et de la *Gaîté.* En 1826-1827, sous le titre *Les Francs Juges*,

Humbert Ferrand composa un drame lyrique, dont son ami Berlioz, encore inconnu, écrivit la musique.

Page 234, ligne 5. — ... *Lescure, Charette, la Rochejaquelein,... :* Les trois chefs les plus fameux de l'insurrection vendéenne avec Bonchamp, Cathelineau et d'Elbée. Le marquis de Lescure, ancien officier de cavalerie, fut blessé mortellement au combat de La Tremblaye, le 3 novembre 1793. François de Charette, ancien lieutenant de vaisseau, se mit, en 1793, à la tête des paysans du Poitou ; en 1796, après la défaite de Quiberon, il fut fait prisonnier et fusillé à Nantes. Le comte Henri de la Rochejaquelein, général en chef des Vendéens après la mort de Lescure, remporta plusieurs victoires sur les républicains et fut tué près de Cholet le 4 mars 1794.

Page 238, ligne 9. — ... *quoique cela... :* Expression ancienne et populaire (autre forme : *quoique ça*) pour : *malgré cela.*

Page 240, ligne 12. — « ... *de S....y* 179... » : De *Savenay*, 1793.

Page 242, ligne 21. — *Vous prenez la chèvre... :* Il semble qu'ici Mérimée veuille qu'on entende : « vous prenez peur... ». Mais le sens ordinaire de cette vieille expression, c'est : « s'irriter sans raison, se laisser aller à un caprice ». On la trouve souvent chez Molière.

Page 248, ligne 3. — ... *au grand juge... :* Titre officiel donné sous l'Empire au ministre de la Justice.

—, ligne 21. — ... *tambour battant. :* Expression figurée prise au langage militaire : « mener l'ennemi tambour battant », c'est le presser sans lui accorder de relâche et en remportant sur lui des avantages continus.

LETTRES ADRESSÉES D'ESPAGNE

Sur les raisons qui poussèrent Mérimée à entreprendre son premier voyage en Espagne, sur l'histoire de ce voyage,

sur le profit intellectuel que Mérimée en retira, et après lui tout le romantisme, voir l'*Introduction*, p. XXII et suivantes.

Parti de Paris le 27 juin 1830, il y était de retour dans les premiers jours de décembre. Il s'empressa de communiquer au public ses impressions sous la forme de trois lettres « ouvertes », adressées au directeur de la *Revue de Paris* et au directeur de l'*Artiste*, qui furent publiées l'une en janvier, les deux autres en mars 1831 ; deux lettres encore les complétèrent en 1832 et en 1833 (Voir plus haut pour les cinq lettres, dans les *Notes bibliographiques*, les dates exactes de publication et le relevé des titres qui les accompagnaient).

Au printemps de 1833, lorsque Mérimée s'occupa de constituer son recueil *Mosaïque*, la lettre sur les « Sorcières » était inédite. On peut croire qu'elle se trouvait alors seulement ébauchée ; écrite et mise au point, Mérimée eût pu la publier rapidement dans une des revues qui lui étaient ouvertes ; publiée ou non, il eût pu la joindre dans son recueil aux précédentes, qu'elle aurait heureusement complétées... *Mosaïque* ne groupa donc que les trois lettres parues jusque-là dans la *Revue de Paris*. On peut s'étonner que Mérimée n'ait point trouvé place à la lettre sur les *Sorcières*, dont certains traits annonçaient heureusement *Carmen*, dans la seconde édition de son livre en 1842. Il paraît l'avoir tout à fait oubliée : elle ne fut réimprimée qu'à la fin du recueil posthume des *Dernières Nouvelles*. L'article sur le *Musée de Madrid* eut un sort encore moins heureux. Mérimée l'avait seulement « commencé » et esquissé à Madrid même au début de son séjour ; il l'acheva à Paris sans lui enlever son caractère de demi-improvisation. On comprend qu'il ne l'ait point admis dans *Mosaïque*, où son caractère trop technique eût fait fâcheusement disparate ; mais ces pages initiatrices sur l'art espagnol devaient-elles demeurer oubliées? L'*Artiste* les publia de nouveau en 1871. C'est seulement en 1927 qu'elles ont figuré dans la première édition complète des *Lettres d'Espagne*[1].

1. Voir la Bibliographie, p. 353.

On a cru bon de classer ici la lettre sur les *Sorcières* à sa place logique ; elle y devient la quatrième des *Lettres adressées... au Directeur de la « Revue de Paris »*. L'article sur le *Musée de Madrid* lui fait une suite naturelle.

L'ordre dans lequel les quatre premières lettres sont ainsi présentées — et qui est celui que Mérimée arrêta — correspond-il à l'ordre vraisemblable où elles furent sinon écrites, du moins conçues et esquissées? Plus d'un indice oblige à en douter. Il est à peu près sûr que la lettre III sur les *Voleurs*, qui commence par cette phrase : « Me voici de retour à Madrid après avoir parcouru pendant plusieurs mois l'Andalousie... », fut ébauchée avant la lettre II, qui est datée du 15 novembre et de Valence : tout au moins utilise-t-elle des souvenirs antérieurs, puisque le second séjour de Mérimée à Madrid est des derniers jours d'octobre et des premiers jours de novembre : Valence, au contraire, marque sa dernière étape sur la route du retour. Les quatre lettres s'équilibrent ainsi parfaitement : deux furent conçues à Madrid et deux à Valence. Et il est certain que l'ordre dans lequel Mérimée a rangé les trois premières à la fin de *Mosaïque* reproduit uniquement celui de leur publication dans la *Revue de Paris*.

On a imprimé ici le texte de l'édition originale de *Mosaïque* pour les trois premières lettres ; pour la quatrième, le texte de la *Revue de Paris* (décembre 1833) ; c'est le seul que Mérimée ait revu. On ne saurait affirmer, en effet, que les quelques corrections — d'ailleurs peu importantes — introduites, en 1873, dans la lettre des *Dernières Nouvelles*, aient été préparées par lui. Tout porte à croire qu'elles sont de la même main à la fois timorée, pieuse et indiscrète, qui modifia le texte des autres *Lettres* et des divers morceaux de *Mosaïque* dans les éditions posthumes (voir le chapitre des *Variantes*, p. 361). Dans la dernière des cinq livraisons de décembre 1833, où la *Revue de Paris* publiait les *Sorcières espagnoles* (sans rattacher ce morceau aux *Lettres* de 1831 et 1832, et en lui enlevant tout caractère épistolaire), on lit une longue déclaration de la *Direction littéraire de la Revue* ; Désiré Nisard venait, dans la livraison précé-

dente et dans cette même livraison, de faire paraître deux articles, assez violents de ton, intitulés : *D'un commencement de réaction contre la littérature facile ;* il dénonçait l'abus de cette « littérature inférieure » dans le roman, le conte et le drame. La Direction, sans désavouer Nisard, protestait contre « ces charitables personnes qui... s'en iraient volontiers exagérant la *conversion* ou la *sagesse* de la *Revue de Paris* ». Elle annonçait que ses collaborateurs habituels lui prêteraient leur concours en 1834. Elle nommait en tête Mérimée : « Comme il s'agit d'éviter ici les vagues promesses d'un prospectus, la *Revue*, qui termine justement l'année par un article d'un de ses conteurs les plus admirés, M. Per Mérimée, espère en recevoir au moins deux autres avec la même signature, dans le courant du prochain trimestre... » S'agissait-il de contes ou de deux autres *Lettres d'Espagne* que Mérimée aurait imprudemment promises? La promesse, en tout cas, ne fut point tenue.

Pour le texte de la lettre sur le *Musée de Madrid*, voir le chapitre des *Variantes*, p. 399.

I. — Les combats de taureaux

Page 252, ligne 6. — ... *afin de s'acquitter en conscience... :* C'est le sentiment que Mérimée éprouve lui-même d'abord et qu'il exprime dans sa lettre à Albert Stapfer, du 4 septembre 1830 : « ... J'ai été voir les taureaux pour l'acquit de ma conscience. Eh bien ! maintenant, j'éprouve un indicible plaisir à voir piquer un taureau... » (Voir l'*Introduction*, p. XXVI.)

—, ligne 11. — ... *pour ceux qui les contemplent à l'abri. :* Reprise des vers bien connus de Lucrèce :

Suave mari magno, turbantibus aequora ventis. Etc...

« Il est doux, quand sur la vaste mer les vents soulèvent les flots, d'assister, de la terre, aux rudes épreuves d'autrui. » (*De natura rerum*, II, 1-2 ; traduction A. Ernout.)

—, ligne 13. — *Saint Augustin raconte... :* Mérimée fait ici

une légère erreur : ce n'est pas saint Augustin, mais son ami Alypius qui se laisse prendre, malgré lui, au charme des spectacles de l'amphithéâtre. Son aventure est contée dans les *Confessions* au chapitre VIII du livre VI : « Alypius est séduit par la folie des jeux de gladiateurs pour lesquels, d'abord, il n'avait que de la répulsion. » Venu à Rome pour achever ses études, le jeune homme accepta de suivre quelques camarades à l'amphithéâtre en les défiant témérairement de lui faire partager leur dangereux plaisir. Assis sur les gradins, il ferma les yeux ; mais « plût au ciel qu'il eût aussi fermé ses oreilles »! A la fin d'un combat, une clameur s'élève. Vaincu par la curiosité, Alypius risque un regard vers l'arène : « A peine eut-il vu le sang, il but la férocité par les yeux ; il ne se détourna point, mais, les yeux fixes, il épuisait cette coupe de démence, sans le savoir ; il trouvait du plaisir à ces combats criminels, il s'enivrait de cette volupté sanglante. Il n'était plus le même homme qu'en arrivant... Que dire de plus? Il regarda le spectacle, il cria, il brûla d'enthousiasme ; il remporta avec lui assez de folie pour désirer de revenir ; non pas seulement en compagnie de ceux qui l'avaient mené là, mais à leur tête, et il désirait en amener d'autres avec lui... »

Page 252, ligne 28. — *La première fois que j'entrai dans le cirque... :* Mérimée développe ici les indications qu'il a données à son ami Stapfer. Voir l'*Introduction*, p. XXVII. Il garda toute sa vie cette passion pour les *corridas :* à chacun de ses voyages en Espagne, et particulièrement à Madrid, il courait « aux taureaux ». En 1859, lors de son dernier séjour chez la comtesse de Montijo, il s'attrista de constater une sorte de décadence dans l'art tauromachique : « J'ai trouvé ici bien des changements... Lundi dernier, je suis allé au Musée, d'où aux taureaux. Les Raphaël sont restés toujours admirables ; les taureaux ont dégénéré. Nous en avons mis un à la porte, tant il était bête, ne sachant ce qu'on lui voulait, mais bien déterminé à ne faire de mal à personne. Les autres n'ont pas montré

beaucoup plus de courage. Il n'y en a pas un seul qui se soit jeté franchement sur le matador. Dans le bon temps, c'était autre chose. Cependant, il y a eu tant d'entrailles de chevaux mises à l'air, et tant de sang répandu, que je suis resté deux jours sans manger de viande... » (*Lettre à M^me^ de la Rochejacquelein*, 22 octobre 1859.)

Page 253, ligne 15. — ... *les tournois à lances mornées.* : La *morne* était un anneau, en métal ou en bois, dont on garnissait, dans les tournois, la pointe des lances pour les rendre inoffensives. D'où l'expression : « morner une lance ».

—, note. — *Fashionable des basses classes...* : Mérimée remplace dans cette note l'adjectif « élégant » qui eût ici convenu par le mot d'outre-Manche que lui imposait le « dandysme » de 1830. « Fashionable » ne tarda point, d'ailleurs, à devenir d'usage courant dans la littérature romantique, et l'Académie, en 1878, l'admettait dans son *Dictionnaire*.

Page 254, ligne 12. — ... *l'amphithéâtre de Ronda,...* : Ronda est une ville forte, située sur un roc élevé, à soixante-cinq kilomètres au nord-ouest de Malaga. Mérimée venait de la visiter, avant de se rendre à Grenade, dans les derniers jours de septembre. Il y avait fait une entrée imprévue qu'il n'oublia jamais ; il écrivait, en effet, le 9 août 1859, à M^me^ de la Rochejacquelein : « Comment ! vous avez voyagé dans la Sierra de Ronda !... Il y a quelque vingt-neuf ans que j'entrai dans Ronda sur un cheval efflanqué, qui me déposa mollement sur les cailloux qui pavent le pont qui traverse un ravin. Mais je n'en ai gardé nulle rancune. » (P. Mérimée, *Une correspondance inédite*, p. 215.)

—, ligne 14. — ... *comme le château de Thunder-ten-Tronkh...* : « Il y avait en Vestphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-Tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces... Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Vestpha-

lie, car son château avait une porte et des fenêtres... Pangloss prouvait admirablement que... dans ce meilleur des mondes possibles, le château de Monseigneur le baron était le plus beau des châteaux... » (Voltaire, *Candide*, ch. 1.) L'ironie de Mérimée renchérit encore, en la condensant, sur l'ironie de Voltaire.

Page 254, ligne 26. — ... *tout autour*,... : C'était une faute contre la langue. Mérimée a fait en 1842 la correction qui s'imposait : « tout alentour ».

Page 256, ligne 26. — ... *ont perverti depuis peu les Espagnols*,... : Correction de 1842 : « les Espagnoles ». Il s'agit, en effet, d'expliquer pourquoi les femmes commencent à se montrer aux corridas.

Page 257, ligne 4. — ... *en costume de Crispin*,... : Crispin était le type du valet dans la comédie italienne ; il portait un costume traditionnel et convenu, tout noir, avec le pantalon collant et un petit manteau flottant, noir aussi, qui descendait à peine jusqu'aux reins.

—, ligne 9. — ... *vient lire... un ban*... : Au sens propre et ancien : « proclamation d'un suzerain, et puis d'une autorité quelconque dans sa juridiction ».

—, en note. — ... *le rétablissement de la constitution.* : La reine régente Marie-Christine, pour lutter contre le prétendant don Carlos, dut s'appuyer sur les libéraux qui réclamaient le rétablissement de la Constitution espagnole de 1812, promulguée, sous la pression de la Révolution, par le roi Ferdinand VII en 1820 et abolie de nouveau par lui dès 1823. Le 10 juillet 1834 était publié un *Statut royal* qui, inspiré de la Charte française de 1814, établissait, en fait, la monarchie constitutionnelle en Espagne.

Page 259, ligne 15. — ... *tenant son cheval bien rassemblé*,... : Terme d'équitation : tenir un cheval attentif dans sa main et entre ses jambes de façon à pouvoir, d'une seule pression des membres, lui faire exécuter tous les mouvements qu'on attend de lui.

Page 261, ligne 10. — ... *lancer les « banderillas »*. : Correction de 1842 : « planter », qui est le terme technique.

Page 263, ligne 3. — *En dépit de messieurs les poètes,...* : Il semble que Mérimée fasse allusion ici à Byron qui, dans le *Pèlerinage de Childe Harold*, avait décrit une corrida à Séville et tracé un poétique portrait du taureau fier et furieux dans l'arène : « ... J'entends mugir le roi des forêts ; il brise les lances qu'on lui oppose, etc... ... L'animal terrible s'élance et, portant autour de lui des regards sauvages, il frappe l'arène sablonneuse d'un pied dédaigneux... ; ses yeux rouges paraissent en feu. Soudain, il s'arrête : ses regards sont fixés. Fuis, jeune homme imprudent..., il *songe* à sa vengeance, etc... » (*Œuvres de Lord Byron*, traduites de l'anglais, t. IV. *Childe Harold*, livre I, strophes 68 à 80. — Ladvocat, 1819.)

Page 264, ligne 12. — ... *comme on dirait, « en seconde »...* : Terme d'escrime : « seconde position de l'épée, dans la ligne du dehors, la pointe basse ».

Page 269, ligne 16. — ... *l'acteur Maïquez,...* : Maïquez, au début du XIX^e^ siècle, avait voulu réformer, au profit du naturel et de la simplicité, les traditions grandiloquentes et convenues en faveur sur les scènes espagnoles. Il échoua d'abord, alla prendre à Paris les leçons de Talma, de Lafond et de M^lle^ Mars, puis, revenu à Madrid, s'y fit acclamer et devint rapidement populaire. Mérimée lui avait consacré une grande partie des quatre articles qu'en 1824 il avait publiés au *Globe* sur l'Espagne. Il y déclarait que Maïquez était « un des hommes les plus extraordinaires que la Péninsule ait produits depuis longtemps », et il voyait en ce « tragédien supérieur » le fondateur « d'une école tout à fait nouvelle et nationale ».

Page 271, ligne 16. — ... *en* 1840, *à Madrid,...* : Voir *Introduction*, p. XLVIII.

Page 272, ligne 23. — ... *libre pratique,...* : Terme administratif : liberté, pour les navigateurs accostant dans un

port, de descendre à terre et de communiquer avec les gens du pays.

Page 274, ligne 15. — *Brantôme dit quelque part... :* On trouve ce texte, avec quelques menues variantes, dans les *Dames galantes*, au *Discours III* : « Sur la beauté de la belle jambe et la vertu qu'elle a ». — « J'ai cogneu force gentilshommes qui, premier que porter leurs bas de soye, prioient les dames et maistresses de les essayer et les porter devant eux quelques huict ou dix jours, du plus que du moins, et puis les portoyent en très grand veneration et contentement d'esprit et de corps » (Brantôme, édition Bouchot-Jouaust, t. I, p. 308-309).

La citation de Mérimée semble contenir une erreur : *de* plus pour *du* plus ; la virgule, nécessaire avant cette ex- expression, manque chez lui. Par contre, son texte : *leurs dames*, semble meilleur que *les dames*...

Page 275, ligne 2. — ... « *Montes no fue realista* »... : « Montès ne fut pas un réaliste ; c'est un bon compagnon, un brillant matador, plein d'attentions pour les picadors ; mais il est un peu p... » (ce dernier mot espagnol ne s'emploie qu'au féminin).

La lettre sur les *Combats de taureaux* exerça sur la jeune littérature romantique une influence dont on peut saisir le reflet dans le premier des articles qu'Antoine Fontaney publia à la *Revue des Deux Mondes* sur l'Espagne ; il parut le 1er novembre 1831 sous le titre : *Scènes d'une course de taureaux à Aranjuez*, et avec la signature du pseudonyme : « Lord Feeling. » Fontaney était rentré d'Espagne seulement au mois d'août précédent ; il était parti dans les premiers jours de décembre 1830, juste au moment où Mérimée rentrait à Paris, en qualité d'attaché à l'ambassade de France à Madrid. Il devait, en 1835, réunir ses études espagnoles en un volume : « *Scènes de la vie Castillane et Andalouse*, par Lord Feeling. Paris, Charpentier. » Il y apparaît comme un bon disciple de Mérimée, avec lequel il se lia d'amitié vers la fin de 1831 dans les milieux romantiques ; l'Espagne fut entre eux le trait d'union. (Voir le *Journal* de Fontaney publié par M. R. Jasinski.)

II. — Une exécution

Page 276, ligne 7. — ... *l'admirable règle du théâtre des marionnettes,... :* Vers le milieu du XVIII[e] siècle, le sieur Nicolet, bateleur et danseur de profession, installa, à la foire Saint-Ovide, qui se tint d'abord place Vendôme, puis, à partir de 1764, place Louis XV, un théâtre d'acrobates, où l'on allait voir « les exercices du sieur Nicolet » ; bientôt, aux acrobates, il substitua des marionnettes, qu'il appela « les grands danseurs du Roi ». C'est, semble-t-il, à propos des tours de force et d'adresse visibles dans son premier théâtre qu'on mit en circulation l'adage vite populaire, qui n'était probablement que la reproduction d'une phrase-type du boniment : « De plus en plus fort, comme chez Nicolet. »

—, ligne 23. — ... *ne jetait plus loin la barre,... :* Jeu ancien, usité encore en certaines provinces, et où l'on rivalise à qui jettera plus loin une lourde barre de fer ; il ne faut pas le confondre avec le classique « jeu de barres » qui est un exercice de courses, où la barre, toute fictive, est tracée à terre entre les deux camps.

Page 278, ligne 5. — ... *une auberge isolée* (« *venta* »). : Au contraire de la *posada*, hôtel presque confortable qui s'élève dans les villes et dans les bourgs importants, la *venta* n'est qu'un humble refuge de hasard isolé au bord d'une route ou à un carrefour : lieu éminemment propice aux mauvais coups. Dans les premières pages de *Carmen*, Mérimée apprend à don José qu'il se rend à la *venta del Cuervo*. « Mauvais gîte pour une personne comme vous... », répond l'aventurier qui l'y accompagne. Mérimée fait ensuite une pittoresque description de cette « venta », « l'une des plus misérables qu'il ait encore rencontrées ». Il en avait cependant rencontré plus d'une, comme il le laisse entendre dans sa lettre de Grenade à M[lle] Sophie Duvaucel : « Il est bon que vous sachiez d'abord que, dans une auberge espagnole, on trouve assez souvent du pain et de l'eau, mais pas autre chose... Je suis passé dans une

venta, que dix-huit de ces messieurs (les voleurs) avaient pillée la veille : mais je ne conçois pas ce que l'on peut prendre dans une *venta*, excepté des bancs de bois et la poêle à frire... »

Page 278, ligne 22. — ... *on se montre chez Tortoni... :* Voir le *Vase étrusque* et la note p. 176. — Mérimée fait ici allusion à son propre duel avec le mari de M^me^ Lacoste. Voir *Introduction*, p. XX.

Page 279, ligne 9. — *La légitime défense... :* On reconnaît ici le ton d'ironie glacée avec lequel, d'après tous les témoignages, Mérimée excellait à conter des histoires dans le monde.

—, ligne 20. — ... *que cet homme ne méritait pas son sort... :* Mérimée, cette fois, plaisante-t-il? A moitié seulement. On voit paraître ici son indulgence pour les hommes qui sont de beaux types d'énergie, tels qu'on les admirait au XVI^e^ siècle.

—, ligne 29. — ... *formant à peu près un* H. *:* Lisez un « pi » ; c'est la lettre grecque dont la forme ressemble, en effet, à une potence double.

Page 281, ligne 14. — ... *comme mon guide,... :* Ce guide est le seigneur Vicente, que Mérimée a peint en pied au début de la lettre sur les *Sorcières espagnoles* (voir p. 316-317).

Page 282, ligne 27. — *Son confesseur était gros, court,... :* Mérimée se plaît ici à souligner l'effet de contraste ; il note avec soin attitudes et couleurs, mais se garde de toute sensibilité.

Page 285, ligne 2. — ... *que je vais à la gloire... :* Mérimée a-t-il vraiment entendu ce mot sortir de la bouche du condamné? ou bien, l'a-t-il imaginé au moyen d'une réminiscence d'un passage fameux de Polyeucte?

— Où le conduisez-vous?
— A la mort.
— A la gloire !

—, ligne 17. — ... *de la confrérie des « desamparados ». :* C'est

la « confrérie des agonisants », dont Mérimée a noté plus haut l'insigne : une croix bleue et rouge cousue sur la place du cœur.

Page 286, ligne 1. — *... pour un bon catholique... :* Nul sentiment d'ironie ; mais, au contraire, un « sentiment de respect » et presque d'envie pour la foi d'autrui qu'on ne partage pas. C'est un des rares passages où Mérimée laisse entrevoir sa sensibilité secrète. Tout le développement qui suit et qui commence par cet aveu : « J'aime ces cérémonies catholiques et je voudrais y croire... », pour finir par cet autre aveu : « ... Si j'avais le malheur d'être pendu, je ne serais pas fâché d'avoir deux franciscains pour causer avec moi », est teinté d'on ne sait quel reflet qui vient du *Génie du christianisme :* c'est peut-être la seule fois, qu'on peut faire cette remarque dans l'œuvre de Mérimée.

Page 287, ligne 7. — *... entretenir pendant trois jours... :* Trois jours avant la date fixée pour l'exécution (par la pendaison ou par le *garrot*), le condamné, averti de son sort définitif, était « mis en chapelle », c'est-à-dire enfermé dans une cellule meublée d'un autel et d'un crucifix, avec deux franciscains, afin de penser au salut de son âme. — Dans *Carmen*, c'est pendant que don José est ainsi « en chapelle » qu'il fait à Mérimée le récit de ses tragiques aventures ; mais Mérimée se contente de dire : « J'allai voir le prisonnier », et, plus sobre en 1845 qu'en 1830, ne fait aucune description du décor.

Page 290, ligne 7. — *... une de mes jolies Valenciennes... dont les joues étaient un peu plus colorées... :* C'est le trait final grâce auquel Mérimée escamote sa propre émotion. Dans sa première lettre, il regrettait que les femmes parussent de plus en plus nombreuses aux *corridas ;* ici, son ironie souligne l'avidité à peine émue des deux spectatrices d'un tableau plus atroce.

—, ligne 21. — *... des « presidios » d'Afrique,... :* Les *presidios* (du latin *praesidium*) désignaient des places fortes hors d'Espagne. Les cinq *presidios* tenus par l'Espagne sur

les côtes du Maroc étaient devenus des lieux de déportation pour les condamnés aux travaux forcés (Ceuta, Gonera, Alhucemas, Melilla, les îlots Chaferinas).

Page 290, ligne 28. — ... *un « puchero »... :* Autre nom du plat national (voir plus loin, p. 469, la note à *olla*).

Page 291, ligne 2. — ... *leur cigare... :* La première orthographe du mot *cigarre* était décalquée directement de l'espagnol *cigarro :* les dandys venaient de mettre le mot et la chose à la mode. Mais la suppression de l'un des *r* fut imposée très vite par l'usage. Dès 1842, Mérimée écrit : *cigare.*

—, ligne 18. — ... *énormément... :* Au sens étymologique (*e-norma* = hors de la règle) : plus qu'il ne convient.

—, ligne 24. — ... *chaussé d'alpargates,... :* « D'espadrilles. »

Page 292, ligne 8. — ... *nous mangeâmes tous les trois... :* Dans la lettre à M^lle^ Sophie Duvaucel, Mérimée conte comment, dans son voyage d'Algésiras à Grenade, il partageait le repas du muletier, de son garçon et du Prussien, son compagnon de route : « On sert la poêle sur une petite table haute de deux pieds, etc... ». Voir l'*Appendice.*

—, ligne 17. — ... *miquelet,... :* Mot espagnol « miquelete », qui, après avoir désigné les anciens bandits et les troupes légères, s'appliquait alors à la garde particulière des gouverneurs de province.

III. — Les voleurs

Page 296, ligne 5. — *Me voici de retour à Madrid,... :* Voir l'*Introduction*, p. XXXVI.

—, ligne 8. — ... *cette terre classique des voleurs, sans en rencontrer un seul. :* Le 8 octobre, Mérimée avait écrit de Grenade à M^lle^ Sophie Duvaucel : « ... Je n'ai rien à vous dire des voleurs. On dit que le pays en fourmille, mais je n'en ai pas rencontré. De quoi vivent ces pauvres diables? Les voyageurs sont si rares ! » Ainsi s'amuse l'ironie du voyageur ; mais on voit qu'elle s'arrange fort bien pour nous faire croire à l'existence des voleurs, dont elle feint

de sourire. Près de vingt ans plus tard, Mérimée gémira dans une lettre à Mme de la Rochejacquelein, datée de Madrid, le 22 octobre 1859 : « Il n'y a plus de brigands, et presque plus de guitares. »

Page 296, ligne 17. — ... *je n'ai pas entendu parler d'autre chose.* : De même, Théophile Gautier, après avoir indiqué que la plupart des histoires de voleurs que l'on colporte dans la péninsule sont imaginaires ou arrangées, déclare, en 1840, dans son *Voyage en Espagne* : « Vous n'entendez chuchoter autour de vous que des histoires terribles et mystérieuses. »

—, ligne 22. — ... *s'est toujours passé la veille...* : L'aventure survint à Mérimée lui-même : « ... Je suis passé dans une *venta* que dix-huit de ces messieurs avaient pillée la veille, à ce que nous disait le *ventero...* » (Lettre du 8 octobre 1830, à Mlle S. Duvaucel.)

Page 297, ligne 29. — ... *sa montre de Bréguet...* : Les « chronomètres » de ce célèbre horloger étaient alors dans le gousset de tous les élégants et c'est l'un d'eux que Mérimée se laisse voler dans *Carmen*. Né à Neuchâtel, en Suisse, en 1747, d'une famille de protestants français réfugiés, Bréguet vint en France vers la fin du règne de Louis XV : il donna aux montres et aux horloges une précision jusqu'alors inconnue. Il mourut membre de l'Institut à Paris en 1823.

Page 298, ligne 5. — ... *auprès de la Carlota,...* : Ville de la Sierra-Morena, à vingt-cinq kilomètres sud-ouest de Cordoue, fondée en 1767 par le ministre Olivadès, en grande partie avec des émigrés français et savoyards.

—, ligne 6. — ... *sont entrés à Ecija...* : Ville située à quatre-vingt-dix kilomètres au nord de Séville.

—, ligne 15. — ... *une jolie Andalouse, sa compagne de voyage...* : Le « voyageur », dans tout ce passage, c'est Mérimée : il gardait un aimable souvenir à cette Andalouse superstitieuse qu'il s'était plu à effaroucher en traversant avec elle — non point en diligence, mais à dos de

mulet — la montagne de Ronda ; quelques années plus tard, il l'évoquait dans une lettre à sa mystérieuse amie Jenny Dacquin, qu'il gourmandait d'être, elle aussi, « dévote » et « même superstitieuse » :

« Je pense à une jolie petite Grenadine qui, en montant sur son mulet pour passer dans la montagne de Ronda (route classique des voleurs), baisait dévotement son pouce et se frappait la poitrine cinq ou six fois, bien assurée après cela que les voleurs ne se montreraient pas, pourvu que l'*Englès* (c'est-à-dire moi : tout voyageur est Anglais...) ne jurât pas trop par la Vierge et les saints. Cette méchante manière de parler devient nécessaire dans les mauvais chemins... » (*Lettres à une inconnue*, t. I, p. 17.)

Page 301, ligne 15. — *Un jeune élégant de Madrid... :* L'aventure plaisante qui va suivre est reprise et résumée dans *Carmen* en quelques lignes ; elle y est attribuée à la bande du Dancaïre et les victimes en sont « deux mylords anglais allant de Gibraltar à Grenade » : « Ils avaient de belles et bonnes guinées. Garcia voulait les tuer, mais le Dancaïre et moi nous nous y opposâmes. Nous ne leur prîmes que l'argent et les montres, outre les chemises, dont nous avions grand besoin. »

—, ligne 18. — *... auprès de la Carolina... :* Ville de la Sierra-Morèna, fondée en même temps que la Carlotta, et dans les mêmes conditions.

—, ligne 18. — *... toutes les onces... :* L'once d'or, monnaie autrefois courante en Espagne, où elle valait environ quatre-vingt-cinq de nos anciens francs : sa valeur variait dans les pays de langue espagnole (Mexique, Pérou, etc...).

—, ligne 26. — *... comme Hali du « Sicilien »... :* Dans le *Sicilien ou l'Amour peintre*, de Molière, Hali est le valet turc du jeune gentilhomme français Adraste et l'aide à enlever une jeune esclave grecque, Isidore, à un seigneur sicilien.

Page 303, ligne 6. — *En garnisonnant... :* Verbe qui semble

créé par Mérimée = « en munissant de garnisons », c'est-à-dire de soldats.

Page 303, ligne 11. — *Les propriétaires des « aldeas » sont intéressés,... :* C'est ainsi qu'au début de *Carmen* la vieille qui tient la *venta* où don José est descendu n'a point pensé à avertir les soldats : « La vieille, interrogée par le brigadier, répondit qu'elle connaissait le Navarro, mais que, vivant seule, elle n'aurait jamais osé risquer sa vie en le dénonçant. » (*Carmen.*)

—, ligne 26. — *... comme dans la vieille romance... :*

Tous je les défie
Car je n'ai peur de rien !

Page 304, ligne 23. — *... le prototype du héros de grand chemin, le Robin Hood, le Roque Guinar... :* Mérimée indique ici fort justement les deux principaux modèles, sinon de José Maria lui-même, au moins du portrait qu'il trace de ce brigand chevaleresque. Roque Guinart est le chef d'une bande de voleurs qui apparaît au chapitre IX du roman fameux de Cervantès. Don Quichotte et Sancho Pança, qui se rendaient à Barcelone, sont capturés par ses hommes dans une forêt de chênes. Roque Guinart aborde ses prisonniers avec une rare courtoisie, les assure qu'ils sont tombés « en des mains plus compatissantes que cruelles », et bientôt leur conte mélancoliquement son histoire : « ... Il n'y a point de vie plus inquiète et plus agitée que la nôtre. Ce qui m'y a jeté, ce sont je ne sais quels désirs de vengeance assez puissants pour troubler les cœurs les plus calmes. Je suis de ma nature compatissant et bien intentionné ; mais, comme je l'ai dit, l'envie de me venger d'un outrage qui m'est fait renverse si bien mes bonnes inclinations que je persévère dans cet état, quoique j'en voie toutes les conséquences. Et, comme un péché en appelle un autre et un abîme un autre abîme, les vengeances se sont enchaînées, de manière que je prends à ma charge non seulement les miennes, mais encore celles d'autrui. » (*Don Quichotte*, traduction Viardot, 1836-1837.)

Quant à Robin Hood, c'était un chef fameux de proscrits saxons, ou *outlaws*, qui vivait en Angleterre sous Richard Cœur de Lion et qui tenait les forêts de Nottingham. Walter Scott venait de le peindre sous des couleurs sympathiques dans *Ivanhoë*.

A ces deux modèles de brigands chevaliers, Mérimée aurait pu ajouter les *Brigands* de Schiller et *Jean Sbogar* de Nodier.

Quant à José Maria, tel qu'il va être peint, nul doute qu'il ne soit lui-même le modèle ou la première esquisse du José Navarro de *Carmen*. Mérimée place, d'ailleurs, en 1830, d'après le texte de *Carmen*, l'aventure qu'il conte en ce roman : « ... Il y avait alors en Andalousie un fameux bandit nommé José Maria, dont les exploits étaient dans toutes les bouches. « Si j'étais à côté de José « Maria? » me disais-je... » Car, à croire Mérimée, la ressemblance physique des deux « héros » était extraordinaire. (*Carmen.*)

Page 305, ligne 18. — *On m'a dépeint José Maria... :* Il est curieux de rapprocher de ce portrait celui que Mérimée trace du même personnage, au début de *Carmen*, quand il croit le reconnaître dans José Navarro : « J'étais parvenu à lui appliquer le signalement de José Maria que j'avais lu affiché aux portes de mainte ville d'Andalousie. — Oui, c'est bien lui... Cheveux blonds, yeux bleus, grande bouche, belles dents, les mains petites, une chemise fine, une veste de velours à boutons d'argent, des guêtres de peau blanche, un cheval bai... » Le second portrait est à la fois plus sobre et plus net ; mais il faut se rappeler que Mérimée était censé le dessiner en ayant un modèle vivant sous les yeux ; le premier, plus littéraire, est tracé « de chic » et d'après des on-dit. Chacun des deux convient, par son ton, au récit où il prend place.

Page 306, ligne 9. — *... pour introduire en contrebande... :* C'est déjà l'histoire du Navarro ; après la querelle survenue entre lui et son lieutenant, Carmen lui dit : « ... Si tu as du cœur, va-t'en à la côte, et fais-toi contrebandier. » Bien-

tôt, lui aussi, il va à Gibraltar pour les « affaires » de la bande du Dancaïre.

Page 306, ligne 10. — ... *une forte partie de marchandises...* : Le mot *partie* est pris ici en son sens commercial (qui a, d'ailleurs, bien vieilli) : quantité plus ou moins importante de marchandises destinées à la vente. Littré cite en exemple : « Il a vendu une *partie* considérable de café. »

—, ligne 21. — ... *son signalement est affiché...* : Voir plus haut la note, p. 468.

—, note. (*Note de Mérimée.*) — ... *sur la porte de Triana,...* : « Vis-à-vis de Séville, sur la rive droite du fleuve, s'élève un immense faubourg appelé Triana, qui communique avec la ville par un pont de bateaux et n'est habité que par des gitanos ou par une vile populace. » (G. Borrow, *La Bible en Espagne*, I, ch. XII.)

Page 308, ligne 17. — ... *des environs d'Andujar.* : Ville de la province de Jaën, sur le Guadalquivir.

—, ligne 20. — ... *en disposition de bien faire,...* : Vieille expression du langage familier, qui s'applique aux plaisirs de la table ou de l'amour et dont on trouve des exemples dans Rabelais et La Fontaine. Elle est empruntée du langage militaire où « bien faire » signifie « se bien comporter ».

Page 309, ligne 27. — ... *un gros d'arsenic...* : Ancienne mesure de poids, le gros valait la huitième partie de l'once, ou la cent vingt-huitième partie de la livre.

—, ligne 28. — ... *sans entamer la « olla »,...* : Sorte de pot-au-feu national, où entrent, selon les régions, diverses espèces de légumes, mais partout des pois chiches, des saucisses, etc...

Page 310, ligne 14. — ... *un verre de Montilla...* : Vin originaire de la ville du même nom, *Montilla*, dans la province de Cordoue.

Page 311, ligne 26. — ... *une petite fille de douze ans,...* :

C'est la première apparition d'une bohémienne dans l'œuvre de Mérimée.

Page 312, ligne 4. — ... *enfant de mon âme* (« *hija de mi alma* »),... : Mérimée aimait cette expression caressante qu'il employait souvent, avec une légère variante (*Mariquita de mi alma*), dans ses lettres à Mlle Dacquin (*Lettres à une inconnue, passim*).

—, ligne 20. — ... *les romances des Douze Pairs*,... : Romance est ici au sens originel : « ancienne histoire écrite en vers » (parce que ces histoires étaient rédigées en langue vulgaire, ou langue *romane*, et non en latin). Il s'agit des poèmes épiques du moyen âge connus sous le nom de « Romans de la Table ronde ».

—, ligne 21. — ... *les exploits de Renaud de Montauban*,... : L'un des quatre fils d'Aymon, duc des Ardennes, qui, insulté par un seigneur de la cour de Charlemagne, se rebelle, puis, après maints exploits, finit par se soumettre et par mourir en odeur de sainteté. Il est le héros d'une fameuse chanson de geste qui porte son nom.

Page 314, ligne 27. — *P. S. José Maria est mort*... : Mérimée consigne dans ce « post-scriptum » une partie seulement des renseignements nouveaux qu'il a recueillis sur son héros pendant le second voyage qu'il fit en Espagne en 1840. En 1845, enfin, il revint à José Maria dans *Carmen*. L'action de ce roman se déroule en 1830, au monent où les « exploits » du « fameux bandit » « étaient dans toutes les bouches ». On a vu que Mérimée, quand il rencontre don José, le prend d'abord pour José Maria :

« ... Je racontai les histoires que je savais de ce héros, toutes à sa louange, d'ailleurs, et j'exprimai hautement mon admiration pour sa bravoure et sa générosité.

« — José Maria n'est qu'un drôle, dit froidement l'étranger... »

C'est plus tard seulement, quand don José Navarro, mis en chapelle, la veille de son exécution, lui conte ses aventures, que Mérimée apprend la raison de cette antipathie :

« ... Nous jugeâmes qu'il ne faisait pas bon pour nous,

dans les environs de Gibraltar après l'affaire des mylords, et nous nous enfonçâmes dans la sierra de Ronda. Vous m'avez parlé de José Maria ; tenez, c'est là que j'ai fait connaissance avec lui. Il menait sa maîtresse dans ses expéditions. C'était une jolie fille, sage, modeste, de bonnes manières ; jamais un mot malhonnête, et un dévouement !... En revanche, il la rendait bien malheureuse. Il était toujours à courir après toutes les filles, il la malmenait, puis quelquefois il s'avisait de faire le jaloux. Une fois, il lui donna un coup de couteau. Eh bien ! elle ne l'en aimait que davantage. Les femmes sont ainsi faites, les Andalouses surtout. Celle-là était fière de la cicatrice qu'elle avait au bras et la montrait comme la plus belle chose du monde. Et puis, José Maria, par-dessus le marché, était le plus mauvais camarade !... Dans une expédition que nous fîmes, il s'arrangea si bien que tout le profit lui en demeura ; à nous les coups et l'embarras de l'affaire... » (*Carmen.*)

IV. — Les sorcières espagnoles

Page 316, ligne 3. — *Valence*, 1830. : Dans les *Dernières Nouvelles*, on lit, après la dernière ligne de la lettre : *Valence, novembre* 1830. L'espace qui, sur l'épreuve de la *Revue de Paris*, avait été laissé en blanc pour recevoir l'indication exacte du mois n'a pas été rempli au moment du tirage.

—, ligne 4. — *Les antiquités... :* Mérimée devait changer, puisqu'il prépara longtemps une *Vie de Jules César* et publia dès 1841 un *Essai sur la guerre sociale*, qu'il devait réunir en 1844 à une *Conjuration de Catilina*, sous le titre général d'*Études sur l'histoire romaine.*

—, ligne 5. — *Je ne sais comment... :* Pensait-il déjà à ses futurs ouvrages sur l'histoire romaine? A croire le début de *Carmen*, avant de remonter vers Valence, il aurait fait une excursion pour s'assurer qu'il ne se trompait pas en plaçant « aux environs de Montilla », près de Cordoue, le champ de bataille fameux « où, pour la dernière fois, César joua quitte ou double contre les champions de la

république » : « ... Me trouvant en Andalousie au commencement de l'automne de 1830, je fis une assez longue excursion pour éclaircir les doutes qui me restaient encore. »

Page 316, ligne 6. — ... *d'aller à Murviedro...* : Ville située à vingt-six kilomètres nord-est de Valence et à cinq kilomètres de la mer, bâtie sur les ruines de l'ancienne Sagonte qu'Annibal assiégea et détruisit en l'an 219, au début de la seconde guerre punique.

—, ligne 17. — ... *le vieux cyprès des Zegris...* : Nom vulgaire de la tribu maure des Zeirites qui, après avoir fourni plusieurs sultans à Fez et aux principales villes arabes de l'Afrique, virent, vers 1050, leur influence remplacée par celle de la tribu des Almoravides. Les Zeirites s'illustrèrent alors surtout à Grenade, où leur rivalité avec les Abencérages demeura fameuse. — La lettre écrite à Sophie Duvaucel permet de savoir que le dîner mémorable où Mérimée fut l'invité « d'un noble et aimable Grenadin », parmi les « ruines vénérables » du Généralife, eut lieu le 10 octobre 1830. (Voir p. XXXII.)

—, ligne 23. — *Je l'ai trouvé grand bavard,...* : Mérimée proteste à plusieurs reprises contre la légende romantique qui représente les Espagnols « comme des gens fort graves et silencieux... ». « Ce sont, au contraire, les plus grands bavards et les plus impitoyables questionneurs, les Andalous surtout. » (*Lettre à Sophie Duvaucel*). — Ce guide valencien, Vicente, a servi de modèle à Mérimée dans *Carmen* pour le personnage du guide Antonio, qui, avant la rencontre de don José, s'était « révélé comme un bavard sans pareil ».

Page 318, ligne 12. — ... *Peniscola,...* : Ville forte, située à cent trente kilomètres au nord de Valence.

Page 319, ligne 2. — ... *à celle du Pilier, à Saragosse,...* : « Notre-Dame del Pilar », statue de la Vierge, dans l'église du même nom, attire un grand nombre de pèlerins de toutes les parties de l'Espagne ; sa fête, qui se célèbre au début d'octobre, est une sorte de fête nationale. L'église

de « Nuestra Señora del Pilar » s'élève au bord de l'Èbre ; commencée en 1681, elle est demeurée inachevée.

Page 321, ligne 8. — *Une très jolie fille,... :* Cette jolie fille — fille de sorcière — qui s'appelle M^lle^ Carmencita, paraît bien avoir fourni à Mérimée la première esquisse du portrait de Carmen : « ... Je doute fort que M^lle^ Carmen fût de race pure, du moins elle était infiniment plus jolie que toutes les femmes de sa nation que j'aie jamais rencontrées. » (*Carmen.*)

—, ligne 13. — *Vicente... ne paraissait pas avoir envie de s'arrêter... :* Même gêne du guide Antonio, dans *Carmen*, en face de don José, « l'homme à l'espingole » : « J'observais cependant mon guide et l'inconnu : le premier s'approchait bien à contre-cœur... »

—, ligne 18. — *... je mangeai du gazpacho... :* Dans *Carmen*, à la « venta » où il soupe avec don José, Mérimée mange aussi du *gaspacho*, qu'il définit une « espèce de salade de piments ». A quoi M. Valéry Larbaud, dans les « Remarques » à son édition de *Carmen et quelques autres nouvelles*, objecte « que c'est ici la seule faute de couleur locale commise par Mérimée », car le gazpacho andalou est « une soupe (froide, il est vrai, et à l'huile et à l'ail) qu'on mange à la cuiller ». — La « venta del Cuevro » est tenue par « une vieille femme et une petite fille de dix à douze ans » ; Mérimée, comme on le voit, s'est souvenu de la « venta » de Murviedro ; mais il a transposé ses souvenirs.

—, ligne 20. — *... et même je fis son portrait sur mon livre de croquis. :* Ce portrait existerait-il encore dans quelque collection? M. Auguste Dupouy (dans son étude sur *Carmen*, de la collection des *Grands événements littéraires*, p. 52) fait, à son sujet, la remarque suivante : « Le catalogue Ch. Delafosse, 1920, donne, sous le nom de Carmen, une tête d'Espagnole, et le catalogue Arthur Meyer, 1924, une aquarelle intitulée *Carmen et don José.* La Bibliothèque nationale possède, sous ce titre : *Mariquita de Badajoz*, une aquarelle de Mérimée qui figura à la récente

exposition du Livre romantique. Les boucles qui pendent avec une molle symétrie, le front haut, le cou allongé, le blanc corsage de pensionnaire et le fichu sagement noué sont assez inattendus. Mais le teint de cuivre, les yeux obliques, la gravité presque cruelle du regard ne démentent pas le type de sa Carmen. » On peut, d'ailleurs, estimer, en regardant les nombreux dessins de Mérimée, que son crayon avait plus de mollesse que sa plume.

Page 322, ligne 26. — ... *le mal d'yeux,... :* La note insérée ici par Mérimée sur « la fascination du mauvais œil » n'est que le résumé de la longue « introduction » qu'il a écrite dans la *Guzla* pour les ballades dont le thème est emprunté à cette superstition : « C'est une croyance fort répandue dans le Levant et surtout en Dalmatie, que certaines personnes ont le pouvoir de jeter un sort par leurs regards. L'influence que le mauvais œil peut exercer sur un individu est très grande..., souvent le malheureux fasciné s'évanouit, tombe malade et meurt étique en peu de temps. » — La même superstition devait fournir à Mérimée le trait final de *Colomba*. Lorsque la vierge corse s'est fait reconnaître du vieux Barricini, à la ferme voisine de Pise, où celui-ci achève sa vie dans une sorte de torpeur, « la fermière la suivit des yeux quelque temps : — Tu vois bien cette demoiselle si jolie, dit-elle à sa fille, eh bien ! je suis sûre qu'elle a le mauvais œil ».

Page 323, ligne 21. — ... *qui sentent le marrane. :* Espagnol : *marrano*, porc, et aussi « maudit », ou « excommunié ». Nom donné autrefois par mépris aux Arabes et aux Juifs convertis.

Page 328, ligne 29. — ... *voilà une croix faite... :* Or, pour dissiper la fantasmagorie du sabbat, il suffisait, d'après les croyances du moyen âge, que l'un des assistants fît le signe de la croix ou invoquât le nom de Jésus.

Page 329, ligne 15. — ... *nous n'avons pas d'inquisition... :* Les Espagnols, en 1830, n'en avaient plus : le tribunal religieux de l'Inquisition, établi en Espagne en 1232,

réorganisé en 1481 par le cardinal Torquemada, avait été définitivement aboli par les Cortès en 1820.

Page 331, ligne 16. — ... *dont un brave whig perça l'omoplate de Claverhouse.* : Graham John de Claverhouse, vicomte de Dundee, noble écossais apparenté au fameux Montrose, souleva les montagnards d'Écosse en faveur de Jacques II après la Révolution survenue en Angleterre en 1688. Il battit dans le défilé de Killikrankie les troupes de Guillaume III commandées par Mackay, mais fut tué dans l'action. Ses soldats ne l'avaient pas vu tomber et les bruits les plus tendancieux furent mis en circulation pour expliquer sa mort. Il fut frappé en réalité d'une balle sous le bras ; mais on raconta en Angleterre qu'il avait fait un pacte avec le diable, grâce auquel il avait pu jusqu'alors défier tous les coups ; son serviteur, qui connaissait ce pacte, et qui le trahit au profit des whigs, aurait déjoué l'enchantement diabolique en chargeant le pistolet avec lequel il le tua, au moyen d'un bouton d'argent, marqué d'une croix, qu'il aurait enlevé à l'habit même de Claverhouse. Cette légende venait d'être reprise et mise en scène par Walter Scott dans « Wandering Willie's Tale ».

—, ligne 27. — ... *aux environs de Tortose,...* : Ville de Catalogne, dans la province de Tarragone, sur la rive gauche de l'Èbre.

V. — Les Grands Maîtres au Musée de Madrid

M. Gabriel Rouchès, conservateur au Musée du Louvre, spécialiste renommé des études sur la peinture espagnole, à laquelle il consacre son cours à l'École du Louvre, a rédigé la plupart des « éclaircissements » historiques et techniques qui suivent. On lira, d'autre part, à l'appendice, l'article de Mérimée sur les *Annales des artistes en Espagne*, de Stirling, qui en est le complément, jusqu'ici à peu près ignoré. Sur la composition de cette lettre, voir l'*Introduction*, p. XXVI et p. XLV, et l'*Appendice*.

Page 333, ligne 11. — *L'extérieur du bâtiment...* : Charles III

confia à l'architecte Juan de Villanueva, en 1785, le soin d'élever ce « bâtiment », destiné, dans sa pensée, à abriter des collections d'histoire naturelle. Après sa mort (1788), l'édifice resta inachevé. Sa primitive destination explique les défectuosités qu'on y constata, lorsqu'on voulut y loger un musée de peinture.

Page 333, ligne 13. — *C'est à Marie-Louise... :* Non pas à Marie-Louise, mais à Marie-Isabelle de Bragance, nièce de Ferdinand VII, qui l'épousa en août 1816. C'était sa seconde femme. Elle mourut en 1818. Elle poussa, en effet, ce roi à mettre à exécution le projet de musée, arrêté dès le 16 mai 1816. Ferdinand VII reprenait tout simplement un décret du *roi intrus*, Joseph Bonaparte, en date du 20 décembre 1809. Aux termes de ce décret, un musée devait être constitué, puis, suivant une décision du 22 août 1810, installé dans le palais de Buenavista, l'ancienne demeure de Godoy, qui abrite aujourd'hui le ministère de la Guerre, à l'angle de la calle de Alcalâ et du Paseo de los Recoletos. Sans parler des collections de la Couronne, ce musée devait être alimenté par les œuvres enlevées des églises et des monastères. A cet effet, quatre dépôts avaient été organisés au palais de Buenavista et dans les couvents de San Francisco el grande, de San Felipe el Real et de Notre-Dame-du-Rosaire. Ferdinand VII fit achever les bâtiments commencés par son grand-père sur la promenade du Prado et abandonnés par l'incurie de Charles IV.

Le musée, organisé par le peintre Vicente Lopez, fut inauguré, le 19 novembre 1819, par la nouvelle reine, Marie-Josèphe-Amélie de Saxe, qui avait fait son entrée à Madrid l'avant-veille.

Page 334, ligne 3. — *S'ils construisent un Musée,... :* Les critiques de Mérimée, justes en elles-mêmes, n'atteignent point cependant l'architecte qui avait reçu mission d'abriter seulement des collections d'histoire naturelle.

Page 335, ligne 12. — *Ces canapés... ont servi aux dernières Cortès. :* Le régime parlementaire (Constitution de 1812),

rétabli en 1820 par la révolution libérale, avait été supprimé par Ferdinand VII en 1823, dès que l'intervention française lui eut rendu son trône. Le régime absolutiste durait encore (voir *Introduction*, p. XXIV) et ne devait cesser qu'en 1833.

Page 335, ligne 15. — *Le Musée est ouvert avec beaucoup de libéralité ;... :* Mérimée a lu attentivement l'introduction du catalogue dressé par Luis Eusebi et paru trois ans auparavant : *Noticia de los cuadros que se hallan colocados en la galeria del museo del Rey.* Madrid, 1828. Eusebi y résume le règlement et dit notamment au sujet des visiteurs étrangers : « A los señores viageros se franqueará la entrada en los demas dias de la semana presentando su pasaporte revisado por la autoridad superior... »

—, ligne 23. — ... *par Drolling,... :* Martin Drolling (1750-1817), peintre alsacien, petit maître qui triompha dans les scènes d'intérieur. L'*Intérieur d'une cuisine* est actuellement encore exposé au Louvre (n° 261 du Catalogue).

—, ligne 24. — ... *le Jugement dernier... :* Le Louvre ne possédait pas à cette époque et ne possède pas de *Jugement dernier* par un vieux maître allemand. Mérimée, peut-être, fait allusion au tableau de Jacob Jordaens sur ce sujet, actuellement cabinet XXXVI (n° 2011 A).

—, ligne 26. — ... *l'ardoise sur laquelle Daniel de Volterre... :* Daniel Ricciarelli dit le Volterran ou de Volterra, d'après le nom de sa ville natale, peintre italien de la Renaissance (1509-1566), qui travailla pour Catherine de Médicis. Son *David tuant Goliath*, peint sur une ardoise, est exposé dans la Grande Galerie du Louvre (n° 1462).

Page 336, ligne 10. — ... *ou alpargates,... :* Espadrilles.

Page 337, ligne 8. — *Deux portraits de Philippe II... :* Le portrait en pied de Philippe II, en demi-armure, n° 411 du catalogue actuel. — Le portrait en pied du même roi en costume noir, n° 452 du catalogue actuel ; longtemps considéré comme un original de Titien, il n'est tenu aujourd'hui que pour une copie.

—, ligne 9. — ... *et un de Charles V à cheval,... :* Le célèbre

portrait équestre de Charles-Quint à la bataille de Mühlberg, n° 410 du catalogue actuel du Musée.

Page 337, ligne 11. — *... est une scène de bacchanale. :* La Baccha-nale, n° 418 du catalogue actuel. Mais la figure de femme nue endormie, Ariane, se trouve à droite, et non à gauche, comme l'indique Mérimée.

—, ligne 17. — *... un portrait de Monna Lisa Giocundo,... :* Ce portrait, n° 504 du catalogue actuel, qui le donne comme une copie avec des variantes dans le fond du paysage et dans le costume, fut longtemps considéré comme un original ; mais Pedro da Madrazo, dans son savant *Catalogo descriptivo y historico de los cuadros del Museo del Prado. Parte primera. Escuelas italianas y españolas.* Madrid, 1872, a fait justice d'une attribution peu vraisemblable à Léonard de Vinci lui-même.

—, ligne 27. — *C'est le fameux « Spasimo di Sicilia »... :* N° 301 du catalogue actuel, appelé le *Spasimo* (ou *Pasmo* en espagnol) *di Sicilia*, parce que ce tableau se trouvait jadis à Palerme, dans un couvent d'Olivétains, *Santa Maria dello Spasimo.* Ces religieux firent présent du tableau au roi Philippe IV.

Il figura sur la liste annexe au décret du 20 décembre 1809, donnant l'énumération de cinquante tableaux qui devaient être envoyés à l'Empereur pour le Musée Napoléon.

Seules, quatre œuvres de Raphaël furent expédiées à Paris : en plus du *Spasme de Sicile*, la *Vierge au poisson*, la *Sainte Famille*, dite à la Perle, et la *Visitation.* Elles furent rendues par Louis XVIII à Ferdinand VII et ramenées en Espagne au cours de l'année 1818. Un tel retard s'explique par des réparations et des restaurations jugées indispensables. Comme la *Vierge au poisson* et la *Visitation*, qui étaient aussi dans un état pitoyable, le *Spasme de Sicile*, peint sur bois, fut transféré sur toile. Deux artistes, Hacquin et Bonnemaison, furent chargés de l'opération. Pour les deux premiers tableaux, elle fut achevée le 15 octobre 1816, mais, pour le *Spasme de Sicile*,

elle ne prit fin qu'en février 1818. En octobre 1818, les tableaux reprirent le chemin de l'Espagne (cf. marquis de Villaurrutia, *Cultura española*, 1907, et le dernier catalogue du Prado, 1920).

Page 338, ligne 12. — ... *a été repeint en le restaurant.* : La phrase de Mérimée, discutable pour la correction, énonce une vérité qui ne l'est point : il est visible encore aujourd'hui que le *Spasme de Sicile* a subi une réfection complète.

—, ligne 13. — *Il y a... une Sainte Famille, de Raphaël,...* : On ne saurait dire exactement à quelle *Sainte Famille* de Raphaël Mérimée fait allusion. Il ne s'agit point de la *Sainte Famille* dite de *l'agneau*, qui, à cette époque, se trouvait encore à l'Escurial et ne fut transférée au Prado qu'en 1837. Il n'est point question non plus de la *Sainte Famille*, dite de la *Perle*, dont Mérimée parle une ligne plus loin, et qui, elle aussi, avait regagné l'Escurial. Ce tableau, qu'admire Mérimée, doit être la *Sainte Famille*, dite du *Lézard*, nº 303 du dernier catalogue.

—, ligne 16. — ... *c'est la Vierge à la Perle et la Vierge au Poisson.* : Nos 301 et 297 du catalogue actuel. Ces deux tableaux restèrent au monastère de l'Escurial jusqu'en 1837, date de leur transfert au Prado.

—, ligne 17. — *Je recommande aux voyageurs...* : La *Pietà* de Daniele Crespi (peintre milanais, né en 1559, mort en 1633) est, en effet, une œuvre très émouvante et l'une des plus belles du XVIIe siècle italien qui soit dans le Musée du Prado.

—, ligne 20. — *La galerie flamande et hollandaise...* : Constatation exacte. A l'heure actuelle encore, le nombre des seuls tableaux flamands du Prado dépasse largement celui des tableaux italiens.

—, ligne 27. — *L'original de la fameuse « Ile d'Amour »,...* : Le titre plus exact du tableau est : *Le Jardin d'Amour* (nº 1690 du catalogue actuel).

Page 339, ligne 2. — ... *c'est un curé qui porte le viatique...* : Tableau représentant un acte de dévotion de Rodolphe Ier

de Habsbourg, fondateur de l'empire d'Autriche, qui, revenant de la chasse, rencontra un prêtre portant le viatique. Il lui céda son cheval et son écuyer fit de même à l'égard de la personne qui suivait le prêtre.

Page 339, ligne 5. — *... sous le nom du « Serpent d'airain ». :* Ce tableau, jadis attribué à Rubens sur la foi d'une signature apocryphe, est désigné sur le dernier catalogue du Prado (1920), où il porte le n° 1637, comme une œuvre de Van Dyck.

—, ligne 23. — *Je n'ai pas vu beaucoup de Van Dyck... :* La remarque de Mérimée surprend au premier abord, puisque l'on peut voir au Musée du Prado vingt beaux et authentiques Van Dyck, mais, si l'on se réfère au catalogue d'Eusebi, on constate qu'aucun de ces tableaux ne s'y trouve mentionné et ne devait être exposé en 1830.

—, ligne 25. — *... la plus riche de l'Europe en Téniers ;... :* Indication exacte. Le Prado possède cinquante et un tableaux de David Téniers le jeune, dont la plupart proviennent de la collection qu'Élisabeth Farnèse, la seconde femme de Philippe V, avait formée avec prédilection au château de la Granja, dit alors Palais de Saint-Ildefonse, près de Ségovie. Son mari et elle réunirent environ douze cents tableaux, généralement choisis de petites dimensions.

—, ligne 25. — *... de fort beaux Metzu,... :* Inexactitude : le Prado ne possède qu'un Metzu : *Un poulet mort et pendu* (n° 2103). Ce Musée est peu riche en tableaux de genre des petits maîtres hollandais.

—, ligne 25. — *... des Cuyp,... :* Non pas plusieurs Cuyp, mais un seul : une *Vue d'une plage* (n° 2077).

—, ligne 26. — *... des Jordans,... :* On trouve au Prado une série de huit tableaux de Jordans, ou Jordaens, précieuse pour l'étude de ce maître.

—, ligne 27. — *... par Snyders. :* Les œuvres de Snyders y sont également nombreuses (vingt-trois) et d'un grand intérêt.

Page 340, ligne 2. — *Les portraits de Charles IV et de sa*

famille... : Ces portraits, cités par Mérimée entre deux phrases qui se rapportent à Vélasquez, sont naturellement les célèbres tableaux de Goya. Les portraits équestres du roi Charles IV et de la reine Marie-Louise se trouvaient au Prado depuis 1819.

Page 340, ligne 19. — *La reddition de Breda,... :* Tableau plus connu sous le nom des *Lances* (n° 1172 du dernier catalogue).

Page 341, ligne 24. — *... un Saint Bernard en oraison,... :* C'est la grande composition qui porte le n° 978 du catalogue.

Page 342, ligne 3. — *... lisez le « Moine » de Lewis. : Ambrosio* ou le *Moine*, roman fantastique et satanique de l'anglais Lewis, qui parut en 1795 et qui, tout de suite traduit en français, fut, pour les jeunes romantiques, le prototype du « roman à la manière noire ». Ambrosio, le mauvais moine, éprouve des tentations jusqu'au milieu de ses prières. — Au reste, dans le *Théâtre de Clara Gazul*, à plusieurs reprises, Mérimée a mis lui-même en scène de mauvais moines (*Une Femme est un diable, le Ciel et l'Enfer, l'Occasion*) ; dans *Une Femme est un diable*, fray Antonio raconte la tentation qu'il éprouve devant une trop jolie fille : « Mon sang bouillonnait..., j'éprouvais cette espèce d'extase délicieuse que j'ai sentie quelquefois en priant devant notre sainte Madone. »

—, ligne 6. — *La Sainte Élisabeth, le Miracle de la montagne... : Sainte Élisabeth de Hongrie soignant un teigneux, Le Songe du patricien, à qui la Vierge apparaît pour lui dire son désir de voir élever la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome* (n^{os} 993 et 994 du dernier catalogue du Prado). Ces deux tableaux et celui de *Rebecca*, également de Murillo, se trouvaient précédemment à l'Académie de San-Fernando et un décret royal du 12 septembre 1901 les attribua au Musée du Prado. La *Sainte Élisabeth* et le *Songe du patricien* décoraient jadis l'église de Sainte-Marie-la-Blanche à Séville, d'où le maréchal

Soult les fit enlever pour les envoyer au Musée Napoléon. Ils furent rendus en 1815 et acheminés sur l'Espagne par Anvers et la voie de mer. Ces tableaux ne figurent pas sur la *Notice des tableaux exposés dans la galerie du Musée.* Paris, 1814.

Page 342, ligne 9. — *Le cloître des Capucins,...* : Murillo exécuta en 1676 dix-huit grandes peintures, parmi lesquelles son célèbre *Thomas de Villeneuve faisant l'aumône*, pour le couvent des Capucins de Séville. Presque toutes se trouvent aujourd'hui au Musée de Séville. En 1678, il peignit pour le couvent des Augustins trois peintures : *Saint Augustin écrivant* (aujourd'hui au Prado), *Saint Augustin agenouillé devant la Vierge* (Musée de Séville) et *Saint Thomas de Villeneuve soignant des malheureux* (Musée de Séville). Les seules peintures qui soient demeurées en place sont celles de l'*église* de la chapelle de la Charité à Séville, exécutées de 1671 à 1674.

—, ligne 13. — *... on peut voir encore avec plaisir ceux de Ribeira,...* : Mérimée met sur le même pied des artistes d'une valeur bien différente, associant à des maîtres comme Ribera et Zurbaran des peintres médiocres comme Tobar ou Léonardo. Cette liste de noms semble comme tirée au sort et donnée au hasard, sans que Mérimée semble avoir pris bien soin de justifier son choix.

—, ligne 28. — ... « *Diane faisant déshabiller Calisto* »,... : N° 1671 : *Diane et Calisto*, de Rubens. — N° 1665 : *Les Nymphes de Diane surprises par des Satyres*, du même.

Page 343, ligne 1. — ... *et une « Femme couchée sur un lit de repos »,...* : Le tableau auquel Mérimée fait allusion est *Vénus se divertissant avec de la musique* (n° 420 et réplique avec variantes n° 421), bien plutôt que la *Danaë* également couchée sur un lit. La *Vénus* entra au Musée du Prado en 1827.

—, ligne 3. — *J'ai remarqué aussi une fort belle « Ève »,...* : *Ève recevant du serpent le fruit défendu* (n° 2178 du dernier catalogue), pendant de l'*Adam tenant une branche*

avec la pomme détachée de l'arbre de la Science (n° 2177). Ces deux tableaux venaient d'entrer au Prado en 1827.

—, ligne 4. — ... *j'ai observé aussi une « Didon » magnifique,... :* Une confusion s'est produite dans l'esprit de Mérimée. Il n'y a pas — et il n'y avait pas — au Prado de tableau du Corrège, ni de tableau italien représentant *Didon*. Peut-être Mérimée a-t-il pris une *Lucrèce mourante* (par Cangiasi, par Guido Reni, par Morazzone) pour une *Didon*. Cette confusion s'explique par l'analogie du sujet : une femme se poignardant.

COMPTES-RENDUS

La publication de *Mosaïque* ne paraît pas avoir suscité, sur le moment, un bien grand succès de curiosité ; les nouvelles qui composaient le recueil, et les lettres d'Espagne elles-mêmes, étaient connues et appréciées du public lettré depuis qu'elles avaient paru dans les revues, principalement dans la *Revue de Paris*. Mérimée était un écrivain « classé », comme le prouve le ton sur lequel on parlait couramment de lui dans les périodiques littéraires (voir plus haut, p. x et p. 368) — comme le prouverait, à lui seul, l'article de Gustave Planche paru en 1832 dans la *Revue des Deux Mondes*. Le recueil n'apportait rien de nouveau et ne changeait en rien l'opinion qu'on s'était formée déjà de son auteur.

I

Le Globe (24 janvier 1831).

D'un article, non signé, de Sainte-Beuve sur le *Théâtre de Clara Gazul* :

« En relisant le *Théâtre de Clara Gazul*, toutes les autres productions de l'auteur me sont revenues à l'esprit, et je me suis confirmé dans l'idée que c'était un des artistes les plus originaux et les plus caractéristiques de cette époque souverainement individuelle. Né, j'imagine, avec une sensibilité profonde, il s'est bientôt aperçu qu'il y aurait duperie à l'épandre au milieu de l'égoïsme et de l'ironie du siècle ; il a donc pris soin de la contenir au-dedans de lui, de la concentrer le plus possible et, en quelque sorte, sous le moindre

volume ; de ne la reproduire dans l'art qu'à l'état de passion âcre, violente, héroïque, et non pas en son propre nom, ni par la voie lyrique, mais en drame, en récit, et au moyen de personnages responsables. Ces personnages mêmes, l'artiste les a poussés d'ordinaire au profil le plus vigoureux et le plus simple, au langage le plus bref et le plus fort : dans sa peur de l'épanchement et de ce qui y ressemble, il a mieux aimé s'en tenir à ce qu'il y a de plus certain, de plus saisissable dans le réel ; sa sensibilité, grâce à ce détour, s'est produite d'autant plus énergique et fière qu'elle était nativement peut-être plus timide, plus tendre, plus rentrée en elle-même ; elle a fait bonne contenance, elle s'est aguerrie et a pris à son tour sa revanche d'ironie sur le siècle ; de là une manière à part, à laquelle toutes les autres qualités de l'auteur ont merveilleusement concouru. — Esprit positif, observateur, curieux et studieux des détails, des faits et de tout ce qui peut se montrer et se préciser, l'auteur s'est, de bonne heure, affranchi de la métaphysique vague de notre époque critique, en religion, en philosophie, en art, en histoire, et il ne s'est guère soucié d'y rien substituer... La vue d'ensemble ne lui sied pas, il est trop positif pour y croire ; il croit au fait bien défini, bien circonstancié, poursuivi jusqu'au bout dans sa spécialité de passion et dans son expression matérielle ; le reste lui paraît fumée et nuage... S'il abordait des actes et des passions tenant par leur milieu à une époque *organique*, il les verrait mal et les peindrait incomplètement... De nos jours, quand il a abordé certaines parties du règne de Napoléon, ç'a été la critique et l'ironie qui ont prévalu ; il nous a peint des lieutenants de la vieille armée espions, de jeunes fils de famille bonapartistes et grossiers ; et sa sublime *Prise d'une redoute* n'est que le côté lugubre de la gloire militaire : il n'a pas embrassé, dans les peintures détachées qu'il en a données, l'harmonie du grand règne. Aussi M. Mérimée, dans le choix de ses sujets, se prend-il de préférence à des époques où les particularités ne sont pas trop commandées par un ordre dominant, ou à des races qui sont demeurées dans leur sauvagerie primitive.

Le XVIe siècle lui va à merveille, parce que le moyen âge, en s'y brisant, le remplit d'éclats, et qu'en crimes et en vertus l'énergie individuelle, poussée à son comble, y hérite directement de tout ce qu'avait amassé, durant des siècles, l'organisation féodale et catholique... De nos jours, les histoires de bandits corses, de peuplades slaves, les aventures de négriers lui conviennent encore ; il s'y complaît et y excelle. Ou bien, c'est ce que notre civilisation raffinée a de plus piquant et de plus relevé dans son insipidité habituelle : des comédiennes héroïques, des prêtres amoureux, des retours subtils de jalousie ou de remords. Le procédé d'exécution répond tout à fait à ce qu'on peut attendre : une simplicité parfaite, une force continue ; point de *pomposo* ni de bavardage ; point de réflexions ni de digressions ; quelque chose de droit qui va au but, qui ne se détourne ni d'un côté, ni de l'autre, et pousse devant, en marquant chaque pas, comme un bélier sombre ; point de vapeurs à l'horizon, ni de demi-teintes, mais des lignes nettes, des couleurs fortes dans leur sobriété, des *ciels* un peu crus, des tons graves et bruns ; chaque circonstance essentielle décrite, chaque réalité serrée de près et rendue avec une exactitude sévère ; chaque personnage conséquent à lui-même de tout point ; vrai de geste, de costume, de visage ; concentré et viril dans sa passion, même les femmes ; et derrière ces personnages et ces scènes, l'auteur qui s'efface, qu'on n'entend ni ne voit, dont la sympathie ni l'amour n'éclatent jamais dans le cours du récit par quelque cri irrésistible, et qui n'intervient au plus que tout à la fin, sous un faux air d'insouciance et avec un demi-sourire d'ironie. Tel nous semble M. Mérimée. C'est assurément l'artiste le moins chrétien d'aujourd'hui, celui dont le caractère individuel est le plus purgé de toutes réminiscences doctrinales et sentimentales du passé. — M. Vinet a défini M. Mérimée un *esprit à la fois exquis et dur.* »

En citant lui-même cet article deux ans plus tard dans une note à une étude sur *A. de Musset* (*Portraits contemporains*, II), Sainte-Beuve ajoute : « Il y faut faire la part de la phraséologie légèrement saint-simonienne. »

II

Revue des Deux Mondes (1er septembre 1832).

Poètes et romanciers modernes de la France. III[1]. *Prosper Mérimée.* (Étude de Gustave Planche.)

« Prosper Mérimée partage avec Charlet et Béranger l'inestimable privilège d'avoir échappé jusqu'ici aux querelles de feuilleton, aux ovations et aux anathèmes de la critique. Depuis sept ans bientôt qu'il est en possession de la sympathie publique, son nom s'est trouvé bien rarement mêlé aux controverses littéraires ; les deux camps ennemis qui se partagent encore aujourd'hui l'art et la poésie n'ont guère invoqué son autorité pour la proclamer sainte ou impie.

« D'où lui vient donc cet étrange bonheur? Pourquoi, tandis que les professeurs de Sorbonne et d'Académie faisaient la guerre aux *Méditations* de Lamartine et aux *Odes* de Victor Hugo, le *Théâtre de Clara Gazul*, publié en 1825, au milieu des préoccupations politiques les plus puissantes, a-t-il conquis tout d'abord une sorte d'inviolabilité? Pourquoi, tandis qu'on agitait dans les journaux et les salons la question des unités dramatiques, avec la même ardeur de conviction, le même enthousiasme de prosélytisme qu'au temps où Pierre Corneille prenait la peine de réfuter, Aristote en main, les pamphlets de M. de Scudéri, personne n'a-t-il songé à mettre Joseph l'Estrange, éditeur des œuvres de la spirituelle comédienne, au rang des néophytes ou des excommuniés?

« Il y a deux solutions à cette énigme, une solution littéraire et une solution sociale. En premier lieu, Prosper Mérimée paraît s'être, en général, fort peu soucié des théories poétiques. Il y a cent contre un à parier qu'il consulte rarement Laharpe ou l'abbé Le Bossu. Il est donc tout simple

1. Les deux premiers articles de cette série avaient été consacrés à Victor Hugo (I, livraison d'août 1831) et à Alfred de Vigny (II, livraison du 1er août 1832).

que, vivant fort peu avec les poétiques, il n'ait pas eu à cœur de les réfuter en écrivant ; qu'il ait suivi, en composant des ouvrages d'imagination, son inspiration personnelle, sans s'inquiéter d'heure en heure, et presque de page en page, si telle phrase donnait un démenti au XVIIe siècle de la France, si telle autre donnait la main au XVIe siècle de l'Angleterre. En second lieu, et ceci n'est pas moins grave pour peu qu'on y réfléchisse, il s'est peu mêlé aux sociétés littéraires. Il n'a pas encouragé du geste et de la voix, de sa présence et de son sourire, les orateurs de cheminée, les Démosthènes de canapé qui, depuis Madame Geoffrin jusqu'à Madame de Staël et Madame Récamier, ont eu le monopole des succès.

« C'est, si l'on veut, une faute impardonnable, une irréparable négligence. A ne consulter que la fortune de son nom, peut-être faut-il le blâmer de n'avoir pas apporté à la réussite de ses écrits plus d'empressement et de sollicitude. Mais aussi n'y a-t-il pas gagné une paix profonde et sereine? Vivant dans le monde des hommes, au lieu de vivre dans le monde des auteurs, n'a-t-il pas amassé un trésor inépuisable d'anecdotes et d'observations que les livres et les faiseurs de livres ne sauraient suppléer?

. . . . . .

« Comment est-il arrivé que le public français, si fier de son goût et de sa pénétration, si empressé d'ordinaire à se targuer de sa finesse et de son intelligence, ait attendu, pour faire à Prosper Mérimée sa part de gloire, qu'il renonçât aux ouvrages de longue haleine pour lui faire des contes de vingt pages?

« Je répondrai : pourquoi le public anglais, qui vante si volontiers l'érudition délicate et le profond discernement de ses universités, a-t-il attendu, pour admirer Milton, l'avis d'Addison?

« J'aperçois, des deux parts, même confusion et même honte.

« Oui, ce ne fut qu'en 1829, plusieurs mois seulement après la publication de son roman, que le nom de Mérimée devint populaire, à l'occasion de *Mateo Falcone*. *Mateo* est, en effet,

un véritable chef-d'œuvre de narration. Il est impossible de pousser plus loin l'artifice des incidens et du style, d'enfermer dans un espace aussi étroit plus d'émotions et d'idées, d'indiquer avec plus de concision et de vivacité autant de physionomies et de caractères. Je défie qu'on tire d'une donnée si simple un plus riche parti ; à la bonne heure, c'est une perle, un diamant, si vous voulez. Mais n'avait-il rien fait avant *Mateo*? Rentrez en vous-même, et rougissez.

« A ce propos, les fureteurs de bibliothèques, grands dénicheurs d'idées qu'ils ne savent pas nourrir, sauveurs de l'art qu'ils ne compromettent jamais par leurs œuvres, ont avisé, dans un volume anglais, l'anecdote qui fait le sujet de *Mateo*. Et je les remercie de leur découverte, car, depuis que j'ai lu ce volume accusateur, j'ai pour le récit français un enthousiasme plus sérieux.

« Si les vingt lignes du journal de Benson contiennent *Mateo*, il faut déclarer du même coup que Charlevoix contient les *Natchez*, et que le *Pèlerinage* de Byron se trouve dans les itinéraires de Reichard.

« *Tamango*, quoique inférieur à *Mateo*, se distingue entre toutes les compositions de Mérimée par des qualités particulières : c'est un récit qui commence comme une satire et qui finit comme une épopée homérique ou dantesque. Malgré l'antipathie bien connue de l'auteur pour les images lyriques, pour les comparaisons solennelles, il cède malgré lui à l'irrésistible majesté de son sujet et se laisse entraîner aux mouvements de la plus tumultueuse poésie. Il a beau se contenir, se mettre en garde, son front calme et serein, son regard paisible et assuré ne peuvent le soustraire à la lumière éblouissante dont il a lui-même concentré les rayons. L'exemplaire sagesse de son esprit ne réussit pas à le préserver de la débauche. Et tant mieux ! car il y a dans *Tamango* une magnifique poésie.

« La *Partie de trictrac* n'est pas un récit complet. Le commencement surtout est confus ; mais le caractère de la comédienne est parfait. Le suicide du Hollandais, ivre et ruiné, le desespoir et la résignation du malheureux jeune homme

qui a triché au jeu et qui se méprise, sans pouvoir convertir à sa haine pour lui-même l'incrédulité frivole de sa maîtresse, sont des traits excellens.

« Cependant, malgré le mérite éminent de ces trois compositions, l'engouement des lecteurs pour Prosper Mérimée ne s'est déclaré bien franchement et avec tous les caractères d'une véritable épidémie qu'après le *Vase étrusque*. Or, je ne crains pas de le dire hautement, et tous les hommes de réflexion et de bonne foi se rangeront à mon avis, le *Vase étrusque* est le pire, le plus maniéré, le moins vrai, le moins naïf et le moins simple de tous les ouvrages de Mérimée. Sans doute, il s'y rencontre des pages d'une nature exquise. Le sujet lui-même, indépendamment de l'exécution, est neuf et bien saisi. Ce n'est pas une donnée commune que la jalousie rétroactive. Les angoisses et les questions inquiètes de Saint-Clair sur l'origine du vase qu'il frappe *crescendo*, comme un tamtam, sont très habilement racontées. Mais les conversations du déjeuner ne valent rien. Le voyage d'Égypte est presque inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas l'original. Le dénoûment ne dénoue rien : autant vaudrait *Deus ex machina*. A tout prendre, c'est un récit plein de coquetterie, de papillotage, de faux goût, et qui fait tache dans les œuvres sévères et châtiées de l'auteur. J'en suis vraiment fâché pour les dames de Paris ; mais la réputation exagérée qu'elles ont faite au *Vase étrusque* me prouve très clairement qu'elles ne se décident pas toujours, en pareille matière, par des raisons littéraires.

« J'en dirai autant du *Carosse du Saint-Sacrement*, de l'*Occasion* et des *Mécontents*. La *Vision de Charles XI* est racontée trop sommairement pour que la critique en fasse l'objet de ses blâmes ou de ses louanges.

« Les deux *lettres* de Mérimée sur l'Espagne[1] sont bien écrites, mais ne sont peut-être pas aussi naturelles qu'on pourrait s'y attendre. L'esprit y gâte souvent l'émotion. Je

1. La troisième (*Les Voleurs*) venait de paraître peu de jours avant cet article de Planche ; il n'en avait pas eu encore connaissance au moment où il écrivait son étude.

trouve très inutile, de la part du narrateur, de s'excuser du plaisir qu'il a pris aux combats de taureaux, de citer saint Augustin, de s'excommunier, comme il fait, pour sa cruauté prétendue. Mon Dieu ! c'est un malheur sans doute, mais un malheur authentique, que les âmes les plus douces se plaisent au spectacle des luttes sanglantes. Les dames romaines ne rougissaient pas de s'asseoir au cirque, et les femmes de Paris, qui se pressent aux exécutions capitales, n'ont pas le droit de jeter la pierre aux femmes de Madrid.

« La série des œuvres est maintenant épuisée. Il faut seulement ajouter à la liste précédente quelques pages sur lord Byron, remarquables par un goût sûr, et où, pour la première fois, le vrai caractère de don Juan et de Childe Harold est nettement défini ; avant Mérimée, personne, que je sache, n'avait trouvé dans le double aspect de son talent la diffusion des idées et la concision du style, la raison de son impuissance épique et dramatique ; et aussi une notice biographique et littéraire sur Cervantes. Ce dernier morceau n'a rien de saillant, si ce n'est la profession de foi littéraire du biographe. C'est là que l'auteur énonce catégoriquement son opinion sur la rime et le mètre et les déclare incompatibles avec le mouvement du dialogue. A cet égard, il me paraît se méprendre complètement ; des exemples imposans le réfuteraient ; et lui-même, s'il pouvait se résoudre à versifier quelquefois sa pensée, gagnerait peut-être une qualité qui lui manque, le développement : le mouvement de la période poétique le contraindrait à multiplier les formes de sa pensée.

« Ses amis parlent d'un manuscrit de *Cromwell*, antérieur à *Clara Gazul*, mais seulement pour mémoire.

« Quant à la biographie de Prosper Mérimée, elle est comme l'histoire des peuples heureux, elle n'existe pas. On sait seulement qu'il a été élevé dans un collège de Paris, qu'il a étudié la jurisprudence, qu'il a été reçu avocat, qu'il n'a jamais plaidé, et les journaux ont pris soin de nous apprendre qu'il est aujourd'hui secrétaire de M. le comte d'Argout.

« Ceux qui le connaissent familièrement n'ont jamais vu en lui qu'un homme très simple, d'une instruction solide, lisant facilement l'italien et le grec moderne, parlant avec une pureté remarquable l'anglais et l'espagnol, préférant volontiers entre tous les livres les relations de voyage. Et c'est ce qui explique l'*ubiquité* de son esprit ; car il n'a jamais vu dans sa vie que l'Angleterre et l'Espagne. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un séjour de quatre mois à Madrid, à Barcelone, à Grenade et à Cadiz, pendant l'année 1830, l'a fait douter de lui-même et désabusé de ses espérances littéraires ; si, depuis qu'il a comparé son premier livre à la réalité, il a pris en pitié toutes les tentatives poétiques, il faut le plaindre, mais ne pas désespérer de sa guérison. Il comprendra, je n'en doute pas, que les études locales, essentielles pour un roman, sont le plus souvent très inutiles pour un drame. Avant un an, soit qu'il reste aux affaires, soit qu'il les quitte, il sera forcé de revenir à la littérature. Ce n'est pas à trente ans qu'on renonce à montrer un talent laborieusement acquis. Et s'il ne veut pas s'aventurer dans les tracas du théâtre, il fera pour nos plaisirs des livres excellens et moins contenus que ses précédens ouvrages. »

III

Revue des Deux Mondes du 15 janvier 1833.

Extrait d'un article de Sainte-Beuve sur « M. Alfred de Musset ».

« ... La préface en vers de M. de Musset (au *Spectacle dans un fauteuil*) renferme, entre autres opinions contestables, un rapprochement entre Mérimée et Calderon, qui m'a semblé dépasser toutes les bornes de la licence poétique en pareille matière :

L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité, etc.

« Nous avons peu pratiqué Calderon ; mais nous en avons

assez entrevu pour ne jamais rapprocher ce grand dramatiste catholique, presque canonisé par les Schlegel, du talent fort médiocrement spiritualiste de notre énergique et sobre contemporain. Les comédies de cape et d'épée, par lesquelles il peut coudoyer un moment Mérimée, ne sont qu'une portion secondaire de son œuvre. L'image du *plomb incrusté dans la réalité*, de l'*effigie d'airain emportée d'un coup de ciseau*, cette image si juste quand elle s'applique au père de *Mateo Falcone* et de *Tamango*, jure énormément avec la nature tout ailée du génie à qui l'on doit *Psyché*, le *Lis du Carmel*, et ces *Actes* sans nombre d'où les chants séraphiques s'exhalent comme des bouffées de chauds aromes ou les nuées d'encens dans les sanctuaires... »

C'est ici que Sainte-Beuve cite en note son article de 1831 paru au *Globe*, « à l'appui de ce jugement sur M. Mérimée, et pour mieux distinguer ce talent contemporain qu'on n'a pas eu encore l'occasion d'analyser avec plus de détail... ».

IV

Figaro (5 juin 1833).

« La *Mosaïque*, ce livre si remarquable, ce recueil si distingué de M. Mérimée, vient de paraître chez Fournier. »

V

Figaro (vendredi 28 juin 1833)[1].

Mosaïque. Recueil de contes et nouvelles, par Prosper Mérimée, auteur du *Théâtre de Clara Gazul* et de la *Chronique du règne de Charles IX*.

« Lorsque M. Mérimée commença à écrire, c'était l'époque de la grande querelle entre les deux écoles littéraires de la restauration. Il se proposa de rester étranger à ses coteries : il était d'ailleurs porté à ce parti par la nature de son talent.

1. Pages 1 et 2 (article de tête).

Ce qui fait qu'un auteur est classé dans une école plutôt que dans une autre, ce n'est pas la nature des sujets qu'il traite, mais la manière dont il les exécute, la façon dont il les envisage et ce qu'il apporte de sa personnalité dans la réflexion qu'il fait, dans les jugements qu'il émet, dans les caractères qu'il crée et dans les prédilections qu'il accorde à tel personnage, à telle idée, à tel système. M. Mérimée a voulu ne point trahir sa manière de voir sur tout cela. Il a prétendu à l'impartialité au milieu des récits qu'il fait, entre les événements qu'il raconte ; je n'écris point, a-t-il dit, pour faire la leçon au vice et pour entonner l'éloge de la vertu. Si de la lecture de mes livres il résulte pour vous une plus grande aversion du premier et un plus grand attrait pour l'autre, tant mieux ; mais je vous avouerai que cet effet aura été produit sans préméditation de ma part. M. Mérimée, donc, se borne à narrer les faits avec le plus de précision, de calme, de froideur, sans interprétation ni réflexion aucune, rapportant les paroles, décrivant les gestes seulement de ses personnages et s'abstenant sur leur compte de tous développemens intérieurs où il se verrait contraint d'appliquer sa méthode personnelle, psychologique et morale. C'est uniquement à l'art du conteur qu'il se propose d'atteindre. Cette abnégation du moi écrivain a de grands avantages. Les faits dépouillés de tout alliage étranger parlent mieux à l'esprit du lecteur, et l'espèce de froideur avec laquelle il dit les catastrophes les plus poignantes en fait encore mieux ressortir le côté passionné. Prenons un exemple : Mateo Falcone est résolu de mettre à mort le petit Fortunato, son fils, qui a trahi, pour une montre, les droits de l'hospitalité. Il l'emmène au fond d'un ravin. De ce moment à celui où il prend une bêche pour enterrer la victime et où la nouvelle est terminée, il n'y a que deux toutes petites pages. Un conteur qui suivrait une autre méthode que M. Mérimée n'aurait pas manqué l'occasion de nous développer en détail cette exécution de famille, et dans sa partie matérielle et extérieure, et aussi dans l'esprit et l'âme des deux acteurs. Une fois l'enfant mis en joue, M. Balzac, par exemple, aurait tenu fort long-tems son lecteur dans cette position pleine

d'anxiété et, durant ce doute mortel, se serait amusé à développer le caractère de Mateo, de manière à vous déchirer alternativement par cette incertitude : le tuera-t-il? ne le tuera-t-il pas? Cette méthode-ci n'est pas précisément naturelle. M. Mérimée se rapproche davantage de la réalité. Vous eussiez été témoin du fait raconté, c'eût été à peu de chose près comme le livre de M. Mérimée. »

. . . . . .

[L'auteur cite ici la dernière page de *Mateo Falcone*, depuis : « — *Fortunato, va auprès de cette grosse pierre...* », jusqu'à la fin de la nouvelle.]

« Il faut un grand courage à un écrivain pour passer avec tant de sobriété sur des situations si belles. Sachons gré à l'auteur qui résume en une page une catastrophe qui aurait pu donner lieu à un volume entier. Et qui sait si, pour parvenir à cette concision si nerveuse et si dramatique, il n'a pas considérablement émondé son premier jet et réduit l'ouvrage, volumineux d'abord, aux proportions étroites qu'il affecte aujourd'hui? La littérature se paie à tant la feuille. *Mateo Falcone* ne contient que deux feuilles d'impression. Si M. Mérimée l'avait allongé en dix feuilles, il en serait moins bon, et le prix eût augmenté de cinq fois sa valeur. Il y a donc du désintéressement à écrire à la manière de cet auteur.

« *Mosaïque* se compose d'une douzaine de pièces, parmi lesquelles des chefs-d'œuvre, comme *Mateo Falcone*, *l'Enlèvement de la redoute*, *Exmango* (sic), *Federigo*, *la Partie de trictrac*, *le Vase étrusque*, *les Voleurs*. Au milieu de ce débordement de livres communs qui nous inondent, nous, pauvres critiques, ce nous est une consolation pleine de charme de lire et relire des ouvrages comme ceux de M. Mérimée. Mais nous sommes bref sur son compte, vu que sa réputation est toute faite et ses ouvrages estimés ce qu'ils valent. »

(Article anonyme.)

VI

L'Artiste, t. VI, p. 106-107 (1833, 2e semestre).

Mosaïque. Recueil de contes et nouvelles, par P. Mérimée[1].

« Il m'est arrivé souvent, en lisant dans nos diverses revues, et parfois même dans nos feuilles quotidiennes, ces morceaux qu'y sèment de loin en loin, trop rarement pour nos plaisirs, les Sainte-Beuve, les Mérimée, les Delatouche, et deux ou trois autres, de me prendre à désirer qu'il fût fait de ces œuvres si accomplies en si peu de pages, purs diamans, chaudes émeraudes ou topazes étincelantes, des recueils par volumes in-8°, sous chaque nom, auxquels on pût facilement revenir, et qui occuperaient les rayons choisis et le plus fréquemment visités de nos bibliothèques.

« Ce désir a pris à d'autres qu'à nous ; il est devenu général. Quelques libraires, gens d'esprit, ont songé à le satisfaire, et nous lui avons dû, entre autres bons livres, les *Critiques et Portraits*, de Sainte-Beuve, la *Vallée aux Loups*, de Delatouche, et, je crois, deux ou trois volumes du même genre, d'un ordre inférieur, mais cependant encore fort remarquables. Un fait certain, c'est que, pour ne pas être inédits, ces sortes de recueils n'en ont que mieux et plus sûrement réussi.

Telle est la *Mosaïque.* M. Fournier nous donne, en un précieux volume, sous ce titre pittoresque de *Mosaïque*, plusieurs morceaux de M. Mérimée, la plupart déjà publics, contes, nouvelles, drames et romans, supérieurement touchés, et d'une nouvelle espèce ; car le plus long, tout plein de choses qu'il vous paraîtra, ne vous coûtera pas à lire plus d'une demi-heure de votre temps. Ces morceaux sont au nombre de dix. A peine sur ce nombre en est-il, croyons-nous, trois ou quatre d'inédits. Le reste, nous l'avons goûté d'autant plus que nous le connaissions déjà.

1. Un vol. in-8°. Paris, H. Fournier jeune, libraire, rue de Seine, n° 14 *bis*.

« On ne saurait analyser la *Mosaïque*. Il faut la voir. C'est une boîte à bijoux du plus grand prix, dont la meilleure description ne peut donner qu'une fort imparfaite idée. *Matteo* [sic] *Falcone* est, à notre avis, la plus correcte figure de cette mosaïque. Haute, fière, énergique, pleine de traits passionnés, une vraie figure corse. Le *Vase étrusque* et, dans un autre genre, les *Mécontens*, ne sont pas moins remarquables. Nous estimons et nous louerons aussi sans réserve les trois lettres sur l'Espagne, dans lesquelles tout ce que la Péninsule conserve encore de poétique et d'exceptionnel dans ses mœurs, dans ses usages, dans toute sa physionomie, enfin, est retracé de main de maître et peint çà et là de la touche ferme et avec les chaudes couleurs de Velasquez ou de Murillo.

« Quant à la manière générale de l'auteur, elle est sobre, positive ; le fond en est vrai, quel qu'il soit, et, dans ce système, *le vrai est ce qu'il peut*. Son principal et grand mérite, c'est de s'arranger toujours de façon à nous faire croire sérieusement et tenir pour très avéré tout ce qu'il lui plaît de nous raconter. Du reste, il ne s'inquiète guère que de cela. L'intérêt philosophique, la moralité du but ne le préoccupent nullement. Et, en vérité, nous devons l'en blâmer en passant. Mais comme artiste, cela ne l'empêche pas d'être irréprochable, et c'est là surtout ce qui nous importe ici.

« Une allure toute franche et simple dans le récit, quelque chose d'âpre et de correct avec abandon, mêlé de glace, de lumière et de chaleur, se détachant par endroits, et qui vous impressionne sans avoir l'air le moins du monde d'y prétendre, est ce qui distingue les écrits de M. Mérimée entre tous les autres. C'est une manière à lui, louable par une originalité sans recherche, qui en fait un écrivain tout à fait à part.

« Toute sa force lui vient de la pensée, qui, chez lui, est toujours vive et ferme, et qui se produit au dehors avec plénitude, dans un style clair et poli comme l'acier, admirable de tout point. Sa narration aux endroits de passion marche vive et serrée. Il vous prend n'importe à quel sujet, et vous

mène, bon gré mal gré, où bon lui semble, l'épée dans les reins. Vous lisez jusqu'au bout, dès que vous avez commencé de lire, et vous oubliez l'heure et le lieu, tant il sait vous attacher au plus mince sujet, et vous intéresser sincèrement aux personnages de sa création, en les jetant toujours dans des situations possibles et en ne les faisant parler et agir que selon la vérité des passions humaines. C'est là, je crois, tout son secret. Il est fort simple ; mais il paraît qu'on gagne peu à le connaître, car bien des habiles, tout en le sachant, n'en ont rien su tirer. C'est qu'il y a, dans la nature intime de certaines œuvres, je ne sais quoi qu'il n'est pas donné aux imitateurs de saisir. Ce je ne sais quoi s'appelle tout simplement le génie.

« C. R. »

VII

Revue de Paris (juin 1833).

« Sous le titre de *Mosaïque*, M. Mérimée vient de publier, chez M. Fournier, libraire, un volume où se retrouvent la plupart des morceaux qu'a donnés de lui la *Revue de Paris*. Nous en rendrons compte. » (T. LI, p. 124.)

VIII

Revue des Deux Mondes du 1er mai 1839.

Extrait d'un article de Sainte-Beuve sur « le comte Xavier de Maistre » :

« ... L'auteur du *Lépreux*, de la *Jeune Sibérienne* et des *Prisonniers du Caucase*, a sans doute bien moins de couleur, de relief et de burin, bien moins d'art, en un mot, que l'auteur de la *Prise d'une redoute* ou de *Mateo Falcone*, mais il est également parfait en son genre, il a surtout du naïf et de l'humain...[1] »

1. Voir aussi, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1841,

IX

Moniteur du 7 février 1853.

Extrait d'un article de Sainte-Beuve sur les *Faux Démétrius* de Mérimée.

« ... On ne peut quitter M. Mérimée historien sans dire au moins un mot de lui comme romancier et auteur de Nouvelles. Dans un temps comme le nôtre, où il y a tant de talents épars, et si peu d'œuvres achevées, M. Mérimée est arrivé plus d'une fois à la perfection. La *Prise d'une redoute*, le *Vase étrusque*, *Colomba* sont des chefs-d'œuvre chacun dans son genre. Dans le *Vase étrusque*, l'auteur s'est plu à retrouver des passions fortes et à les dessiner en quelques traits jusque sous notre civilisation élégante ; plus habituellement, il s'est attaché à les découvrir ou à les créer hors du cadre des salons et, se détournant des caractères effacés qu'on y rencontre, il s'est mis en quête des natures primitives appartenant à un état de société antérieur, et qui sont comme égarées dans le nôtre. Un peu de férocité et de crime ne l'a point dégoûté, et il y a vu un relief de plus. Le procédé qu'il aime n'est nulle part peut être plus apparent que dans le jolie nouvelle de *Carmen*, etc... »

[L'article finit sur un parallèle entre le talent de Mérimée et le talent de Musset dans la nouvelle, « où ils passent tous deux pour avoir excellé ».]

« ... Ne cherchez point chez M. Mérimée ces passages et ces nuances fugitives qui séduisent dans les nouvelles de M. de Musset. Lui, il ne procède point de la sorte : il s'interdit ces analyses de cœur faites au nom de celui qui raconte : il n'a jamais de ces petits couplets rêveurs ou mélancoliques. Quand il a des comparaisons, c'est qu'elles sont indiquées ; elles sont nécessaires. Il va au fait, il met tout en action ; la

un article sur « Prosper Mérimée à propos de l'*Essai sur la guerre sociale* et de *Columba* ». Sainte-Beuve n'y fait qu'une allusion aux nouvelles de *Mosaïque*.

parole serre de près chaque situation, chaque caractère. Son récit est net, svelte, alerte, coupé au vif. Les dialogues même de ses personnages n'ont pas une parole inutile et, dans l'action, il a marqué d'avance les points où chacun d'eux doit passer... L'un a pour muses la fantaisie, la grâce et la passion : l'autre a la passion, l'étude et la réalité. »

X

Revue des Deux Mondes du 15 septembre 1854.

Extrait d'un article de Gustave Planche : *Écrivains modernes de la France* : *Prosper Mérimée* :

. . . . . .

« Son talent, mûri par la pratique de la vie, a gardé la physionomie qu'il avait en 1825. A vingt-neuf ans de distance, nous retrouvons M. Prosper Mérimée tel que nous l'avons connu en quittant les bancs du collège. Il ne s'est pas prodigué, il a toujours ménagé sa pensée, ne parlant qu'à son heure. Aussi sa renommée est aujourd'hui aussi jeune, aussi pure, aussi généralement acceptée qu'à l'époque où se publiait *Mateo Falcone*.

. . . . . .

« Si l'on essaie de pénétrer la nature intime de ce talent si original et si vrai, on arrive bientôt à reconnaître qu'il suit un procédé constant. L'auteur de *Mateo Falcone* prend toujours son point de départ dans la réalité. Il n'a jamais la prétention de créer une fable de toutes pièces. Pour lui, inventer, c'est agrandir ce qu'il a lu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu. Placé sur ce terrain, il ne craint pas de trébucher ; il exagère ce qu'il veut éclairer, il amoindrit ce qu'il veut laisser dans l'ombre, mais ne perd jamais de vue le modèle qu'il a choisi. Qu'il s'adresse à l'histoire ou à la vie de son temps, la réalité lui sert toujours de guide. Aussi ses créations n'ont jamais rien de capricieux ; mais il ne prend pas la réalité, si complète qu'elle soit, pour le dernier mot de l'art. Par l'étude, par la réflexion, il la transforme et la renouvelle. Il

y a dans ses récits tant d'énergie et de simplicité qu'il a l'air de ne consulter que sa mémoire. Pourtant, quoiqu'il semble éviter avec un soin vigilant tout ce qui relèverait de l'idéal, l'imagination joue un rôle très actif dans toutes ses œuvres. Seulement, au lieu de travailler sur une donnée enfantée par le caprice, elle travaille sur un fond solide et résistant. L'imagination, ainsi appliquée, n'est pas moins puissante, moins féconde que l'imagination livrée à elle-même. J'incline même à penser qu'elle agit plus sûrement sur l'esprit du lecteur... Pour émouvoir en effet, pour laisser dans l'esprit du lecteur une trace durable et profonde, il ne s'agit pas de multiplier les détails, mais de les choisir — de frapper fort, mais de frapper juste. Le procédé suivi par M. Mérimée fait croire aux intelligences inexpérimentées qu'il n'invente pas ; les juges compétens savent à quoi s'en tenir.

« Si les reproches adressés à M. Mérimée par les amans passionnés de la fantaisie valaient la peine d'être réfutés, il suffirait pour les réduire à néant de comparer l'admirable récit qui s'appelle *Mateo Falcone* avec les vingt lignes de Benson où se trouve la donnée mise en œuvre par l'écrivain français : cette comparaison, faite de bonne foi, ne peut laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur impartial. Benson raconte dans le journal de son voyage en Corse le meurtre d'un enfant par son père et prend soin de nous dire que la mort était le châtiment de la trahison ; mais qu'il y a loin du récit de Benson au récit de Mérimée ! Dans les vingt pages de l'écrivain français, il n'y a pas un trait qui ne porte ; tous les incidens occupent une place nécessaire et s'enchaînent rigoureusement. La tentation du malheureux enfant est présentée avec un talent merveilleux. L'indignation du père en apprenant que son fils a livré le bandit, sa soudaine résolution, son inflexible volonté nous émeuvent profondément. Nous comprenons dès les premières lignes qu'il ne reculera pas devant le meurtre de son enfant ; pour ma part, je ne crois pas que l'art puisse aller plus loin. Jamais la maxime antique « rien de trop » n'a été pratiquée plus sévèrement ; mais, en même temps, jamais les événemens fournis par la

réalité n'ont été mis en œuvre avec plus d'adresse. Certes, dans ces vingt pages, M. Mérimée a fait preuve d'une imagination féconde. Aujourd'hui que l'industrie littéraire s'est développée sur une échelle immense, si une telle donnée tombait entre les mains d'un faiseur, nous la verrions se dérouler en quelques centaines ou quelques milliers de pages, et les partisans de la fantaisie vanteraient à l'envi l'habileté de l'auteur. Il est pourtant hors de doute que M. Mérimée n'a rien laissé à dire, qu'il a tiré de son sujet tout le parti que l'on pouvait souhaiter, et qu'on ne pourrait ajouter des incidens nouveaux sans tomber dans le verbiage. J'ai relu bien des fois *Mateo Falcone*, et chaque fois que je l'ai relu j'ai admiré de plus en plus la puissance de la sobriété. Parmi les écrivains de notre temps, j'en sais bien peu qui puissent se vanter d'agir aussi énergiquement, aussi sûrement sur l'esprit du lecteur. M. Mérimée, n'eût-il écrit que *Mateo Falcone*, occuperait une place éminente dans l'histoire littéraire de notre pays, car de telles pages ne se comptent pas, mais se pèsent. Heureusement pour nous, il ne s'en est pas tenu là, et nous avons pu admirer plus d'une fois la souplesse et la variété de son talent. Toutefois, je dois le dire, je ne crois pas qu'il ait jamais rien écrit de supérieur à *Mateo Falcone*.

« Je ne songe pas à contester la vivacité ingénieuse qui recommande le *Vase étrusque;* je reconnais volontiers que le choix même de la donnée a quelque chose d'original. La peinture de la jalousie rétroactive est un sujet nouveau qui demande une grande délicatesse de pinceau, et l'auteur a su nous intéresser aux souffrances de son héros sans rien exagérer ; mais le récit est précédé d'un prologue dialogué, et ce prologue n'est pas précisément un chef-d'œuvre de goût. L'esprit y est semé à profusion, mais ce n'est pas toujours de l'esprit de bon aloi. Une foule de railleries qui enchantent les initiés demeurent impénétrables pour le commun des lecteurs. Or, c'est là un très grave inconvénient : ceux qui ne connaissent pas les originaux que l'auteur a voulu peindre demeurent indifférens sans que le narrateur ait le droit de

se plaindre. Et pourtant le *Vase étrusque* a longtemps passé, parmi les gens du monde, pour le meilleur récit de M. Mérimée. Le faux goût qui éclate dans le prologue était précisément ce qui séduisait les oisifs : comme ils avaient vu de près les modèles dont M. Mérimée s'était servi, ils ne tarissaient pas en éloges sur la fidélité des portraits. *Mateo Falcone* était oublié pour le *Vase étrusque*. Le succès de ce dernier ouvrage mérite d'être rappelé comme une des aberrations les plus singulières. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le *Vase étrusque* plusieurs parties très dignes de louange ; mais ce n'était pas aux pages vraies, aux pages émouvantes, que s'adressaient les éloges des salons ; c'était surtout à la sotte vanité du voyageur qui, à son retour d'Égypte, racontait ses conversations avec le pacha, c'est-à-dire que les salons admiraient précisément ce qui méritait le moins d'attirer l'attention. *Mateo Falcone* avait classé M. Mérimée parmi les écrivains les plus habiles ; le *Vase étrusque* fit de lui un écrivain à la mode.

« Les hommes d'un goût sévère pouvaient craindre qu'il ne se laissât abuser par cet injuste succès. Leur crainte s'évanouit bientôt. L'auteur de *Mateo Falcone* revint à la vérité, à la simplicité, qu'il avait abandonnées pour un jour. Je n'essaierai pas de juger une à une toutes les nouvelles qu'il a signées de son nom, car cette étude rapide et sommaire serait sans intérêt pour le lecteur. Il me suffira d'en choisir quelques-unes où se révèle pleinement sa manière tout à la fois énergique et contenue. *Tamango* et la *Partie de trictrac* ne laissent rien à désirer sous ce rapport. Dans *Tamango*, nous assistons à la lutte de l'auteur contre lui-même. Il essaie vainement de demeurer dans les limites de la réalité, d'échapper à la poésie. Quoi qu'il fasse, les images se pressent sous sa plume, et malgré sa résistance il parle une langue qu'il ne voudrait pas parler. Je suis loin de mettre *Tamango* sur la même ligne que *Mateo*. Cependant, il y a dans le premier de ces récits une effrayante vérité qu'on ne saurait trop louer, et la couleur poétique des dernières pages nous charme sans nous étonner, car elle n'a pour nous rien

d'inattendu. C'est une nécessité à laquelle l'auteur n'a pu se soustraire · après avoir assisté à la lutte, nous acceptons la défaite sans surprise. Dans ma pensée, la *Partie de trictrac* demeure au-dessous de *Tamango* · La première partie manque de rapidité, mais la fin est admirable de tout point. La honte et le désespoir du jeune homme qui a triché au jeu après le suicide du Hollandais, son mépris, son horreur pour lui-même, sont dessinés de main de maître : pour atteindre à une telle vérité, il faut un talent consommé.

. . . . . .

« D'après ce que j'ai dit, le lecteur n'aura pas de peine à marquer lui-même le rang qui appartient à M. Prosper Mérimée dans l'histoire de notre littérature. Il représente chez nous aujourd'hui le triomphe de la mesure et de la sobriété dans l'invention. Par ces deux qualités éminentes, il se rattache aux plus beaux jours de notre langue et de notre poésie. Nourri des lettres antiques, abreuvé aux sources les plus pures, instruit par le commerce familier d'Athènes et de Rome, il ne s'est jamais laissé aller à l'imitation servile de l'antiquité. Il a compris qu'il ne devait pas tenter la résurrection du passé. Initié de bonne heure à l'intelligence directe et complète de Shakespeare, de Calderon et de l'Arioste, il s'est souvenu à propos de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Italie moderne ; mais il n'a jamais essayé de les copier. Malgré son érudition variée, il a toujours su garder un caractère individuel, et j'ajouterai un caractère national, ce qui n'est pas une moindre preuve de sagacité, un moindre sujet d'éloge, et j'espère que personne ne se méprendra sur le sens et la portée de cette dernière parole... Il n'a jamais perdu de vue la prédilection de nos grands écrivains pour la simplicité, leur aversion pour l'exubérance. Il a toujours traité la parole comme la très humble servante de la pensée et n'a pas cherché dans le frottement ou dans le choc des mots le moyen d'éblouir la foule. C'est par-là qu'il se sépare de l'école poétique de la restauration. Il y a dans cette école même des esprits éminens qui méritent le même éloge : il nous suffira de nommer M. Alfred de Vigny ; mais ces esprits, hélas ! ne for-

maient qu'une minorité. M. Prosper Mérimée, par la sobriété du style, par le relief qu'il a su donner à tous ses personnages, par la vie qui anime tous ses récits, occupe une place à part dans notre temps : il tient de Voltaire et de Le Sage. La finesse de sa raillerie et la vérité de ses portraits rappellent tour à tour *Zadig* et *Gil Blas ;* mais il appartient à son temps par l'analyse et la peinture des passions : au siècle dernier, il n'aurait écrit ni *Mateo* ni *Colomba.* »

APPENDICE

I

Lettre adressée d'Espagne a M. Albert Stapfer

La lettre que Mérimée envoya de Séville à son ami Albert Stapfer (voir *Introduction*, p. xxvi) n'était connue que par des extraits parus dans les deux livres d'A. Filon (*Mérimée et ses amis. Mérimée*) et dans un ouvrage de Paul Stapfer (*Études sur la littérature française moderne et contemporaine.* Paris, 1881, p. 323 et 326). Les archives de la famille Stapfer ont été dispersées en vente publique le 16 novembre 1932 ; les lettres de Mérimée à Albert Stapfer ont été acquises par la Bibliothèque nationale.

M. Maurice Parturier a publié le texte complet de la lettre de Séville dans la *Revue de Paris* du 1er septembre 1932 (*Précisions sur Mérimée*, p. 70-72). On reproduit ici ce texte, avec deux des notes qui l'accompagnaient.

« Séville, 4 septembre 1830.

« Mon cher Albert,

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, ce n'est pas faute d'avoir pensé à vous. Vous seriez un des hommes avec qui j'aurais le plus de plaisir à voyager, et un de ceux qui, je crois, trouveraient le plus de plaisir à visiter le pays où je suis. C'est une terrible chose que de voir de belles choses seul, ou avec des indifférents, ce qui est pis, et de ne pouvoir parler de ces belles choses qu'en balbutiant une langue étrangère. J'ai souffert plus qu'un autre de tout cela ; maintenant je commence à m'habituer à la solitude et je crois que,

n'eussé-je gagné que cela à voyager en Espagne, mon argent ne serait pas perdu.

« J'ai passé à Madrid quinze jours de plus que je n'en avais l'intention, à cause des farces que vous avez jouées là-bas. Je voulais revenir aux premières nouvelles, mais les lettres de mes parents m'ont appris que tout était tranquille. Je ne me console pas d'avoir manqué un spectacle qui ne se donne que tous les mille ans. Voilà deux représentations que je manque, la première pour être né un peu trop tard, et l'autre (représentation extraordinaire à notre bénéfice) pour ce malheureux voyage d'Espagne. Si je restais plus longtemps dans ce pays-ci, peut-être verrais-je l'équivalent du spectacle dont vous avez joui. La musique française a ici bien des partisans, et je ne doute pas que d'ici à six mois elle ne soit généralement adoptée dans la Péninsule, à moins que les directeurs de théâtres n'aient le bon esprit de prévenir les demandes du public, en faisant jouer nos opéras. J'ai appris avec grand plaisir, mais sans surprise, la conduite de nos amis. Rappelez-moi à leur souvenir et dites-leur combien je les aime.

« J'avais commencé à écrire quelque chose sur le Musée de Madrid et sur l'école espagnole en général quand j'ai reçu la nouvelle du 25 j[uillet]. J'ai tout laissé, m'imaginant que vous n'en aviez que faire. Maintemant, voyageant trop rapidement, je n'ai plus le temps de mettre mes notes en ordre. A mon retour, si cela peut vous être agréable, j'aurai bien des choses à vous dire sur Murillo, Velasquez, etc. Le maréchal Soult a laissé ici bien des richesses et à peine s'aperçoit-on de son passage. [J'aurai] aussi à vous parler du caractère singulier du peuple de ce pays. La canaille est ici intelligente, spirituelle, remplie d'imagination, et les classes élevées me paraissent au-dessous des habitués d'estaminet et de roulette de Paris. Je ne sais si c'est à la demi-éducation qu'ils reçoivent que l'on doit attribuer les préjugés et la sottise des gens comme il faut. Il me semble qu'un savetier espagnol peut être bon pour les emplois les plus élevés, et un grand peut tout au plus devenir un bon toréador. A propos de tau-

reaux, sachez que c'est le plus beau spectacle que l'on puisse voir. Il est certain qu'il n'y a rien de plus cruel, de plus féroce que les courses de taureaux ; mais prenez M. Appert[1] le philanthrope et forcez-le d'assister à une corrida, je parie qu'il en deviendra plus amateur que les Espagnols eux-mêmes. Moi qui vous parle, qui ne puis voir saigner un malade sans éprouver une émotion désagréable, j'ai été voir les taureaux seulement pour l'acquit de ma conscience, afin de voir tout ce qu'il y a d'étrange à voir. Eh bien ! maintenant j'éprouve un indicible plaisir à voir piquer un taureau, éventrer un cheval, culbuter un homme. A une des dernières courses de Madrid, j'ai été scandaleux. On m'a dit, mais j'ai peine à le croire, que j'avais applaudi avec fureur, non le matador, mais le taureau au moment où il enlevait, sur ses cornes, cheval et homme. On s'intéresse à un taureau, à un cheval, à un homme, dix fois, mille fois plus qu'à un personnage de tragédie. Je ne m'étonne plus que les gens qui, une fois par semaine, voient tuer une douzaine de taureaux ne puissent prendre goût à des ouvrages dramatiques.

« Les théâtres, si j'en excepte l'Opéra italien, sont encore moins suivis qu'à Paris, et c'est encore Scribe qui, comme à Paris, a seul le talent d'attirer des spectateurs. J'ai vu jouer le *Mariage de Raison*[2], orné de quelques changements assez pitoyables. Les acteurs sont détestables, les femmes ont plus de naturel que les hommes, d'ailleurs elles sont très jolies. Les directeurs, ici comme chez nous, font banqueroute et se plaignent du mauvais goût de leur siècle.

« Depuis que j'ai vu Séville et Cordoue, je me sens tenté de me faire Turc. Tout ce qu'il y a de beau et d'utile est l'ouvrage des Maures. Leurs aqueducs abreuvent encore toutes les villes du Midi, sans que les habitants chrétiens se soient jamais donné la peine de les réparer. Ils ont défiguré leurs

1. Philanthrope célèbre qui s'occupa d'adoucir le sort des prisonniers. Stendhal cite son nom dans *Rome, Naples et Florence*, et dans le *Rouge et le Noir*.

2. Pièce de Scribe, représentée pour la première fois au Gymnase le 10 octobre 1826.

mosquées pour en faire des églises et dans les maisons particulières les barbares ont caché sous un badigeonnage épais les ornements délicieux que les architectes arabes savaient si bien employer. L'Alcazar de Séville et la mosquée de Cordoue, maintenant la cathédrale, étaient couvertes du haut en bas d'arabesques de couleur ; maintenant on a recouvert tout cela d'une couche de plâtre ; c'est l'usage de peindre tout en blanc, c'est la seule propreté d'un pays où l'on mange des mouches dans la soupe dans les meilleures maisons. Par le même amour pour le blanc, ils nettoyent avec du sable des statues antiques et les rendent aussi éclatantes que les figures d'albâtre des pendules que vous voyez dans la rue de Richelieu.

« A mon retour, n'allez pas me demander des cigarres. Sachez que S. M. C.[1], que Dieu garde beaucoup d'années ! n'entend pas que ses sujets fument d'autre tabac que celui qu'il a la bonté de leur vendre. Or, ce tabac est si mauvais qu'on est obligé d'avoir recours aux contrebandiers, lesquels n'ont point de honte de vous faire payer cinq sous un cigarre potable. J'imagine que sous le G. C.[2] nous ne fumerons que de bons cigarres et à bon marché. C'est dans cette espérance que je vous laisse. Je vais affranchir ma lettre, l'heure de la poste me presse et je n'ai pas le temps de vous dire nombre de choses curieuses qui me viennent à l'esprit. Je serai à Paris vers le 20 octobre.

« Comte Ramponneau. »

(Cachet postal d'arrivée :
18 septembre 1830)

Adresse : M. Albert Stapfer
4, rue des Jeûneurs
Francia. (Paris.)

1. « Sa Majesté Chrétienne. »
2. Gouvernement constitutionnel.

II

Lettre adressée d'Espagne a Mademoiselle Sophie Duvaucel

Cette lettre fut publiée pour la première fois dans le *Carnet historique et littéraire* du 15 février 1900 (p. 103-106). Elle était précédée du titre : « Mérimée en Andalousie », et de la suscription erronée : *A Mademoiselle Sophie Durancel*, etc... Une note donnait cette indication : « Collection de Mme L. de Cernay. Communication de M. le vicomte de Grouchy. »

L'original autographe en appartient aujourd'hui à Mme H. de Cernay ; son texte a été donné, d'après une recension faite par M. de Bormans, dans les *Lettres d'Espagne*, publiées avec une Introduction par Maurice Levaillant en 1927. C'est ce texte que l'on trouvera ici. Il rectifie et complète sur plusieurs points celui du *Carnet*.

Sur Mlle Sophie Duvaucel, belle-fille du grand savant Cuvier, et sur l'amitié qui l'unit à Stendhal et à Mérimée, voir l'*Introduction*, p. xv et suiv. Deux ans après la mort de Cuvier — qui fut emporté par le choléra en mai 1832 — Sophie Duvaucel épousa l'amiral Ducrest de Villeneuve, préfet maritime de Lorient, où elle résida, et où Stendhal la vit peut-être « au cours du voyage qu'il fit en Bretagne en 1837 ». Miss Doris Gunnel (*Suetton Sharpe et ses amis français*. Paris, Champion, 1925) a publié quelques-unes de ses lettres, accompagnées d'une notice. M. Louis Royer (*ouvr. cité*, p. xviii) a publié les lettres que lui adressait Stendhal. La plupart des autres lettres qu'elle reçut de Mérimée et qui appartiennent à M. le comte de Suzannet ont été imprimées, avec une substantielle introduction, par M. Maurice Parturier, dans la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre 1932.

A Mademoiselle Sophie Duvaucel au Jardin des Plantes, a Paris

« Grenade, 8 octobre 1830.

« Savez-vous bien, Mademoiselle, qu'en vous écrivant je

fais une action sublime? Vous n'ignorez pas que je suis coutumier de semblables actions. Apprenez donc que l'affranchissement de cette lettre jusqu'à Irun va me coûter une pièçette. (Certes, mon style vaut bien cela.) Or, le banquier sur qui j'avais une lettre de crédit n'est pas à Grenade, et je me trouve à la tête de neuf francs pour tout potage, sans trop savoir comment je ferai pour payer mon auberge, un cheval pour me sortir d'ici, etc... Voyez un peu la magnanimité : je sacrifie la neuvième partie de ma fortune pour vous écrire et me fie, pour je reste, à la Providence et à une autre lettre de crédit que j'attends par le prochain courrier.

« Je ne vous dirai rien de l'Alhambra . vous l'avez dans votre bibliothèque ; mais croyez que vous n'êtes pas dispensée de faire le voyage de Grenade et qu'aucun livre in-quarto, voire même in-folio, ne pourra vous donner une idée de la tour des Lions et de la Salle des Ambassadeurs. Après demain, je dîne avec un noble et aimable Grenadin au milieu de ces ruines vénérables. Imaginez un peu le plaisir que j'aurai à boire de bon vin de Jerèz, dans le palais de Boabdil !

« J'aime mieux vous parler de la pénitence qu'il faut accomplir pour voir tant de merveilles. Par un triste hasard, je me suis trouvé retenu cinq jours dans la petite ville d'Algésiras, attendant des mules, des chevaux ou des vaisseaux. Vinrent enfin des ânes, et, sur cette noble monture, je me suis mis en route en compagnie d'un honnête Prussien, mon compagnon d'infortune, et d'une demi-douzaine de muletiers ou, pour mieux dire, d'âniers. Il nous a fallu huit jours pour gagner Grenade. Il est vrai que nous avions le chemin le plus romantique du monde, c'est-à-dire le plus montueux, le plus pierreux, le plus désert qui puisse exercer la patience d'un voyageur qui, depuis trois mois, est à bonne école pour se former à cette vertu. Les peuples, sur notre passage, accouraient en foule, admirant notre accoutrement étrange, nos casquettes surtout qui, en Andalousie, sont presque séditieuses : « *Señor Ynglesito sera...* » Car quel autre qu'un Anglais pourrait pousser la manie des voyages jusqu'à s'enfermer dans la Sierra de Ronda?

« Vous vous représentez les Espagnols comme des gens fort graves et silencieux, et ce sont, au contraire, les plus bavards et les plus impitoyables questionneurs, les Andalous surtout... J'entre dans une boutique d'une mauvaise petite ville de montagnes, et je demande des cigares.

« — Ah ! vous êtes étranger? — Oui. — Ynglesito? (Les « Andalous se servent toujours de diminutifs.) — Non. — « Français? — Oui. — Militaire? — Non. — Marchand? — « Non. — Qui êtes-vous donc? — Un homme qui demande « des cigares. — Est-il vrai qu'il vient des soldats de là-bas? « (Ici je ferme les deux yeux et baisse les deux coins de ma « bouche, ce qui veut dire : « Je ne sais pas. ») — Et étiez- « vous en France quand est arrivée cette algarade?... — « Non. » Survient une femme qui me regarde sous le nez et tâte le drap de mon habit. La femme : « Est-ce que c'est du « drap de là-bas? Quelle belle mante on ferait avec cela ! « Les Françaises sont-elles jolies? Êtes-vous marié? Parlez « donc un peu français pour voir quelle langue c'est. » Moi : « Que le diable vous emporte ! — Quelle drôle de langue ! on « ne l'entend pas et ils s'entendent entre eux ! »

« Vous savez que j'attache quelque importance à un bon dîner. Jugez de l'extrémité où j'étais réduit. En lisant mon menu, vous allez frémir d'horreur. Il est bon que vous sachiez d'abord que dans une auberge espagnole on trouve assez souvent du pain et de l'eau, mais pas autre chose. En conséquence, nous étions obligés d'acheter notre dîner d'avance. Souvent, j'ai porté en croupe un coq vivant dont je devais souper le soir. Il ne fallait rien moins que l'appétit que donne l'air des montagnes pour me rendre insensible au sort de cet infortuné volatile et particulièrement à la dureté de sa chair. Le coq, au bout du voyage, est tué, plumé, mis en quartiers et jeté dans une grande poêle, avec de l'huile, beaucoup de piment et du riz. Le tout étant censé cuit, on sert la poêle sur une petite table haute de deux pieds, et mon Prussien, le muletier, son garçon et moi nous mangeons à la gamelle, chacun armé d'une petite cuiller de bois fort courte. Le muletier était le plus sale cochon de

l'Andalousie ; mais il serait inutile, ou plutôt il serait indécent et extravagant, de demander une assiette à part, ou de prier que l'on servît les cheveux séparément pour l'usage de ceux qui les aiment.

« Ce souper, digne des temps héroïques, étant achevé, nous disons des douceurs à la fille de la maison, tout en fumant nos cigares, puis nous allons nous jeter tous les deux sur un matelas épais comme une brochure à dix sous, et nous dormons enveloppés dans nos manteaux, quand les punaises ne sont pas trop affamées. Samedi dernier, nous avions un matelas pour chacun et nous nous préparions à dormir comme des rois quand sont survenus trois autres voyageurs, gens de bonne mine et paraissant éduqués. Nous avons montré, dans cette occasion, une haute vertu, en offrant à ces pauvres diables de partager nos lits. Les matelas étant très étroits, il n'a pas été facile de nous arranger pour dormir cinq, là où il n'y avait place que pour deux. Cependant, la Providence étant grande et le sommeil aussi grand, nous avons dormi.

« Je ne vous ai parlé que des désagréments ; je voudrais vous dire quelque chose des beautés du voyage ; mais les descriptions ne sont pas mon fort. Vous êtes peintre : arrangez des montagnes, des rochers, des châteaux en ruines, la mer (*N. B.* que vous peindrez avec le cobalt le plus beau) et un ciel tantôt d'un azur foncé, tantôt chargé de nuages d'orage bien noirs. N'allez pas vous aviser de mettre des arbres dans le paysage : les arbres lui ôteraient tout son caractère espagnol. Je vous permets les aloès et les cactus, nopals, *higa chumbera*, dont je vous souhaite de manger les fruits. Avec de l'herbe sèche et quelques buissons par-ci par-là. En vérité, tout cela est si beau que l'on a oublié la dureté des poules et des matelas, les punaises, etc...

« Je n'ai rien à vous dire des voleurs. On dit que le pays en fourmille, mais je n'en ai pas rencontré. De quoi vivent ces pauvres diables? Les voyageurs sont si rares ! J'ai passé dans une *venta* que dix-huit de ces messieurs avaient pillée la veille, à ce que nous disait le *ventero ;* mais je ne conçois

pas ce que l'on peut prendre dans une *venta*, excepté des bancs de bois et la poêle à frire.

« A Loja, j'ai vu quelque chose de plus tragique. La veille (j'ai le malheur de n'arriver jamais que le lendemain) un orage avait produit un torrent énorme qui, tombant d'une sierra très élevée et entraînant avec lui des oliviers et de grosses pierres, a détruit trois maisons qui se trouvaient sur son passage. L'inondation a été si subite que personne n'a pu se sauver. Une des maisons était une école de petites filles, qui, étant en classe dans ce moment, ont toutes péri. Le matin même, on en avait enterré onze, et à peu près autant avaient été entraînées trop loin pour qu'on pût retrouver leurs corps. La violence de l'eau était telle qu'une très grosse pierre, qui servait pour une prise d'eau, pesant près de cinq cents livres, a été portée à près d'une demi-lieue de distance. Les gens du pays nous ont dit que cela était arrivé par un châtiment de Dieu. Qu'avaient fait ces pauvres petites filles pour être noyées ou écrasées par les rochers?

« Je voudrais vous dire quelque chose des Espagnoles et surtout des Andalouses, mais je n'ai plus de papier. Quant à l'article *pieds*, avant d'avoir vu Cadiz, j'ai accusé les voyageurs d'exagération, mais, après avoir vu la promenade, un dimanche, et les souliers qui s'y promenaient, j'ai trouvé qu'on n'avait pas assez loué leur petitesse et leur élégance. Figurez-vous une petite femme noire avec des dents blanches comme la porcelaine de Sèvres, des yeux et des pieds de même grandeur, et des cheveux qui traîneraient à terre si on ne les rattachait sur le haut de la tête avec un peigne de dix-huit pouces de haut. Voilà la moyenne des Gaditanas » (i. e. des dames de Cadiz). *Vide* le dessin explicatif.

[*Ce dessin représente les deux silhouettes d'une Andalouse, l'une de face, l'autre de dos. Mérimée a indiqué au-dessous de la première* : « Dame de Cadiz ; » *et au-dessous de la seconde* : « Vue de dos. »

Les silhouettes sont accompagnées de la légende suivante, dont les lettres, répétées sur le dessin, se réfèrent aux différentes parties du costume.]

Explication de la figure ci-jointe :

A. — Peigne d'écaille. — *N. B.* Il faut deux tortues pour en faire un.

B. — Robe de satin noir faite à la française. (On ne porte plus la basquine.)

C. — Éventail.

D. — Mantille de dentelle noire.

E. — Pieds ou pattes de mouches qui en tiennent lieu.

Pr. M.

III

[Sur la peinture espagnole]

A dix-huit ans de distance, Mérimée reprend dans cet article, en les modifiant, quelques-unes des idées qui inspiraient la « lettre sur le *Musée de Madrid* ».

Annals of the Artists in Spain
by W. Stirling. — Londres, John Ollivier, 1838[1], 3 vol. in-8°[2]

« Remarquons d'abord la belle exécution de ces trois volumes. Pages encadrées, rubriques, portraits gravés sur acier, magnifique impression, rien n'y manque. Ce n'est plus qu'en Angleterre que se publient des livres à l'usage des artistes avec ce luxe et cette recherche d'élégance. Aussi bien, si cela continue, c'est bientôt en Angleterre qu'on ira pour cultiver les arts et pour étudier les tableaux des grands maîtres. Chaque révolution amène du continent en Angleterre de nouveaux émigrés toujours accueillis avec empressement. Nous voulons parler des Raphaël, des Rubens, des Murillo. Depuis un demi-siècle que l'Europe change et rechange ses constitutions, combien de chefs-d'œuvre sont allés enrichir les collections plus ou moins inabordables des

1. Erreur, pour 1848.

2. *Annales des artistes en Espagne*, par W. Stirling, etc... — Compte-rendu signé P. M... paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1848, p. 639-645.

happy few, lords ou nababs de la Grande-Bretagne ! Il y a des gens qui s'effraient quand des économistes leur démontrent comme quoi l'or et l'argent de la vieille Europe vont s'enfouir en Asie : pour ma part, je suis bien plus ému de voir les plus beaux ouvrages de tous les pays prendre le chemin de cette île de brouillards où les Titien deviennent ternes, et où les marbres de Paros prennent la teinte des murailles de cave. Mais qu'y faire?

« Si les Anglais accaparent les chefs-d'œuvre. il faut leur savoir gré lorsqu'ils veulent bien en faire part à l'Europe pauvre et trop occupée de son salut pour leur faire concurrence. Rendons grâce à M. Stirling d'avoir mis tant de soins à nous faire connaître une école long-temps ignorée, et dont peu de maîtres, encore aujourd'hui, ont une réputation de ce côté des Pyrénées. L'ouvrage de M. Stirling est, je pense, le plus complet qui existe sur la peinture espagnole ; je dis la peinture, car, sur la foi d'un titre un peu ambitieux, il ne faut pas croire que l'auteur ait écrit l'histoire des beaux-arts en Espagne. La sculpture, toujours un peu négligée en ce pays, n'a obtenu l'attention de M. Stirling que chez les maîtres des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, et quant à l'architecture, il ne s'en est pour ainsi dire point occupée. Ne regrettons pas cette lacune. On ne parle bien que de ce qu'on aime. Ne demandez pas à M. Stirling ce qu'il pense des cathédrales de Léon, de Séville, de Burgos ; il ne les a pas regardées. Pour lui, l'architecture espagnole n'existe qu'alors que d'autres critiques cesseraient de lui trouver un caractère national. Il réserve toute son admiration pour les lourdes constructions d'Herrera et, pour elles, il épuise le vocabulaire si riche des louanges et des exagérations castillanes. L'Escurial est, à ses yeux, le plus beau monument de l'Espagne. Sans doute on ne voit pas tant de pierres entassées sans un peu d'étonnement. Personne n'a pu se promener dans ces vastes cloîtres sans en conserver un profond souvenir ; mais est-ce bien cet immense *gril de pierre* qui laisse une impression si vive? Chassez-en l'ombre de Philippe II, que restera-t-il à l'Escurial? Une vaste baraque de granite, bizarre de plan, maladroite d'exécution, sans caractère et

sans style. C'est Herrera, vous diront tous les guides, qui fatigua la terre de cet énorme poids. Non ; le véritable architecte de l'Escurial fut Philippe II. Le maçon qu'il employa ne comprit rien à son plan. Philippe le voulait grand, Herrera le fit vaste.

« Laissons l'architecture et suivons M. Stirling dans une étude qu'il a plus approfondie et qui paraît avoir ses principales affections. En matière de peinture, ses jugements ont une valeur réelle, et, devant les tableaux de Velasquez et de Murillo, nous retrouvons un véritable amateur, non plus, comme à l'Escurial, un homme de lettres consultant ses livres pour s'enthousiasmer.

« La peinture n'est point née spontanément en Espagne. Elle y fut importée de l'Italie ; mais, de bonne heure, les artistes espagnols ont formé une école à laquelle on ne peut contester son originalité. On ne doit pas y chercher cette noblesse, ni surtout cette recherche du beau qui caractérise les écoles romaine et florentine. Les maîtres espagnols n'ont point tendu à un but si élevé. S'attachant à l'imitation de la nature qu'ils avaient sous les yeux, ils ont été forts, énergiques et brillants comme elle. S'il faut leur reprocher parfois la trivialité et l'indifférence dans le choix de leurs modèles, on doit louer dans leurs ouvrages la vérité, l'expression, la verve et la vigueur du coloris. Dans son introduction, M. Stirling, exposant les caractères généraux de l'école espagnole, ne se contente pas d'apprécier ses qualités et ses défauts, il en recherche les causes et les trouve avec raison dans les mœurs et les habitudes nationales. Le despotisme du clergé, l'étiquette des cours, les scrupules religieux de tout le peuple, tels sont les obstacles que la peinture a rencontrés en Espagne dès son début et contre lesquels elle a toujours eu à se débattre. Pour les dévôts des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, la représentation d'une figure nue aurait paru un sacrilège. Du temps de Murillo, il était si difficile de trouver dans les académies un *modèle*, qu'il était d'usage que tour à tour les élèves missent habit bas et posassent pour leurs camarades. Aujourd'hui même, à Madrid, les peintres se plaignent des scrupules exagérés des *Manolas*,

et, au milieu d'une population dont la chasteté ne passe pas pour un trait distinctif, il y a peu de filles assez dépourvues de préjugés pour consentir à se laisser peindre dans un costume mythologique. C'était bien pis au XVII^e siècle. Un gentilhomme de cette époque eût passé pour fou s'il s'était avisé de faire faire le portrait de sa femme ou de sa maîtresse. Les dames ne sortaient que voilées, et la plupart des comédies de Calderon et de Lope de Véga sont fondées sur ce point d'honneur qui obligeait un homme à tuer le cavalier qu'il trouvait dans la partie de sa maison habitée par des femmes. Il y a loin de ces mœurs à celles de l'Italie, alors qu'un Farnèse se faisait peindre par le Titien devant sa maîtresse à demi nue, lui-même occupé comme vous pouvez le voir dans la galerie du Louvre. M. Stirling n'explique pas cette prodigieuse différence dans les coutumes de deux pays également bien partagés du soleil et, par la politique, en relations continuelles. Pour moi, je pense que l'Italie ne se familiarisa avec les nudités naturellement proscrites par le christianisme que grâce au nombre prodigieux de statues et de bas-reliefs que l'antiquité lui avait laissés. Aujourd'hui, en pays de nègres, une figure nue, noire s'entend, n'effarouche point la pudeur. En Italie, de chaque tas de décombres sortaient des dieux et des déesses qu'il fallait admirer malgré leur immodestie. Michel-Ange avait son public formé par la fréquentation de l'Olympe antique, lorsqu'il osa montrer, dans son *Jugement dernier*, tant de saints et de saintes en déshabillé. Rien de semblable en Espagne. Pourquoi dans une province romaine, si riche autrefois, trouve-t-on si peu de débris des arts de Rome? A qui faut-il attribuer une destruction si complète? Aux Goths ou bien aux Arabes? Je l'ignore. Bornons-nous à constater, avec M. Stirling, que les peintres espagnols furent privés, par les mœurs, de la plus puissante ressource de leur art, l'étude des formes humaines nues.

« Les statues antiques, en accoutumant les Italiens aux nudités, les avaient mis sur la voie de ce beau idéal dont les Grecs approchèrent de si près. D'un autre côté, le type des têtes italiennes offrait des modèles pour reproduire les

chefs-d'œuvre laissés par l'antiquité. A Rome, tous les jours de marchés, on rencontre dans le Transtévère des Junon et des Minerve portant des poulets maigres et des oignons. En Espagne, les types nationaux s'éloignent davantage de la beauté idéale. Je me hâte de dire qu'après mes lectrices je ne connais pas de femmes plus remplies de grâce et de séduction que les Espagnoles ; mais, chez les plus belles, il y a toujours je ne sais quel air de passion et d'inquiétude qui dérange ce calme sublime sans lequel il n'y a pas de beauté parfaite. Nouvelle difficulté pour les peintres assez heureux pour avoir de belles femmes ou de belles filles, seuls modèles dont, je le répète, ils pussent disposer autrefois.

« La peinture reçut des rois espagnols des encouragements extraordinaires. Pendant une période de plus d'un siècle des princes se succédèrent, tous connaisseurs, gens d'esprit, sachant deviner le talent et le récompenser, non-seulement avec libéralité, mais avec cette grâce et cette délicatesse qui charment plus les artistes que les pensions et les cadeaux. Dans le même temps, un clergé riche et prodigue leur ouvrait ses vastes cloîtres à décorer. Des églises magnifiques appelaient à la fois peintres et sculpteurs, et les ordres religieux se disputaient les artistes en réputation, comme jadis ils s'étaient disputé les reliques des saints.

« Point de médaille sans revers. Les peintres de cour étaient condamnés à reproduire sans cesse les traits des souverains : ils ne pouvaient faire poser des grisettes ; mais ils avaient pour modèles des reines et des infantes. On sait qu'il ne faut pas dire heureux comme un roi ni belle comme une reine. Sujets officiels, costumes étriqués des hommes, modes ridicules des femmes, voilà dans quelles conditions s'emprisonnait le talent des peintres de cour. Velasquez eut le bonheur d'avoir pour reine la charmante Isabelle de Bourbon ; mais ajoutons qu'il lui fallut peindre aussi ses nains, ses naines, ses fous et ses chiens.

« A leur tour, les moines et les évêques ne donnaient pas moins d'embarras aux artistes patentés du clergé. La dévotion ne date en Espagne que de la fin du xv^e^ siècle. Jus-

qu'alors on ne voit en ce pays nulle trace de passions religieuses. Sous Isabelle-la-Catholique, la ferveur vint avec les bûchers, et l'on pratiqua fort à la lettre le précepte *compelle intrare*. De là le caractère sombre et terrible du catholicisme espagnol, caractère qu'il n'a perdu que par le relâchement général des mœurs dans le dernier siècle. Le clergé ne gagnait pas les âmes par la douceur. Le feu dans ce monde et dans l'autre, voilà l'argument dont il usait d'ordinaire et qu'il recommandait aux peintres d'illustrer par leurs ouvrages. L'ignorance, fille du despotisme, ajoutait à la représentation des tourments atroces celle des miracles les plus extravagants et les moins poétiques. C'est ainsi que l'on commandait à Murillo, pour le cloître des Franciscains de Séville, ce beau trait d'une légende : Un frère cuisinier, absorbé dans ses oraisons, néglige le pot-au-feu. Heureusement des anges descendent dans la cuisine ; l'un ratisse les carottes, l'autre épluche des oignons. Les bons pères firent un excellent souper. On peut voir dans la galerie du maréchal Soult comment Murillo se tira de ce sujet difficile. En résumé, les peintres des couvents étaient moins à plaindre que les peintres de cour ; la Vierge et les chérubins leur restaient, qui valaient mieux pour l'inspiration que des infantes fardées, en vertugadins.

« A ces influences toutes puissantes s'en joignirent d'autres accessoires qui ne laissèrent pas de modifier encore le caractère de l'école espagnole. Tout art s'appuie sur une base quelconque et procède d'un art antérieur qu'il imite et qu'il perfectionne ; car, pour trouver l'invention, dans le sens absolu du mot, il faut remonter au premier homme. Les peintres espagnols ont appris les éléments de leur art des Vénitiens et des Flamands. En recevant d'eux le don de la couleur, ils en ont accepté en même temps cette indifférence pour la forme qui, poussée à l'excès, amène bientôt la décadence de la peinture.

« La plupart des peintres espagnols ont débuté par des sujets vulgaires, par ce qu'on appellerait aujourd'hui le genre et la nature morte. Velasquez et Murillo groupaient des fruits, des vases, des poissons, tous les objets qui leur

offrirent des couleurs vives et harmonieuses, et s'essayaient à en reproduire tous les accidents de lumière. Ils durent peut-être à ces études leur facilité merveilleuse à rendre les accessoires dans de plus importantes compositions. Plus tard, l'un et l'autre gagnèrent leur premier argent à dessiner ou à peindre des scènes familières, des intérieurs de cabarets fréquentés par des mendiants et des aveugles. La mode alors était d'ailleurs aux sujets *picaresques*, et les gens de lettres, qui donnent toujours un peu le ton aux artistes, avaient contribué à lancer la peinture dans cette voie basse et triviale. Les plus grands seigneurs, quand ils daignaient prendre la plume, se complaisaient à décrire les mœurs des filous et des mendiants. Hurtado de Mendoza, l'élégant imitateur de Salluste, ambassadeur de Philippe II, doit surtout sa réputation à un roman admirable et dégoûtant dont le héros est un gamin aux gages d'un aveugle[1]. Il était impossible que les arts ne subissent pas comme un reflet de cette littérature consacrée au laid et à l'ignoble. Aussi dans les plus beaux tableaux des meilleurs maîtres se remarque fréquemment un manque de mesure et de tact qui prend l'imitation servile et grossière pour le but de l'art. Valdès Léal croyait faire un chef-d'œuvre en peignant un cadavre en décomposition, rongé des vers. On s'enfuit en se bouchant le nez à la vue de cet affreux trompe-l'œil. Murillo lui-même donne souvent à ses saints des mines patibulaires, et, dans son beau tableau de *Sainte Élisabeth*, l'enfant teigneux et le mendiant qui a un ulcère à la jambe inspirent trop d'horreur pour laisser de la place à l'admiration.

« Les deux plus grands maîtres de l'école espagnole, Velasquez et Murillo, résument les qualités et les défauts résultant des influences que je viens d'énumérer. Le premier fut le peintre de la cour, le second le peintre des couvents. L'un et l'autre, appréciés par leurs contemporains, respectés pour leur talent et la noblesse de leur caractère, connurent toutes les jouissances que la culture des arts peut donner à des âmes élevées, et cependant l'un et l'autre peut-être mou-

1. Lazarillo de Tormes.

rurent avec le regret de n'avoir pu réaliser leurs conceptions d'artistes, celui-ci obsédé par les moines, celui-là retenu dans les chaînes dorées d'un roi aimable.

« Velasquez fut un des meilleurs peintres de portraits qui aient existé. Personne ne l'a surpassé dans l'art de donner de l'expression et de la vie à ses modèles. Nul n'a su faire comme lui des yeux pleins d'une brillante humidité, des lèvres sous lesquelles circule un sang chaud et vermeil. On raconte, et l'anecdote n'est pas invraisemblable, que Philippe IV, apercevant dans un coin de son atelier le portrait de l'amiral Pareja, le prit pour l'original et l'apostropha fort durement, lui demandant ce qu'il faisait à Madrid, tandis qu'il devait être à bord de sa capitane. Le fameux tableau des *Meninas*, *ou la théologie de la peinture*, convenablement disposé, peut produire une illusion pareille. « L'art, dit « M. Stirling, s'y montre à ce point de perfection qu'il se « cache lui-même, et l'on est tenté de croire que, par quelque « procédé comme celui de Daguerre, l'artiste a fixé sur sa « toile un groupe que le hasard lui a fourni. » Aucun tableau, sans en excepter ceux de Rembrandt, n'égale celui-ci pour la science de la perspective aérienne et la distribution magique de la lumière. Il représente l'atelier de Velasquez, où la famille royale est venue le voir travailler. Il semble que l'artiste se soit proposé de rendre tous les effets de lumière qui sont du ressort de la peinture. L'infante Marguerite, enfant se sept à huit ans, d'une blancheur éblouissante, est éclairée complètement par le jour tombant d'une fenêtre ouverte latéralement. Ses filles d'honneur, son nain, sa naine, reçoivent, de différentes manières, le jour, ou direct ou réfléchi. Une duègne et un écuyer sont dans la demi-teinte. La tête de Velasquez est éclairée par reflet. Au fond de l'appartement, une porte est ouverte, qui laisse voir une muraille inondée de soleil, et, sur ce fond éclatant, se détache en vigueur la figure d'un chambellan. Enfin, une glace, suspendue à une paroi, présente l'image affaiblie du roi et de la reine supposés au point de vue du spectateur. Chacun de ces effets de lumière est traité avec une perfection étonnante. Plus on regarde ce tableau et plus il semble vrai. Il

n'y a pas de noir ; le fond, si vigoureux, est transparent comme l'air. Les ombres ont cette teinte vague, indéfinissable de la nature ; elles changent toutes les heures de nuances et d'intensité. En un mot, le *faire* de l'artiste ne paraît nulle part.

« Il y a une jolie anecdote sur ce tableau, rapportée par M. Stirling, non sans quelque doute pourtant. On dit que Philippe IV, qui passait des heures entières tous les jours dans l'atelier de Velasquez, situé dans son palais et près de son appartement, contempla longtemps en silence la toile que le peintre venait de terminer. Tout-à-coup il lui demanda sa palette et ses pinceaux, pour donner, disait-il, une dernière touche. Le roi était un amateur distingué, et Velasquez un bon courtisan ; je crois cependant que l'artiste eut un peu peur à cette fantaisie royale. Le roi peignit fort bien, sur la poitrine du peintre, une croix de Saint-Jacques ; puis, selon l'usage, lui donna cent ans pour faire ses preuves de noblesse. On a voulu me persuader à Madrid que cette croix était un peu trop brillante pour sa place, et qu'elle n'était pas *glacée* comme le reste, preuve évidente, dit-on, qu'elle est peinte par la main d'un prince.

« Commensal d'un roi, chambellan, grand-maître du palais, organisateur de toutes les fêtes, Velasquez eut une vie fort occupée entre ses tableaux officiels et ses charges de cour, qui n'étaient pas des sinécures, car il mourut des fatigues que lui causèrent les fêtes du mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Je ne sais si la nature l'avait créé pour être un grand peintre d'histoire ; la faveur de Philippe IV en fit un inimitable peintre de portraits. Coloriste d'autant plus habile qu'il obtient les effets les plus puissants par les moyens les plus naturels en apparence, il a su tirer un grand parti des costumes bizarres et des modes disgracieuses qu'il fut condamné à immortaliser. Mais, en voyant cette mine ennuyée de Philippe IV, si souvent reproduite, les gros yeux niais des infantes, leur lèvre autrichienne, leurs paniers monstrueux, tous ces personnages si préoccupés d'étiquette, si « hauts sur fraise », il est impossible de ne pas plaindre le pauvre *Pintor de Cámara ;* on

voudrait qu'il eût vécu libre à Séville et qu'il eût choisi ses modèles parmi les robustes toréadors et les jolies *majas* qui dansent à l'ombre des orangers au bord du Guadalquivir.

« Murillo me paraît inférieur à Velasquez, surtout parce que, s'étant essayé dans un genre plus élevé, il n'a pu atteindre à la perfection où son rival atteignit dans un genre secondaire. « Mieux vaut être le premier dans un bourg que « le second à Rome », disait César, qui, soit dit en passant, était un amateur distingué, si l'on en croit ses biographes. Le mot est vrai, surtout en peinture. — Murillo fit lui-même son éducation d'artiste, ne vint qu'une fois à Madrid, où il reçut des conseils et des encouragements de Velasquez, et ne connut guère les maîtres étrangers que par de rares échantillons qu'il put voir dans le palais du roi. Les couvents de l'Andalousie l'adoptèrent et l'occupèrent jusqu'à sa mort. Souvent on lui commanda d'étranges sujets, mais, s'il lui fallait peindre un saint Bonaventure achevant ses ouvrages après sa mort, on ne lui défendait ni les Vierges, ni les anges, ces belles et faciles créations de son pinceau. L'extase religieuse, la douceur ineffable des anges et des madones, telles sont les expressions qu'il se plaît et qu'il excelle à reproduire. Involontairement, toutefois, je me rappelle devant ces tableaux les processions religieuses, *les fonctions*, comme on dit, si fréquentes et si splendides en Espagne. On y voit le géant Goliath, David, saint Jean-Baptiste, les onze mille vierges, et l'enfer et le paradis. La pompe du spectacle, l'éclat des étoffes et du clinquant vous éblouissent d'abord ; puis on reconnaît dans un petit saint Jean le gamin qui a ciré vos bottes, une des vierges est une grisette à qui l'on a donné un bouquet, Goliath est le tambour-major du régiment qu'on a vu à la parade. De même les madones et les anges de Murillo vous rappellent les figures de la rue, et l'on se sent trop sur la terre. Cependant, il est juste de dire que ce qu'il a de trivial dans ses têtes est souvent racheté par l'expression puissante qu'il leur a donnée. Sa Vierge n'est pas la reine du ciel, sans doute ; mais elle a tant de bonté, tant de compassion, tant de candeur, qu'on peut en faire au moins « la Vierge des bonnes gens ».

« M. Stirling, qui raconte avec beaucoup de détail et d'une manière très attachante les vies de Velasquez et de Murillo, s'est un peu trop étendu, ce me semble, sur les biographies d'une multitude de maîtres du second et du troisième ordre. Zurbaran, Alonso Cano, Juan de Joanes méritent sans doute cet honneur ; mais, quant à cette interminable suite de méchants barbouilleurs dont les ouvrages sont aussi peu connus que les noms, il était peut-être inutile de se donner tant de peine pour savoir l'année de leur naissance et celle de leur mort. Après tout, l'ouvrage de M. Stirling est un excellent guide pour le voyageur, et qui l'emporte avec soi n'a plus besoin de cicerone. Pour ma part, j'aurais préféré que notre auteur nous fît grâce de quelques noms, et qu'il eût ajouté à ses nombreuses notices des détails techniques sur les procédés des maîtres espagnols. Les procédés des coloristes peuvent s'enseigner et valent la peine qu'on les étudie. Ç'eût été rendre un service aux artistes que de leur faire connaître les renseignements que M. Stirling a dû recueillir à cet égard et les traditions qui se conservent dans les ateliers. Les tableaux espagnols sont remarquables par leur belle conservation, ce qui annonce l'emploi de moyens matériels excellents. Il est vrai que restaurer un tableau est un art inconnu en Espagne ; c'est peut-être à cette cause seulement qu'il faut attribuer la magnifique condition des Velasquez et des Murillo du musée de Madrid. Plût au ciel que cet art funeste ne fût pas pratiqué chez nous ! On m'assure que le directeur actuel du musée a banni du Louvre les restaurateurs, et il faut le féliciter de cet acte de bon goût. Pour effrayer les malfaiteurs, on exposait autrefois à la porte des villes les têtes des grands coupables : M. Jeanron s'est contenté de faire placer dans le grand salon une victime ; c'est un *Andrea del Sarto* restauré. La mesure est plus douce, mais l'exemple doit suffire pour arrêter le mal.

« P. M... »

TABLE DES GRAVURES

Titre de l'édition originale. . . . . *Frontispice*

Lithographie de Madou 8-9

Lithographie de Madou 16-17

Coupe et plans d'un navire négrier 48-49

Le boulevard des Italiens et le Café Anglais . . . 144-145

Course de taureaux. 256-257

Danse populaire à Séville 304-305

Titre de l'édition de La Haye 356-357

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION I

AVERTISSEMENT. LI

MOSAÏQUE.

Mateo Falcone. 1
Vision de Charles XI. 23
L'Enlèvement de la redoute. 35
Tamango. 44
Le Fusil enchanté 79
Federigo 87

Ballades :

Le Ban de Croatie 107
Le Heyduque mourant 108
La Perle de Tolède. 110

La Partie de trictrac 113
Le Vase étrusque. 141
Les Mécontents 179

Lettres sur l'Espagne.

Première. *Les Combats de taureaux* 251
Deuxième. *Une exécution*. 276
Troisième. *Les Voleurs* 296
Quatrième. *Les Sorcières espagnoles*. 316
Cinquième. *Les Grands Maîtres au Musée de Madrid*. 333

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES 345

VARIANTES 361

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS 403

COMPTES-RENDUS 485

APPENDICE.

I. *Lettre adressée d'Espagne à M. Albert Stapfer* . 507

II. *Lettre adressée d'Espagne à M^lle Sophie Duvaucel* 511

III. « *Sur la peinture espagnole.* » 516

IMPRIMERIE

DAUPELEY-GOUVERNEUR

A NOGENT-LE-ROTROU

PLAN